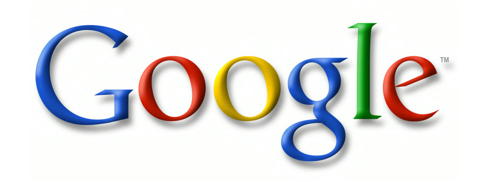





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution
1861

ESSAI

SUR

LE LANGAGE.


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1861


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution
1861

ESSAI

SUR

LE LANGAGE.

Caen. — Imp. de PAGNY, rue Froide, 29.

ESSAI

SUR

LE LANGAGE,

Par M. A. CHARMA,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE,

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN.

> Y very early found it, or thought y found it, impossible to make many steps in the search after truth and the nature of human understanding, of good and evil, of right and wrong, without well considering the nature of language, which appeared to me to be inseparably connected with them. HORNE TOOKE, Ἔπεα πτερόεντα or *The diversions of Purley*, London, 1829, Introduction, p. 12.

SECONDE ÉDITION.

PARIS,

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET ÉLÉMENTAIRE DE L. HACHETTE,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE,

Rue Pierre-Sarrazin, 12.

Octobre 1846.

A

MON PÈRE NOEL CHARMA

ET A

MARIE BLANCHON MA MÈRE.

MES CHERS PARENTS,

Dès mes premiers pas dans la carrière nouvelle, où je m'élance plein d'ardeur, comme, après avoir agi, le chrétien rend grâce à ce Dieu auquel il doit et rapporte sa force, j'éprouve le besoin de faire une pause, et de remercier publiquement, avant de passer outre, ceux qui ont contribué à mon développement, et sans lesquels je ne serais pas, même le peu que je suis ; qu'ils reçoivent tous ici l'hommage de mon éternelle gratitude. Mais au milieu de ces innombrables bienfaits, dont tant de mains amies ont entouré mon jeune âge, il en est, que je dois placer et que je place avec joie au premier rang. Quel bonheur pour un fils, de trouver à la tête de ses bienfaiteurs un père et une mère ! Oui, d'une part, vos bons exemples, dont certainement vous ne vous avouez pas à vous-mêmes la puissante influence, de l'autre, des sacrifices qui étaient peu en harmonie avec une fortune modique, laborieusement acquise, laborieusement conservée, ont fait pour mon éducation morale et intellectuelle mille fois plus que je n'étais en droit d'espérer. Cette éducation est en grande partie votre ouvrage, et si elle est féconde, il est juste que vous en recueilliez les premiers fruits. Ce travail vous appartenait,

et je ne fais que payer une dette, en vous le consacrant. Mais surtout, chers parents, ne prenez mon offrande que pour ce qu'elle vaut. Qu'elle soit à vos yeux, comme elle l'est aux miens, un faible gage, un pâle symbole d'une affection vive et profonde ! Ce modeste Essai n'a pas de prétention à une longue existence; s'il sortait un moment de l'obscurité, ce serait pour y retomber bientôt; probablement le jour de sa naissance a été celui de sa mort. C'est donc là un signe qui représente à peine, comme une image ébauchée et indécise, les sentiments que je vous ai voués. L'ouvrage que je vous dédie passera; mon amour et ma reconnaissance ne passeront point !

Votre affectionné et tout dévoué fils et ami,

A. CHARMA.

Caen, ce 29 juillet 1831.

PRÉFACE.

Ce livre est mon premier-né. Qu'on ne s'étonne donc point si j'ai toujours eu pour lui et si je lui conserve un grand fonds de tendresse.

Je ne me rappelle pas sans quelque bonheur les circonstances au milieu desquelles il vit le jour.

C'était en 1831. — Lorsqu'en décembre 1830, quittant stoïquement Paris et les belles perspectives qui m'y étaient ouvertes, j'étais venu, sur un signe de mon chef universitaire, occuper, comme chargé du cours, la chaire de philosophie vacante à la Faculté des Lettres de Caen, je n'étais encore que licencié. Il me fallait, pour régulariser ma position, prendre le grade qui conférait alors l'aptitude à l'enseignement supérieur. Je ne tardai donc pas à préparer mes deux thèses.

La première, celle qui s'écrit en latin, et qu'on devrait bien ou supprimer ou rendre plus sérieuse, traitait de la fin des lettres et des arts, *De fine literarum et artium* : c'est un in-4° de 50 pages, auquel je mis plus de soin et consacrai plus de temps qu'on ne le fait habituellement pour ces sortes de compositions; la seconde, celle qui s'écrit en français, et

sur laquelle surtout les aspirants veulent être jugés, était l'*Essai* qu'on va lire.

Avant de songer à la question du langage, j'en avais déjà essayé plusieurs autres, dont aucune ne me satisfaisait pleinement, et l'année scholaire était fort avancée, lorsque celle-ci s'offrit et m'arrêta. Par une heureuse coïncidence, mon enseignement agitait précisément ce problème, au moment où je me décidai à en présenter la solution à un tribunal supérieur; de telle manière que toutes mes pensées se purent concentrer sur cet objet unique. Je méditais ma leçon; puis, ce qui a été constamment pour moi un travail bien différent, je l'articulais devant mon auditoire; puis enfin, rentré chez moi, je la rédigeais. On ne saurait s'imaginer (et c'est une expérience que je recommande à mes jeunes collègues) tout ce que la pensée et l'expression gagnent en précision à la fois et en vigueur, à passer par cette triple épreuve. Le froid squelette, donné par la méditation solitaire, s'échauffe, se charge de chairs et se gonfle de sang sous le soleil ardent de l'exposition publique; vous n'avez ensuite, dans l'opération secrète par laquelle la création se consomme, qu'à ramener cette animation excessive à ses justes proportions. Après cinq ou six leçons, et autant de séances employées à resaisir et à fixer sur le papier, tout en la redressant, ma parole à peine échappée, l'œuvre se trouva prête; les 147 pages in-8° que forma mon manuscrit étaient livrées à l'impression; l'enfantement m'avait coûté, tout compris, soixante et quelques heures réparties sur une quinzaine de jours; c'était bien, dans la rigueur du mot, une *improvisation écrite*, comme je l'appelai alors (*).

Mes thèses achevées, il me restait à choisir le théâtre sur lequel je les devais produire. En général, c'est à Paris que

(*) Voyez la première édition, p. 145.

les aspirants au doctorat qui recherchent l'éclat et qui songent, comme on dit, à leur avenir, vont gagner leur diplôme. Je demandai le mien à la Faculté des Lettres de Caen.

Etait-ce modestie? Nullement. J'ai, il est vrai, dans le caractère, cette humilité sérieuse qui s'incline devant les supériorités véritables, et qui se résigne sans peine à une impuissance avérée; mais la lutte me plaît, et loin de fuir les difficultés que je ne désespère pas absolument de vaincre, ma nature, abandonnée à elle-même, me porterait à les chercher.

Etait-ce ignorance des choses, ou coupable insouciance? Pas davantage. Et ici je prie ceux qui ne me connaissent point assez et qui me reprochent journellement de m'être, en plus d'une occasion, abandonné moi-même, de se bien persuader que j'aime autant que qui que ce soit la fortune et la gloire, que je n'ignore aucune des voies qui pouvaient rapidement m'y conduire, et que si je prenais la vie, ce qui me serait assurément très-facile, par le côté où ils la prennent, j'aurais fait sans hésiter ce qu'à ma place on les aurait vus faire.

A quel principe, en cette circonstance comme en tant d'autres, ai-je donc sacrifié? — A mon intérêt véritable, au seul intérêt grave que nous ayons en ce monde, à mon perfectionnement moral! Par là seulement s'expliquent les actes inexplicables d'ailleurs dont ma carrière est semée. Je suis toujours, je n'ai jamais cessé d'être, quoi que la malveillance ait pu dire, cet homme qui écrivait en 1831 (*) : « Je n'ai foi en pratique qu'au devoir, en théorie qu'à la science du devoir; le reste m'est étranger! »

Or, il me parut, en cette occasion, que je blesserais les

(*) *Essai sur le langage*, p. 147.

convenances, et que je manquerais aux égards dus à mes futurs collègues, si je déclinais en quelque sorte leur compétence, pour m'adresser à un aréopage plus haut placé dans l'opinion. C'en était assez. Je ne songeai plus à ce qui pouvait être utile, je ne vis que ce qui était bien. Ce fut, du reste, une de mes plus douces journées que celle où le respectable abbé De La Rue, qui avait quelque affection pour moi et que j'aimais de toute mon âme, complimenta son *cher fils* en latin, après la soutenance, et lui donna, devant un public aussi nombreux que choisi, l'accolade paternelle.

Ma thèse cependant, quoiqu'elle ne m'eût valu que les honneurs du doctorat de province, du petit doctorat, comme on l'appelle quelquefois, fit assez bien son chemin dans le monde. M. Cousin avait dit de son auteur qu'il y avait en lui un *écrivain*. M. Géruzez l'avait citée et analysée en partie dans son *Nouveau cours de philosophie* (*). Plus d'un professeur de nos colléges en avait tiré parti pour son enseignement. La première édition, tirée à quatre cents exemplaires, fut donc promptement épuisée.

Depuis longtemps on en demandait une seconde. C'est à cette demande que je viens satisfaire aujourd'hui. Je dois pourtant prévenir mes lecteurs, que s'ils tiennent à connaître mon travail primitif, ce n'est pas dans celui qui leur est maintenant soumis qu'ils en pourront prendre une idée suffisante. J'en ai tellement changé, pour obéir à ce démon du perfectionnement qui ne me laisse ni paix ni trève, la forme et même le fond, que c'est bien moins là une réimpression d'un ouvrage déjà publié, qu'une publication nouvelle.

Une seule pierre de ma première construction a été respectée, et devait l'être : c'est la dédicace. Il n'y avait pas sur

(*) Question XXVI.

ce point de progrès à faire. Ce que je disais alors, quoique depuis, hélas ! deux tombes se soient ouvertes et que ma parole ne s'adresse plus qu'à des ombres, je le répète aujourd'hui, comme si mon excellent père, comme si ma digne mère pouvaient encore m'entendre, et pleurer de joie en m'entendant !

J'écrivais ces lignes à Caen, dans le Calvados, l'année où un homme de génie, s'il en fut jamais, Leverrier, lançait de sa puissante main dans notre système planétaire l'astre nouveau qui portera son nom !

A. CHARMA.

ESSAI

SUR

LE LANGAGE.

CHAPITRE PREMIER.

DU LANGAGE EN GÉNÉRAL.

L'homme ne peut vivre solitaire; ses besoins, ses penchants, les intérêts de son développement intellectuel et moral le condamnent à la société : qu'il s'isole! il se dégrade, il se mutile, il périt[1].

Qu'est-ce qu'une société? Ce n'est pas un assemblage plus ou moins régulier, une agrégation bien ou mal cimentée de quelques-unes de ces formes matérielles auxquelles nous reconnaissons extérieurement l'humanité; c'est une fusion intime, une combinaison harmonieuse de volontés, de sentiments, de pensées; l'esprit, non le corps, en est le véritable, le seul élément.

A quelle condition les intelligences diverses dont se formera le faisceau social peuvent-elles s'allier et s'unir? à la condition sans doute qu'elles se connaîtront; songe-t-on à s'entendre, quand on s'ignore? Mais pour se connaître, il faut nécessairement se voir. Or, les âmes, en

ce monde du moins, ne se contemplent point face à face ; ensevelies sous un organisme grossier qui les cache l'une à l'autre, elles ne sont accessibles qu'à ce regard suprême, devant lequel tous les voiles tombent ; il y a là pour un œil, tel que le nôtre, complète obscurité, ténèbres impénétrables.

En est-ce donc fait de l'homme et de ses hautes destinées? Voué par son créateur à la vie sociale, sera-t-il, par un vice de sa nature, réduit à végéter dans la solitude? Passera-t-il comme un accident sans importance sur cette terre dont il devait marcher et l'arbitre et le roi? Non, non! rien ici-bas ne manque son but, faute de moyens pour y tendre. Nous ne pouvons communiquer directement avec une intelligence distincte de la nôtre ; une voie indirecte nous sera ouverte, qui nous conduira jusqu'à elle : je ne saisis point votre âme elle-même ; j'en surprendrai l'image : ce que nous ne saurions toucher de nos doigts, ni suivre de nos yeux, nous l'atteindrons par une conjecture hardie ; nous l'aborderons par un soupçon sublime !

L'homme est double, moral par un de ses côtés, physique par l'autre, esprit et matière à la fois. Ces deux moitiés de son être sont profondément et essentiellement diverses ; il n'y a rien dans le monde qui s'oppose plus radicalement à l'âme que le corps, au corps que l'âme ; et cependant, par un de ces mystères devant lesquels notre science s'incline, il n'y a rien dans le monde qui soit plus étroitement uni. Ces deux cordes harmoniques dont le jeu constitue la vie sont tellement entrelacées que frapper l'une d'elles, c'est du même coup ébranler l'autre ;

et, quel que soit le point sur lequel l'archet tombe, l'instrument vibre tout entier.

Que s'ensuit-il ? Si deux modifications, la première spirituelle, la seconde matérielle s'attachent ainsi et s'enchaînent, elles pourront, certaines conditions étant remplies, se suppléer mutuellement. En observant l'esprit qui maintenant m'est abordable, je devinerai le corps qui actuellement m'échappe, comme aussi et surtout en observant le corps qui se livre à ma vue, je devinerai l'esprit qui s'y dérobe. Lorsque je saurai, pour parler comme Leibniz, quelle heure marque l'une de ces deux horloges qui marchent avec tant d'ensemble, aurai-je besoin de voir l'autre pour me dire à moi-même quelle heure elle va sonner ? Ainsi l'intelligence s'élève de l'effet créé à la cause créatrice ! Ainsi nous apercevons l'homme réel, l'homme caché, à travers l'apparence humaine et sous ce faux semblant qui trompe nos regards : le monde donne Dieu, et le corps donne l'âme !

Sans descendre sur la scène où le visible se déploie, l'invisible, grâce à ce tissu que forment nos développements physiques et moraux, y projette son ombre ; un fantôme de l'esprit se joue en quelque sorte et se dessine sur notre horizon matériel. Ce qui voile la pensée, la produit donc en même temps ; l'obstacle est le moyen. Cet organisme que nous accusions de se dresser devant nous, comme un rempart d'airain, pour nous fermer le sanctuaire, n'est au contraire qu'une avenue qui nous y mène, qu'une porte qui nous y introduit !

Tout fait en général qui, par suite d'une association constante avec un autre, nous révèle cet autre fait dont

sans lui nous ne soupçonnerions pas l'existence, en tant qu'il le révèle, est pour nous un *symbole*. J'appelle de ce nom, par exemple, toute modification corporelle, quelle qu'elle soit d'ailleurs, qui me montre une modification spirituelle que, sans elle, je ne verrais pas.

Le symbole parfois nous jette sa lumière, sans vouloir nous la donner : l'éclair qui m'annonce le roulement du tonnerre ne prétend pas m'apprendre ce qu'il m'enseigne cependant. Parfois aussi, la force qui se déploie se propose, en modifiant le milieu dans lequel elle est placée, d'initier une intelligence étrangère aux secrets de sa nature propre; le malheureux que les flots vont engloutir à quelques pas du rivage pousse un cri de détresse qui veut être entendu et compris. Dans le premier cas, le symbole est un *indice;* dans le second, un *signe*.

Un système de signes, c'est un *langage*.

CHAPITRE II.

DES DEUX ÉLÉMENTS DU LANGAGE, ET DE L'ORDRE DANS LEQUEL CES DEUX ÉLÉMENTS DOIVENT ÊTRE ÉTUDIÉS.

Les différents problèmes que la philosophie du langage se propose de résoudre présentent donc à l'analyse de bien graves difficultés ! Vainement agitées par les plus beaux génies de tous les pays et de tous les âges, ces questions pour la plupart sont encore des questions[2] !

Serait-ce que la vérité, sur ce point comme sur tant d'autres, se cache dans des profondeurs où il n'est pas donné à l'homme de descendre? Il n'en est rien, à ce qu'il semble. Le langage ne quitte point la terre que nous foulons; l'observation peut le suivre dans toutes ses phases et à tous les degrés de son développement. Si quelque objet nous reste constamment accessible, n'est-ce pas celui-là ?

Mais il ne suffit pas, pour qu'une science se fonde, que les matériaux dont elle doit former un ensemble soient à notre portée et que des travailleurs sans nombre mettent la main à l'œuvre avec une infatigable ardeur. En se livrant sans réserve et sans mesure à son impatience

native, l'intelligence dépense trop souvent en pure perte des trésors d'énergie. Ce qui fait notre force en ce monde, ce n'est pas tant la vigueur que l'adresse; le succès n'est pas à qui heurte violemment l'obstacle, mais à qui le tourne habilement; la puissance pour l'homme, c'est l'art.

L'art a presque toujours manqué aux grammairiens philosophes qui ont tenté jusqu'ici la théorie du langage. Nous les voyons pour la plupart se précipiter en aveugles dans l'obscur labyrinthe et s'y perdre; ils ne songent pas à se munir, avant de commencer leur course aventureuse, du flambeau dont leurs pas auraient dû s'éclairer.

Aussi l'erreur fut-elle habituellement leur partage! Ce n'est pas que quelques-uns de ces téméraires investigateurs n'aient fait de loin en loin d'assez heureuses rencontres; on a parfois du bonheur à défaut de prudence; le trait qu'on lance au hasard et les yeux fermés peut, un coup sur mille, aller droit au but et le toucher. Mais la vérité même, lorsqu'elle est ainsi surprise, ne saurait établir ses titres aux yeux de la raison; comme elle n'est alors que le fruit d'une bonne fortune, elle perd ses plus précieux avantages; l'évidence lui manque; le doute s'y attache; au lieu d'une assertion logique et nécessaire, nous n'avons qu'une affirmation arbitraire et capricieuse; c'est une hypothèse et rien de plus[3]. Ne faisons pas en grammaire ce que les Pythagoriciens firent en astronomie: le système planétaire avait été imaginé chez eux; chez nous il fut découvert: Nicétas n'est qu'un poëte[4]; après lui Ptolémée sera possible encore: Copernic est un géomètre; après lui la science n'admettra plus que des Newton et des Képler.

Quelle est cette boussole que nos prédécesseurs ne connaissaient point, et dont aujourd'hui, grâce au progrès des temps, l'usage commence à devenir vulgaire? Quelle est cette méthode qui, tout en nous donnant la vérité, l'asseoit et l'affermit?

Le langage n'est pas un fait simple, indécomposable; c'est une combinaison que l'analyse peut dissoudre. Deux éléments s'y rencontrent : l'un, l'élément principal, substantiel, la pensée; l'autre, l'élément secondaire, formel, le phénomène matériel dans lequel la pensée semble se déposer. En général, les grammairiens ont concentré presque exclusivement leur étude sur l'élément formel, n'accordant guère à l'élément substantiel que ce degré d'attention qu'ils ne pouvaient lui dérober. Pour nous mettre en possession de toutes les données nécessaires à la solution que nous cherchons, nous étudierons avec le même soin la substance et la forme.

Notre étude sera complète; il faut, de plus, qu'elle soit rationelle; il faut qu'elle commence par où elle doit commencer, finisse par où elle doit finir. Nous avons ici deux éléments à reconnaître, la pensée et l'expression, la chose signifiée et le signe. Or, le signe, en tant que signe, n'est évidemment que ce que le fait être la chose signifiée; autant vaut la pensée, autant vaudra l'expression qui la représente. Muet par lui-même, le phénomène matériel n'a de voix que celle qu'il reçoit de l'idée à laquelle il s'enchaîne; c'est l'idée que nous entendons dans le son qui lui sert d'interprète. Supprimez le contenu intellectuel que le mot vous apporte; le mot n'est plus qu'une écorce vide, la parole n'est que du bruit. Vou-

lons-nous comprendre l'expression? comprenons préalablement la pensée qu'elle produit. Voulons-nous séparer par leurs diversités, rapprocher par leurs ressemblances les signes de nos idées? séparons d'abord par leurs diversités, rapprochons par leurs ressemblances nos idées elles-mêmes : ces rapports d'analogie ou d'opposition, nous ne les trouverons que là où ils sont réellement, c'est-à-dire dans l'élément intérieur du langage, dans ce qu'on peut appeler son esprit; nous les chercherions en vain dans son élément extérieur, dans ce qu'on peut appeler son corps.

En attendant, tenons soigneusement l'expression à l'écart. Les notions que jusqu'ici nous avons pu nous en faire nous donneraient continuellement le change sur l'essence et la nature des modifications intellectuelles qu'elle est censée représenter; pour finir par la bien voir et la bien connaître, commençons par la négliger entièrement, par ne la pas regarder; notre étude, avant d'être grammaticale, sera donc exclusivement idéologique : c'est la pensée pure, qu'avant tout il nous faut analyser[5].

CHAPITRE III.

DE L'ÉLÉMENT PRINCIPAL DU LANGAGE, C'EST-À-DIRE DE LA PENSÉE DANS SES DEUX MODES, NATUREL ET ARTIFICIEL.

Deux états successifs se partagent notre existence terrestre : l'un positif ou actif ; c'est le mouvement : l'autre négatif ou passif ; c'est le repos.

Qu'est-ce que le mouvement ? la vie qui se déploie et rayonne. Qu'est-ce que le repos ? la vie qui se replie sur elle-même et s'ouvre, afin de réparer les pertes qu'elle vient de faire, aux importations du dehors.

Le sommeil et la veille représentent assez exactement et sous de vastes proportions ces deux états de l'âme : chacune de nos nuits est comme un temps d'arrêt entre le jour qu'elle suit et celui qu'elle annonce. La veille, n'est-ce pas l'action ? Le sommeil, n'est-ce pas la suspension momentanée et réparatrice de l'action ?

Mais il y a, selon nous, dans un tour de soleil, pour tous les êtres en général et en particulier pour l'homme, plus de jours et de nuits, plus de réveils et d'assoupissements que l'expérience habituelle n'en compte. Mille et

mille fois par heure la vie se lève et se couche, s'agite et se repose, s'éveille et s'endort[6]. Tout instant, quelque rapide qu'il soit, durant lequel nous vivons activement et positivement, peut être considéré comme une émission qui nous épuise ; une pause ensuite est nécessaire qui permette à nos forces apauvries et par cela même abattues de se refaire et de se remonter. D'ailleurs ces intervalles périodiques d'affaissement et d'immobilité se remarquent à peine. Nous ne percevons, nous ne mesurons la durée que par les idées dont nous la peuplons, et à l'aide desquelles nous la morcelons ; là où n'est pas la pensée, pour nous il n'y a rien.

Quoi qu'il en soit, toute explosion active décompose le court instant qu'elle remplit en trois phases distinctes. — Dans la première, l'étincelle sacrée touche et allume à la fois sur tous les points le flambeau de la vie ; voilà l'homme qui du même coup sent, pense, croit, veut et agit. Mais la volition, l'action, la pensée, la croyance et le sentiment ne sont ici qu'en germe, et leurs principes rudimentaires, en se pénétrant, se confondent. — Dans la seconde, la volonté, l'activité, l'intelligence, la foi, la sensibilité se distinguent et s'opposent ; chacune d'elles occupe la scène à son tour et y joue seule son rôle ; simultanés et généraux à l'origine, nos développements vitaux sont maintenant partiels et successifs. — Dans la troisième, les différentes puissances que l'âme s'est précédemment reconnues et que, pour les mieux voir, elle tenait séparées, rapprochent et organisent leurs produits respectifs ; nos diverses opérations se succèdent encore ; mais un ordre rigoureux les enchaîne ; un but unique leur

est marqué dont aucune ne s'écarte : l'acte vital n'est plus ni un chaos, comme au premier âge ; ni, comme au second, une suite d'abstractions isolées ; c'est un ensemble, une harmonie, un système[7].

Ce qui est vrai de toutes nos forces considérées en masse, est également vrai de chacune d'elles considérée en elle-même et à part. La vie spéciale de l'intelligence nous offre aussi, dans ses manifestations, les trois séries de phénomènes que nous a offertes, dans les siennes, la vie totale de l'âme.

Au point de départ, les différentes facultés que comprend et resserre, dans un assemblage indistinct, la faculté générale de connaître, se mettent simultanément à l'œuvre. Un objet physique se présente à vous pour la première fois ; un coup d'œil vous suffit pour l'embrasser tout entier : non-seulement vous connaissez, d'une manière telle quelle, ce corps qui frappe vos regards ; vous apercevez de plus et l'espace dans lequel il est contenu, et le temps dans lequel il dure ; vous avez en outre conscience et de votre propre existence, et de la pensée qui actuellement la modifie. Cependant vos souvenirs viennent se joindre en foule aux données de l'expérience actuelle et s'entassent pêle-mêle avec elles sous les yeux de l'esprit. Et déjà vous lisez l'avenir dans le passé, l'absent dans le présent, l'individuel dans le général, l'effet dans la cause et la cause dans l'effet. Le torrent de la circulation intellectuelle reçoit et charrie en même temps à cette époque les matériaux les plus divers. Cette riche moisson, qui atteste une merveilleuse puissance de germination, de végétation, couvre tout d'un coup le sol sur lequel elle se dé-

ploie comme par enchantement. La pensée est alors ce que j'appelle une *syllepse ;* son produit, une *notion.*

Nous n'en restons pas là. Les facultés spéciales qui constituent la faculté générale de connaître se distinguent en se développant, et leur action s'isole. L'homme se contentera, dans un moment donné, soit de percevoir, soit de se souvenir, soit de déduire. Non-seulement il ne mettra en jeu à la fois qu'une de ses puissances ; il limitera encore de toutes parts le champ qu'il lui ouvre ; il ne la laissera pas errer à l'aventure sur les mille points de vue, sur les innombrables accidents qui la sollicitent ; il l'enchaînera, au contraire, et la clouera, pour ainsi dire, à un objet unique ; comme Sisyphe, elle roulera, tant qu'il plaira au moi qui la domine, son éternel rocher ; la perception, par exemple, maintiendra obstinément sur tel ou tel phénomène l'organe qui met ce phénomène en rapport avec elle. Nous allons plus loin encore. L'objet qui fixe mon attention présente-t-il à l'observation plusieurs faces distinctes ? c'est à l'un de ces côtés qu'à l'exclusion des autres je m'arrêterai et m'attacherai. La faculté de connaître, qui auparavant se dispersait et s'étalait sur d'immenses surfaces, se recueille maintenant et se concentre sur un point indivisible. L'objet primitif de la pensée est brisé et réduit en poudre. Je sépare alors l'espace — du temps ; l'espace et le temps — du corps qu'ils enveloppent ; dans ce corps même, si c'est à lui que je m'applique, la qualité que j'étudie — de l'ensemble auquel elle tient. Le spectacle et le spectateur ne se confondent plus dans une seule et même conception ; mon existence personnelle, mes attributions propres,

mes modifications de toute nature s'écartent, s'évanouissent : je n'ai plus d'yeux et d'oreilles que pour ce fragment qui m'absorbe ; hors de là, je ne vois, je n'entends rien. A la syllepse s'est substituée l'*analyse ;* à la notion, l'*idée*.

L'analyse n'est pas la dernière forme que revête la pensée. Lorsqu'une idée traverse l'intelligence, la raison inquiète s'agite pour donner à ce phénomène incomplet son complément légitime. Nous ne saurions laisser isolées et détachées les différentes parties dont se compose un ensemble quelconque ; c'est l'ensemble lui-même que nous voulons posséder. Après avoir démembré la réalité qui nous occupe, nous en rapprochons les débris. Ces pierres, séparément tirées de la carrière et séparément taillées, se rapprochent, s'ordonnent et le monument s'élève. Ainsi opère la *synthèse ;* ainsi la *connaissance* se forme et s'établit. — Un acte de foi se joint toujours à ces constructions intellectuelles ; la connaissance s'affirme en se posant ; connaître et affirmer qu'on connaît, c'est *juger*. — Nos jugements ensuite n'auront plus qu'à se combiner, soit en se juxtaposant comme les parties d'un même tout, soit en se déduisant les uns des autres comme le contenu se déduit du contenant, et nous verrons naître les œuvres les plus complexes, les productions les plus vastes que la pensée puisse enfanter.

Tout acte intellectuel, lorsqu'aucun obstacle ne gêne et n'arrête dans sa marche la loi qui le détermine, porte donc successivement le triple caractère que nous venons de décrire ; il est d'abord sylleptique, ensuite analytique et enfin synthétique. Seulement, selon les temps, l'un des

trois éléments dont cette combinaison se compose l'emporte sur les deux autres et prédomine. Sous ce rapport, la vie se pourrait diviser en trois grandes zônes : l'enfance serait plus spécialement vouée à la syllepse ; la jeunesse à l'analyse ; l'âge mûr à la synthèse[8].

L'homme, à son entrée dans la carrière, pouvait-il présider lui-même au jeu des facultés qui lui ont été départies? Supposons-le, dès sa naissance, chargé de leur direction ; il faut qu'en ouvrant les yeux à la lumière, il veuille tout d'abord de cette volonté indépendante ou libre qui lui appartient en propre. Qu'arrive-t-il inévitablement? Comme les matériaux que réclame une délibération en règle ne sont pas encore à notre disposition, une détermination rationelle est impossible ; la liberté reste dans son repos ; le caprice est donc notre unique moteur ; nos destinées sont remises à ses décisions étourdies, inconsidérées, téméraires, funestes ; la vie, pour ne pas s'arrêter, se précipite en aveugle et se brise contre l'écueil. Un guide, au début, nous était nécessaire ; avant de vouloir par nous-mêmes, nous voudrons par autrui ; un instrument divin, conduit par la suprême intelligence et la suprême sagesse[9], la nature nous marque le but et nous y pousse ; c'est l'ère *naturelle* ou *impersonnelle* de nos développements. — Notre organisation, comme toutes celles qu'il nous est donné de connaître, se compose d'un certain nombre de systèmes partiels, qui sont, pour ainsi dire, soudés à un centre commun par une de leurs extrémités, tandis que par l'autre ils sont libres. Ces systèmes divers sommeillent à l'origine, repliés sur eux-mêmes et réduits à leurs plus étroites dimensions. La nature

s'approche : nos différents appareils, comme le fer qui sent le voisinage de la pierre aimantée, s'éveillent aussitôt, se déploient, et projettent, autant qu'il est en eux, leur extrémité mobile vers la force attractive qui les sollicite de toutes parts. L'évolution primordiale de l'être se fait instantanément et simultanément. Ainsi en est-il de chacune de nos facultés générales, et en particulier de la faculté de connaître. La syllepse, c'est la vie de l'intelligence dans la période naturelle ou impersonnelle de son épanouissement.

L'homme cependant s'éclaire et se fortifie sous cette bienfaisante tutelle que lui rendaient indispensable la faiblesse et l'ignorance de ses premières années. Son apprentissage est fini : il sait et ce qu'il peut et ce qu'il doit. Qu'il prenne l'initiative! Assez longtemps il s'est laissé emporter sur le champ de bataille par ses instincts guerriers ; que la réflexion remplace la colère! La vie n'est plus une série d'explosions aveugles, nécessaires ; c'est un ensemble d'actes libres et rationels : ce n'est plus un jeu de la nature ; c'est une œuvre de l'art. De naturelle et d'impersonnelle qu'elle était, l'existence est devenue *personnelle* et *artificielle*. Cette intronisation de la personnalité ou de l'art se reconnaît à deux signes. En premier lieu, l'activité, qui jusque-là se répandait et se disséminait dans un espace sans limites, circonscrit et resserre le champ où elle va s'exercer ; nous n'attaquerons plus désormais sur tous les points à la fois l'ennemi que nous voulons vaincre ; notre tactique le battra en détail dans mille combats partiels et successifs. En second lieu, nos différents actes se mettront au service d'un principe

unique, d'une idée commune; tous nos efforts se combineront et s'ordonneront pour atteindre le but spécial qui leur sera préalablement marqué. Ainsi font, pour ce qui concerne plus particulièrement nos travaux intellectuels, l'analyse et la synthèse. L'analyse et la synthèse, c'est la pensée libre, la pensée personnelle, la pensée sous son mode artificiel.

Sylleptique ou naturelle, la pensée est nécessairement entachée d'obscurité et de confusion : — d'obscurité ; notre vue dès l'abord n'embrasse un vaste ensemble qu'à la condition de n'y distinguer nettement aucune des parties qui le composent : — de confusion ; l'ordre que nos connaissances comportent ne nous vient pas du dehors ; l'intelligence seule le conçoit en elle et le réalise ; comment organiserait-elle des éléments qu'elle n'a pas distingués ? — Mais aussi que de trésors cachés sous ce désordre et dans ces ténèbres ! Que de secrets subitement entrevus ! Que de mystères instantanément pénétrés ! C'est l'heure où s'engendrent ces larges conceptions qui remplissent une existence, qui mesurent une carrière ! C'est l'heure où s'ébauchent ces hautes déterminations dont plus tard, en les accomplissant, on s'étonnera soi-même et qui font les héros ! L'enthousiasme est là dans toute sa puissance ; le génie dans toute sa grandeur !

Artificielle, c'est-à-dire analytique d'abord et bientôt synthétique, la pensée distingue ce qu'auparavant elle confondait ; elle voit ce qu'elle s'était jusque-là contentée d'entrevoir : la notion ne jetait dans l'esprit qu'une vague et pâle lueur ; l'idée et la connaissance y versent des flots de lumière. Non-seulement, sous ce régime nou-

veau, nos conceptions étincellent de la clarté la plus vive; elles s'enchaînent encore entre elles par d'indissolubles liens ; ces atomes, que l'analyse discerne dans le pêle-mêle primitif, se rapprochent, grâce à la synthèse, et s'unissent étroitement ; la science apparaît avec ce caractère d'universalité et de nécessité qui en étend l'application et l'usage à tous les temps et à tous les lieux. La raison conduit et ordonne la vie.—Mais la raison chemine avec prudence, c'est-à-dire avec lenteur; la pensée qui se décompose, qui s'étudie pièce à pièce, qui enfin se recompose avant de s'affirmer, ne vole plus; elle se traîne. Au dedans comme au dehors, dans le monde moral comme dans le monde physique, la chaleur marche avec la vitesse; le froid gagne bientôt et frappe tout ce qui se meut lourdement. Cependant l'imagination ne trouve autour d'elle ni la réalité concrète à laquelle seule elle peut se prendre, ni cette obscure clarté que son action réclame comme l'une de ses plus utiles conditions; elle s'éloigne à tire d'aile et de ce grand jour qui la blesse, et de ces abstractions qui la glacent; la poésie s'exile de l'âme; avec elle se retirent les sublimes croyances dont la foi se nourrit; nous n'avons plus que la logique et ses incertitudes et ses défiances et ses négations.

La pensée nous laisse donc, lorsqu'elle est exclusivement ou naturelle, ou artificielle, désirer en elle de précieux avantages. Qu'elle unisse, au contraire, dans son jeu et dans ses produits, les procédés et les vertus de la nature et de l'art! La syllepse lui prêtera son énergie, sa chaleur, sa rapidité et ses ombres; l'analyse et la synthèse lui fourniront leur lumière, leur justesse, leur pré-

cision : elle sera parfaite! — Tel est, au fond, avec du plus ou du moins, l'état général, habituel, des intelligences humaines. Il n'y a guère de syllepse qui ne soit déjà, dans une certaine mesure, analytique et synthétique; il n'y a pas d'analyse et de synthèse qui ne soient encore profondément sylleptiques! Ainsi se trouvent simultanément satisfaites toutes les tendances de l'âme; le fini et l'infini me touchent en même temps et me pénètrent; l'imagination chante et la raison calcule; je sais à la fois et je crois!

CHAPITRE IV.

DE L'ÉLÉMENT SECONDAIRE DU LANGAGE, C'EST-A-DIRE DE L'EXPRESSION DANS SES DEUX MODES, NATUREL ET ARTIFICIEL.

Toute pensée est nécessairement naturelle ou artificielle. Toute pensée artificielle a été préalablement naturelle : toute pensée naturelle tend à devenir artificielle ; quand elle meurt sous sa première forme, c'est que le temps lui a manqué. Ces faits sont tellement certains, que les Écoles les plus diverses les reconnaissent également et les proclament. Que ce soit l'idée qui succède au sentiment, la conscience réfléchie à la conscience spontanée, l'art à la nature, peu importe : de l'aveu de tous, il existe une connaissance primitive et une connaissance ultérieure : de l'aveu de tous, la connaissance primitive est indistincte, concrète, obscure ; la connaissance ultérieure est claire, abstraite, distincte : les mots changent, les choses ne changent point [10].

Si l'intelligence revêt, en elle-même et pour elle-même, deux formes différentes, elle se fera sans doute, lorsqu'elle voudra se produire au dehors, ou trouvera toute faite une double classe de symboles. Il y a deux moments

dans la production de la pensée ; il y aura donc deux moments dans la formation du langage. C'est ce que, de son côté, le raisonnement nous déclare ; voyons ce que, du sien, nous dira l'observation.

Le corps qui exprime la pensée est aussi, en quelque sorte, comme l'esprit qui la conçoit, actif tour à tour et passif : actif, lorsqu'il parle ; passif, lorsqu'il se tait. La parole et le silence coupent en deux moitiés et se partagent la vie expressive.

De même que, dans un temps donné, il y a plus d'exertions et de pauses intellectuelles qu'au premier abord on ne serait disposé à le croire ; de même, dans un intervalle déterminé, on compterait avec un peu d'attention beaucoup plus de paroles et de silences qu'on n'en reconnaît généralement. Il y a, entre une aspiration et une expiration pulmonaires, mille et mille émissions symboliques que suivent mille et mille repos.

Quoi qu'il en puisse être, ces symboles qu'enfante notre activité matérielle, nous présentent, selon les cas, des caractères différents et, par là, décomposent en espèces distinctes le genre qui les contient.

Qu'une vive passion nous travaille ! l'agitation qu'elle amène à sa suite ne s'enferme pas entre les limites de la substance sentante ; le coup qui frappe l'esprit se redouble dans le corps ; la machine humaine s'ébranle et résonne ; un cri part ; le sentiment prend possession du monde extérieur. Ce cri, c'est le *son inarticulé*.

L'émotion que suppose le cri, dans les circonstances où je viens de me placer, ne s'adresse pas exclusivement, pour se manifester, aux organes vocaux. Le bras, l'œil,

les muscles de la face, toute notre attitude corporelle s'associe à l'expression sonore ou la supplée. Ce regard oblique, cette paupière abaissée, ces narines qui se gonflent et s'élargissent, ces lèvres qui s'épaississent et se portent en dehors comme pour repousser un aliment grossier, n'est-ce pas le dédain? Que vous dit ce front subitement sillonné de rides profondes, ces sourcils qui s'exhaussent et se rapprochent, cet œil qui s'agrandit et semble s'élancer hors de son orbite, cette bouche ouverte et rétrécie, cette figure alongée et défaite? La terreur est là toute vivante, et sous ce corps qui frémit, vous voyez une âme qui tremble. Ce nouveau mode d'expression que l'organisme entier concourt à produire, c'est le *geste ;* le *geste*, assemblage confus de mouvements qui ne se distinguent pas encore ; le *geste indécomposé*[11].

Acceptés, adoptés par nous, tels qu'ils nous sont offerts, comme symboles de nos émotions intérieures, ou du moins de la conscience que nous en avons, le son et le geste, que nous venons de décrire, constituent un langage, qui, parce que la nature nous en livre la matière première toute élaborée, peut s'appeler et s'appelle *langage naturel*.

Ce langage est évidemment sylleptique ; il exprime simultanément tout ce qui se passe en nous dans un instant donné. De là ses vertus et ses vices.

La syllepse est obscure ; le langage, qu'elle marque de son cachet, sera obscur comme elle. Qu'il reproduise les couleurs les plus tranchées, c'est-à-dire les plus communes et partant les plus vagues d'une action, d'une situation, c'est assez ; ne lui demandons pas ces nuances délicates

qui précisent le fait et l'individualisent. Voilà bien la douleur et la prière ; mais d'où viennent ces pleurs, et que puis-je pour en tarir la source? Vous aimez, je le comprends ; mais cet amour est-il d'une fille, d'une amante, d'une épouse, d'une mère? Qui me dira, si je n'ai pas assisté à la naissance de votre émotion, si je n'en vois pas l'objet, en quel temps, en quel lieu, sous quelle influence elle s'est développée? — Encore n'est-ce qu'accidentellement et dans nos moments de crise, que la sensibilité vivement émue grave ainsi sur nos fronts l'image visible de la passion qui nous agite ; dans l'état paisible et normal, les symptômes physiques d'une affection légère se font difficilement jour à travers l'épaisseur de notre enveloppe matérielle ; ils viennent mourir, plutôt que s'imprimer, sur la surface organique qu'ils ébranlent à peine ; ces symboles subtils, fugitifs, sont le plus souvent pour nous comme s'ils n'étaient pas. Et qu'importe, après tout, au commerce social, que chaque pensée trouve, dans le mouvement corporel qui l'accompagne, son expression ou plutôt son indice ; qu'il n'y ait pas un accident sensible, un phénomène intellectuel, une détermination volontaire qui ne passe de l'esprit sur le visage [12], si ces détails s'écrivent, pour la plupart, en caractères qu'il ne nous est pas donné de lire?

Le langage naturel est donc rempli d'obscurités, et son usage ne serait en quelque sorte qu'une exception dans la vie. Mais, en revanche, comme il est énergique et rapide! L'éclair est moins prompt ; un coup d'œil en dit plus que les plus longs discours ; que vous ayez à peindre l'amour ou la haine, la douleur ou la joie, une exclamation vous

suffit ; et qu'il y a d'éloquence dans une larme ou dans un sourire !

Quelle que soit la sphère où nous observions l'activité humaine, toujours nous la trouvons imitant d'abord, puis dépassant son modèle. Partout, au point de départ, la nature précède l'homme ; partout aussi, après l'avoir suivie, l'homme devance la nature. L'élève va plus loin que le maître ; mais sans le maître, l'élève n'aurait jamais marché.

Dans l'invention du langage, comme en toute chose, la nature nous donne l'exemple et opère devant nous. Mais les signes que nous lui devons gardent éternellement leurs premiers caractères : que des races à peu près stationnaires s'en arrangent, à la bonne heure ! Essentiellement progressive, notre espèce en sentit bientôt l'insuffisance. De nouveaux moyens d'expression étaient nécessaires ; ils furent. L'homme alors, pour rendre sa pensée que les symboles primitifs ne pouvaient plus traduire, transforma et en les transformant s'appropria les signes que la nature lui avait fournis. Ce langage ultérieur, fils de l'humanité, non plus par adoption seulement, mais par une génération véritable, fruit de l'industrie ou de l'art, c'est le *langage artificiel* [13].

Le langage artificiel met donc à contribution, en les modifiant pour les accommoder aux besoins nouveaux de la pensée, les symboles primitifs [14]. Ainsi le geste complexe et indécomposé du premier âge engendre, en se décomposant et se diversifiant indéfiniment sous la main de la liberté, une multitude de signes partiels ; tels ces merveilleux idiomes qui, remplaçant la langue par la

main et l'oreille par l'œil, rendent la parole aux malheureux que les vices de leur constitution semblaient en avoir à jamais privés[15]. Élaboré par la même puissance, le son inarticulé s'articulera; au cri naturel et brut succéderont des voix plus ou moins habilement façonnées; nous tirerons d'un bruit multiple à la fois et indistinct, ces bruits élémentaires qui produiront ensuite, en se combinant de mille et mille façons, les riches vocabulaires dont nos langues se composent. A ces deux grands systèmes d'expression, que le *geste décomposé* et le *son articulé* nous donnent, se rattachent par des liens plus ou moins visibles, mais réels, les innombrables dialectes que parle la pensée : le chant, la musique, la peinture, la sculpture, et cette écriture alphabétique, la plus précieuse des découvertes dont la civilisation puisse s'énorgueillir.

Quelle que soit d'ailleurs la forme qu'il affecte, le langage artificiel offre à l'observation un double caractère qui le sépare profondément du langage naturel. — Nous n'avions, en effet, à l'origine, que des signes concrets, dont chacun par lui-même rendait toute une pensée, formait tout un tableau : une modification intérieure, quelque complexe qu'elle fût, se peignait d'un trait, se coulait d'un jet. Ce que jusqu'ici nous avions dit simultanément, désormais nous le dirons successivement. Les symboles abstraits dont nous disposons, ne rappellent plus des ensembles, mais des fragments; ce ne sont plus des notions, mais des idées qu'ils figurent au regard. Le *mot* (pour représenter le tout par la plus importante de ses parties) a remplacé le cri. Le langage est devenu analytique,

de sylleptique qu'il était d'abord. — Toute analyse appelle sa synthèse. La dissolution n'est pas une fin ; elle n'est qu'un moyen. Les idées se rapprochent dans l'esprit et recomposent les réalités vivantes du déchirement desquelles elles sont nées ; les signes partiels que nous venons de reconnaître se rapprocheront dans le langage ; et de plusieurs expressions, dont aucune isolément n'aurait un sens complet, sortira une combinaison complètement significative. Les idées s'agrègent et composent le jugement ; les mots s'unissent et forment la *proposition*. La proposition n'a plus ensuite qu'à s'unir à elle-même pour enfanter le *discours*.

Autant la syllepse amasse de ténèbres autour d'elle, autant l'analyse et la synthèse répandent de clartés. Le langage naturel ne jetait habituellement sur la pensée qu'il se chargeait de révéler, qu'une obscure lueur ; le langage artificiel l'amène, sous les yeux du corps, resplendissante de lumière. — L'homme, avec le premier, ne communiquait à ses semblables que ses émotions les plus vives, que ses affections les plus saillantes : les mouvements désordonnés du cœur, les tempêtes de l'âme trouvaient seules en lui un interprète : la vie intérieure ne se produisait au dehors que par bonds et dans ses excès, comme cette flamme cachée qui dévore le sein de la terre et qui ne se trahit que de loin en loin par l'ébranlement du sol ou l'éruption d'un volcan : la chaîne qui fait de nos différents actes un tout, un ensemble, était sans cesse rompue : il y avait à chaque instant, dans la trame expressive, solution de continuité. Avec le second, au contraire, il n'est pas de phénomène intellectuel, sensible, volon-

taire, quelque subtil qu'il soit, que nous ne rendions visible : par lui l'existence se montre aux regards, sans interruption, sans lacune, dans toutes ses phases, avec tous ses caractères, sous toutes ses couleurs.

Le langage artificiel, grâce à ces priviléges, laissait donc bien loin derrière lui le langage naturel; c'était, sous ces différents points de vue, un perfectionnement marqué, un progrès immense : mais le mal est toujours à côté du bien, et quand nous gagnons d'un côté, attendons-nous à perdre de l'autre. Où trouver, par exemple, dans la langue de l'homme, cette rapidité, cette énergie que nous offre à un si haut degré la langue de la nature?—Pour que l'ensemble soit lumineux, il faut éclairer chaque détail; il faut aller pas à pas : la pensée impatiente verra l'expression se traîner lourdement à sa suite, quand elle la voudrait voir courir à ses côtés? — Abandonnons un instant le langage humain à lui-même; dépouillons la voix qui le parle de cette prosodie touchante, de ces intonations pathétiques empruntées à un autre système de signes; ainsi rendues, les affections les plus aimables perdent tout leur charme; les actions les plus intéressantes laissent notre cœur froid, notre œil sec. La racine de toute émotion, c'est la vie, c'est le concret : la syllepse naturelle remue l'âme et soulève dans les sensibilités les plus froides une puissante sympathie. Mais cette langue artificielle, qui dissout tout ce qu'elle touche et nous livre par fragments la réalité démembrée, imposant à l'intelligence le soin fastidieux d'en rapprocher les lambeaux, contracte et glace, par ce travail mécanique auquel elle nous condamne, l'imagination la plus ardente

et la plus expansive. J'épuise ma force à comprendre; il ne m'en reste plus pour sentir.

Il semble donc que, pour élever l'expression de la pensée au degré de perfection dont elle est actuellement susceptible, on ne doive s'en tenir ni au langage de la nature, ni au langage de l'art. Il faut, non laisser isolés, mais unir et combiner ces deux genres de symboles, les corriger et les compléter l'un par l'autre, demander à celui-ci sa clarté et son étendue, à celui-là son énergie et sa rapidité. C'est ce que tous, tant que nous sommes, nous faisons ordinairement assez mal; ce que font quelquefois avec le plus grand succès l'orateur à la tribune et l'acteur sur la scène. Appelés à propos, habilement disposés, le geste et l'accent soutiennent merveilleusement la parole, en mettant sous chacune des abstractions qui éclairent l'esprit, la passion qui remue le cœur. Certes, il est des circonstances où le langage artificiel domine de plein droit : voulez-vous m'associer à une méditation calme, à un calcul purement rationel? soignez l'expression abstraite; négligez les signes concrets : il s'agit ici d'intelligence, non de sentiment. Il en est d'autres où le langage naturel se place en première ligne : quand l'émotion, portée au comble, déborde à flots pressés et couvre au loin ses rives, n'attachez plus la pensée aux lentes combinaisons de nos langues analytiques; confiez-la sans crainte à l'expression sylleptique qui seule peut suivre le torrent dans son cours; que des cris, des sanglots interrompent brusquement l'harmonie de vos périodes : les mots sont alors la partie la moins importante du discours, et ce n'est pas d'eux que j'attends l'inter-

prétation fidèle des passions qui vous déchirent. Oubliez un moment le langage de l'art et laissez parler la nature [16] !

On dit qu'un grand acteur, fatigué d'entendre attribuer au poëte, dans les effets prodigieux que son jeu produisait au théâtre, une trop large part, un soir, au milieu d'un cercle disposé à la joie, en cravate et en frac, passa la main sur son front, recula d'un pas, et donna soudain à sa figure et au son de sa voix l'expression déchirante du plus profond désespoir : l'assemblée s'émut, frissonna, pâlit : on avait cru voir Œdipe au moment où sa vertu lui échappe, une affreuse lumière éclairant tout-à-coup à ses yeux son inceste et son parricide; les Euménides et leurs flambeaux vengeurs étaient dans ses regards. Les paroles auxquelles se mariait cette effrayante pantomime étaient peu en harmonie avec la passion empreinte sur ce front consterné et dans cette voix lamentable. C'était une de ces chansons d'enfant, que nous avons tous chantée, badine, joviale, n'éveillant que des idées légères et répugnant de tout point au terrible accompagnement qui lui était accidentellement donné. Il y avait entre l'expression artificielle et l'expression naturelle contradiction manifeste, complète opposition; la lutte toutefois s'était à peine engagée entre les deux rivaux; et la nature avait triomphé, pour ainsi dire, sans combattre [17]. Ce n'est là qu'un caprice, qu'une exception. En général, le langage naturel, loin de gêner et de contrarier le langage artificiel, le sert et le seconde.

Cette alliance des deux langues est donc soumise à certaines lois ; hâtons-nous de déclarer qu'elle peut être

plus ou moins heureuse, mais qu'elle ne peut pas ne pas être. Il ne faut pas croire en effet, parce que nous avons décrit successivement le langage naturel et le langage artificiel, que ces deux systèmes de signes ne se développent, ne grandissent que sur les ruines l'un de l'autre, celui qui doit suivre attendant pour paraître la destruction radicale de celui qui précède, et celui qui vient le premier s'évanouissant, quand son heure est arrivée, pour faire place à son successeur. Il n'en est rien.

Impuissant à mettre en relief la vie entière de l'âme, le langage naturel, nous l'avons reconnu, n'en reproduit que les circonstances à la fois énergiques et complexes. Lorsque des phénomènes d'une importance médiocre ou réduits par l'abstraction à leurs plus simples éléments vinrent réclamer leur représentation matérielle, le langage artificiel, interprète exclusif de ces sortes de faits, apparut et prévalut. Mais comme les modifications internes le plus habituellement développées et refroidies par l'analyse, reparaissent de temps à autre, dans l'existence la plus réfléchie, à l'état d'enveloppement et avec tout le feu de la syllepse, le langage destiné à peindre la passion dut rester et resta prêt à répondre à ses fréquents appels. Non : parce que l'intelligence s'est créé un interprète plus exact et plus subtil, la physionomie, dont chaque mouvement était une parole, n'est pas devenue immobile et muette. Qui ne sait que nous comprenons, que nous entendons même beaucoup mieux, quand nous écoutons à la fois de l'oreille et de l'œil ? Pourquoi ? c'est que le visage s'épanouit encore dans la joie, se contracte encore dans la douleur. Est-ce qu'une femme

se hâte, aussitôt qu'elle peut dire, *je suis heureuse* ou *je souffre*, de désapprendre son sourire et ses larmes?

Ainsi le langage, interprète né de la pensée, se prête à toutes ses exigences, répond à tous ses besoins, trouve des formes pour toutes ses formes.

La pensée est-elle sylleptique à son début? à son début aussi, la parole sera sylleptique. Supposons l'intelligence s'arrêtant à cette période de ses développements; le langage s'arrêtera par cela même à ce mode d'expression; et, si nous n'avons que des conceptions obscures et complexes dans l'esprit, nous n'aurons que des sons inarticulés sur les lèvres. L'animal ne connaît que ce symbolisme grossier. L'animal dont la vie n'est qu'une longue enfance, et qui ne naît pas vieux, comme on l'a prétendu [18], mais qui meurt au contraire avant d'avoir vieilli, ne devait-il pas, sa pensée n'échappant jamais à la syllepse du premier âge, s'en tenir à cette langue que l'homme bégaie au berceau? Pour nous (et telle est la véritable ligne de démarcation tirée entre notre espèce et les races inférieures [19]) qui, après avoir embrassé d'un coup d'œil l'objet que nous voulons connaître, le décomposons pour en étudier les détails, et le recomposons pour en saisir l'ensemble, pouvions-nous ne pas ajouter aux signes qui traduisent la notion, ceux qui expriment le jugement et l'idée, au langage irréfléchi de la nature, le langage réfléchi de l'art?

CHAPITRE V.

DE LA PENSÉE ARTIFICIELLE DANS SON PRODUIT ANALYTIQUE, C'EST-A-DIRE DANS L'IDÉE.

§. 1er. — *De l'idée ou de la perception — 1° sensible ; — 2° spirituelle.*

La pensée et son expression sont donc, en premier lieu, naturelles ou sylleptiques ; en second lieu, artificielles ou analytiques et synthétiques.

En tant que sylleptiques, l'expression et la pensée accusent toujours le même caractère, trahissent partout le même esprit ; cet esprit, ce caractère une fois déterminés, la science est ici consommée ; nous savons de la notion et du symbole qui la représente tout ce que nous en pouvons savoir. Il n'en est pas ainsi de la pensée et de l'expression, considérées sous leur forme artificielle. L'idée et le jugement, le mot et la proposition se développent graduellement et se diversifient. De là, au-dessous du genre, des espèces qu'il faut décrire ; au-dessous de l'espèce, des variétés qu'il faut compter.

Suivons d'abord dans leurs évolutions respectives l'idée et son symbole; nous étudierons ensuite le jugement et l'expression qui le traduit.

L'idée à laquelle nous devons notre premier regard, traverse, concrète encore et représentant son objet tel que la nature le lui offre, deux phases qu'avant tout nous traverserons avec elle.

La notion, dans sa compréhension inintelligente, laisse subsister, à côté l'un de l'autre, sans les distinguer, sans les opposer par conséquent ni les harmoniser, les deux éléments dont la combinaison universelle se compose, je veux dire, le physique et le moral, le corps et l'âme. La pensée prend en quelque sorte le monde à l'âge où les principes divers dont il doit se former dorment encore entassés et confondus; comme le monde à son origine, elle n'est, à son début, qu'une masse indigeste; pour toute organisation, quelle qu'en soit la nature, au point de départ le chaos [20]! Mais la raison bientôt pénètre ce désordre; elle sépare le *sec* de l'*humide*, l'*air* de la *terre*, l'*un* de l'*autre* [21]. C'est le règne de l'idée qui commence!

Qu'est-ce que l'idée, à sa première apparition? une image, un fantôme, εἴδωλον. Dans l'enfance des individus et des peuples, l'élément visible et palpable est le seul qui se fasse nettement représenter devant l'intelligence; nous ne connaissons clairement à cette époque que l'agrégat matériel; toute réalité qui s'établit alors pour nous comme une existence distincte et indépendante ne doit qu'à sa figure la consistance qu'elle prend à nos yeux; nous n'admettons que ce qui frappe ou peut frapper nos sens. L'âme, ce sera le corps amoindri, quintessencié et pour

ainsi dire, volatilisé : l'ombre homérique échappe, il est vrai, comme un fantôme ou un songe, aux bras qui s'efforcent de l'étreindre ; mais le regard saisit ses formes aériennes ; et, quelque grêle qu'elle puisse être, les vivants entendent sa voix [22]. Dieu, ce sera le corps agrandi, exalté, glorifié : le casque d'or dont Minerve couvre sa tête, protégerait les guerriers de cent villes réunies ; Mars, blessé devant Troie, pousse un cri que n'égaleraient pas les clameurs de dix mille combattants dans une mêlée furieuse ; Neptune fait trois pas, et au quatrième il atteint, à travers les montagnes et les forêts que sa marche ébranle, le terme de sa course [23]. *Nihil est in intellectu quod non antea fuerit in sensu.* L'idée est *sensible* ou n'est pas.

Cependant les phénomènes que notre inexpérience pouvait seule rapporter aux sens établissent de plus en plus auprès de nous leur caractère propre. La raison et la liberté gagnent en importance et par suite en éclat. A côté de ce soleil, dont les épais rayons touchent et impressionnent notre œil matériel, s'allument çà et là mille feux d'une nature étrange sur lesquels notre œil intellectuel s'arrête. Déjà en moi et hors de moi je soupçonne une double essence ; je ne réduirai plus l'univers au monde physique, la vie au souffle, le tout à l'une de ses parties ; par-delà l'étendue résistante, colorée, sonore, sapide et odorante, j'ai découvert l'esprit. Un abîme sépare la détermination morale du mouvement mécanique, la personne de la chose. A l'idée sensible s'ajoute l'idée *spirituelle*. J'accepte les deux sources d'où mes connaissances découlent ; je tiens la balance égale entre l'entendement et les sens.

Mais cette impartialité n'était que provisoire. L'heure n'est pas venue où l'harmonie définitive prendra possession de la pensée. Pour éclairer les divers détails dont se formera l'ensemble, il faut que l'analyse, absorbée successivement par chacun d'eux, néglige et nie le reste. Le physique avait autrefois éclipsé le moral; le moral, à son tour, éclipsera le physique. On avait matérialisé l'esprit; on spiritualisera la matière. Sur les ruines de l'atome ionien s'installe la monade pythagoricienne. La molécule disparaît; je ne vois plus que des forces. Tout ce que je sais au fond de votre substance matérielle, je ne le sais que par les idées qui s'en donnent comme les représentants et les images; et l'idée n'est-elle pas toujours, quel qu'en soit le contenu, un phénomène spirituel ? Non : il n'y a rien dans l'intelligence qui ait passé par les sens; rien, pas même l'idée des sens [24] !

Que nos idées en soient à s'exclure mutuellement, ou à se comprendre et à se concilier soit provisoirement, soit définitivement, elles ne s'en rangent pas moins, au point de vue spécial où nous venons de les considérer, sous deux titres distincts : idées spirituelles, idées sensibles, tel est, dans les circonstances particulières, où pour le moment nous avions à l'observer et à le décrire, l'entendement tout entier [25].

§. II. — *De l'idée ou de la perception — 1° de qualité; — 2° de substance; — 3° de rapport.*

L'analyse ne borne pas là son œuvre. Jusqu'ici elle s'est contentée de séparer des faits qui, pour être confon-

dus par la pensée, n'en sont pas moins en eux-mêmes parfaitement distincts; maintenant elle va, non plus trouver, mais créer des divisions là où il n'en existe aucune. Nous en viendrons, par une force qui nous est propre, à constituer, en le démembrant, en le déchirant, dans un être unique, indivisible en réalité, deux, trois êtres, ou pour mieux dire, deux, trois parties d'être. Nous passons du concret à l'abstrait.

Pour la perception concrète le monde est double: esprit d'une part, matière de l'autre; pour la perception abstraite, il est triple: toute réalité soit spirituelle, soit matérielle, s'offre à nous, lorsque nous l'envisageons à travers ce prisme, sous trois aspects divers.

J'y reconnais d'abord un élément extérieur, superficiel, qui n'est pas, mais qui fait que ce qui est paraît; avec lui et par lui les choses se colorent, se limitent, se distinguent, s'opposent; essentiellement mobile et variable, il échappe comme le Protée de la Fable, en se transformant sans cesse, à toutes les chaînes qui le voudraient fixer: c'est le phénomène, l'accident, le mode, la manière d'être, en un mot, la *qualité*.

Au-dessous de la qualité, que l'expérience nous livre, à une profondeur où la raison seule peut descendre, se cache et s'enveloppe dans son unité, son identité et son indivisibilité, un élément qui n'apparaît pas, mais sans lequel l'apparence ne serait qu'illusion et mensonge; silencieux, immobile, il donne à cette multiplicité bruyante dont le monde visible est formé, la base sur laquelle elle s'appuie, le pivot sur lequel elle tourne; il est, et tout ce qui est, en tant qu'il est, n'est qu'en lui, avec lui et par

lui, ou plutôt n'est que lui : c'est l'être, l'existence, la *substance*, comme on l'appelle généralement.

Ici donc l'existence, là le phénomène ; d'un côté la substance, de l'autre la qualité. Mais la substance et la qualité, le phénomène et l'existence ne sont pas disjoints dans la nature, comme ils le sont maintenant dans notre analyse : entre ces deux parties d'un même tout s'interpose un lien qui les rapproche, un médiateur qui les unit. Ce lien, ce médiateur par lequel se tiennent et se concertent nos deux extrêmes, l'unité et la variété, l'être et le paraître, on le nomme relation, *rapport*.

Toute réalité, qu'elle appartienne à la cité des esprits ou au domaine des corps, assemble et harmonise les trois éléments que nous venons de décrire. Otez-lui un de ces éléments ! elle cesse d'être ; donnez-lui un élément de plus : qu'en fera-t-elle ? Si tel est l'objet, quel sera le sujet ? si telle est la chose pensée, quelle sera la chose pensante ? Rien au fond n'est pour nous dans l'univers qui ne soit dans l'intelligence, et, en quelque sorte, par l'intelligence ; la pensée, si le monde n'est sa création, est le reflet du monde. Substance, qualité, rapport, voilà le monde ! *Idée de substance, idée de qualité, idée de rapport*, voilà la pensée ! Point de conception qui, concrète, n'enferme ces trois principes ; abstraite, ne soit l'un d'entre eux [26] !

N'allons pas nous imaginer cependant que l'intelligence, après avoir confondu dans la notion ces trois faits qu'un jour elle harmonisera dans la connaissance, les distingue tout d'abord dans l'idée aussi nettement que nous l'avons supposé. Lorsqu'au début de la vie analytique,

la réflexion vient, armée de son scalpel, disséquer la pensée primitive, peut-elle donc avoir, aussitôt qu'elle se met à l'œuvre, ce qui ne s'acquiert que par un long et pénible exercice, le coup d'œil juste et la main assurée ? L'inexpérience ne se produira-t-elle pas ici, comme partout, avec sa stupeur d'une part et sa précipitation de l'autre ? N'attendons rien de précis, rien d'achevé de ces premiers essais. Au lieu d'être méthodiquement divisée, la notion, ou plutôt l'objet qu'elle représente, sera morcelé irrégulièrement ; et dans ce déchirement grossier, fait à la hâte, par un anatomiste ignorant, avec un instrument dont l'opérateur ne connaît pas la portée, ne sera-ce pas un bonheur quand les trois éléments qui constituent la réalité et par suite la pensée se trouveront séparés ainsi qu'ils doivent l'être? Le plus souvent l'un de nos trois principes sera ou partagé entre les deux autres, ou absorbé entièrement par l'un d'eux. Cet élément qui se cache ainsi et se perd dans un élément voisin, c'est nécessairement celui qui frappe le moins notre regard, qui nous donne le moins de prise; c'est nécessairement le rapport. De là, à l'époque de transition dont je parle, les innombrables conceptions qui enferment, avec leur idée principale, une idée accessoire; avec leur idée de qualité ou de substance, une idée de rapport. De là ces fragments qui ne sont plus un tout et ne sont pas encore des parties distinctes; débris déjà informes, mais non rudimentaires, arrachés à la force désorganisatrice avant qu'elle n'ait consommé sur le corps auquel elle s'était attaquée, son œuvre de destruction [27].

§. III. — *De l'idée ou de la perception — 1° individuelle ; — 2° générale ; — 3° abstraite.*

L'idée de substance ou d'existence ne se décompose pas ; elle est une et indivisible, comme le fait qu'elle représente ; quand on a pensé et dit de l'être, qu'il est, on en a tout pensé et tout dit.

La qualité au contraire se multiplie, se diversifie indéfiniment ; son idée, pour la suivre à travers ces innombrables métamorphoses, se multipliera donc et se diversifiera comme elle. On peut cependant rapporter à trois types, fixer sous trois chefs cette mouvante multiplicité.

Tantôt nous voyons ou voulons voir dans la réalité qui nous occupe les qualités par lesquelles cette réalité se sépare de ce qui n'est pas elle ; les idées de *César*, de *Socrate* nous représentent les traits les plus marqués, les attributs les plus constants qui distinguent pour nous du reste des êtres le général romain et le philosophe grec ; cette idée qui individualise la collection de qualités dont elle forme un faisceau, c'est l'idée *individuelle*. — Tantôt, négligeant dans l'objet auquel notre pensée s'applique les caractères qu'il possède en propre, nous ne l'envisageons que par les caractères qu'il possède en commun avec d'autres objets ; la plante, l'animal, ce n'est plus cette réalité nettement déterminée que je tirais de l'ensemble des êtres pour la considérer seule et à part ; c'est toute une multitude de phénomènes dans chacun desquels je trouve certaines qualités dont la réunion constitue ce

que j'appelle un animal, une plante; ce n'est plus l'individu que je me figure alors, c'est l'espèce ou le genre; mon idée est une idée *générale*. — L'idée enfin est *abstraite*, comme disent nos logiciens et nos grammairiens, lorsqu'elle ne représente qu'une des qualités dont l'assemblage forme une espèce ou un genre; la couleur, par exemple, la justice, le mouvement, l'intention.

Abstraite, générale, individuelle, l'idée, telle que nous l'entendons ici, l'idée que nous nommons, en l'opposant aux idées de rapport et de substance, idée de qualité, ne représente, si elle est pure, et ne peut représenter que cet élément extérieur, visible, par lequel les êtres se manifestent; elle ne nous dira rien ni de l'existence sur laquelle s'appuie la qualité qu'elle nous montre, ni du rapport qui unit cette existence à cette qualité. Dans l'état actuel des choses, l'idée abstraite est la seule qui soit à peu près fidèle à son rôle, et qui se maintienne entre ses limites. Le vrai, le faux, le blanc, le noir, c'est bien la qualité matérielle, ou spirituelle séparée de sa substance et sans relation avec elle. L'idée générale au contraire et plus encore l'idée individuelle rappellent trop souvent à la pensée, outre la collection de qualités qu'elles sont spécialement chargées de reproduire, l'être auquel ces qualités se rapportent. L'aigle, n'est-ce pas le roi des oiseaux sous le double point de vue de l'existence et du mode? Tacite, n'est-ce pas le prince des historiens, comme étant à la fois et se manifestant? Mais l'analyse se fortifie d'heure en heure; et le jour n'est pas éloigné sans doute où sur ce point, ainsi que sur tant d'autres, toute confusion cessera!

Quant aux rapports qui unissent entre eux les éléments du monde et par suite les éléments de la pensée, cette image du monde, nous ne songeons ici ni à les compter, ni à les classer; nous ne le pourrions évidemment qu'en rapprochant et en comparant les termes entre lesquels ils se posent ; et notre œuvre de décomposition et de dissolution n'est pas encore achevée. C'est là une question, non d'analyse, mais de synthèse, et nous la retrouverons entière en son temps et en son lieu.

§. IV. — *De l'idée ou de la perception — 1° immédiate et directe ; — 2° médiate et indirecte.*

L'esprit créé, c'est-à-dire tiré du néant par la toute-puissance divine, quelle que soit d'ailleurs la date qu'on assigne à sa naissance, vient au monde pour connaître et apprendre ; il ne connait rien, il ne sait rien en y entrant. L'intelligence, au début de la vie, est une table rase, capable de recevoir tous les caractères que la main de l'initiateur y pourra, y voudra graver, mais sur laquelle encore aucune trace n'a été empreinte, aucun sillon creusé. Les premières notions qui s'y inscrivent, ne supposent donc avant elles aucun phénomène analogue qui les annonce et leur ouvre la voie; elles s'introduisent elles-mêmes, se font recevoir pour elles-mêmes; l'objet que la pensée se représente est immédiatement et directement perçu.

Il n'en sera pas toujours ainsi. Une fois ces premières connaissances déposées au fond de l'entendement, les

conceptions ultérieures qui pourront y prendre place ne s'y établiront qu'en se liant étroitement, qu'en s'incorporant, qu'en formant un seul et même tout avec quelque pensée préalablement scellée dans la construction à laquelle elles viennent s'ajouter. Voici, sous ce rapport, comment, d'assise en assise, l'édifice monte et s'élève.

Nos idées primitives, celles qui pénètrent chez nous d'elles-mêmes et s'y installent en leur propre nom, figurent à l'esprit, ainsi que nous l'avons reconnu, les objets sensibles au milieu desquels et par lesquels nous vivons. C'est, je suppose, le pain qui me nourrit; la boisson qui me désaltère; le vêtement qui me couvre; et les instruments ou les armes auxquelles tout ce bien-être est dû [28]. Un phénomène, étranger aux spectacles qui habituellement m'affectent, s'offre-t-il à ma vue? pour comprendre pleinement et m'approprier cette perception étrange, je la rattacherai à quelqu'une des perceptions qui me sont familières. Marin, je verrai, dans ce wagon qui marche avec plus ou moins de rapidité, un navire qui file plus ou moins de nœuds à l'heure. Pour un soldat, tout est manœuvre; tout est scène de pêche ou de chasse, pour un chasseur ou un pêcheur [29].

La loi qui préside à l'acquisition successive de nos idées sensibles, domine, avec une égale autorité, l'acquisition successive de nos idées spirituelles. Lorsque les premières connaissances de ce genre ont obtenu le droit de cité dans nos intelligences, toute connaissance du même ordre qui vient à leur suite, pour s'y fixer à son tour, déguise, autant qu'il est en elle, et se fait pardonner ce qu'elle présente d'étrange et d'insolite, en s'alliant à quelque famille

de notions dès longtemps naturalisée, dont elle accepte le patronage et dont elle prend les couleurs. L'enchaînement des théorêmes en géométrie nous en offre un bel exemple. Nos méthodes scientifiques qui procèdent partout du semblable au semblable, n'ont pas d'autre raison. M'avez-vous fait comprendre, dans une analyse des facultés intellectuelles, ce que c'est que la perception? pour m'amener à comprendre le jugement et la mémoire, vous me donnerez celle-ci comme la *perception* du passé, celui-là comme la *perception* d'un rapport [50]. Vous me conduirez sans effort du même au même, c'est-à-dire au fond de ce que je connais à ce que je ne connais pas.

Nous nous sommes facilement expliqué comment, dans la sphère des idées sensibles et dans celle des idées spirituelles, nous passons de nos perceptions primitives à nos perceptions ultérieures. Mais comment passons-nous de l'une de ces sphères à l'autre? Comment nous élevons-nous de ce qui tombe sous les sens à ce qui n'est vu que de l'âme? Le procédé qui unit à la première couche d'idées sensibles dont le sol intellectuel se couvre la seconde couche d'idées du même genre, et qui pose ensuite une troisième couche sur la seconde, une quatrième sur la troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que la source soit épuisée ou le vase comblé, ce procédé superpose encore le monde spirituel au monde sensible, soudant nos premières perceptions morales à celles d'entre nos perceptions physiques, qu'une analogie telle quelle paraît en rapprocher. L'esprit, pour se faire agréer, se réclame du corps qui, depuis longtemps en faveur, semble avoir seul l'oreille de l'intelligence. La balance qui nous donne les

poids relatifs de deux agrégats matériels, nous laisse voir au-dessus d'elle l'entendement qui compare deux motifs et les apprécie : *penser*, *peser* (pensare). Qui *se trompe s'égare*. L'honnête homme *suit la ligne droite*. *Le serpent se glisse sous les fleurs*. « La Pénitence, la Pureté, la Compassion, la Vérité, voilà les quatre pieds qui te soutenaient, ô Dharma, reine de la justice! Trois ont été brisés par trois ministres d'Adharma, l'Orgueil, la Luxure et l'Ivresse. Et maintenant que tu te soutiens à peine sur le pied qui te reste, la Vérité, voici qu'Adharma elle-même appuyée sur le Mensonge vient pour te l'arracher [31]. » L'idée est à la fois sensible et spirituelle ; sensible en apparence, spirituelle en réalité.

Spirituelle tour à tour et sensible, ou spirituelle et sensible en même temps, la perception débute par le concret et l'individuel. La figure humaine n'est d'abord pour l'enfant que celle de son père et de sa mère. La détermination volontaire demeure intimement unie et à la pensée qui la précède, et à l'action qui la suit : *Les mondes n'étaient pas ; Dieu voulut, et ils furent :* Dieu *voulut* ; c'est-à-dire Dieu *pensa* les mondes, les *voulut* et les *créa* [32]. A cette époque, dont l'Iliade est à peine sortie, l'imagination verra dans Achille, non pas le lion en général ; mais tel ou tel lion en particulier, le lion de Némée, par exemple [33]. Lorsqu'ensuite la généralisation et l'abstraction commenceront à paraître, leurs produits devront pour un temps, afin de pénétrer dans des intelligences ainsi préparées, s'unir à quelque image concrète, à quelque individualité. Le poëte alors, c'est *Homère ;* la force physique, *Hercule* ou *Milon de Crotone ;* le beau, *une belle fille* [34] ! Notre enfance

comprendrait-elle les règles que le grammairien ou le moraliste lui proposent, sans les applications perpétuelles dans lesquelles chacune de ces généralités s'incarne et s'individualise [35]?

Nous allons donc naturellement et originellement à l'abstrait par le concret, au spirituel par le matériel. Mais l'éducation et les progrès de l'âge peuvent intervertir cet ordre; nous pouvons aller, et nous allons, en plus d'une rencontre, au concret par l'abstrait, au matériel par le spirituel. Ce revirement complet, ce changement absolu de procédés et de méthodes, ne suppose en nous qu'une chose : l'idée concrète et l'idée sensible ne nourrissent plus qu'accidentellement, exceptionellement l'intelligence, tandis qu'au contraire l'idée spirituelle et l'idée abstraite sont devenues son aliment essentiel et habituel. La poésie spiritualiste assimile les deux forces qu'elle entrevoit de loin en loin dans le monde physique, l'attraction et la répulsion, aux deux puissances qu'elle voit clairement et constamment dans le monde moral, à l'amour et à la haine [36]. La science ne marche qu'avec la définition; pour elle, l'individu n'a de sens et de nom que le sens et le nom de l'espèce à laquelle il se rapporte; en lui-même et par lui-même, il n'est rien, il n'est pas. La réalité visible, palpable, mobile, passagère, aux yeux de Platon n'est qu'une ombre; il ne la saisit et ne la fixe devant sa pensée qu'en l'unissant à quelque idéal invisible, impalpable, immobile, éternel [37]!

Que nous descendions du spirituel au matériel et de l'abstrait au concret, ou que nous montions du concret à l'abstrait et du matériel au spirituel, toujours est-il que

le plus ordinairement dans la vie nous comparons avant de l'admettre, et pour l'admettre en toute sécurité, l'idée qui actuellement nous demande ses entrées à une idée dès longtemps reçue, et qui par cela seul nous paraît suffisamment éprouvée. Que si cette garantie ne nous est pas donnée, la pensée nouvelle, réduite à elle-même, frappe en vain à notre porte ; l'entendement lui reste fermé. Le géomètre que vous transportez brusquement, et sans préparation aucune, d'Euclide à Zaïre, s'écriera, après avoir entendu le chef-d'œuvre : *Qu'est-ce que cela prouve?* et vous ne pourrez l'en blâmer. Voilà pourquoi, disons-le en passant, l'homme supérieur, dans quelque sphère que ce soit, laissant habituellement entre la foule et lui un vaste intervalle qu'il ne songe pas à combler, vit nécessairement solitaire. Sa conception incomprise est repoussée par ceux-là même au profit desquels elle devait tourner. Cependant, les médiateurs viendront. Un essaim de vulgarisateurs rattachera, par des transitions habilement ménagées, la pensée qui réclame l'avenir au passé qu'elle continue. Rarement l'inventeur, quoique ce ne soit pas absolument sans exemple, consentira, dans l'intérêt de son œuvre, à se populariser lui-même, jetant, comme notre Molière, entre son parterre et le misantrope, pour aplanir le chemin qui mène de l'un à l'autre, le malade imaginaire et les fourberies de Scapin!

D'ailleurs, cette sorte de jeu intellectuel qui nous cache ce qu'il veut nous montrer, qui du moins nous présente une idée pour que nous en apercevions une autre, ne reconnaît pas toujours, comme sa condition indispensable, la loi logique à laquelle jusqu'ici nous l'avons exclusive-

ment rapporté. — La passion et le sentiment exploitent constamment, pour arriver à leurs fins, cette mine féconde. La pudeur (Va, je ne te hais point), la modestie (Nec sum adeo informis), la délicatesse (A l'heure où je vous parle, ils ont vécu peut-être), aiment à voiler le spectacle sur lequel elles appellent le regard; tandis que la forfanterie (Mon nom sert de rempart à toute la Castille), la reconnaissance (O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit), l'enthousiasme (Le trident de Neptune est le sceptre du monde), usant du même artifice dans un but diamétralement opposé, placent devant l'objet, comme un verre destiné à le grossir, le phénomène auquel ils le rattachent. — L'art aussi se fera un moyen de ce procédé que lui indique la nature. Souvent le poëte, pour exciter l'intérêt et tenir l'esprit en haleine, nous laissera chercher et découvrir, nous associant par là à sa création et nous communiquant pour ainsi dire son génie, la pensée à laquelle il veut nous élever: « Le gland meurt, l'homme tombe » « Mais il n'était plus temps; les chants avaient cessé [38]. »

En général, dans ces associations d'idées dont nous venons d'établir les principales causes, la raison qui nous conduit de l'une à l'autre, le lien qui les rapproche et les unit, c'est l'analogie. Le semblable attire le semblable. Ainsi, le pilote qui guide le navire à travers les écueils, le père de famille qui entretient dans sa maison l'union et l'harmonie, le monarque dont la sagesse assure aux populations qu'il gouverne les avantages de la concorde et de la paix, nous conduisent sans effort à cette Providence suprême qui veille sur le monde, et maintient dans ce vas-

te univers l'ordre merveilleux que notre science y admire [39]. — Quelquefois pourtant la liberté, qui se mêle à toute chose, jette à côté de ces liaisons plus ou moins rationelles des liaisons purement arbitraires. L'orateur qui attache aux cinq doigts de sa main les cinq idées générales qu'il se propose de développer devant son auditoire, ne doit évidemment qu'à sa volonté cette alliance mnémotechnique [40]. — Le plus ordinairement, l'analogie et l'arbitraire concourent, chacun pour leur part et dans une mesure plus ou moins égale, à la formation de ces conceptions ambiguës. Le vert rappelle l'espérance, probablement parce que la verdure dont le printemps se couronne, nous promet la récolte que l'automne nous donnera ; on avouera néanmoins que pour saisir, sans hésiter, la signification d'un semblable symbole, il faut un peu aider à la lettre; et la critique désintéressée constatera aisément ici les deux éléments que j'y signale, l'élément analogique et l'élément conventionel.

Nous commençons donc, ainsi que je l'ai montré, par des *perceptions directes, immédiates*. Plus tard viennent, comme on l'a vu, des *perceptions médiates, indirectes*. Un pas de plus, et nous nous retrouvons, de progrès en progrès (avec la différence toutefois qui distingue la réflexion de l'irréflexion, la science de l'ignorance, la liberté de la fatalité), à notre point de départ. L'idée, après s'être si longtemps éclairée d'une lumière d'emprunt, va de nouveau, comme à ses débuts, briller de sa propre lumière. C'est en elles-mêmes que désormais nous contemplerons les essences. Nous pourrons voir, et nous verrons l'abstrait dans l'abstrait, le concret dans le concret, le sensible dans

le sensible, le spirituel dans le spirituel. Plus d'interprète, plus de médiateur entre le Dieu et nous! Que si nous rapprochons encore par moments, pour les mieux pénétrer l'un ou l'autre, deux phénomènes appartenant à deux genres divers, la clarté que nous attendons de ce rapprochement n'est plus celle de la ressemblance, mais celle du contraste: nos deux idées ne se rencontrent ou plutôt ne se heurtent que pour se mieux séparer!

CHAPITRE VI.

DE L'EXPRESSION ARTIFICIELLE, SOUS SON POINT DE VUE ANALYTIQUE, C'EST-A-DIRE DANS SES ÉLÉMENTS ISOLÉS EN GÉNÉRAL, ET EN PARTICULIER DANS LE MOT.

La pensée, sous sa forme sylleptique, se produit par des signes sylleptiques comme elle; le son inarticulé et le geste indécomposé représentent la notion. Lorsque la pensée s'analyse, les signes qui aspirent à la peindre sous cette forme nouvelle, s'analysent eux-mêmes; pour représenter l'idée, le geste se décompose et le son s'articule. Voyons ce que deviennent, soumis à cette action dissolvante, nos symboles naturels.

Concrète ou abstraite, l'expression que l'intelligence accepte ou choisit à titre d'interprète, s'adresse toujours à l'un de nos cinq sens; c'est nécessairement l'une de ces routes que suivent, pour aller d'une âme à l'autre, l'idée et la notion.

Mais par quel point de la circonférence la pensée passera-t-elle, pour se porter au centre où elle tend? Placée entre l'ouïe, la vue, le toucher, le goût et l'odorat, prendra-t-elle indifféremment, pour arriver à sa fin, l'un

ou l'autre de ces moyens? N'est-il pas quelque organe qui, en lui présentant plus d'avantages, ait plus de droits à sa préférence et se fasse plus spécialement agréer comme son truchement?

A la rigueur, chacun de nos sens pouvait remplir cette mission importante. Supposons-nous réduits au plus ingrat d'entre eux; la parole ne nous serait pas interdite; tant qu'elle conserve une corde, la lyre conserve une voix. Mais ce qui était possible, dans une certaine mesure, pour nos différents sens, n'était cependant que pour l'un d'eux complètement, absolument praticable. — Sans doute il nous était permis d'associer à telle ou telle modification soit de l'odorat, soit du goût telle ou telle pensée, et de nous créer ainsi une langue plus ou moins riche d'odeurs ou de saveurs. Mais les phénomènes matériels qu'exigerait un commerce de cette nature auraient-ils été constamment à notre portée? Se seraient-ils prêtés sans peine à des combinaisons indéfiniment variées et suffisamment distinctes? Les sens qu'ils affectent ne demandent-ils pas, pour se refaire, après un court exercice qui en émousse si aisément la pointe, de longues heures de repos? — Les symboles tactiles échappent à ces difficultés : la main parlerait à la main pendant des journées entières sans se trop fatiguer, et, ce qui vaut mieux encore, sans avoir besoin d'autre chose que d'elle-même. Ainsi, les marchands arméniens se communiquent, en plein marché, par certains attouchements dérobés aux regards, les observations que ne doivent pas connaître les acheteurs qui les entourent [41]. Mais il importait, selon toute vraisemblance, et à un haut degré, aux hommes des

premiers âges de s'entendre à distance ; et qu'était-ce pour eux qu'un langage qui ne savait pas franchir le plus étroit intervalle et qui nécessitait le contact ? — L'œil n'avait-il pas déjà interrogé et répondu avant qu'il ne fût permis aux doigts de se chercher et de se joindre ? Le signe visible que le geste écrit si facilement dans l'air frappe d'ailleurs l'intelligence d'un coup plus sûr et plus vif ; et la perception de la beauté ajoute encore son charme au bonheur de comprendre. Que la lumière pourtant ne vienne pas à manquer ! Point de corps opaque entre nos interlocuteurs ! Qu'ils se prêtent, s'ils ne veulent pas perdre leurs paroles, une attention soutenue, exclusive ! Un spectacle enfin ne sollicite pas par lui-même l'organe destiné à le saisir ; et comment verrai-je ce que je ne songe pas à regarder ? — Restait le signe auriculaire. A lui tous les priviléges que les autres se partagent ! La nuit comme le jour, il sait trouver le sens qu'il est chargé d'instruire. Avec lui, la parole a des ailes (Ἔπεα πτερόεντα) et les distances sont comblées. Les corps opaques ne lui sont pas un invincible obstacle ; parfois il les pénètre et les traverse, le plus souvent il les tourne. Il dirige là où il lui plaît l'attention qu'il éveille par sa propre vertu, et il laisse aux agents qu'il met en rapport la faculté de distraire, pour l'appliquer ailleurs, une partie de leur force. Cependant il puise à pleine coupe aux sources d'où nous viennent nos émotions esthétiques ; et la musique ne nous ravit-elle pas avec ses accords et ses mélodies, autant au moins que la sculpture avec ses formes, la peinture avec ses couleurs ?

Le son devenait donc de droit l'expression spéciale de

la pensée. Quant au corps sonore qu'il nous fallait ici appeler à notre aide et mettre à contribution, la nature nous le désignait trop nettement pour qu'il y eût de notre part sur ce point la moindre incertitude, la plus légère indécision. Ce n'est pas en vain que la voix nous a été donnée. Les relations profondes par lesquelles les muscles qui produisent le son se lient aux nerfs qui le perçoivent font en quelque sorte de ces deux systèmes incomplets l'un et l'autre, tant qu'ils demeurent séparés, un système qui, en les unissant, les complète l'un par l'autre; et on a pu, sans trop de subtilité, ne voir là qu'un seul et même organe, l'organe de la parole, *sprachorgane*, comme disent nos maîtres d'outre-Rhin [42]. De cette combinaison qui accréditait la voix auprès de l'intelligence comme son interprète habituel, deux avantages immenses devaient surtout sortir. L'idée et son symbole se succèdent assez rapidement et se tiennent d'assez près pour qu'il soit permis, jusqu'à un certain point, de ramener à une seule les deux opérations qui les engendrent; il semble, tant ce jeu est prompt, que l'homme parle en même temps qu'il pense, pense en même temps qu'il parle; et la chaleur vitale qui anime la conception intellectuelle passe ainsi tout entière à son expression. Cependant la réflexion peut, jusque dans l'improvisation la plus passionnée et la plus entraînante, préméditer en secret et par là même éprouver, avant de l'émettre, la forme sous laquelle l'idée va se manifester.

Qu'est-ce que la voix et comment l'art, pour l'approprier au rôle qu'elle devait remplir, l'a-t-il modifiée?

Nous ne songeons pas à faire ici l'anatomie des orga-

nes vocaux, ni à décrire minutieusement, dans toutes leurs circonstances, la production et l'émission du son. Nous nous contenterons de signaler en quelques mots les pièces les plus importantes de ce précieux mécanisme, et les résultats les plus généraux que son action produit. Nos lecteurs voudront bien, pour de plus amples détails, interroger la science à laquelle ils appartiennent.

Trois appareils distincts contribuent, chacun pour sa part et dans sa mesure, à la formation de la voix; ce sont — la bouche et ses dépendances, — le larynx — et les poumons.

Les poumons aspirent d'abord et ensuite expirent l'air atmosphérique, sans lequel il n'y a pas de bruit. L'aspiration en général est muette; c'est à l'expiration que le son est dû. L'énergie de l'expiration dépend entièrement de notre volonté; et selon que l'effort qui chasse l'air de la poitrine est plus ou moins puissant, le son est plus ou moins intense.

Le larynx est le premier obstacle contre lequel l'air, chassé de la poitrine, vient se briser. Frappées par le fluide expiré, les cordes vocales entrent en vibration et frémissent : le son est formé. Considéré dans l'état où le larynx nous le donne et le laisse, le son, indivisé encore et inarticulé, affecte probablement une apparence uniforme; l'oreille n'y doit découvrir qu'un bruit, comme l'œil ne reconnaît dans le rayon lumineux, qui lui vient directement du soleil, qu'une seule couleur. Ce phénomène phonétique, qui n'a de nom dans aucune langue, que nous ne saurions figurer exactement aux yeux par aucun signe écrit, mais qu'on retrouvera, à ce qu'il nous semble, assez fidè-

lement rendu dans le cri prolongé (*aie* ou à peu près), par lequel nous nous appelons en pleine campagne et à de grandes distances, c'est ce que, faute d'un meilleur terme, je nommerais la *voix*. — La voix, tout en restant la même, se produit cependant, s'*aspire*, selon les cas, avec plus ou moins de douceur ou d'âpreté, et les langues ont des symboles (l'esprit doux et l'esprit rude des Grecs, le CH et le G des Allemands, notre H et une foule d'autres), qui indiquent ce caractère et en précisent la nuance. —La voix se pénètre encore, au moment où elle se forme, d'amour ou de haine, de joie ou de douleur, d'espérance ou de désespoir ; et l'*accent pathétique* marque tour à tour de ses innombrables empreintes un son qui pourtant ne change point. — Mais l'aspiration vient de la poitrine ; le sentiment sort des profondeurs de la vie ; le larynx les manifeste, il ne les engendre pas.

Le larynx, pour ce qui le concerne dans la production du son, est un instrument de concentration et de confusion ; la voix s'en échappe, quant à ce qu'elle lui doit, indistincte et monotone. La bouche, au contraire, est, sous ce même rapport, un instrument d'expansion et d'analyse ; en traversant cet organe, la voix, comme la lumière qui traverse le prisme, s'étend et se décompose. Elle devient successivement, selon que la bouche s'ouvre plus ou moins devant elle, A, É, I, O, E, OU, U. Ainsi se forment nos *voyelles*.

Ce spectre vocal, on le conçoit aisément, n'est pas plus absolu que le spectre solaire auquel il semble correspondre. L'ouïe et la vue peuvent également, d'après leur degré de faiblesse ou de force, distinguer plus ou moins d'élé-

ments constitutifs dans la dissolution qui leur est offerte. Il n'y a nécessairement ni sept voyelles, ni sept couleurs[43]. — Les voyelles ne contiennent-elles que la quantité de son strictement indispensable à leur production? simples alors, elles se prononcent rapidement, et nous les disons *brèves* : *ruere*, *précipité*. Sonnent-elles au contraire plus longtemps qu'il n'est besoin pour que l'oreille les perçoive ? en s'ajoutant ainsi deux ou plusieurs fois à elles-mêmes, elles deviennent *longues* : l'*âge* (l'*aage*), δηλῶ (δεελόοο). Il en est une cependant, celle que nous avons placée la cinquième sur notre liste, qui, essentiellement brève de sa nature, ne s'alonge jamais ; notre E muet se fait à peine entendre ; on le remarque si peu que la plupart des langues ne l'ont pas nommé. C'est que l'E muet n'est pas habituellement un son indépendant, existant par lui-même ; il n'est guère que ce sourd murmure par lequel un son donné se prolonge, quand nous laissons, pour le plaisir de l'oreille qui ne veut rien d'abrupte, vibrer un instant, abandonnée à l'impulsion reçue, la corde vocale que nous venons de frapper[44]. — Deux voyelles distinctes qui se suivent de si près que leur émission est pour ainsi dire simultanée et ne produit qu'un son forment une *diphthongue ;* loi, aujourd'*hui*[45]. Une *triphthongue* supposerait trois voyelles, comme on croit le voir dans le mot italien *giuôco*, se prêtant à une semblable combinaison[46]. Toute diphthongue, et à plus forte raison toute triphthongue est évidemment et nécessairement longue. — Deux voyelles soit distinctes, soit identiques ne s'associent pas toujours, quand elles se suivent, pour former une diphthongue. Il arrive au contraire fréquemment que l'une des deux

dévore l'autre, sans y rien gagner pour cela. Il y a alors *élision : qu'il*, pour *que il ; l'épée,* pour *la épée*. En général, des deux voyelles, à propos desquelles l'élision s'établit, c'est la seconde qui absorbe ou plutôt efface la première : *armá amens capio*. Quelquefois pourtant les rôles se renversent, et c'est la seconde qui se cache et se perd dans les rayons dont s'entoure la première : on paraît avoir écrit et prononcé aux temps d'Ennius et de Lucrèce *facta 'st*, pour *facta est*. La Grèce dit constamment ὦ 'τάν, pour ὦ ἐτάν.

Après avoir, en présentant à l'air qui s'échappe une issue plus ou moins étroite, décomposé la voix pour en former nos différentes voyelles, la bouche fait plus encore. La voyelle n'a pas par elle-même de forme arrêtée, comme les corps solides. Comme les liquides au contraire, elle ne prend et ne garde une figure déterminée qu'autant qu'elle y est contrainte par quelque obstacle qui la maintient, l'enveloppe et la limite de toutes parts. Ce vase dans lequel la voix est reçue à sa sortie du larynx, et qui, en se renouvelant à chaque émission, distingue chacune de nos voyelles et d'elle-même, si elle vient à se redoubler, et de toutes les autres, c'est la bouche qui le façonne. Les organes dont la bouche se compose affectant telle ou telle disposition, les sons A, É, I, O, E, OU, U se modifient et deviennent, par exemple, BA, DÉ, LI, NO, RE, SU, TOU; ou encore AB, ÉD, IL, ON, ER, US, OUT; ou enfin BAB, DÉD, LIL, NON, RER, SUS, TOUT. Séparée, par l'abstraction, du son auquel elle est unie, l'articulation que la bouche im-

prime alors à la voyelle et qui sonne avec elle, c'est la *consonne*.

Les consonnes principales, celles que nous retrouvons à peu près dans tous les temps et dans tous les lieux, se figurent chez nous par les caractères qui suivent : B, P; D, T; G, K; L; M; N; R; V, F; Z, S.

Cette liste n'est pas complète sans doute; elle ne veut, ni ne doit l'être. Le nombre des consonnes s'accroît ou se resserre de peuple a peuple, et, qui plus est, d'individu à individu, en raison du degré de souplesse soit naturelle, soit acquise, auquel s'arrêtent les organes chargés de les produire. — Ces consonnes se distinguent, d'après l'organe spécial qui contribue le plus énergiquement à leur formation, en *linguales, dentales, palatales, labiales ;* ou encore, d'après d'autres considérations, en *douces, fortes, liquides, sifflantes*. Mais ces distinctions n'intéressent pas les hautes généralités dans lesquelles notre plan nous enferme; et d'ailleurs elles sont partout.

Une voyelle, une diphthongue, une triphthongue (s'il y en a), qui se sépare nettement pour l'oreille du son qui la précède ou la suit, constitue, même sans s'unir à aucune articulation, ce que nous appelons une syllabe : *a, oi, iuô*. Toutefois la syllabe suppose habituellement la combinaison d'une consonne et d'une voyelle ou d'une diphthongue ou même d'une triphthongue : *la, moi, giuô* dans giuôco. Souvent deux ou plusieurs articulations s'unissent à une ou à deux voyelles; et comme cet ensemble ne produit qu'un son unique, il ne donne encore qu'une syllabe : *mon, point, stern, streit*.

Une syllabe suffit à l'expression d'une idée; le *mot* qui

en est formé est dit *monosyllabe : trait, loin, tu, à*. Le plus ordinairement deux ou plusieurs syllabes, dont chacune isolément pourrait n'avoir aucune signification, prennent une valeur expressive en s'attachant l'une à l'autre : *livre, grammaire, nécessité*. Le mot est alors un *polysyllabe*.

Toute syllabe qui à elle seule rend une idée et forme un mot complet, est, à ce titre, marquée d'un signe particulier ; elle sonne plus énergiquement articulée, plus fortement notée. Cette pression de la voix qui met une syllabe en saillie et la sépare nettement de celles qui l'entourent, constitue ce que nous appelons l'*accent tonique : C'ést luí oú moí :* n'y a-t-il pas là pour l'oreille, comme pour la pensée, quatre mots distincts ? Si le mot, au lieu d'être monosyllabique, appartient à la classe des polysyllabes, la voix, pour indiquer que chacune de ces syllabes n'est point un signe à part et que leur ensemble seul est significatif, pèse sur l'une d'elles et glisse sur les autres : la syllabe accentuée s'établit comme un centre autour duquel viennent se grouper celles qui n'ont pas l'accent : πολυσώμκτος, *courâge :* ou, du moins, comme un point d'appui sur lequel elles se posent : *cándido, parcourír*. — On sait qu'en général chez les Grecs l'accent tonique, dans les polysyllabes, frappait l'antépénultième : ἄνθρωπος, ἐτίμησε ; chez nous il frappe, selon que le mot se termine par un E muet ou par un autre son, l'avant-dernière ou la dernière : *existénce, probablemént*. La Normandie, sous ce rapport, n'est pas encore entièrement française : elle accentue volontiers la pénultième, qu'elle soit suivie d'une rime masculine ou féminine :

Es-tu mon ámi ? En vouléz-vous ? L'accent n'a donc pas de loi qui, dans les mots polysyllabiques, l'attache à une syllabe plutôt qu'à l'autre ; ou, s'il en a une, il ne semble pas jusqu'ici l'avoir connue et suivie. Le hasard a tout conduit.

Tel est le mot. — Le mot, dans sa plus grande simplicité, comprend et combine en lui cinq éléments divers ; c'est une *voix* que tirent de sa généralité native, pour lui donner toute l'individualité qu'elle comporte, l'*aspiration*, la *quantité*, l'*accent pathétique* et l'*accent tonique* : I, *sequere Italiam ventis !* — Le plus souvent à ces cinq éléments un sixième s'ajoute, l'*articulation :* TU, *regere imperio populos, Romane, memento !* Deux de ces éléments, la voix et l'articulation, peuvent d'ailleurs s'y produire et s'y reproduire en quelque sorte indéfiniment : SOLLICITUDINIBUS, CONSTANTINOPOLITANI.

Le mot, ainsi façonné, est devenu et il restera l'expression spéciale, le signe privilégié de l'idée. N'allons pas croire pourtant que l'idée, en adoptant de préférence ce genre de symboles, se soit formellement et absolument interdit tous les autres. Le langage artificiel s'est subordonné le langage naturel ; il ne l'a pas détruit : le signe qui s'adresse à l'oreille se subordonnera les signes qui s'adressent à la vue, au tact, au goût et à l'odorat ; il ne les anéantira point.

Il est surtout une de ces classes de symboles que nous n'aurions pu négliger sans un grand dommage, et dont l'usage devait nous conduire aux plus heureux, aux plus magnifiques résultats. Réduit aux principes que jusqu'ici

notre analyse s'est bornée à lui reconnaître, le langage parlé pèche encore et trahit les besoins de l'intelligence sur deux points essentiels. Il nous importe que la voix qui s'échappe de nos lèvres retentisse plus loin que nos organes ne la sauraient porter, plus longtemps qu'ils ne la sauraient soutenir. L'onde sonore qui se charge de la transmettre aux oreilles qu'elle va chercher s'arrête trop près de nous et s'affaisse trop vite; c'est la vague qui blanchit un moment la surface des mers et retombe; c'est l'éclair qui sillonne la nue et s'éteint. Que notre pensée, au contraire, se grave sur la pierre ou se peigne sur la toile, l'expression acquiert aussitôt les deux vertus qui lui manquaient; elle se transportera désormais d'un bout du monde à l'autre; elle se perpétuera d'âge en âge; elle aura conquis l'éternité à la fois et l'immensité [47].

Le vague sentiment de ses destinées engagea de bonne heure l'humanité dans cette voie où la retiendra et la poussera de plus en plus la conscience réfléchie de sa mission terrestre. Partout l'antiquité civilisée parle simultanément deux langues, l'une à l'œil, l'autre à l'oreille : et la science, en même temps qu'elle s'écoule dans l'enseignement oral où viennent la puiser les générations vivantes, se fixe, pour les générations futures, sur des tables d'airain et de marbre, au fronton des temples, aux flancs des pyramides, sur la peau des bêtes et le liber du papyrus. Un embarras cependant naissait de cette richesse. Le mot écrit et le mot parlé n'avaient le plus souvent entre eux aucune ressemblance : tous deux représentaient l'idée, mais chacun à sa manière; pour les comprendre l'un et l'autre, il fallait faire de l'un et de l'au-

tre une étude spéciale. L'une de ces langues d'ailleurs, la langue écrite, c'est-à-dire, la langue qui n'était pas de première nécessité, la langue de luxe, la langue savante enfin, devenait, à mesure que la science se grossissait, d'une acquisition de plus en plus difficile; les signes dont elle se composait se multipliaient sans cesse; et la mémoire, chargée de les retenir, pour les reproduire au besoin, aurait bientôt chancelé et succombé sous ce pesant fardeau. Que n'avions-nous pas à gagner, si quelque procédé se présentait qui, d'une part, réduisît à un petit nombre de principes élémentaires les matériaux dont devaient se former ces innombrables combinaisons, et, d'une autre part ramenât, autant que la chose serait possible, à un système unique, nos deux modes d'expression. L'alphabet résolut le problème. En peignant la voix et l'articulation, l'écriture alphabétique permit à l'œil de reconnaître avec une extrême facilité le signe que la bouche n'avait plus qu'à prononcer pour l'envoyer à l'oreille; le mot écrit s'identifiait avec le mot parlé. Ou plutôt, et c'était bien là ce qui pouvait nous arriver de plus heureux, le symbole qui se voit se subordonnait au symbole qui s'entend, et la parole humaine s'élevait au plus haut degré de perfection qu'il lui soit donné d'atteindre. L'écriture en effet, comme les Anciens l'avaient déjà senti, se borne à conserver, à embaumer les produits intellectuels qui lui sont confiés. Un livre est un tombeau où la pensée repose, attendant la parole vivante qui la viendra tirer de son sommeil. Les livres, il ne faut pas s'y tromper, ne sont pas tant écrits pour ceux qui apprennent, que pour ceux qui enseignent : ce sont des

textes pour la prédication, des notes pour le souvenir [18].

Qu'il soit écrit ou parlé, le mot exprime l'idée. Toute idée se donne le mot qui peut la peindre. Autant donc d'espèces dans l'idée, autant d'espèces dans le mot. Nous avons reconnu quatre classes d'idées : des idées sensibles et spirituelles ; — des idées de qualité, de substance et de rapport ; — des idées individuelles, générales et abstraites ; — des idées médiates et immédiates. De là nécessairement, quatre classes de mots : — des mots qui traduiront les idées sensibles et spirituelles ; — des mots qui traduiront les idées de qualité, de substance et de rapport ; — des mots qui traduiront les idées individuelles, générales et abstraites ; — des mots enfin qui traduiront les idées médiates et immédiates. C'est ce que nous allons établir.

§. I[er]. — *Des signes qui correspondent aux idées sensibles et spirituelles ; ou de l'expression — 1° imitative ; — 2° conventionelle.*

Un homme couvert de sang se présente devant moi ; je vois, je touche sa plaie : mais il lui importe que j'en connaisse la cause ; il dessine sur le sable la figure d'un lion : je l'ai compris. — Térée a outragé la sœur de sa femme, la fille de Pandion ; après lui avoir ravi l'honneur, il lui fait arracher la langue et l'enferme, ainsi mutilée, dans une tour : Comment Philomèle instruira-t-elle sa famille de l'attentat dont elle est victime ? Elle entrelace avec art des fils de diverses couleurs ; et ce tissu, dépositaire de son fatal secret, retrace, aux yeux

d'un père indigné, sa déplorable histoire [49]. — Quand les Espagnols mirent le pied pour la première fois sur les rivages du Mexique, les fonctionnaires mexicains qui résidaient sur la côte, envoyèrent en toute hâte à Montézuma, pour l'en instruire, une représentation grossière de ces hommes aux vêtements étranges et du navire dont ils étaient descendus [50].

Au lieu d'un spectacle qui frappe l'œil, s'agit-il de rappeler un bruit qui ébranle l'oreille ? La voix s'en fera l'écho, autant qu'il est en elle. Nous reproduirons, avec son secours, le bêlement de l'agneau, le roucoulement de la colombe, le murmure des eaux, le sifflement des vents, le roulement du tonnerre, le cri de la scie qui mord et fend le marbre ou de l'essieu qui se rompt.

Cette reproduction plus ou moins fidèle du son par la voix et des formes par la plastique ou le dessin, constitue ce qu'on pourrait appeler, en étendant la signification du mot, l'onomatopée, ce que j'appelle, parce que l'imitation en fait le fond et l'essence, le langage *imitatif*.

L'idée sensible trouve donc dans le langage imitatif son expression légitime. A défaut du phénomène que je veux vous rappeler ou vous faire connaître, je produirai utilement devant vous son image, son fantôme. Mais la matière ne peut représenter et figurer que la matière. L'imitation s'étend jusqu'où s'étend l'idée sensible ; elle ne va pas au delà; l'idée sensible est son domaine et sa limite.

Que deviendront cependant ces idées qui n'ont rien de

commun avec la matière et qui ne savent que l'esprit ? quel son exprimera ce qui n'est pas sonore ? comment, avec des couleurs et des formes, dirons-nous ce qui n'a ni formes, ni couleurs ? L'imitation n'est plus de mise ici, et il faut bien que la parole aille chercher ailleurs sa vertu représentative.

Nous avons d'un côté une perception spirituelle, de l'autre un accident matériel, une combinaison de voix et d'articulations, par exemple : entre cette idée et ce bruit, un abime ! Si quelque rapport vient unir ces deux modifications que leurs essences respectives séparent, d'où pourra-t-il sortir ? Ce n'est pas l'observation qui le découvrira ; on n'observe, on ne découvre que ce qui est. N'y aura-t-il pas là plus qu'une invention, plus qu'une découverte ? n'y aura-t-il pas là une création ? Or, nous ne connaissons qu'une faculté qui possède, dans une certaine mesure, cette puissance créatrice, c'est notre volonté. Je veux que ce bruit s'attache à cette idée ; que cette âme s'enferme dans ce corps. L'alliance est consommée ; le son devient un signe ; et le phénomène rationel m'apparaît au delà du phénomène sensible qui maintenant l'annonce !

Le mot ainsi formé n'a encore et ne peut avoir que pour moi la valeur que je lui ai donnée. Mais parce que mon but était, lorsque je l'ai créé, de m'en faire un moyen d'échange et de communication avec mes semblables, je le propose, en leur livrant mon secret, à ceux d'entre eux qui auront la même idée à rendre. Si le symbole que j'ai frappé dans cette intention est agréé du plus grand nombre, il passe de main en main et circule comme

une monnaie courante ; une convention tacite ou expresse fixe définitivement et consacre sa signification; un langage nouveau s'établit, le langage *conventionel*.

Que ce mode d'expression soit dans l'ordre du possible, que quelques hommes puissent convenir entre eux d'attacher telle ou telle valeur intellectuelle à telle ou telle voix prise au hasard dans la foule et n'ayant aucun titre à cette préférence ; c'est ce que personne assurément ne songera à révoquer en doute ; le libre arbitre, le caprice, l'indépendance ne sont pas des mots vides de sens [51].

Mais je vois là plus et mieux qu'une simple possibilité; j'y vois une véritable nécessité. Il n'est pas d'acte humain de quelque étendue, de quelque durée, dans lequel ne se déploient inévitablement toutes les puissances qui nous ont été départies. Il serait par trop étrange qu'une de nos facultés, tandis que les autres veilleraient et s'agiteraient sans relâche autour d'elle, restât constamment oisive, éternellement endormie! — Non : l'univers ne se laissera jamais pénétrer dans tous ses plis et replis ni par la raison, ni par la passion qui est de la raison encore. Il y aura toujours, pour les différentes classes de forces qui travaillent, le sachant ou à leur insu, au progrès du bien et de l'ordre, quelque nœud que l'arbitraire seul pourra trancher, quelque lacune que seul il pourra combler [52]. — La fantaisie ne concourt-elle pas, avec les poëtiques et l'enthousiasme, à la production de nos chefs-d'œuvre dans le monde des arts? et ce n'est pas une pure aberration que le mouvement insurrectionel de notre époque contre la tyrannie des règles. L'arbitraire

ne siége-t-il pas. à côté de l'intérêt et de la justice, dans les conseils où se formulent nos lois? le contrat social n'est qu'une exagération ; ce n'est pas un mensonge. Sans définir le langage, comme Aristote [53], Harris [54] et une foule d'autres [55] qui composent le tout avec l'une de ses parties, un système de voix insignifiantes par elles-mêmes et ne devenant significatives qu'en vertu d'une convention, reconnaissons-y, si nous ne voulons pas que notre analyse soit étroite et exclusive, un élément conventionel.

Le fait confirme le droit.—Un enfant né avec un monstrueux mélange de génie et de démence, de bonté et de perversité, imagine, ainsi qu'il l'a depuis raconté lui-même, de faire un outil pour tuer les oiseaux, comme on n'en avait jamais vu, et il donne par avance à son instrument futur le nom de *calibène*. Il se plaisait à crucifier les grenouilles qui lui tombaient sous la main, ou encore à les attacher à un arbre, avec trois pointes de clou dans le ventre, c'est-à-dire pour parler sa langue que ses jeunes camarades parlaient probablement comme lui, à les *ennepharer* [56]. — Qui ne sait comment, il y a une centaine d'années, le vocabulaire des modistes s'est enrichi du mot *falbala* [57] ? — N'est-ce pas en vertu de son pouvoir discrétionaire que Guyton de Morveau a pris pour signe d'une combinaison donnée d'éléments telle désinence plutôt que telle autre? Est-ce que par hasard le *sulfite*, s'il l'eût voulu, n'aurait pas été le *sulfate*, et réciproquement? — Quand l'homme d'État, pour dérober à l'indiscrétion de la foule un secret qu'il ne doit confier qu'à la prudence de quelques initiés, se crée un alphabet qui évite toute espèce d'analogie avec

les formes reçues, ne nous montre-t-il pas assez clairement du doigt la source d'où il le fait jaillir ? et sans une convention formelle, nos télégraphes auraient-ils une voix ?

Nous avons donc constaté dans la nature et l'essence du langage les deux éléments qui s'y rencontrent, l'élément imitatif et l'élément conventionel. — Nous avons été plus loin; nous avons fait à chacun d'eux la part qui lui revient, en attachant l'élément conventionel aux idées purement spirituelles, et l'élément imitatif aux idées purement sensibles. C'est-là, du reste, ce que donnent à la spéculation l'idéal et la théorie; ce n'est pas, nous le savons, ce que peuvent donner à l'observation la réalité et l'histoire. Tant que, dans le domaine de la pensée, le spirituel et le sensible s'allieront, se mêleront, se substitueront l'un à l'autre, l'imitation et l'arbitraire, dans le domaine de l'expression, dépasseront perpétuellement leurs limites respectives, et nous aurons des symboles imitatifs pour les choses de l'âme, des symboles conventionels pour les choses du corps. Avant de trouver l'idée qui lui convient et qu'il ne quittera plus, le mot passera longtemps encore de celle-ci à celle-là, changeant et modifiant, de siècle en siècle et de contrée en contrée, sa forme et sa valeur. Mais nous n'avons pas dit ce qui a été, ce qui est, ce qui sera ; nous avons dit ce qui doit être.

A l'opinion compréhensive que nous venons d'émettre, opposons, en terminant, les deux opinions exclusives entre lesquelles elle se place.

Nous ne comprenons que difficilement le système qui,

dans la formation du langage, nie absolument l'imitation et n'admet que l'arbitraire. Peut-être ceux qui les premiers l'ont soutenu, tout en reconnaissant nécessairement à tel ou tel signe un caractère imitatif, porté parfois jusqu'à l'affectation, ne voulaient-ils que réserver ici les droits incontestables de la liberté humaine : l'homme, après tout, demeure toujours le maître d'adopter, même pour rendre l'idée qui se prête le plus à l'imitation, un symbole qui n'a rien d'imitatif; et lors même qu'il accepte, pour la rendre, l'expression qui en est l'image, c'est encore parce qu'il le veut. A la bonne heure ! Mais l'intervention de la volonté dans l'adoption de ces signes imitatifs, intervention sans laquelle en effet il n'y aurait pas de langage, ne détruit ni le fait que nous avons signalé, ni la raison que nous en avons apportée; il faut toujours reconnaître, dans nos langues, un élément qui aspire à représenter, à figurer aux sens quelques-unes de nos modifications intellectuelles, et, dans l'intelligence, certaines idées qui appellent à elles, comme leur traduction véritable et légitime, ces symboles figuratifs et représentatifs.

L'opinion opposée, qui refuse tout à l'arbitraire pour tout donner à l'analogie, est plus solidement assise.

« La parole, nous dit-on de ce côté, n'est autre chose qu'une peinture de nos idées ; et nos idées, une peinture des objets que nous connaissons ; il faut donc qu'il existe un rapport nécessaire entre les mots et les idées qu'ils représentent, comme il en existe un entre les idées et leurs objets. En effet, ce qui peint ne saurait être arbitraire, mais est toujours déterminé par la nature de l'objet à

peindre. Tout mot n'est pas propre à opérer tout effet. Les objets agréables sont peints par des mots agréables, les objets malencontreux, par des mots durs et pénibles. L'écrivain, le grand peintre ne sont jamais embarrassés; ils trouvent toujours les expressions dont ils ont besoin pour former leurs tableaux, de quelqu'espèce qu'ils soient. — La peinture de la pensée par la parole est dans la nature de l'homme; elle doit donc être la même chez tous; les différences qu'on observe à cet égard entre les divers peuples ne portent que sur des accessoires et non sur l'essentiel; et il y a dans nos innombrables idiomes un fond commun de racines primitives qui les ramène tous à une seule et même langue. — Deux choses dans l'homme, les sensations et les idées; deux éléments dans la parole, les voyelles et les consonnes. Animées, bruyantes, sonores, les voyelles sont très-propres à peindre tout ce qui agite l'âme, les bruits, les mouvements, les chocs, en un mot les sensations. Les consonnes, au contraire, sont sourdes et calmes comme les idées, filles de la réflexion, et par cela même destinées à les traduire..... Le son A, par exemple, effet d'une impression subite que nous recevons, devint le signe naturel 1° de l'état dont nous sommes affectés ou dans lequel nous nous trouvons: *Il* A *une soif ardente; Il* A *du plaisir à vous voir;* — 2° de ce qui nous est propre: *Homme* A *système, Fruit bon* A *manger;* — 3° de ce qu'on possède: *Il* A *de grands biens, de grandes vertus; Ce livre est* A *mon ami*, etc. etc. Le son HÉ et ceux qui s'en rapprochent, c'est-à-dire qui figurent comme lui l'aspiration gutturalisée, désignent — 1° la vie: en Hébreu, HE*ie, vivre*;—2° le genre humain:

en Hébreu, HE*vé*, *Ève, la mère des vivants*;—3° la terre, en grec FH; et les biens qu'elle produit, en Gallois GWAE*d*, etc. etc. La consonne R indique les mouvements rudes et forts, ceux qui sont bruyants, qui vont par sauts, par secousses : R*uo*, R*uina*, R*apidus*, R*udis*. La consonne L, au contraire, représente tout ce qui est liquide et coulant : L*iqueur*, L*impide*, FL*uide*, L*éger*, etc. etc. Tout mot a sa raison; il ne s'agit que de la découvrir au milieu des nuages dont souvent elle se couvre[58] ».

Ainsi, selon l'auteur du *Monde primitif*, la parole est partout et toujours la peinture de nos idées : mais, d'une part, il est des idées telles que celles d'*abstraction*, de *généralisation*, qui ne sauraient se peindre; et d'une autre part, parmi celles qui comporteraient ce genre d'expression, n'en remarquons-nous pas auxquelles nous avons attaché des signes qui ne les peignent point? Le *taratantara* d'Ennius, le *tire-tiran-lire* de je ne sais quel poëte, n'auraient-ils pas mieux nommé, sous ce rapport, la *trompette* et l'*alouette*, que ne le font les noms qui leur sont restés[59]? Est-ce donc quelque chose qui affecte si *agréablement* l'oreille que le mot *agréable* lui-même? Si nous avions aujourd'hui à choisir entre ces deux combinaisons de sons, *agréable* et *pénible*, pour exprimer la joie et la douleur, ne pourrions-nous donc pas nous méprendre et mettre l'*agréable* à la place du *pénible*, le *pénible* à la place de l'*agréable*? — Oui : les mots, à l'exception d'un très-petit nombre d'exclamations et d'articulations qui appartiennent au langage naturel, varient de peuple à peuple jusque dans leurs racines; et votre

langue universelle est encore à trouver[60] ! — Les voyelles plus propres à l'expression des sentiments ; les consonnes, à l'expression des idées ! La vérité est que nous unissons et combinons les voyelles et les consonnes, les consonnes et les voyelles pour exprimer nos sentiments comme nos idées, nos idées comme nos sentiments. — Le son A exprimera l'état où je suis, la qualité qui nous est propre ! voilà qui est bien imaginé ! *Une soif ardente me dévore, Un fruit délicieux*, ne vous disent pas sans doute l'état où je suis, et la qualité qui nous est propre, aussi bien que vos formes : *Il a soif : Fruit bon à manger ?* L*éger* commence par un L, et il y a un R dans R*uere* ; tomber en R*uines ;* il est fâcheux pour la théorie que les mots L*ent* et L*ourd* commencent aussi par un L, et qu'il y ait un R dans STR*uere*, construire ! Mais le Cratyle vous avait réfuté il y a deux mille ans[61]. — Tout mot a sa raison, nous en conviendrons sans peine ; seulement nous vous prierons de convenir à votre tour que l'arbitraire aussi est bien une raison. C'est pour ne l'avoir pas voulu reconnaître, que l'âne de Buridan, placé entre un seau d'eau et un picotin d'avoine, est mort de faim et de soif[62].

§. II. — *Des signes qui correspondent aux idées de qualité, de substance et de rapport, ou* 1° *du qualificatif ;* — 2° *du substantif ;* — 3° *du relatif.*

Plus fécondes pour nous qu'elles ne l'avaient pu être pour Port-Royal, nos idées sensibles et spirituelles ont engendré deux sortes d'expressions qui leur correspon-

dent, l'expression imitative et l'expression conventionnelle. Voyons ce que nos idées de qualité, de substance et de rapport, qui, elles aussi, sont restées, quant aux questions grammaticales qu'elles touchent, à peu près stériles [63], produiront entre nos mains.

Il y a, ainsi que nous l'avons dit, trois éléments dans le monde, considéré du point de vue de l'abstrait : la qualité, la substance et le rapport; il y a par cela même trois idées dans l'intelligence à l'état analytique : l'idée de qualité, l'idée de substance, l'idée de rapport; n'y aura-t-il pas nécessairement dans le langage envisagé comme produit de l'analyse trois mots élémentaires : le mot représentant l'idée de qualité, le mot représentant l'idée de substance, le mot représentant l'idée de rapport ?

Supposons un moment qu'il n'en soit pas ainsi. Nous ne pouvons substituer à la thèse que nous venons de nous poser qu'une de ces trois hypothèses : — Ou nous aurons plus de trois signes ; mais alors les trois premiers s'emparant de nos trois idées, que restera-t-il au quatrième, au cinquième, au trentième, si nous en comptons jusqu'à trente avec quelques grammairiens [64] ? — Ou nous en aurons moins ; c'est qu'alors sans doute nous chargerons et surchargerons de deux, de trois de nos idées une seule et même expression :—Ou enfin nous en aurons trois, mais chacun d'eux ne correspondra pas à chacune de nos trois idées; à quoi donc alors correspondra-t-il ?

Domergue est de ceux qui n'admettent que deux classes de noms [65]. « Dans les choses, dit-il, tout est *substance* ou *modification ;* j'en ai conclu, que dans les mots,

qui sont les images des choses, tout est *substantif* ou *attribut* [66] ». Et cependant avec son substantif et son attribut, Domergue construit sa phrase : comment ne s'aperçoit-il pas qu'il ne lui suffit point, pour cette construction, de juxtaposer, de jeter côte à côte son attribut et son substantif; mais qu'il lui faut encore établir leur dépendance réciproque, les unir, les attacher l'un à l'autre, en indiquer le *rapport?* Ce rapport, notre grammairien l'exprimera, quoiqu'il en ait; ce sera ou à l'attribut, ou au substantif, ou encore à l'attribut et au substantif à la fois qu'il imposera, sans le vouloir ni le savoir, cette fonction accessoire : ses éléments ne seront plus des éléments; ses deux signes au fond couvriront nos trois signes : seulement nous aurons distingué ce qu'il aura confondu ; nous aurons vu clairement ce qu'il n'aura fait qu'entrevoir !

De toutes les théories qui réduisent à trois les signes de nos idées, celle qui, selon nous, se rapproche le plus de la vérité, reconnaît et admet — 1° des *noms*, qui représentent les êtres ; — 2° des *verbes*, qui indiquent l'existence ;—3° des *ligatifs* qui expriment un rapport [67]. Le rapport et l'existence ont bien en effet dans cette doctrine leurs représentants respectifs; mais la qualité, que devient-elle ? Ce sera le nom probablement qui se chargera de la rendre. Le nom, qui représente les êtres, et par conséquent ce que les êtres ont de plus intime, de plus essentiel, c'est-à-dire l'existence, va donc exprimer à lui seul et l'existence et la qualité ! Soit : mais alors à quoi bon le verbe ? Si vous ne partagez pas nos trois idées entre vos trois signes de manière à ce que cha-

cun d'eux en ait une et n'en ait qu'une, vos trois mots, à coup sûr, ne seront pas trois mots.

Prenons maintenant parmi les catalogues, qui dépassent le nôtre, celui qui a le plus de vogue ; passons en revue les dix parties du discours, c'est-à-dire l'*article*, le *nom*, l'*adjectif*, le *pronom*, le *verbe*, le *participe*, l'*adverbe*, la *préposition*, la *conjonction*, et l'*interjection*, que généralement nos grammairiens reconnaissent ; et voyons à combien de principes élémentaires elles se réduisent véritablement.

Le nom exprime évidemment pour tous les grammairiens, comme pour tous les hommes, un certain nombre de qualités, de manières d'être dont l'esprit forme un faisceau : l'homme, c'est un animal raisonnable ; Socrate, c'est cette existence que déterminent les attributions diverses dont elle est le support. L'expression de la qualité (que cette qualité s'y trouve pure ou mélangée, peu importe), a donc été départie au nom.

L'adjectif représente une qualité : l'adjectif se ramène donc au mot qui exprime la qualité, c'est-à-dire au nom. — Quelle différence découvrez-vous, sinon une différence de forme, entre les mots *juste* et *justice?* n'est-ce pas également une qualité et la même qualité qu'ils vous rappellent? — Que représente le mot *justice?* une qualité ; le mot *citoyen?* une certaine collection de qualités ; le mot *Aristide?* la collection de qualités la plus complète, la plus étendue que l'esprit se puisse figurer. Partout la qualité soit en plus, soit en moins. Il y a là une différence de nombre certainement, mais non pas de na-

ture. Le mot qui dit toutes les qualités dont une réalité se compose, *Aristide* est un nom! Le mot *citoyen* qui en dit une portion plus ou moins considérable est encore un nom! Le mot *justice* ou *juste* (c'est tout un) n'est plus un nom, parce qu'il n'en dit qu'une! — Mais pourquoi, nous objectera-t-on, ces deux formes distinctes, *juste* et *justice*, si le fond est le même; si, en allant de l'une à l'autre, l'idée n'a pas changé? Souvent d'une collection compléte ou incomplète de qualités nous tirons, pour la mettre en relief une qualité particulière qui s'y trouve enfermée et sur laquelle nous appelons plus spécialement l'attention. Il m'importe, qu'au milieu des nombreuses qualités contenues pour vous, comme pour moi, dans l'idée de *Dieu*, vous remarquiez surtout l'une de ces qualités, la *miséricorde*. Après avoir, par le mot *Dieu*, porté votre esprit sur cette collection complète de qualités, je vous indique, par le mot *miséricorde*, la qualité particulière qui me préoccupe. J'aurais pu vous dire : Dans la collection de qualités rendue par le mot *Dieu* se rencontre la qualité particulière que nous appelons *miséricorde*: j'aurais donné ainsi à mes deux signes une forme identique; l'un et l'autre eût été un nom. Pour abréger, je me contente de nommer d'abord la collection, puis la qualité particulière que j'en tire; *Dieu*, *miséricorde*: mes deux signes réstent deux noms. Mais ces deux termes, ainsi rapprochés, ne me paraissent pas assez intimement unis; j'imagine de donner à l'un d'eux une forme qui les attache plus étroitement l'un à l'autre; une terminaison est inventée qui subordonne le mot représentant la qualité isolée au mot représentant la collection de qua-

lités dont cette qualité isolée dépend et relève : je dis et j'écris, *Dieu miséricordieux !* Ce coup de baguette a soudain transformé une essence ! J'ai fait d'un être tel quel une qualité pure : l'idée a beau rester la même ; le mot qui la nomme ne sera plus un nom ; ce sera un adjectif ! — *Tarquin était superbe : superbe* est un adjectif. *Tarquin était roi : roi* est un nom ! Mais quoi ! n'attribuons-nous pas à Tarquin, dans le second cas, les qualités représentées par le mot *roi*, comme, dans le premier, nous lui attribuons la qualité représentée par le mot *superbe ?* — *La bonté* de Dieu *est grande : La justice* divine *sera-t-elle inflexible ? Divine , de Dieu* , n'est-ce pas, dans ces deux phrases, un seul et même signe représentant une seule et même idée ? — Il n'est pas de nom qui ne puisse, dans l'occasion, devenir un adjectif, pas d'adjectif qui ne puisse devenir un nom : on écrira tour à tour *homme sage* et *sagesse humaine*. — Que direz-vous de ces dialectes où l'adjectif manque, et qui, pour traduire l'idée à laquelle chez nous cette forme s'attache, ne connaissent que le génitif du substantif [68] ?

Les *pronoms je , tu , il ,* représentent-ils des réalités, des collections de qualités, tout comme *Pythagore , Socrate , Platon ?* on n'en saurait douter. Ces mots sont donc des noms, puisqu'ils expriment des idées semblables à celles que les noms expriment ? — *Mon , ton , son*, jouent relativement à *je, tu, il*, un rôle analogue à celui que joue le mot *royal* relativement au mot *roi ;* si *je , tu , il* sont des noms, *mon , ton , son* seront des adjectifs. Le pronom n'est pas seulement mis à la place du nom, c'est un nom véritable. — Mais n'est-ce

pas du moins un nom substitué à un autre? Peut-être! Dans tous les cas, la question, ainsi posée, change complètement de nature : nous passons des parties du discours aux figures de grammaire ou même de rhétorique; la périphrase et les tropes n'ont rien à faire ici.

Le *verbe* ne se ramène pas au nom. Il y a, dans la pensée, des choses que le nom n'exprime pas, et qui réclament, pour pénétrer dans le langage, la présence et l'appui du verbe. *Il court, Il dort, Il est.* Essayez de redire avec des noms, réduits à eux-mêmes ou soutenus de toutes les autres parties du discours, moins le verbe, ce que, le verbe aidant, ces phrases viennent de nous dire! Le verbe supprimé, il n'y a plus de proposition possible. — Un verbe, dans la plupart des langues, fait à lui seul un tout intelligible et parfaitement déterminé : *Amat, Descendez*. Cherchez un autre mot qui vous en donne autant! — C'est assez : le verbe est irréductible. Nous avons déjà deux éléments qui se distinguent; nous avons le verbe et le nom.

Joignons-y la *préposition*. Les mots *à*, *sur*, *pour*, *vers* et tous ceux du même ordre ne remplaceront jamais dans la formation de la phrase ni le nom, ni le verbe. Il n'est pas non plus permis soit au verbe, soit au nom de se dénaturer, de s'amoindrir, si l'on veut, au point de n'être plus que des prépositions. — Parmi les idées que nous représente le nom, se trouve toujours celle de qualité; parmi les idées que nous représente le verbe, celle d'existence : la plupart de nos prépositions

n'expriment ni la qualité, ni l'existence ; elles n'expriment qu'une relation soit entre la qualité et l'existence, soit entre telle qualité et telle autre qualité : à elle l'idée de rapport. — Mais l'idée de rapport est souvent rendue dans nos langues par des signes qui ne sont pas des prépositions ; ne trouvons-nous pas constamment cette idée au nombre de celles que le nom et le verbe éveillent par eux-mêmes. Je le veux : que s'ensuit-il ? Il s'ensuit que le verbe et le nom, dans l'état actuel et passé de nos langues, enferment en eux, outre leur signification propre, une signification accessoire ; rien de plus. En établissant que la préposition est un fragment détaché du nom et du verbe, vous établirez que le nom et le verbe ne sont pas des éléments, mais des combinaisons ; vous ajouterez, vous attacherez, vous coudrez la préposition au nom et au verbe, vous ne la ramènerez pas pour cela soit au nom, soit au verbe ; vous ne la ruinerez pas. Qu'elle reste donc debout avec le verbe et le nom !

Mes vers sont durs, d'accord, mais *forts de choses.* — *Dieu dit : Que la lumière soit ;* et *la lumière fut.* — Si *je ne l'étais pas, je deviendrais poëte* [69]. Que sont les mots, *mais, et, si ?* des *conjonctions.* Qu'expriment-ils ? des rapports ; *mais*, un rapport d'opposition ; *et*, un rapport d'union ; *si*, un rapport de conditionalité. Ce sont donc des prépositions. — Mais la préposition accouple des mots, la conjonction des phrases ! Le lien, parce qu'il unit des pensées ou des idées en est-il moins un lien ?

Que ferons-nous maintenant de ce petit mot qui indique le genre et le nombre, et que l'on appelle *article ?* — La *vertu qui n'est plus est bientôt oubliée !* Qu'y a-t-il sous

ce mot *la?* de quelle idée est-il le signe? Certes, ce n'est ni une idée de qualité, ni une idée d'existence, que nous apercevons à travers ce symbole; il faut donc, si nous y trouvons quelque chose, que ce quelque chose soit une idée de rapport. Prenez-y garde en effet, et vous reconnaîtrez que le mot *vertu*, dans ce vers de Voltaire, nous est présenté par l'article *la* sous un jour particulier, sous un point de vue déterminé. Le signe *la* avertit l'intelligence, que la *vertu* dont il s'agit ici n'est pas la vertu en général, mais la vertu dans une circonstance spéciale qui bientôt sera précisée. L'article révèle à la pensée un rapport qu'elle est, pour comprendre ce qui lui est adressé, tenue d'établir entre un nom d'une valeur indéterminée et la détermination qu'on se prépare à lui donner. Quelquefois, il est vrai, après avoir été annoncée par l'article, la détermination fait défaut; mais elle est dans l'esprit, si elle n'est pas dans le langage. *Le Roi est rentré à Paris :* nous savons fort bien, sans qu'on nous le dise, qu'il est ici question du Roi de France; et les mots qui prétendraient nous l'apprendre arriveraient trop tard. D'autres fois, l'article est un terme parasite qui vient là, on ne sait pourquoi, ou plutôt qui n'est amené que par un usage dont la raison nous échappe. *L'ordre sans la liberté, c'est la tyrannie :* l'expression serait plus exacte, si nous disions : *Ordre sans liberté, c'est tyrannie:* comme nous disons encore, *Contentement passe richesse.* La langue anglaise, qui en cela est plus rationelle que la nôtre, s'y trompe rarement; elle emploie le plus souvent l'article, comme la logique voudrait qu'on l'employât toujours. L'article ex-

prime donc un rapport, quand il exprime quelque chose : l'article est donc une préposition. — Mais quoi ! des prépositions avec un genre et un nombre !—Remarquons d'abord que le genre et le nombre ne sont pas tellement inhérents à l'article, qu'il ne soit pas possible de les en détacher. En Anglais, l'article parallèle au nôtre, remplissant, mais avec plus de discernement, les mêmes fonctions, se passe fort bien de ces formes au moins singulières ; il n'y connait pas ces terminaisons menteuses qui lui donnent chez nous et ailleurs un faux air de parenté avec des mots auxquels, dans le fond, il ressemble si peu, avec l'adjectif et le nom.—Ne pouvons-nous pas supposer aux prépositions *à*, *vers*, *sur*, trois ou quatre désinences, indiquant, celles-ci le féminin ou le masculin, celles-là le singulier ou le pluriel ? Aurons-nous pour cela fait de ces prépositions autre chose que des mots exprimant le rapport, autre chose que des prépositions ?

Le *participe*, comme nous le dit son nom, n'est pas un mot élémentaire. Il y a en lui, tous les grammairiens l'ont reconnu, de l'adjectif et du verbe. Voyons-y encore une préposition.—Le participe indique ordinairement par sa terminaison le nom auquel il se rapporte : *Les lois que le temps a* consacrées. — Cette préposition est souvent une conjonction : *Les parts* étant faites, *le lion parla ainsi ;* le participe, dans cette dernière phrase, unit non pas un mot à un mot, mais une proposition à une proposition.

L'*adverbe* aussi combine évidemment en lui deux ou plusieurs autres termes. Ici c'est un pronom et un nom qui entrent dans sa composition : *toujours*, pour *tous les*

jours; là, une préposition et un nom : *incessamment*, pour *sans cesse;* ailleurs toute une phrase : *peut-être*, pour *cela peut être*. Une phrase n'est pas un élément du langage, une partie du discours.

Ce que nous disons de l'adverbe, dites-le, et à plus forte raison, de ce que nos grammairiens appellent l'*interjection*. Quelle portion distincte de la pensée l'interjection est-elle chargée de rendre? A quelle idée particulière ce signe est-il attaché? Une idée, réduite à elle-même, n'est qu'un fragment inintelligible; un mot isolé n'est pas plus intelligible par lui-même que l'idée qu'il représente. Pour former une pensée que nous comprenions, il faut que trois idées au moins se combinent; il faut que trois mots au moins se réunissent, pour faire une phrase qui ait un sens. Que ces trois mots d'ailleurs se distinguent ou se confondent; que ces idées soient toutes nettement exprimées, ou que quelques-unes d'entre elles restent sous-entendues; peu importe; ce qui n'est pas sur les lèvres, est certainement dans l'esprit. Or, l'interjection ne contient pas ces trois mots, ne représente pas ces trois idées; et pourtant elle a un sens, et nous la comprenons. Le cri que vous poussez est pour moi un indice obscur, je le veux, mais complet. Une interjection n'exprime pas un commencement de pensée, qu'une autre interjection, viendra ensuite achever : la pensée se produit ici toute entière : l'interjection n'est donc pas une des parties de la proposition. Elle n'est pas non plus une proposition véritable; j'y cherche en vain les trois termes que toute proposition suppose. Ce n'est pas un élément; ce n'est pas une combinaison. Qu'est-ce donc? C'est un fait à part,

un fait *sui generis*, comme on dit : c'est un reste du langage naturel, qui reparaît quelquefois interjeté au milieu du langage artificiel.

Nous trouvons donc dans nos langues, et par la raison et par l'observation, trois parties du discours véritablement irréductibles ; et nous n'en trouvons que trois : le nom, le verbe, la préposition.

Mais ces trois mots correspondent-ils à nos trois idées : le nom, à l'idée de qualité ; le verbe, à l'idée d'existence ou de substance ; la préposition, à l'idée de rapport ? On n'en saurait douter. Ce qui constitue la nature et l'essence d'une réalité quelconque, c'est assurément l'ensemble des caractères que cette réalité ne dépouille jamais, qu'elle conserve au milieu des circonstances les plus diverses, dans les situations les plus opposées ; ce qui lui échappe au contraire, telle ou telle condition étant ou n'étant pas remplie, ce qu'elle produit ici ou là, ce qui en elle brille tour à tour et s'éclipse, n'est pour elle qu'un accident. — Prenons les différentes classes de mots que nous avons ramenés au nom ; suivons-les sous toutes leurs modifications, à travers toutes leurs métamorphoses ; qu'y voyons-nous ? Le plus souvent, dans nos langues européennes du moins, leur vaste signification nous offre, outre l'idée de qualité, celle d'existence et celle de rapport : *Enfants*, *Ciceronem*. Il est des cas cependant où l'idée d'existence et celle de rapport lui sont enlevées : *Good*, *free*, *great*, en anglais, n'indiquent par eux-mêmes ni substance, ni relation. L'idée de relation, l'idée de substance n'entrent donc pas nécessairement dans la signification du nom.

Qu'on nous montre maintenant dans une langue quelconque un seul nom substantif, adjectif ou autre, qui néglige une seule fois et repousse l'idée de qualité pour s'attacher exclusivement soit à l'idée de rapport, soit à l'idée d'existence, ou, si l'on veut, à ces deux idées réunies! Les mots *dormir, manger, boire* figurent évidemment, chacun pour sa part, un état, une modification, qui les autorise à prendre de loin en loin l'apparence du nom: et nous dirons dans l'occasion, sans trop offenser la logique, *le boire, le manger, le dormir*. Lorsque nous parlons des *êtres*, nous avons certainement en vue les innombrables réalités dont se compose le monde; et ce n'est pas de l'existence pure qu'alors nous nous préoccupons. L'*être* lui-même, dans sa plus haute généralité, dans sa plus étroite compréhension, l'*être*, tel que les philosophes le conçoivent, quand ils l'opposent à la qualité, au rapport, au non-être, n'est-ce pas encore pour nous un des rameaux de l'arbre, une des parties de l'ensemble, un des éléments de la combinaison ? Quelque dépouillé qu'il soit par une abstraction sévère de tout ce qui n'est pas lui, ne conserve-t-il pas encore, devant nos imaginations abusées, certaines attributions? ne joue-t-il pas un certain rôle ? n'a-t-il pas enfin certaines qualités ? *Avec un* si *je changerais le monde: Vos* mais *ne me feront pas dévier de la ligne que je me suis tracée*. On voit aisément sous ces conjonctions les noms ou les assemblages de noms qu'elles couvrent; la contradiction et l'hypothèse ne sont que des manières d'être, des modifications. — Que ne découvre-t-on pas, avec un peu d'attention, dans ce mot immense qu'on appelle le verbe? A quelle fonction n'est-il

pas propre? Quel élément de la pensée ne le réclame pas comme son expression? Le verbe, c'est l'Isis antique, l'Isis aux mille formes et par suite aux mille noms[70]. Appliquons-lui notre pierre de touche; séparons avec soin le nécessaire du contingent, l'accident de l'essence. *Amo, amas, amant, amavi, amabimus* signifient à la fois et le temps et l'affirmation[71] et la personne et le nombre; *amare* n'exprime ni le nombre, ni la personne, ni l'affirmation, ni le temps. *Amare* nous révèle encore un état, une manière d'être; *esse* n'indique plus que l'être[72]. Mais l'être se retrouve et dans *amare*, et dans les formes diverses que ce mot revêt, aussi bien que dans *esse*. L'être suit partout le verbe; que le verbe en soit donc le symbole et l'expression. — Traitée par le même procédé, la préposition nous donne le même résultat. Il est une idée, l'idée de rapport, que toujours les prépositions expriment; que quelquefois, que le plus souvent elles expriment à l'exclusion de toute autre; c'est de cette idée évidemment que la préposition se chargera.

Jusqu'ici, nous n'avons, dans les doctrines antérieures à la nôtre, attaqué que les idées; notre théorie, pour se compléter, doit faire un pas de plus; après avoir changé les choses, il faut encore changer les mots.

La préposition traduit l'idée de rapport; telle est sa fonction spéciale. Son nom répond-il à sa signification? La *préposition*, c'est un signe *placé devant* un autre signe. A la rigueur, la classe de mots, à laquelle cette dénomination fut d'abord affectée justifiait ce titre; pour nous, qui voyons l'expression de divers rapports dans les désinences diverses soit des noms, soit des verbes, nous ne

pouvons regarder comme placé avant ce qui est si souvent placé après, et le mot *préposition* dirait à chaque instant le contraire de ce qu'il voudrait et devrait dire. Supposons même les verbes et les noms réduits à leur valeur personnelle, si je puis parler ainsi, et délivrés des significations empruntées dont nous les avons surchargés ; la préposition reprendra aussitôt sa place légitime ; elle se posera entre les deux termes qu'elle est appelée à unir ; elle sera bien devant l'un des deux, il est vrai, mais elle sera aussi derrière l'autre, et sa dénomination actuelle ne formerait tout au plus que la moitié de son nom. Quand ce nom serait complet, il y faudrait renoncer encore. La place qu'un mot occupe dans le discours ne rappelle pas suffisamment le rôle qu'il y joue ; et c'est à ce rôle que nous doit reporter en vertu d'une convention expresse, ou par une analogie telle quelle, son nom véritable et définitif. La préposition représente nécessairement à l'esprit l'idée d'un rapport, d'une relation. Quel nom donc lui convient mieux que celui de *relatif ?*

Comment nomme-t-on, depuis deux mille ans, le mot qui représente l'idée d'existence ? on le nomme le verbe. Que signifie ce nom ? Le verbe, c'est le mot ; c'est le mot, comme Démosthène est l'orateur, comme Platon est le philosophe ; c'est le mot par excellence, le mot hors de ligne, le roi des mots. Peut-être y a-t-il une idée juste là-dessous ! peut-être en effet le verbe est-il l'élément le plus important du langage, comme l'idée d'existence est l'élément le plus important de la pensée, comme l'existence elle-même est l'élément le plus important de la combinaison universelle ! Que nous apprend cependant ce nom em-

phatique sur la valeur du fait qu'il représente? Nous voyons bien que cette partie du discours est de beaucoup au-dessus des autres; nous ne voyons pas ce qu'elle est. Son nom en fait l'éloge; et cet éloge, si l'on veut, est mérité. Mais lorsqu'un philosophe nomme une chose, c'est une appellation significative que nous attendons de lui et non un compliment. Or, le verbe représente l'existence, c'est-à-dire ce qui donne quelque consistance aux qualités, ce qui se cache sous les apparences, les pénètre, les soutient, c'est-à-dire enfin la substance. On sera donc fondé à le nommer le mot de l'existence ou de la substance, le *terme existentiel* ou plutôt, pour rapprocher autant que possible cette terminologie nouvelle de la terminologie reçue, le *substantif*[73].

Le nom du mot qui représente l'idée de relation, c'est le relatif; le nom du mot qui représente l'idée de substance, c'est le substantif; le nom du mot qui représente l'idée de qualité, quel peut-il être, sinon le *qualificatif?*

Ainsi, avec notre théorie, tout se coordonne et s'enchaîne. — Trois éléments dans le monde: la substance, la qualité, le rapport; — trois idées dans la pensée: l'idée de substance, l'idée de qualité, l'idée de rapport; — dans le langage, trois classes de mots: le mot qui reproduit l'idée de substance, le mot qui reproduit l'idée de qualité, le mot qui reproduit l'idée de rapport; — dans notre terminologie grammaticale enfin, trois dénominations expressives, la première pour le mot qui reproduit l'idée de substance, le substantif; la seconde pour le mot qui reproduit l'idée de qualité, le qualificatif; la troisième pour le mot qui reproduit l'idée de rapport, le rela-

tif. Le monde est le prototype, dont l'image se retrouve de plus en plus altérée, mais toujours reconnaissable dans les copies qui s'en éloignent de plus en plus, dans la pensée qui le sait, dans le langage qui le nomme, et dans la grammaire qui analyse et compte ses différents noms. Appuyée sur de telles bases, notre classification, à ce qu'il semble, défie toutes les attaques; elle a pour elle une de ces lois qui ne se rapportent pas, cette loi qui condamne l'intelligence à ne reconnaître en toute chose que trois principes élémentaires, l'être, le phénomène et leur rapport.

Mais le temps n'est pas venu, pour notre Europe du moins[74], où chacun de nos trois éléments méritera la dénomination que son essence réclame. De longs siècles probablement s'écouleront encore, avant que le relatif, le substantif et le qualificatif se bornent à représenter, le premier, la relation; le second, la substance; le troisième, la qualité. Partout nous rencontrons entassées, amalgamées sous un seul et même terme, deux ou plusieurs idées diverses; et nous avons à peine quelques mots qui s'en tiennent à leur fonction propre. Ce n'était pas seulement dans telle ou telle forme de nos verbes qu'il fallait voir des *participes*; il n'est pas une des parties du discours qui n'ait droit à ce nom.

Mais pourquoi donc le langage accouple-t-il ainsi ce que notre analyse sépare? Nous l'avons déjà dit, et sous plus d'une forme : telle est la pensée, telle est la langue. Tant que nos trois idées ne se distingueront qu'accidentellement dans les intelligences, ce sera aussi par acci-

dent que dans nos dialectes nos trois mots se distingueront.

Entre les trois idées que la pensée décomposée nous présente, il en est une, celle de rapport, que l'abstraction détache plus difficilement des deux autres ; entre les trois mots dont se forme notre nomenclature, il en est un aussi qui restera plus habituellement confondu avec les deux autres, ce sera le relatif.

Cette confusion d'ailleurs s'offre, selon les temps et les lieux, dans deux classes de circonstances parfaitement distinctes : — D'une part, elle est primitive ; on la découvre à l'origine de tous les dialectes, comme un des traits qui caractérisent leur enfance ; la signification du rapport reste unie, dans le mot, à celle de la qualité ou de la substance, parce que, dans la pensée, l'idée de rapport n'a encore été séparée ni de l'idée de substance, ni de l'idée de qualité : la syllepse verbale répond à la syllepse intellectuelle ; les termes les moins complexes ne sont guère encore que des interjections [75]. — D'une autre part, elle est ultérieure ; on la trouve dans des idiômes qui vieillissent ; ces idiômes avaient eu leurs jours de vigueur et de puissance ; ils séparaient alors et contenaient énergiquement dans leurs limites respectives les éléments dont ils se composaient ; maintenant, affaiblis par une cause quelconque [76], ils laissent se rapprocher, se mêler et s'agglutiner les phénomènes divers que leur vertu analytique ne domine plus ; le relatif se rattache au substantif ou au qualificatif.

La date de cette confusion se reconnaît à des indices certains. — Lorsqu'elle est primitive, le rapport enfermé dans la signification du mot complexe se manifeste

par une altération désinentielle qu'on ne peut séparer du signe dont elle fait partie, qu'à la condition de détruire du même coup et l'expression de la qualité ou de la substance et l'expression du rapport ; tels sont dans les langues à flexions, comme le sanskrit, le latin, le grec, et tous les dialectes indo-germaniques, ces chutes, ces cas, ces terminaisons diverses qui constituent principalement la conjugaison et la déclinaison. — Est-elle ultérieure ? Les deux éléments qui, séparés jadis, se sont depuis rapprochés et agrégés, se sépareront encore, et pour ainsi dire d'eux-mêmes, au premier signal qui leur en sera donné, et chacun d'eux retrouvera ainsi et conservera sa valeur partielle et individuelle : c'est ce qu'on observe entre autres dans le basque et dans les idiomes américains [77].

En général, les flexions primitives, nées avec le mot et du mot même qui les porte, s'appuient sur un fond commun, comme la branche sur le tronc : elles doivent donc terminer, couronner en quelque sorte le signe auquel elles appartiennent ; partout les cas achèvent le mot qu'ils diversifient. — Les particules, au contraire, les *affixes*, qui remplacent ou suppléent ces désinences naturelles, n'étant pas nécessairement attachées par une loi organique à telle ou telle portión du composé que pour leur part elles constituent, peuvent, selon les circonstances, — ou le terminer ; témoins quelques dialectes de l'Amérique ; ce sont alors des *suffixes* : — ou le commencer : témoin la langue cophte ; ce sont alors des *préfixes ;* — ou même en former le centre, le coupant en deux moitiés qu'elles séparent à la fois et unissent ; ces *infixes,* comme j'ose à

peine les appeler, s'observent dans plusieurs idiomes américains[78].

Que les mots se développent, à la manière des êtres organisés, en se projetant du dedans au dehors, ou qu'ils s'accroissent, comme les êtres inorganiques, par une pure juxtaposition, toujours est-il que leur ensemble contient deux éléments divers : — en premier lieu, un élément invariable, immobile; c'est la portion principale du mot, celle qui exprime la qualité ou la substance, celle qui, pour les langues à flexions du moins, a pu être assez justement comparée aux racines de l'arbre, je veux dire le *radical :* — en second lieu, un élément mobile et variable; c'est la portion accessoire du mot, celle qui exprime le rapport, et qu'on a pu encore, en ne songeant qu'aux langues du même ordre, appeler la *terminaison*.

Quoi qu'il en soit, si nos deux éléments, tout en restant attachés l'un à l'autre, se distinguent jamais dans les intelligences par leur importance relative, le sentiment de leur inégalité trouvera sans doute dans l'expression qui les traduit son indice et son symbole. La voix pourrait aisément mettre dans tout son jour celui des deux qui nous touche le plus, et n'éclairer que d'une faible lumière celui qui nous touche le moins ? Quoi de plus naturel en même temps et de plus raisonnable, que de laisser la terminaison inaccentuée et d'accentuer le radical[79]?

§. III. — *Des signes qui correspondent aux idées individuelle, générale et abstraite; ou du qualificatif* — 1° *individuel;* — 2° *général;* — 3° *abstrait.*

L'élément essentiel du monde, l'être est simple et indivisible; l'idée qui représente cet élément, l'idée de l'être est simple et indivisible comme lui; le signe qui correspond à cette idée sera nécessairement simple et indivisible comme elle. Nos langues ne nous offriront donc qu'une classe de substantifs ou de verbes; ou plutôt elles ne nous offriront qu'un seul verbe, qu'un substantif unique: ce verbe, ce substantif, c'est le mot *être*.

Ne confondons pas avec le substantif, avec le verbe, les combinaisons dans lesquelles il se retrouve: *être aimant* n'est pas un substantif pur et simple, à coup sûr; nous apercevons clairement sous ces deux mots deux idées différentes, l'une de substance, l'autre de qualité; il y a donc là un nom et un verbe, un qualificatif et un substantif. *Aimer*, n'est-ce pas *être aimant?* Voyons donc dans le mot *aimer*, et dans tous ceux qui lui ressemblent, non pas telle ou telle partie du discours, un verbe par exemple, mais les deux parties du discours qui s'y rencontrent réellement, je veux dire un verbe et un nom, un substantif et un qualificatif.

Non-seulement nous n'avons qu'un mot pour représenter l'être; mais ce mot n'a qu'une forme; tout ce qui le diversifie en apparence, lui est profondément étranger. La durée n'est pas l'être: l'idée de l'être n'est pas l'idée de la durée; le signe légitimement affecté à l'idée de la

durée, n'est qu'illégitimement affecté à l'idée de l'être; partout où nous trouverons ces deux significations réunies, n'hésitons pas à y reconnaître deux mots. Détachez donc du verbe ce que nous appelons les *temps;* ces désinences qui nous donnent le présent, le passé, le futur sous leurs divers aspects, expriment un rapport et une manière d'être; elles appartiennent au relatif et au qualificatif. Traitez de même, rendez à leurs véritables maîtres et les *modes*, et les *personnes*, et les *voix*. — Qu'est-ce qu'un verbe *actif, passif* ou *neutre?* Le verbe est toujours neutre; l'action, la passion, ce n'est pas l'être, c'est la manière d'être. — L'être, est-ce toi, est-ce lui ou elle, est-ce moi? — Affirmer, supposer, ordonner ou prier, c'est être, plus quelque chose; c'est être affirmant, supposant, ordonnant ou priant. — L'analyse la plus obtuse comptera au moins trois mots, un pronom personnel, une particule négative et un verbe, dans nos deux formules, *je ne suis, je ne puis;* cependant le signe persan *nistem* [80] qui correspond à la première, le signe latin *nequeo* qui correspond à la seconde, ne seront que des mots simples, élémentaires! *Nistem* est un verbe, dites-vous, *nequeo* un verbe; que sont donc devenus et le signe qui peint la personne, et celui qui exprime la négation?

L'idée de l'être est une; nous ne pouvons avoir qu'un substantif. L'idée de la qualité, au contraire, est multiple; multiple aussi sera notre qualificatif. Trois classes d'idées, l'idée individuelle, l'idée générale, l'idée abstraite, décomposent notre idée de qualité: notre qualificatif comprendra donc trois classes de qualificatifs, le qua-

lificatif *abstrait : couleur , justice ;* le qualificatif *général : homme , fleuve ;* le qualificatif *individuel : Socrate , Napoléon* [81].

Nos trois qualificatifs partiels sont évidemment, comme le qualificatif qu'ils décomposent, des signes qui supposent derrière eux une chose signifiée. A chacun d'eux correspond l'idée spéciale qu'il se charge de produire. Le qualificatif individuel couvre une idée individuelle ; le qualificatif abstrait, une idée abstraite ; le qualificatif général, une idée générale. Il n'est pas possible que l'un ou l'autre de ces trois mots, vide de toute pensée, de tout contenu intellectuel, ne soit qu'un vain bruit, qu'un souffle de la voix, qu'un son purement et exclusivement matériel [82]. Horne Tooke qui sait que la nature du signe ne s'éclaire que d'une lumière empruntée à la nature de la chose signifiée, n'a donc pu, que dans un moment d'oubli, nier les conceptions générales et abstraites pour n'admettre que des termes abstraits et généraux [83]. Comprend-on, je le demande, une expression qui n'a rien à exprimer, un nom qui n'a rien à nommer ?

Mais de ce que toujours le symbole nous revèle une idée, il n'en faut pas conclure qu'il nous montre toujours au-delà de l'idée une réalité naturelle qui en serait l'objet. L'individuel vit à la fois dans la nature, dans l'intelligence et dans le langage ; le général et l'abstrait ne sont pas en possession de cette triple existence ; ils n'existent que dans la pensée et dans le signe qui la traduit ; en faire quelque chose de plus qu'un mot et une idée, c'est, comme on dit, réaliser de pures abstractions.

Le nom abstrait, le nom général et le nom individuel

se distinguent nettement les uns des autres par leur valeur intrinsèque, par leur signification essentielle. Toutefois, leurs limites respectives ne sont pas tellement marquées que dans l'occasion l'usage ne les efface. Un qualificatif abstrait ou général peut devenir et devient souvent un qualificatif individuel : *Leboucher*, *Lemaçon*, *Lenormand*, *Lebrun*, *Leroux* ; et réciproquement une appellation individuelle peut devenir et devient une appellation générale et abstraite : *tartufe*, *patelin* [84].

Nos idées individuelles et nos idées abstraites ou générales échangent donc de distance en distance, dans le mouvement régulier ou capricieux du langage, leurs symboles et leurs masques. Mais est-ce l'idée générale et abstraite qui d'abord se donne les signes dont elle se revêt pour les prêter ensuite à l'idée individuelle ? ou, au contraire, est-ce l'idée individuelle qui la première se nomme et compose son vocabulaire auquel l'idée générale et l'idée abstraite viennent puiser pour se nommer à leur tour ?

Les deux solutions contradictoires que provoque cette question ont été proposées et soutenues l'une et l'autre par de spécieuses raisons. — Le langage, disent ceux qui accordent la priorité au qualificatif individuel, suit nécessairement, dans sa formation progressive, la marche de la pensée ; or, l'intelligence étudie avant tout et connaît le concret ; la nature ne présente à l'observation passive du premier âge que des individus ; nos premières idées ne peuvent être que des idées particulières ; nos premiers noms sont donc des noms individuels [85]. Ceux qui font naître l'individuel après le général nous mon-

trent l'esprit humain débutant dans ses conceptions par de vagues généralités, et s'élevant peu à peu à des notions précises et individuelles, soumis qu'il est, en cela comme en toute chose, à la loi même de la vie qui, partout où elle se produit, part de la plus confuse indétermination et s'avance pas à pas vers la forme la plus distincte et la mieux déterminée ; à cette considération empruntée aux conditions même de l'existence et de ses développements, ils joignent une observation d'un grand poids : tous les noms propres offrent à la science étymologique une signification commune : *Ève*, c'est la vie ; la *Bible*, c'est le livre ; *Homère*, c'est l'aveugle ou l'ôtage [86].—Il y a, selon nous, dans ces deux solutions, étroites et incomplètes l'une et l'autre, les éléments d'une compréhensive et complète solution.

Que l'intelligence débute par le concret, qu'elle se représente à l'origine les êtres tels que la nature les lui offre, c'est un fait qui brille d'une égale évidence aux yeux de l'expérience et du raisonnement : n'est-ce pas cette table, ce jouet que l'enfant apprend d'abord à connaître ? —l'abstraction et la généralisation ne supposent-elles pas l'observation?—La langue nommera donc avant tout les objets particuliers que perçoit l'intelligence ; les premiers noms seront des noms individuels. Mais qu'est-ce réellement que l'individu pour cet âge auquel nous nous reportons? L'esprit humain, à cette époque, ne voit-il pas beaucoup plutôt dans un objet donné les couleurs qui le confondent avec les objets analogues, que les nuances qui l'en distinguent? et n'est-ce pas pour cela précisément que l'ignorance saisit si facilement l'é-

lément général, la ressemblance, et si difficilement la différence, l'élément individuel? C'est à son père assurément que cet enfant applique telle ou telle dénomination; mais ce qu'il aperçoit surtout dans son père, c'est l'homme : de là vient que pour lui tout homme un moment est son père. A ce point de vue, nos langues n'auraient d'abord que des dénominations générales[87]. —Les signes de cette espèce et de cette date seraient donc individuels dans l'intention de celui qui les emploie, tandis qu'au fond et par leur contenu véritable ils seraient généraux. A vrai dire, il n'y a là ni généralité, ni individualité; il n'y faut voir que la matière première et commune dont plus tard, en la soumettant à des conditions diverses, nous formerons et le général et l'individuel.

Comment ce nom vague et indéterminé, auquel l'usage viendra donner tour à tour des significations opposées ou tout au moins distinctes, se fera-t-il, selon les circonstances, ou complètement individuel, ou véritablement général?—Nous appelons *rivière* le courant d'eau qui passe au pied de notre village. Tant que notre existence sédentaire nous laisse ignorer les courants de même nature qui baignent d'autres terres, ce nom est et demeure le nom propre du phénomène particulier auquel nous l'appliquons; si nous l'opposons, par des comparaisons que le temps provoque, à ce *lac,* à ce *torrent,* à ce *ruisseau* qui ont aussi reçu de nous leurs dénominations spéciales, son caractère individuel se marque et se prononce de plus en plus.—Cependant nos relations, en s'étendant, amènent à notre connaissance d'autres phénomènes du même ordre; nous voyons bien en quoi ces phé-

nomènes diffèrent ; mais leur ressemblances seules nous intéressent et nous préoccupent ; nous les appelons tous sans hésiter du nom qui jusque là avait désigné plus expressément l'un d'entre eux ; d'individuel qu'il était, le qualificatif est devenu général. Une nouvelle transformation peut l'atteindre encore, et de général nous le verrons redevenir individuel. Cet homme qu'il nous suffit, pour nos besoins actuels, de désigner par le métier qu'il exerce, c'est le *chapelier*. Comme nous n'avons affaire qu'à un des individus contenus dans l'espèce, les caractères et par conséquent le nom de l'espèce le distinguent complètement de ce qui l'avoisine et par cela même l'individualisent. Aussi longtemps toutefois que ce mot rappellera et le métier qu'il désigne plus spécialement et l'individu qui l'exerce, sa nature sera équivoque ; individuel par un de ses côtés, par l'autre il restera général. Mais que le chapelier quitte son état, et que le nom qui lui en était venu lui demeure ; la signification générale de cette appellation s'efface insensiblement ; sa signification particulière survit seule et persiste. Ainsi, le même nom passe tour à tour et repasse de l'individu au genre et du genre à l'individu.

Voilà pour le substantif et le qualificatif. Quant au relatif, nous n'avons rien à en dire ici. Les variétés que nous pourrions, si elles existent, constater dans l'espèce, ne se manifesteront à nous qu'au moment même où notre synthèse rapprochera les termes que maintenant notre analyse sépare. Ce problème que la nomenclature ignore, la syntaxe le discutera.

§. IV. — *Des signes qui correspondent aux idées médiates et immédiates, ou de l'expression propre et métaphorique.*

Une idée immédiate, qui se fait admettre par elle-même et pour elle-même, obtient aussi de nous un signe qui ne connaît qu'elle et n'aspire qu'à la représenter. Je vois cet arbre ; il ne me faut rien de plus pour en accueillir la notion. Je le nommerai donc, sans avoir égard aux noms divers que j'ai déja pu donner à d'autres objets plus ou moins analogues, avec lesquels je ne songe point à le comparer. Créée pour le corps qu'actuellement je contemple et auquel je l'applique exclusivement, cette dénomination est le symbole *propre* de l'idée directe qu'elle se charge d'exprimer. Tous les phénomènes primitivement reconnus, à ce titre et dans ces conditions, par la raison naissante des individus ou des peuples, provoquent et amènent, à la suite de leur idée et pour la rendre, des termes de cette nature ; tels sont, par exemple, les trois cents radicaux qu'on a cru découvrir dans l'ancienne langue de la Grèce [88].

L'idée médiate, au contraire, celle qui suppose entre elle et l'esprit qu'elle pénètre un intermédiaire à travers lequel elle veut être vue, rappellera, par le nom qu'elle se donne, non-seulement le phénomène qui est sa fin, mais encore celui qui a été son moyen. Ce sera même la dénomination affectée à l'objet dont la notion nous est familière, qui fera en tout ou du moins en très-grande partie les frais du signe que réclame l'objet nouvellement décou-

vert ; seulement, comme disent les rhéteurs, nous transporterons sa signification propre et originelle à une signification indirecte et dérivée, en vertu de quelque rapport que nous percevons ou croyons percevoir entre son double objet. *Fingerhut*, un dé à coudre, c'est le *chapeau du doigt;* ce parasol, pour le Cafre étonné, ce sera un *nuage*[89]. Nous appelons *métaphorique* l'expression qui nous conduit par une idée sur laquelle elle ne fait que glisser à une autre idée qu'elle a surtout pour but de traduire et de peindre.

Parfois la métaphore s'enferme, comme le montrent les termes que nous venons de citer, dans un symbole unique ; parfois elle se prolonge et se continue dans une plus ou moins longue série de signes qui s'unissent et se combinent. La figure n'est plus alors un fragment, mais un ensemble ; elle n'est plus un mot, mais un discours. Des ambassadeurs envoyés par les Scythes à Darius viennent engager ce prince à quitter leurs déserts ; la guerre qu'il leur apporte ne peut que lui être funeste. On connaît leur singulière harangue ; cinq pièces en faisaient le fond : c'étaient un oiseau, un rat, une grenouille et deux flèches. Arrivés devant le roi de Perse, après avoir choisi, je le suppose, un théâtre convenable à la scène qu'ils avaient préparée, les orateurs barbares agirent, ou plutôt parlèrent ainsi : l'oiseau fut lâché et s'envola ; rendu à la liberté, le rat disparut sous la terre ; la grenouille, jetée dans un marais voisin, échappa en un instant aux regards : l'arc était tendu, mais la proie n'en craignait plus l'atteinte. Cependant les députés indiquaient du geste à Darius l'eau, les cieux et la terre ; et en même temps ils le menaçaient de leurs flèches. Tel fut leur discours dans

la langue qu'ils avaient choisie ; en voici, dans la nôtre, une exacte traduction : « Si tu ne peux comme cet oiseau, fendre et traverser l'air ; comme ce rat, t'ensevelir sous le sol ; te plonger, comme cette grenouille, au fond de nos marécages, sache que tu périras sous nos traits[90] ! »

Quelquefois enfin, quoique chacun des signes dont la phrase est formée se prenne dans sa signification propre, la phrase entière se trouve marquée au coin de la figure. Ici, c'est une affirmation qui se déguise ou plutôt se produit sous le masque d'une interrogation : « La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère ? « Là, c'est un oui qui nie, ou un non qui affirme ; c'est une louange qui blâme, ou un blâme qui loue : « Je le déclare donc, Quinaut est un Virgile ». « Oui, Pison, tu dis vrai ; Pompée et Crassus étaient des insensés, quand ils venaient demander au sénat pour prix de leurs exploits une couronne de laurier et les honneurs du triomphe[91] ! » Le mensonge est dans les mots, la vérité dans l'accent avec lequel on les prononce. La lumière frappe plus vivement le regard, quand elle éclate ainsi dans l'ombre et contraste avec les ténèbres.

Quelle qu'elle soit et dans quelques circonstances qu'elle se produise, la figure entraîne toujours avec elle un abus et suppose toujours une certaine indigence[92]. Qu'on donne à l'esprit humain le pouvoir de saisir directement et sans intermédiaire un phénomène quelconque, nous aurons bientôt, pour chacune de nos modifications intellectuelles un symbole propre, une expression indépendante ; le trope disparaîtra. Le trope accuse des natures débiles, des génies boiteux et qui se traînent péniblement d'une idée analogue à une idée analogue. La force qui nous manque est suppléée

par un art tel quel dont il nous faut bien accepter les secours. Mais le pauvre seul applique ainsi à deux ou à plusieurs fonctions différentes l'agent unique dont il dispose. Le verbe divin, cette riche parole que l'être des êtres s'adresse à lui-même, peut-il connaître ces détours? La métaphore est une monnaie frappée sur la terre et pour la terre ; elle n'a pas cours dans les cieux[93]!

Ici-bas même, ce langage figuré, comme toutes les imperfections auxquelles, pour un temps plus ou moins long, notre condition mortelle nous condamne, n'est ou plutôt ne doit être agréé qu'à titre de moyen momentanément nécessaire. C'est un de ces instruments qui travaillent à se rendre de plus en plus inutiles. La langue que bégaye notre enfance n'est pas celle, à coup sur, que parlera notre maturité.

Cette dégradation de la figure marche en raison directe des progrès que fait le savoir. Plus les diversités des phénomènes s'établissent nettement à nos yeux, plus nous reconnaissons l'impossibilité de peindre l'un d'entre eux par un signe déja chargé d'en représenter un autre. La métaphore qui supposait surtout la perception facile des ressemblances, répugne, comme une infidélité grossière, aux esprits exercés que les dissemblances frappent plus particulièrement. Les deux idées, que nous avions primitivement unies, se séparent ; les deux significations, que la langue avait attachées à un seul mot, se repoussent. Pour deux notions distinctes, il nous faudra désormais deux termes différents ; nous protesterons, en imposant à chacune d'elles sa dénomination spéciale, contre cette parenté factice que nous avions trop légère-

ment, à l'origine, reconnue et confirmée, en les nommant d'un même nom. L'*esprit* aujourd'hui, ce n'est plus le *souffle ;* et nous en sommes presque à nous demander quel rapport nos pères avaient pu saisir entre le visage et la volonté [94].

De ce que sur tous les points la métaphore se perd, il ne s'ensuit pas, à notre avis, que la poésie se retire. Qu'importe à l'enthousiasme une langue ou une autre? L'âme, tant qu'elle sentira, saura bien dire ce qu'elle sent. Il y a plus : si la poésie est le cri éclatant de la vérité, et non le murmure ténébreux du mensonge, le mot propre est nécessairement plus poétique que l'expression figurée ; le mot propre, c'est la lumière qui dessine les formes et les distingue ; l'expression figurée, c'est le demi-jour qui les efface et les confond. Que l'objet qui ravit le génie change avec l'âge, nous le croyons : la lyre, aux mains de l'enfant, chantera la beauté du corps ; plus mûre, elle se prendra à la beauté de l'âme ; un temps viendra, où, quittant les beautés périssables et imparfaites que ce monde lui présente, elle n'aura de voix que pour la beauté éternelle et parfaite après laquelle elle soupire. La poësie du christianisme n'est déjà plus celle du paganisme ; et les chants de l'homme ne sauraient être ce que seront les chants des anges et des saints.

Quoi qu'il en soit, le signe métaphorique peut bien obscurcir le phénomène qu'il représente ; il ne peut le dénaturer. Quand nous imposons à un phénomène de l'ordre physique une dénomination morale, nous ne spiritualisons pas pour cela la matière : et parce que nous assignons à un phénomène moral une dénomination physique, nous

ne matérialisons pas l'esprit. Ne concluons de ces appellations plus ou moins inexactes, ni à la nature de nos idées, ni surtout à l'essence des êtres. Locke peut être pleinement fondé à croire « que si nous conduisions jusqu'à leur source les mots employés pour exprimer des choses qui ne tombent pas sous les sens, nous les verrions tous sortir de termes créés pour exprimer des idées sensibles » ; mais les disciples abusent singulièrement du principe posé par le maître, quand ils soutiennent que, notre vocabulaire *primitif* ne connaissant que le corps, notre intelligence n'admet *jamais* que des conceptions corporelles, et que par conséquent l'univers n'est pour nous, et ne peut être en lui-même qu'une combinaison fortuite d'éléments matériels [95] !

CHAPITRE VII.

DE LA PENSÉE ARTIFICIELLE DANS SES PRODUITS SYNTHÉTIQUES.

Après avoir étudié la pensée et le signe qui la représente dans leur unité primitive et naturelle, nous en avons suivi la décomposition artificielle jusqu'à ses limites extrêmes. Rapprochons maintenant les fragments que l'analyse nous a donnés, et formons-en l'unité réfléchie et définitive, à laquelle tous nos développements intellectuels tendent et aboutissent.

Combinons d'abord nos idées; les mots ensuite s'uniront d'eux-mêmes.

Les combinaisons que produit la pensée dans son travail de reconstruction et de recomposition, sont de deux sortes. — Il en est qui, plus ou moins vastes, plus ou moins complexes, nous présentent, dans leur ensemble, plusieurs groupes d'idées que nous distinguons sans effort, et dont chacun considéré isolément nous offre déjà un système; *Puisque Pierre est un homme, Pierre à coup sûr est mortel.* — Il en est d'autres, qui ne contiennent que les éléments rigoureusement nécessaires au plus étroit sys-

tème intelligible que nous puissions concevoir, et qui, si on les dissout, ne donneront que des idées : *Dieu est*.

Comme c'est évidemment avec ces dernières combinaisons, avec les combinaisons *simples* que se forment les premières, les combinaisons *complexes*, c'est par elles aussi que, pour suivre la marche et le progrès des choses, notre étude doit commencer.

§. I[er]. — *De la combinaison intelligible simple, ou du jugement.*

En quoi donc consiste cette combinaison simple que nous avons actuellement à décrire ? Nous le saurons, si nous parvenons, en premier lieu, à compter les éléments qui la constituent ; en second lieu, à déterminer les rapports que soutiennent entre eux ces éléments.

Toute combinaison intelligible nous laisse voir en elle, comme faisant le fond même et l'essence de sa constitution, l'élément auquel se ramènent nécessairement tous les produits artificiels de l'intelligence, c'est-à-dire l'idée.

Trois classes d'idées, selon nous ; l'idée de qualité, l'idée d'existence, l'idée de rapport.

Toute idée, à quelque catégorie qu'elle se rapporte, tant qu'elle est isolée, reste inintelligible ; pour former un sens complet, un sens dans lequel l'esprit se repose, il faut que quelques-uns de nos atomes intellectuels s'accouplent et s'unissent. Une idée de qualité, *sage*, une idée de rapport, *plus*, l'idée de l'existence, *être*, ne nous offrent point, prises à part et dans leur solitude,

une signification à laquelle nous puissions nous arrêter.

Obtiendrons-nous cette signification, arriverons-nous à quelque phénomène intelligible, en rapprochant deux ou plusieurs idées empruntées l'une et l'autre à l'une de nos trois catégories, deux ou plusieurs idées de qualité par exemple, ou de substance, ou enfin de rapport? *Sur sous*, — *Blanc noir*, — *Être être être*, tout cela se juxtapose, mais ne s'organise point; je vois là des fragments entassés, je n'y vois pas d'ensemble; ainsi accumulées, nos idées n'ont pas de sens.

Une idée seule, qu'elle nous représente un rapport, une qualité ou l'existence, est inhabile à produire le phénomène dont nous cherchons à nous rendre compte. Deux ou plusieurs idées, appartenant à la même catégorie, deux ou plusieurs idées soit de substance, soit de qualité, soit de rapport, sont également sur ce point convaincues d'impuissance. Il nous faut donc de toute nécessité chercher dans notre combinaison deux ou plusieurs idées empruntées à des catégories différentes; nous ne pouvons pas ne pas y trouver au moins soit une idée de qualité et une idée de rapport, soit une idée de rapport et une idée d'existence, soit une idée d'existence et une idée de qualité. Unissons deux de ces idées, et observons ce que cette union produira. *Pour être*, — *Plus sage*, — *Être juste:* ce ne sont plus déjà des grains de sable qui s'entassent; voilà des chairs qui se prennent, des fibres qui s'appellent; une organisation vivante se prépare ou se commence. Elle ne s'achèvera pas cependant. Quelle réalité peut se construire soit avec une qualité et un rapport, soit avec un rapport et l'être, soit enfin avec

l'être et la qualité? L'être et la qualité, si vous ne leur prêtez le rapport qu'ils demandent, tendront éternellement à s'embrasser, à s'étreindre; ils n'y parviendront jamais. Que peuvent, pour produire un système, ici la qualité et le rapport, auxquels manque l'existence; là l'existence et le rapport, auxquels manque la qualité?

Point de combinaison possible sans nos deux termes et le lien qui les attache l'un à l'autre! Point de réalité intelligible sans une idée de qualité et une idée d'existence rapprochées, enchaînées par une idée de rapport! *Être avec Dieu: Juste avec être;* une qualité, la justice, conçue comme unie à l'existence; une collection de qualités, les attributs divins, conçue comme étant!

Nos trois classes d'idées se font donc également représenter dans toutes nos combinaisons intelligibles; qu'une seule d'entre elles en soit absente, la combinaison n'a pas lieu. Mais il suffit, pour que le phénomène se produise, que chacune d'elles y figure une fois. Deux extrêmes et le terme moyen qui comble la distance, est tout ce que réclame l'ensemble que nous voulons former. Il y a plus. Nos combinaisons simples n'admettent rigoureusement qu'une seule idée de qualité, qu'une seule idée d'existence, qu'une seule idée de rapport. Si nous jetons dans le creuset où le travail s'opère, deux idées de qualité, par exemple, avec une idée de rapport et une idée d'existence, l'une ou l'autre de ces idées de qualité sera repoussée comme inutile; à moins que la force organisatrice ne trouve auprès d'elle une seconde idée d'existence et une seconde idée de rapport, et qu'elle ne produise à la fois deux ensembles pour un qui lui était demandé. Que la

forme elliptique sous laquelle ces deux combinaisons se présentent habituellement ne nous en impose pas. *Être libre et sage*, c'est *Être libre*, c'est *Être sage*; *Être avec et pour César*, c'est *Être avec César*, c'est *Être pour César*.

Réduite à ces données, notre combinaison n'est encore qu'une *connaissance*, qu'une *conception*[96]; purement et exclusivement intellectuelle, elle se retranche dans la sphère de l'entendement, et demeure étrangère à l'action et à la vie. Cet état d'abstraction et par suite d'isolement n'est pas selon la nature; la pensée n'est qu'une des prémisses auxquelles l'activité physique ou morale attache sa conclusion. Entre cette majeure et cette conséquence, entre la pensée proprement dite et l'épanouissement actif vient se placer, comme mineure, comme moyen terme, une croyance, un acte de foi. De là deux modifications capitales dans le produit de l'entendement. Ce produit n'était qu'une apparence, un fantôme; la foi qui s'y mêle en fait un corps, une réalité; par elle, ma combinaison intellectuelle ne flotte plus dans le vague; elle s'appuie, pour moi, sur un sujet intelligent auquel je la rapporte. Non-seulement ma conception se pénètre, grâce à la croyance qui s'y ajoute, de l'être dont elle manquait; elle puise à la même source une vertu plus précieuse encore; mon idée devient une image, au-delà de laquelle je vais chercher le type, le modèle qu'elle aspire à représenter; la connaissance qui, réduite à sa propre voix, ne m'eût jamais parlé que d'elle-même, s'efface maintenant et s'oublie, pour ne m'entretenir que de l'objet dont elle est l'interprète. D'un premier coup de baguette, la foi, cette magique faculté, crée ou du moins assied pour moi sur ses

inébranlables fondements le monde intelligible; d'un second coup, elle enfante le monde réel[97].

Une conception, plus une croyance, c'est un *jugement:* concevoir et croire, c'est juger.

Le jugement, c'est-à-dire la plus simple des combinaisons intelligibles, complètes et réelles, contient d'une part, trois idées: une idée de qualité, une idée de substance, une idée de rapport; d'une autre part, une double croyance: croyance à la pensée comme mode dans un sujet qui la supporte, croyance à l'existence d'un objet dont la pensée n'est pour ainsi dire que le calque et la représentation. — Cette double croyance d'ailleurs, dont nous avons nécessairement conscience, n'est et ne peut être pour l'esprit qui la voit, mais sans la regarder, qu'un de ces phénomènes que nous abandonnons, comme le sentiment de la vie, à l'observation naturelle, à la *syllepse*, et dont il nous suffit de nous faire une *notion*[98].

Les éléments qui entrent dans notre combinaison simple nous sont connus; il nous reste à découvrir les rapports par lesquels ces éléments s'unissent.

Nos trois idées d'abord enchaînent par des liens indissolubles, dans l'ensemble qu'elles constituent, la substance à la qualité. La substance et la qualité nous y sont présentées comme se pénétrant l'une l'autre, se complétant l'une par l'autre; là ce qui paraît est, et ce qui est paraît.

Toutefois, nos deux éléments ne se placent point dans le système qui les assemble sur un pied d'égalité parfaite. L'un des deux domine l'autre et se le subordonne. Au

rapport de compénétration, que nous avons constaté tout à l'heure, ajoutons un rapport de subordination.

Mais quel est l'élément qui commande, quel est l'élément qui obéit? Dans la nature des choses, dans le monde réel, c'est évidemment la substance qui mène le mode; le mode est le rayon, la substance est le centre auquel ce rayon s'attache et se suspend. Dans le monde intelligible, dans la sphère de la pensée, il en est tout autrement. Ce que l'entendement pose avant tout, ce qu'il établit comme sa base, c'est la qualité; la substance vient ensuite et s'y appuie; l'œil intellectuel saisit d'abord les surfaces, il ne pénètre que plus tard au cœur même des faits. La vérité en soi, la science absolue part probablement de la substance et de là monte au phénomène; la vérité relative, notre science à nous, pauvre et chétive qu'elle est, part du phénomène d'où elle descend dans les profondeurs que la substance habite. Pour le jugement, la qualité en première ligne; puis, sur le second plan, l'existence à laquelle cette qualité s'allie : *Dieu est*.

Abandonnée à elle-même, la conception ne nous offre qu'un sens indéfini : *Dieu avec être*, *Dieu être*, comme nous disons elliptiquement. La foi cependant s'y applique et en détermine la signification. La conception est la matière du jugement; la foi en est la forme. La croyance est-elle positive? la conception s'affirme : *Je suis*; négative? la conception se détruit elle-même en se posant : *Le Centaure n'est pas*. Si l'acte de foi qui touche la pensée est de ceux que l'esprit accorde sans restriction, sans réserve aux vérités évidentes, la forme que prendra le jugement sera nettement, franchement affirmative : *Vous êtes*; *J'ai*

été; Il sera. Si, au contraire, il y a, dans la faculté qui croit, de l'indécision, du doute, ce doute, cette indécision se projetteront sur le produit de la faculté qui pense; le jugement se fera sceptique, interrogatif; *L'espace est-il? La matière sera-t-elle? Régulus a-t-il existé?*

§. II. — *Des combinaisons intelligibles complexes.*

De même que trois de nos idées peuvent s'unir, et nous donner, en s'adjoignant une double croyance, ce que nous appelons une combinaison intelligible simple, de même plusieurs combinaisons simples, prises à leur tour comme éléments, peuvent se rapprocher et constituer ce que nous appelons une *combinaison intelligible complexe.*

La combinaison simple n'affecte qu'une forme, le jugement. Nous comptons au contraire deux sortes de combinaisons complexes.

Ici, je contemple successivement dans un objet quelconque, d'une part, son existence; d'une autre part, l'une de ses propriétés. Je m'affirme d'abord que cet objet existe; ensuite qu'il existe avec tel ou tel attribut, telle ou telle qualité. J'ai une combinaison de jugements qui décrivent le phénomène qu'ils ont en vue; j'ai une *description : L'homme est faible; Dieu est fort.* — Deux jugements sont nécessaires pour la formation de la combinaison descriptive; ces deux jugements, nous les trouvons sans effort dans les formules que nous venons de citer comme exemples: *Dieu est fort*, c'est-à-dire *Dieu est, La force existe; La force existe dans Dieu qui est.* Que si vous comptez dans une combinaison descriptive à côté

de ces deux jugements indispensables, un troisième, un quatrième jugement, c'est qu'alors au lieu d'une combinaison, vous en avez deux, trois, ou un plus grand nombre :

Fini dans sa nature, infini dans ses vœux
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux [29].

Là, trois idées m'étant données qui appartiennent toutes à un même ordre de phénomènes, aux êtres vivants et périssables, par exemple, mais qui représentent cette classe d'existences sous trois degrés divers de généralité, *homme, animal, mortel*, je construis avec ces trois idées trois jugements, comme disent nos logiques, ou pour parler plus exactement, trois combinaisons descriptives comprenant chacune deux jugements :

L'animal est mortel ;
L'homme est un animal ;
L'homme est mortèl.

Ces trois combinaisons arrêtées, je m'aperçois qu'elles ne restent pas séparées les unes des autres ; je les vois au contraire s'appeler, se rapprocher et s'unir. L'assemblage qui en résulte établit que ce qui est vrai de l'animal, c'est-à-dire du genre, est vrai de l'espèce, c'est-à-dire de l'homme. Dans d'autres circonstances, nous établissons que ce qui se dit de l'espèce, se dit par cela même des individus que l'espèce contient :

Tous les tyrans sont inquiets ;
Denys est un tyran ;
Donc il est inquiet.

Mais qu'elle identifie l'individu avec l'espèce ou l'espèce avec le genre, l'opération rationelle qui, dans les deux cas, déduit une idée d'une autre, c'est le *raisonnement*. Le raisonnement comprend nécessairement trois jugements ou plutôt trois combinaisons descriptives élémentaires ; il n'en comporte que trois. Lorsqu'une combinaison rationelle présente à l'analyse, outre les trois jugements descriptifs sans lesquels elle ne saurait être, un quatrième, un cinquième jugement du même ordre, il y faut voir, sous une forme abrégée, deux ou plusieurs raisonnements :

L'ambitieux a plus de désirs que de moyens pour les satisfaire ;
Celui qui a plus de désirs que de moyens pour les satisfaire est malheureux ;
Celui qui est malheureux est digne de pitié ;
Donc l'ambitieux est digne de pitié.

N'y a-t-il pas là deux combinaisons rationelles bien distinctes ?

PREMIÈRE COMBINAISON.

Tout homme qui a plus de désirs que de moyens pour les satisfaire est malheureux ;
Or l'ambitieux a plus de désirs que de moyens pour les satisfaire ;
Donc l'ambitieux est malheureux.

DEUXIÈME COMBINAISON.

Tout homme malheureux est digne de pitié ;
Or l'ambitieux est malheureux ;
Donc l'ambitieux est digne de pitié [100].

Le raisonnement d'ailleurs se reconnaît aisément sous

les symboles plus ou moins altérés que la langue lui impose : *Pierre marche à sa perte ;* il y a là une induction, c'est-à-dire une véritable combinaison rationelle dont la conclusion seule est exprimée :

> Tout homme qui prend cette route marche à sa perte;
> Pierre suit précisément cette direction ;
> Donc il se perd.

Ainsi en est-il de mille et mille autres tours, de ceux-ci, par exemple : *Le fait est tellement possible, qu'il est. Serez-vous plus digne de l'estime publique, parce que vous m'aurez grossièrement insulté? De ce que l'Europe a déjà vécu plus que Rome et la Grèce, n'en concluons pas qu'elle soit décrépite, épuisée ; qu'il ne lui reste plus qu'à mourir !*

Par quels rapports maintenant les deux combinaisons complexes que nous venons de signaler, unissent-elles les combinaisons élémentaires dont chacune d'elles est la somme ?

Dans la combinaison descriptive, la notion confuse de l'objet appelle à elle et se subordonne les idées que l'analyse y ajoute. *L'homme est faible.* Nous allons du concret à l'abstrait, du composé au simple, de l'obscurité à la clarté. Toute description est une définition[101].

Dans le raisonnement, nous partons de la combinaison la plus vaste pour arriver à la combinaison la plus étroite : Tel est le genre ; telle l'espèce ; tel par suite l'individu. Peut-être cependant ne faudrait-il voir ici qu'une habitude imprimée par le génie puissant d'Aristote à la pensée dont il s'est fait sur ce point le législateur, je dirais presque le despote. Peut-être au fond l'intelligence

qui raisonne pose-t-elle d'abord l'existence de l'individu, puis l'existence de l'espèce à laquelle l'individu se rattache, et enfin l'existence du genre auquel avec toute l'espèce l'individu appartient. Le plus étroit de ces trois cercles concentriques, l'individu, serait son point de départ; de là elle traverserait, avec l'individu qui la suit, le cercle déjà plus étendu dans lequel l'individu est enfermé, c'est-à-dire l'espèce, pour atteindre, toujours escortée de l'idée individuelle qui ne la quitte pas, la sphère la plus vaste, le genre auquel elle s'arrêterait:

En tant qu'individu, Pierre est pour la pensée tout ce qu'il est en réalité;
En tant qu'espèce, il est homme et pas davantage;
En tant que genre, il n'est plus que mortel.

Cette vue rapide de l'individu 1° comme individu, 2° comme appartenant à telle ou telle espèce, 3° comme constituant pour sa part et dans sa mesure tel ou tel genre, n'est-ce pas en effet tout le raisonnement?

CHAPITRE VIII.

DE L'EXPRESSION ARTIFICIELLE SOUS SON POINT DE VUE SYNTHÉTIQUE.

Nos idées, en s'unissant, nous donnent — en premier lieu, des combinaisons simples, qui ne contiennent que les éléments rigoureusement nécessaires pour constituer un ensemble intelligible ; — en second lieu, des combinaisons complexes, dans la composition desquelles deux ou plusieurs combinaisons simples peuvent entrer. Les mots qui figurent les idées nous donneront donc, en se rapprochant, — et des combinaisons simples, où l'analyse ne comptera que les signes indispensables à une organisation verbale qui ait un sens : *Je suis ;* — et des combinaisons complexes, formées de deux ou de plusieurs combinaisons simples : *Dieu est juste. Si l'âme est libre, elle est donc responsable.* La première de ces combinaisons matérielles répond au jugement dont elle est l'énoncé : c'est la *proposition;* les deux autres répondent, celle-là à la pensée descriptive, celle-ci à la pensée rationelle : j'appelle ces deux formules d'un nom commun, la *phrase.*

§. Ier. — *De la proposition.*

Si le jugement ne contient que trois idées, une idée de substance, une idée de qualité, une idée de rapport, la proposition ne contiendra que trois signes, un substantif, un qualificatif, un relatif. *Dieu avec être :* ces trois mots représentent toute la portion intellectuelle du jugement. Le verbe, je veux dire le substantif, dans sa pureté, dans sa simplicité, n'a qu'une forme, l'*infinitif*[102]. Mais parce que le jugement ajoute aux produits de l'intelligence un acte de foi qui les pénètre, la proposition prendra nécessairement le caractère de la croyance qui s'en empare, et elle s'empreindra, selon les circonstances, de confiance ou de défiance, de certitude ou d'indécision. De là ces formes *affirmatives*, *négatives*, *interrogatives* ou *dubitatives*, que le mode connu sous la dénomination si vague d'*indicatif* met à notre disposition : *Dieu est. Le Sphynx est-il ? La Chimère n'est pas.*

Nous reconnaissons dans la proposition, quant à ce qui concerne la croyance dont elle est frappée, les différents caractères que la croyance elle-même affecte, c'est-à-dire, l'affirmation, la négation, l'indécision, l'interrogation ; de ce côté probablement notre théorie, d'accord avec le présent et le passé, ne trouvera aucune résistance. Mais lorsque nous ne voulons reconnaître dans la même combinaison grammaticale, envisagée comme pure traduction de la pensée, que nos trois mots élémentaires, ne sommes-nous pas en opposition directe avec les grammairiens

de tous les pays, de tous les âges? et ne devons-nous pas nous attendre aux plus vives réclamations?

Quels sont, en effet, selon nos idéologues, les éléments dont, sous ce point de vue, la proposition est l'ensemble? Le premier venu d'entre eux (nous n'entendons point par là le moins capable et le moins digne) nous le dira pour tous. « Toutes les fois que nous portons un jugement, on peut distinguer la chose à laquelle nous pensons et la qualité que nous apercevons comme liée à cette chose. La chose à laquelle nous pensons se nomme le *sujet;* la qualité que nous apercevons comme liée à cette chose s'appelle l'*attribut*. Si je dis : *Victor est petit, Victor* est le sujet, car il est la chose à laquelle je pense; *petit* est l'attribut, car c'est la qualité que j'aperçois comme liée à Victor..... Outre l'idée d'une chose, et l'idée d'une qualité, tout jugement de notre esprit renferme encore l'idée de la réunion de cette chose avec cette qualité. Quand je juge en moi-même que Victor est petit, j'ai présentes à l'esprit l'idée d'une chose qui est *Victor*, et l'idée d'une qualité qui est la *petitesse;* mais ce n'est pas tout; j'ai encore l'idée de la réunion de cette chose avec cette qualité..... Dans *Victor est petit*, le mot *Victor* exprime la chose à laquelle je pense, c'est le sujet; le mot *petit* exprime la qualité que j'aperçois comme liée à cette chose, c'est l'*attribut;* le mot *est* exprime la liaison de la chose avec la qualité, l'existence du sujet avec l'attribut, ce mot.... se nomme le verbe.... Tout assemblage de mots composé d'un sujet, d'un attribut et d'un verbe se nomme *proposition*, et il n'y a point de proposition sans la réunion d'un sujet, d'un verbe et d'un attribut [103]. »

La proposition, comme on l'a toujours comprise, comme on la comprend encore aujourd'hui, accepte donc, pour son expression la plus vraie et la plus parfaite, cette formule, *Victor est petit*, et toutes celles qui lui ressemblent. Voyons où cette hypothèse nous conduit.

Et d'abord l'analyse qu'on nous présente de la formule proposée n'est-elle pas défectueuse et incomplète? Vous ne découvrez dans votre proposition-modèle, *Victor est petit*, que trois signes et par conséquent que trois idées! Comptons. Voici 1° une collection de qualités exprimée par le mot *Victor*; 2° une qualité abstraite exprimée par le mot *petit*; 3° l'idée d'existence exprimée par le mot *être*; 4° l'idée du rapport qui unit —, d'une part, l'existence à cette collection de qualités et à cette qualité abstraite, — d'une autre part, cette qualité abstraite et cette collection de qualités; idée exprimée par la terminaison que nous donnons ici au mot *être*, idée que n'exprimeraient pas les autres formes dont ce mot se revêt dans l'occasion, celles-ci, par exemple : *étions*, *fûtes*, *sont*.

Votre proposition qui prétend ne contenir que trois idées, que trois termes, en contient donc au moins quatre. Le jugement, tel que le suppose la traduction verbale que vous lui imposez, n'est donc plus la combinaison d'idées la plus étroite qui se puisse concevoir; ce n'est plus notre combinaison simple, un jugement proprement dit : c'est une de nos combinaisons complexes, c'est notre description. Or, toute combinaison de ce genre, toute description enferme en elle au moins deux combinaisons simples, c'est-à-dire deux jugements, *Victor existe*, *La petitesse existe*, que nous unissons, *La pe-*

titesse existe dans Victor qui existe, sous une forme abréviative, *Victor est petit*.

Non-seulement la décomposition habituelle de la formule prise généralement comme type de la proposition omet, ainsi que nous l'avons montré, quelques-uns des éléments que cette formule assemble; elle dénature encore ceux qu'elle y reconnaît.

Le sujet, pour nos grammairiens, c'est une collection de qualités qui s'appuie sur sa substance; ce n'est plus une de nos trois idées, c'est leur réunion; il y a en lui une idée de qualité, une idée de substance, une idée de rapport. Quelle différence alors faites-vous, sous le point de vue purement intellectuel, entre l'idée et le jugement?

Le sujet existe par lui-même et en lui-même; il représente suffisamment son existence propre. Quelle sera, dans cette hypothèse, la fonction du verbe? Le chargera-t-on de redire ce qui aura déjà été dit? En fera-t-on un terme oiseux, un écho inutile? Quand l'être, quand l'existence auront été une première fois introduits par le sujet dans la proposition, à quoi bon les y introduire une seconde fois à l'aide d'un autre terme? Ce que les mots *être*, *exister*, exprimeront réellement, essentiellement, ce ne sera donc plus l'existence, ce ne sera plus l'être! Voilà bien la langue en effet qui est donnée à l'homme, non pour peindre sa pensée, mais pour la déguiser!

Reculez-vous devant une pareille monstruosité? Voulez-vous que le verbe exprime et l'existence et le lien qui unit l'attribut au sujet? Comment alors rendrez-vous raison de nos propositions négatives? *Le Centaure n'est pas*. Le Centaure, comme sujet de la proposition, contient en

lui l'existence, d'après votre théorie : mais ce que le sujet affirme, le reste de la phrase va bientôt le nier ; et vous entassez, dans un ensemble impossible, le oui et le non, le pour et le contre, l'être et le néant !

On ne se rend donc que fort inexactement, avec l'hypothèse universellement reçue, compte de ces prétendues propositions : *Victor est petit ; Dieu est sage*. Mais comment, avec la même théorie, s'expliquer ces formules qui ont bien aussi la prétention d'énoncer un jugement ; et dans lesquelles par conséquent il faut reconnaître des propositions complètes, à coup sûr, quelles qu'elles soient du reste : *Je suis*, *Dieu est ?* Comment découvrir, dans les combinaisons de ce genre, le sujet, le verbe et l'attribut qu'on s'est imposé l'obligation de nous montrer partout ? Je trouve ici le sujet, *Dieu ;* j'y trouve le verbe, *est ;* mais l'attribut, je l'y cherche inutilement. Ceux qui, pour l'y appeler, ne craignent pas de lire dans la formule : *Dieu est*, celle-ci : *Dieu est étant*, comme nous lisons tous *Dieu est aimant*, dans *Dieu aime*, ne font qu'établir, par ce grossier pléonasme, la vanité de leur prétention. Est-ce à dire que cette formule n'ait réellement que deux idées à produire, et qu'elle en soit réduite aux deux termes qui s'y déploient ? Nullement. Outre l'idée de Dieu, celle de l'existence et celle du rapport qui unit l'existence aux attributs divins, l'analyse y démêle encore et la notion du temps, et la notion de la durée présente et celle du rapport que nous percevons entre le temps et Dieu ; mais elle n'y voit point l'idée que le signe *étant* se chargerait de rendre ; elle ne saurait l'y voir. N'est-ce pas un attribut, c'est-à-dire probablement une qualité, que ce mot vien-

drait ici traduire? Or ce mot, quand nous le réduisons à sa valeur propre, à sa signification spéciale, est précisément destiné, il est exclusivement consacré à représenter le fait que toutes les intelligences opposent à la qualité, je veux dire l'existence. On ne pouvait pas plus mal tomber.

Revenons-en à notre décomposition du jugement, et à son expression la moins infidèle. Notre jugement comprend une idée de qualité, une idée de substance et une idée de rapport; l'énoncé du jugement ne contiendra qu'un qualificatif, un substantif et un relatif (dans le sens étroit que nous donnons à chacun de ces termes); or les formules : *Je suis*, *Dieu est*, sont celles qui représentent le plus purement les trois signes que doit réunir et combiner l'énoncé du jugement; l'idée de qualité s'y trouve figurée par le mot *Dieu;* les idées de substance et de rapport y sont exprimées, l'une par la racine du mot *être*, l'autre par sa terminaison. C'est donc dans ces formules que, jusqu'à nouvel ordre, la grammaire philosophique doit voir et verra le symbole le moins imparfait de la proposition véritable; et loin de ramener ces formules à celles auxquelles habituellement on les assimile, c'est à elles qu'il faut ramener et assimiler toutes les autres. Ce n'est pas *Dieu est étant* que nous chercherons dans *Dieu est;* c'est *Dieu est*, c'est *L'amour est*, c'est *L'amour est en Dieu qui est*, que nous verrons dans *Dieu aime*.

Nous avons cherché patiemment et distingué, sous les formes qui les confondent, les principaux éléments de la proposition. Quant aux rapports qui unissent ou doivent unir ces éléments entre eux, nous les connaissons par

avance ; en passant ici des idées aux mots, notre analyse retrouve le même ordre et la même marche. Dans la combinaison intellectuelle, dans le jugement, l'idée de qualité se montre la première ; celle qui apparaît la dernière est l'idée de substance ; entre ces deux idées extrêmes se pose l'idée qui en exprime le rapport : dans la combinaison verbale, nous aurons d'abord un qualificatif ; puis un relatif viendra ; le tout se terminera par un substantif. Tel est le droit. Le fait n'en est point là encore. Pour que nos trois éléments matériels prennent ainsi et occupent leurs places respectives, il faut auparavant que la nomenclature obtienne dans son domaine ce que l'idéologie a obtenu dans le sien ; il faut que nous ayons des expressions distinctes pour traduire des idées qui désormais ne se confondront plus. Jusque-là et avec les matériaux dont elle dispose, la proposition ébauchera de son mieux ce que peut-être un jour il lui sera donné de parfaire. Puisqu'elle n'a que deux termes pour rendre ses trois conceptions, elle commencera son système par celui des deux qui exprime l'idée de qualité, par le qualificatif ; elle le terminera par celui des deux qui exprime à la fois l'idée de relation et celle de substance, par ce symbole ambigu qui n'est précisément ni un relatif, ni un substantif, parce qu'il est confusément l'un et l'autre. Les formules réelles qui, sous ce point de vue, s'écartent le moins de notre idéal, ce sont encore celles qui, sous un autre rapport, nous ont paru se tenir le plus près de leur type : *Je suis*, *Dieu est*.

§. II. — *De la phrase.*

Tout comme la proposition répond à la combinaison intelligible simple, la phrase répond aux combinaisons intelligibles complexes.

Deux combinaisons intelligibles complexes, la combinaison descriptive et la combinaison rationelle ; deux sortes de phrases par conséquent, la phrase descriptive et la phrase rationelle. La phrase descriptive, c'est la proposition des logiciens ; la phrase rationelle, c'est le *syllogisme.*

Nous avons compté plus haut les éléments dont se composent la description et le raisonnement. Nous avons déterminé les rapports par lesquels s'unissent dans chacune de ces combinaisons les idées qui s'y rencontrent. — Soient et sont par cela même comptés les éléments dont se composent la phrase descriptive et le syllogisme ; soient et sont déterminés les rapports par lesquels s'unissent dans de ces phrases les termes qui doivent y figurer.

Les combinaisons élémentaires connues, nous n'avons pas à nous enquérir de ces vastes combinaisons, qui ne sont plus des phrases, mais des discours. La philosophie, en toute chose, ne touche que les sommités, n'éclaire que les principes. Remarquons seulement en passant que c'est pour les besoins du discours, qui souvent combine dans un tout en apparence indivisible, dans la *période*, plusieurs de nos phrases descriptives et rationelles, que nos verbes ont successivement acquis ces modes accessoires, l'*impératif*, le *subjonctif*, l'*optatif*, qui expriment tou-

jours la subordination de la proposition dont ils font partie à quelque proposition, soit exprimée, soit sous-entendue, où se remarque le mode principal, l'indicatif. *Je veux qu'il vienne. Abeat proditor*, j'ordonne que le traître s'éloigne. Τιμῷτο ὁ ἄνθρωπος ὁ δίκαιος, je souhaite que l'homme juste soit honoré [104].

C'est encore afin de marquer par un signe visible les rapports qui enchaînent les différents membres de la période, que nous avons imaginé — pour l'oreille, cette accentuation musicale qui cadence la parole et la divise en couplets avec lesquels elle part, marche, se suspend et s'arrête; — pour l'œil, cette ponctuation qui n'est rien autre chose que l'accent musical écrit et noté [105]. Nos combinaisons logiques se déterminent suffisamment par elles-mêmes; leur forme régulière, parfaitement dessinée, ne laisse aucune incertitude sur leurs limites et leurs contours; mais dans ces combinaisons littéraires, d'une étendue indéfinie, dont la volonté assemble et dispose plus ou moins arbitrairement les données élémentaires, il était bon que quelque indice frappant vînt nous dire nettement comme le disent à leurs lecteurs les copistes du moyen-âge : Ici la phrase commence (*hic liber incipit*), (*hic explicit*) ici elle finit.

Sur ce point, d'ailleurs, comme sur tant d'autres, nos langues sont loin d'offrir, dans toute leur pureté, au principe organisateur qui les réclame, les matériaux utiles à ses constructions; et notre syntaxe, nécessairement imparfaite, traversera encore mille et mille formes provisoires, avant d'arriver à cette forme parfaite, définitive à laquelle elle aspire, et dans laquelle enfin elle se reposera.

CHAPITRE IX.

ORIGINE DU LANGAGE.

Le langage nous est suffisamment connu dans sa nature ; un mot maintenant sur son origine.

D'où sortent les systèmes de signes dont la pensée se sert pour se produire? Quel en est le premier, le véritable père? Est-ce l'homme ; est-ce Dieu?

« Ce n'est pas l'homme, nous crient les théologiens et avec eux quelques philosophes dont l'indépendance ne saurait être contestée [106]. L'homme est un animal essentiellement social. La société est née le jour même où l'espèce humaine apparut sur la terre. Or, il n'y a pas de société sans langage. Nos premiers parents reçurent donc en naissant de la providence divine, avec les autres conditions utiles au commerce qui devait s'établir entre eux, les moyens de communication sans lesquels leur destination eût été manquée [107]. — Il était impossible, en effet, que l'homme débutât, à son entrée dans la vie, par la découverte, par l'invention d'une semblable merveille. Une langue est un chef-d'œuvre, que l'intelligence la plus heureusement douée, mais réduite à ses forces natives,

ne parviendrait jamais à concevoir, ni par conséquent à former [108]. — La parole, d'ailleurs, qui attache arbitrairement telle ou telle idée à tel ou tel symbole matériel, ne suppose-t-elle pas, entre les membres de la société qui en use une convention expresse, et comment, sans un langage préalable, s'entendre ainsi et se concerter [109]? — D'où il résulte qu'à l'origine des âges une langue toute faite nous a été donnée, dont celles qui l'ont suivie ne sont et ne peuvent être que des altérations et des transformations [110]! »

Que les innombrables dialectes successivement ou simultanément parlés, depuis l'apparition de l'homme en ce monde, dans les diverses contrées où il lui a été permis de s'établir, descendent tous d'une langue primitive qui en serait la mère, c'est une question que l'expérience essaie en vain de résoudre. Les analogies que la philologie croit saisir entre les idiomes dont l'accès ne lui est pas interdit sont évidemment trop restreintes; elles s'expliquent par trop de causes différentes de celle qu'on leur assigne [111], pour que la thèse à l'appui de laquelle on les invoque en tire un argument péremptoire. En supposant même à ces rapports une portée plus étendue, une signification plus précise, en admettant qu'on en inférât légitimement la parenté, la filiation des dialectes connus, ne faudrait-il pas toujours convenir que plus d'une langue a passé dont aucun souvenir ne nous reste? et ces tombes à jamais fermées n'élèvent-elles pas quelque sourde protestation contre les téméraires conjectures qui en prétendent pénétrer les secrets? — L'induction psychologique est-elle sur ce point plus heureuse que l'érudition? Sans doute, nous sommes

voués à la société, et nous avons reçu en même temps que l'existence tout ce que réclamait de nous l'état auquel nous étions appelés. Mais ne nous exagérons par les exigences de notre condition primitive. N'agrandissons pas outre mesure, par un anachronisme grossier, le cercle des relations que devaient soutenir entre eux les membres de la cité naissante ; ne confondons pas l'enfance des peuples avec leur maturité. Lorsque l'homme sortit des mains de Dieu pour occuper, dans l'ordre de la création, la place qui lui était marquée, à l'instant même des liens étroits l'attachèrent à tout ce qui l'entourait. Ce ne fut pas seulement avec les êtres qui sentaient, qui pensaient, qui aimaient comme lui, mais avec la nature entière, vivante ou morte, qu'il forma alliance. Cette alliance, d'ailleurs, tout extérieure, toute superficielle, ne pouvait faire aucune différence entre la personne et la chose, entre la matière et l'esprit. L'homme, en entrant dans la vie, n'eut donc pas plus besoin d'un langage quelconque pour s'unir à ses semblables, de cette union qui était alors possible, qu'il n'en a besoin aujourd'hui encore pour se mettre en rapport avec l'eau que roule le fleuve, le fruit qui pend à l'arbre, la montagne qu'il lui faut gravir. — Cependant, après avoir identifié un moment les existences les plus diverses, il en vint rapidement à distinguer ce que primitivement il avait confondu. Son regard qui d'abord s'était arrêté à l'enveloppe humaine soupçonna bientôt et alla chercher l'âme au-delà du corps. Des relations nouvelles s'établirent. Quelques signes naturels comblèrent l'intervalle qui séparait les intelligences, et la première langue naquit.

Informe, comme la pensée qu'il avait à traduire, ce langage, loin d'offrir dans sa composition des indices frappants d'une grande puissance intellectuelle, dénonçait au contraire, par les mille défectuosités dont il était entaché, la faiblesse et l'impuissance du génie qui l'enfantait; et pour qui se représentera sans prévention ces ébauches grossières dont, grâce au travail des siècles, nos idiomes actuels sont sortis, nous ne craignons pas de l'affirmer, il n'y aura pas la contradiction la plus légère entre le produit et l'agent producteur, entre l'effet et la cause. — Quoi donc? une convention tacite ne suffisait-elle pas à sanctionner la signification que les symboles naturels et les signes artificiels qui peu à peu s'y ajoutèrent prenaient pour ainsi dire d'eux-mêmes; et la parole était-elle plus nécessaire à ceux qui instituèrent la parole, que le marteau et la hache à ceux qui inventèrent la hache et le marteau?

Les objections qu'on élève contre la philosophie qui rapporte à l'homme l'invention du langage sont donc facilement levées. Celles que susciteraient les doctrines qui en attribuent l'institution à la toute puissance divine, n'inquiéteraient-elles pas plus sérieusement la raison? C'est de Dieu, dites-vous, que nous tenons notre première langue : comment expliquer ce présent fait à la créature par le Créateur? De deux choses l'une : — ou nous avons reçu en naissant avec nos connaissances les signes propres à les exprimer; et alors il faut admettre qu'antérieurement à toute expérience, nous savions ce que l'expérience, c'est-à-dire un rapport actuel de l'intelligence avec son objet, peut seule nous apprendre; qu'avant d'avoir vu cet

arbre, nous en avions et l'idée, et qui plus est le nom ; — ou bien qu'aux premiers jours du monde, le Père suprême, comme le Mentor de l'Odyssée, accompagnait sous une forme visible l'homme encore enfant dans la vie, et lui nommait, à mesure qu'ils tombaient sous son regard, les différents phénomènes soit de l'ordre physique, soit de l'ordre intellectuel et moral. De ces deux hypothèses, la première est un non-sens; nos facultés sont innées sans doute; mais leur exercice et les modifications qui en résultent, évidemment ne le sont point [112]. Quant à la seconde (*Deus ex machina*), quelqu'attrayante qu'elle soit pour l'imagination, elle est de celles dont on a trop abusé pour que la science l'accueille à la légère. Ne recourons au surnaturel que là où le naturel nous abandonne. De deux explications qui supposent, l'une l'action régulière des lois auxquelles l'univers est soumis, l'autre leur suspension momentanée, c'est celle-là que la réflexion accepte. Ne multiplions ni les êtres, ni les miracles, sans une invincible nécessité [113].

En général, ceux qui repoussent l'origine humaine du langage sont les héritiers directs de ceux qui ont repoussé si longtemps l'astronomie nouvelle; leurs arguments tiennent à un ordre d'intérêts et d'idées, avec lesquels la science n'a rien à voir [114].

Comme toutes les facultés dont nous sommes munis, la faculté de parler vient de Dieu; comme tous les produits que ces instruments nous donnent, la parole vient de l'homme. En vient-elle fatalement, inévitablement? Est-ce là une de ces fonctions qui s'accomplissent en nous et par nous, mais malgré nous? Si nous en croyons l'Alle-

magne, la pensée et le son qui l'exprime sont tellement unis qu'ils ne peuvent aller et ne vont jamais l'un sans l'autre; dès que l'esprit pense, la bouche articule; incomplète, informe par elle-même, l'idée ne s'achève, ne se détermine qu'en se nommant; la parole est à la faculté de penser, ce que l'oreille est à la faculté d'entendre, l'œil à la faculté de voir, ou plutôt, comme le corps et l'âme, la parole et la pensée ne sont qu'un[115].

Protestons d'abord, au nom de la philosophie spiritualiste à laquelle nous appartenons, contre le panthéisme écrit en toutes lettres dans la doctrine que nous venons d'indiquer[116]. Il n'est pas vrai que le moral et le physique de l'homme soient deux points de vue différents d'une seule et même substance, d'un seul et même être. L'âme se distingue profondément du corps.

L'âme, c'est l'homme lui-même, c'est l'homme tout entier. Le corps n'est qu'un organe dont nos premiers développements réclamaient momentanément le concours, mais qu'un jour ou un autre, après nous en être servis comme d'un moyen, nous repousserons enfin comme un obstacle. La cité céleste qui nous attend et pour laquelle les cités de la terre nous préparent ne connaît pas la matière; le royaume de Dieu, c'est le royaume de l'esprit.

N'attachons donc pas par d'indissolubles liens la vie de l'âme à l'existence du corps. Ne condamnons pas nos facultés intellectuelles et morales à traîner éternellement la lourde chaîne des sens. Ne faisons pas d'une condition passagère de notre éducation une de ces lois irrévocables qui tiennent à l'essence même des choses et ne peuvent périr qu'avec elles.

En soi et au fond, pour que la pensée apparaisse, quelles données la raison demande-t-elle? Voici, d'un côté, une faculté capable de connaître; de l'autre, un objet propre à être connu; un rapport s'établit entre cette faculté et cet objet. Que vous faut-il de plus? L'intelligence perçoit le phénomène qui tombe dans le champ de sa vision; elle s'en forme par cela même une notion telle quelle. La pensée est là, j'imagine. Mais le langage, je ne songe pas à l'y chercher!

On l'a dit avec beaucoup de sens: la parole n'est pas une fonction de l'individu; elle est, comme le sexe, une fonction de l'espèce [117]. Supposez l'homme isolé; le langage serait un hors d'œuvre; il ne serait pas. En est-il ainsi de la pensée? On ne parle qu'à deux; mais ne peut-on pas penser seul? Est-ce que Dieu ne pense point?

La parole est une fonction intermittente, comme le besoin auquel elle répond : la pensée tient par plus de points à l'existence; aussi ne se suspend-elle, ne s'interrompt elle jamais. Je conçois la vie sans le langage; sans la pensée, je ne la conçois pas!

Mais, en fait, la pensée n'est-elle pas toujours unie à la parole? Parler, n'est-ce pas penser tout haut et pour les autres? Penser, n'est-ce pas se parler à soi-même tout bas [118]? On pense sa parole, comme on parle sa pensée [119]; ces choses ne se séparent point.

Admettons qu'en effet, dans l'état actuel du monde, il n'y ait pas de pensée sans parole intérieure ou extérieure; en faudrait-il conclure qu'il en a toujours été ainsi? Le présent nous donnerait-il légitimement le passé? Ignorons-nous donc la toute-puissance de l'éducation et de l'habi-

tude sur nos développements physiques et spirituels? Dès nos premières années, nous sommes exercés à nommer les objets en même temps que nous apprenons à les connaître; l'idée et le mot nous sont simultanément enseignés. Il nous importe d'ailleurs au plus haut degré de retenir le signe qui nous fera comprendre et qui seul nous mènera au but vers lequel nous tendons. Ce n'est pas à l'idée que je puis m'être formée de l'aliment qui me rassasie, de la boisson qui me désaltère, mais bien aux symboles qui expriment ces idées, que je devrai, à cet âge où je ne me suffis point à moi-même, la satisfaction des appétits dont je suis tourmenté. Il est tout simple que j'enchaîne étroitement, à cette époque, la pensée et la parole qui l'extériorise : de jour en jour cette union prend plus de consistance; et d'artificiel qu'il était au début, notre procédé, grâce à l'usage, est en quelque sorte devenu naturel. Plus tard, lorsque l'écriture fut découverte (l'écriture dont je m'étonne qu'on ne nous conteste pas aussi l'invention), les esprits cultivés qui se familiarisèrent avec cet art nouveau ne s'en tinrent pas à l'association vulgaire de l'idée et du signe parlé qui la représentait; le signe écrit vint s'y adjoindre, et la notion prit un double corps. Un mandarin probablement ne pense pas plus avec la langue qu'il articule qu'avec celle qu'il peint [120], et nos lettrés européens prononcent-ils un mot sans le lire, c'est-à-dire, sans l'écrire intérieurement? Essayez, vous qui voulez bien méditer avec moi sur ces graves matières, de penser le nom de *Socrate* et de ne pas vous figurer les sept caractères dont ce nom écrit se compose, dans l'ordre où en l'écrivant vous les disposeriez! Nous pensons donc aussi notre

écriture, comme nous écrivons notre pensée ; en conclura-t-on que la pensée et l'écriture ne sont qu'une seule et même chose, et que l'homme ne pense que parce qu'il écrit ?

Mais est-il bien vrai qu'aujourd'hui même nous ne surprenions pas quelquefois la pensée dans sa pureté, dans sa nudité, sans avoir, pour aller jusqu'à elle, à soulever le voile qui habituellement la couvre? — A chaque instant, le mot que mon idée appelle lui échappe ; l'idée est là qui attend son symbole ; ce symbole ne lui est donc pas indissolublement uni [121]. — Ne nous arrive-t-il pas fréquemment, lorsque nous faisons effort pour traduire exactement notre pensée, de murmurer contre l'impuissance des termes que nos langues mettent à notre disposition? Ne sentons-nous pas qu'une portion de l'idée que nous avions à rendre demeure inexprimée au fond de notre intelligence, d'où il n'a pas été donné à son expression de la tirer tout entière [122]? — Comment, si l'idée et le signe ne se séparent point, prenons-nous un nom pour un autre? Qu'est-ce que la propriété et l'impropriété de l'expression? — Non : ce n'est pas une seule et même opération qui, dans la sphère de la nature ou dans celle des arts, découvre un élément nouveau, une combinaison nouvelle, et qui frappe le signe sous lequel l'idée que nous avons acquise se produira et circulera [123].

L'idée se conçoit donc et s'observe, dans plus d'une circonstance, abstraction faite et indépendamment de toute espèce de symbole. A plus forte raison la concevrons-nous et pourrons-nous l'observer séparée de telle ou telle classe particulière de signes, du cri naturel, par exemple, et de

la voix. L'écriture hiéroglyphique, qui peint directement la pensée sans se préoccuper de son expression auriculaire, démontre assez, ce nous semble, la vérité de notre assertion, et n'est-ce pas quelque chose d'étrange que cette identification absolue du son et de l'idée à une époque où la langue inventée pour les malheureux auxquels la parole a été refusée s'est élevée à un si haut degré de perfection?

Souvent, pour ruiner un principe, il ne faut que lui faire ou lui laisser rendre quelques-unes de ses conséquences. Si l'animal, nous dit intrépidement Becker, ne parle pas sa pensée comme l'homme, c'est que l'homme seul pense, c'est que l'animal ne pense point [124]!

Le langage, n'est-ce pas une monnaie dont la pensée est la valeur, dont le son est le signe sensible? L'or, en tant que métal, peut préexister à l'idée de valeur; en tant que monnaie, il en suppose la préexistence. Le son peut être avant la pensée, comme son, comme phénomène physique; comme signe, comme expression d'un phénomène intellectuel, n'en suppose-t-il pas l'antériorité?

Point de combinaison sans l'existence préalable, indépendante, des éléments qu'elle assemble! Le langage réunira-t-il, pour les combiner, le son et la pensée, si préalablement la pensée et le son n'existent pas séparés?

Avant de parler, l'homme pense et crie; il pense et crie sans soupçonner le rapport qu'il peut établir un jour, qu'il établira bientôt entre ces deux phénomènes. Le cri primitif de l'enfant qui souffre n'a pas plus de sens, il ne constitue pas plus un langage, que le cri de l'arbre qui éclate, de l'essieu qui se rompt.

Cependant l'enfant remarque, il ne peut pas ne pas remarquer l'union instituée par la nature entre telle ou telle affection qu'intérieurement il éprouve, et tel ou tel ébranlement de ses organes; entre le plaisir dont il jouit, par exemple, et l'accent que dans une circonstance de ce genre prend involontairement sa voix. Cette observation, il ne la fait pas seulement sur lui-même; il la fait encore sur ceux qui l'entourent. Tel ou tel mouvement corporel lui apparaît comme lié chez eux à telle ou telle disposition volontaire dont l'explosion lui est bonne ou mauvaise; il reconnaît à des indices certains la pitié et la colère, la haine et l'amour. Mais tout cela est appris. L'école écossaise nous prête ici une faculté interprétative qui d'elle-même, sans éducation, indépendamment de toute expérience, découvrirait à la première vue, dans la voix, dans le geste, dans le regard, les sentiments, les pensées, les affections de l'âme [125]. C'est une pure fiction. Ici comme partout, nous percevons ce qui est perceptible; nous induisons le reste. Si j'ai perçu directement chez moi la douleur et le cri qu'elle m'arrache, il me suffit de percevoir chez vous un cri analogue à celui qui m'aura échappé; je vous placerai, par une induction nécessaire, dans l'état de souffrance où j'étais précédemment moi-même. Votre geste, au contraire, votre attitude me sont-ils complètement inconnus? J'attends, pour leur donner un sens, que quelque complément leur soit ajouté qui en précise la valeur, qui en détermine la portée. Après vous être ainsi posé devant moi, vous me caressez? désormais cette pose m'indiquera la bienveillance; vous me frappez? j'y reconnaîtrai la menace. Nous ne parvenons pas autre-

ment à voir l'effet dans la cause, l'absent dans le présent, ce qui sera dans ce qui est.

Le langage n'est pas là encore. Un mouvement organique s'associe fatalement chez nous à tel ou tel développement spirituel; nous l'avons remarqué; mais nous ne tirons aucun parti de notre expérience; comme par le passé, nous abandonnons cette association à la nature qui la produit seule, et sans que notre personnalité y prenne la moindre part; nous continuons à mettre notre âme dans notre voix qui la révèle, de même que le fruit se met dans la fleur qui l'annonce, le tonnerre dans l'éclair qui le prédit. Qu'importe que nous sachions ce qui se fait, si notre savoir est stérile, si les choses restent après, et sans modification aucune, ce qu'auparavant elles étaient? Cette révélation de l'intérieur par l'extérieur est un indice, un indice qui a la conscience de lui-même; elle n'est pas un signe. Que la volonté intervienne; qu'elle s'empare de l'opération naturelle! Une intention qui nous est propre pénètre le phénomène. Il n'ira plus, comme autrefois, où l'emportait la nature; c'est de nous que lui viendra la direction qu'il va suivre; nous avons nettement déterminé la fin dont il sera le moyen. Forts de cette invincible croyance, que tous les hommes, dans des circonstances identiques, sentent et pensent de même; que nos semblables par conséquent savent ce que nous savons, comprennent ce que nous comprenons, nous imprimons librement à notre organisation un de ces mouvements dont s'accompagnait naturellement telle ou telle affection de l'âme; et cela, avec l'intention formelle d'éveiller dans une intelligence étrangère, à laquelle s'ouvre la nôtre, l'idée que nous y at-

tachons. Le symbole alors se transforme; marqué de cette empreinte humaine, l'indice est devenu une véritable parole. Le langage naturel est constitué. Ces fondements une fois assis, l'édifice s'élèvera peu à peu, et sans qu'aucune difficulté sérieuse arrête le travail des âges. Du cri primitif plus ou moins arbitrairement brisé et modifié, naissent des sons distincts que nos premières idées, pour s'exprimer, se partagent entre elles. Bientôt ces sons élémentaires se combinent sous mille influences diverses, et une source intarissable de symboles est ouverte à la pensée. L'intelligence cependant y puise à pleines mains, et les langues se forment, plus ou moins semblables, plus ou moins diverses, selon que les circonstances au milieu desquelles elles se produisent se ressemblent ou diffèrent. Au début et à la base, ici comme partout, l'uniformité avec et par la nature; plus tard, et pour couronner l'œuvre, la variété avec et par la liberté!

CHAPITRE X.

MARCHE PROGRESSIVE DU LANGAGE.

L'homme, et tout ce qui en procède, naît petit, mais pour grandir; débute par l'imperfection la plus grossière, mais pour s'élever à cette perfection relative qu'il lui est donné d'atteindre.

A peine sortons-nous des mains du créateur, nous nous sentons emportés par une irrésistible tendance vers ces hauteurs que nous découvrons du fond de la vallée. Nous nous traînons d'abord, puis nous marchons d'un pas de plus en plus rapide au but qui nous est marqué.

Cependant, à mesure que nous avançons, le terme désiré s'éloigne. La victoire que nous venons de gagner n'est point le signal du repos, c'est la condition d'un nouveau combat. Une fois lancée dans la carrière, l'humanité ne s'arrête plus. Courage, courage, nous crie d'heure en heure la voix divine qui nous presse. Accroissez par votre propre travail l'héritage que vous a légué le travail des siècles. Vous récoltez aujourd'hui ce que vos pères ont semé; semez à votre tour pour que vos neveux récoltent; le passé vous a engendré; engendrez l'avenir!

La philosophie antique a calomnié, ne la pouvant comprendre, l'insatiabilité des désirs. Plus éclairée et mieux renseignée, la sagesse moderne y voit un infaillible indice de notre destinée terrestre. Substituons à la poursuite infatigable des jouissances matérielles, le besoin continuel, illimité de notre perfectionnement intellectuel et moral; Tantale n'est plus le symbole du crime et de la folie; c'est l'image de l'homme remplissant sa mission; c'est l'emblême de la plus éclatante vertu!

Quelle que soit la sphère dans laquelle le génie s'agite, industrielle ou artistique, scientifique ou religieuse, morale ou utilitaire, il en déplace, il en recule les limites. Sur aucun point, l'humanité n'est parvenue au faîte. Les doctrines à courte vue, qui prennent leur horizon pour les bornes du monde, ne soupçonnent pas l'infini au sein duquel elles nagent et se perdent. Laissons l'aveugle nier la lumière, le paralytique nier le mouvement, et poursuivons, dans toutes les directions, nos glorieuses conquêtes!

Ainsi que les autres produits de l'activité humaine, la science en est à ses premiers pas; d'hier seulement elle commence à établir quelques axiomes, à fixer quelques lois de la nature et de l'homme. Plus elle découvre, plus elle reconnaît combien il lui reste à apprendre; telle qu'elle est aujourd'hui, la science, c'est une savante ignorance, une ignorance qui se sait. Mais en même temps que la pensée constate sa pauvreté et sa faiblesse, elle pressent tout ce qu'elle peut acquérir, par l'exercice, en force et en richesse; et ce qu'elle conçoit, elle le veut.

Telle est la pensée, tel sera le langage. Nécessairement imparfait comme la chose signifiée, le signe tend après et avec elle à la perfection qui lui est propre. Quand l'intelligence est à l'étroit sous les symboles qui l'enveloppent, ces symboles s'élargissent; si l'idée se voit dénaturée, faussée par le mot qui l'interprète, le mot, pour la peindre avec plus d'exactitude, se retrempera bientôt et se redressera.

Ce progrès se réalise de lui-même. Que nous le voulions ou non, les destinées s'accomplissent. La liberté toutefois mêle son action propre au mouvement qui l'emporte, et notre intervention, plus ou moins intelligente, peut utilement seconder, ou contrarier malheureusement l'impulsion qui nous est donnée.

Or, si nous avons à cœur de venir sciemment en aide, au lieu de lui faire imprudemment obstacle, au développement régulier de nos langues, une étude préalable de leurs défauts et des qualités qu'il nous importe d'y substituer nous est indispensable; nous fixerons le terme vers lequel elles s'avancent, et nous reconnaîtrons les voies que pour y tendre elles auront à parcourir.

En quoi donc consiste la perfection du langage? et par quel travail irons-nous de ce qui est à ce qui doit être?

§. Ier. — *Marche progressive du langage naturel.*

En tant que naturelle, la pensée, sous le point de vue particulier qui en ce moment nous occupe [126] est parfaite, de cette perfection du moins que notre état actuel comporte. Que trouver à reprendre dans ce regard rapide qui

nous donne, avec une autorité contre laquelle nous ne réclamons jamais, et notre propre existence, et celle des objets dont nous sommes entourés? Que reprocher à ces jugements concrets, irréfléchis, fondements inébranlables sur lesquels s'appuieront plus tard toutes les vérités abstraites, réfléchies qui leur succèderont? — Ces formes, d'ailleurs, qu'affectent nos connaissances primitives, ne sont pas de celles qu'il nous soit permis d'atteindre et de modifier; telles l'intelligence nous les offre, telles il nous les faut subir.

Le symbole, attaché par la nature à la pensée ainsi faite, nous présente les mêmes caractères, soutient avec nous les mêmes rapports. Comment perfectionner le sourire, les larmes, ce cri que jette la joie, ces sanglots que pousse la douleur? Et quand nous supposerions ce perfectionnement possible, est-ce d'une main humaine que nous devrions l'attendre?

Tant que le symbole naturel reste ce qu'il est à l'origine, une explosion purement instinctive et à laquelle nous n'imposons aucune signification, il nous échappe par cela même, et l'art n'a sur lui aucun droit. Mais aussitôt que nous nous en emparons, et que nous l'associons à une modification intellectuelle dont nous le constituons l'interprète, aussitôt une transformation s'y opère; l'indice devient un signe. L'homme se montre, et, à sa suite, l'inexpérience d'abord avec ses faiblesses, son désordre, ses tâtonnements, ses erreurs; puis l'expérience avec ses méthodes puissantes, sa marche régulière et sûre, ses procédés réparateurs. Dans ce qu'il a d'humain, le langage naturel est nécessairement imparfait, et nécessairement perfectible.

L'emploi réfléchi et calculé des symboles naturels sera ce qu'il doit être, s'il fait, comme on dit, illusion. Votre voix, votre front, votre attitude corporelle rendent-ils le sentiment, l'émotion, la pensée qu'ils prétendent traduire avec tant de pureté et de fidélité, que je vous suppose irrésistiblement dans la situation intellectuelle et morale dont ils m'entretiennent? Votre expression est parfaite; l'art n'a ici d'autre but que de retrouver la nature, ou ce que nous prenons généralement pour elle.

Trop souvent ce but est manqué. — Tantôt la copie exagère le modèle; elle en grossit les tons, elle en force les couleurs. — Tantôt, au contraire, notre imitation affaiblit, affadit, décolore. — Reproduisons-nous avec bonheur le symbole que nous avions en vue? nous lui assignerons dans l'ensemble où il figurera une place qui n'est pas la sienne; c'est sur ce mot que ma voix devait peser; elle appuiera sur cet autre! — Parfois notre choix s'égare, et nous accouplons violemment à une affection dont le symbole propre nous échappe, un signe qui lui est étranger. — Ces infidélités plus ou moins graves tiennent, dans certaines circonstances, à notre condition matérielle, et il y aurait quelque injustice à en faire retomber sur notre légèreté ou notre maladresse toute la responsabilité. La figure humaine est destinée à produire extérieurement toutes nos émotions intérieures. Mobile, comme l'âme qu'elle représente, elle exprimera successivement les passions les plus diverses : l'amour et la haine, l'espérance et le désespoir, la confiance et la crainte s'y réfléchiront tour à tour. Cependant le sentiment qui vient d'y graver son image ne s'en retire pas complètement, lorsqu'il est

arrivé au résultat qu'il cherchait. Le chagrin a quitté l'âme, mais il n'abandonne pas entièrement le corps; son empreinte, à demi effacée, reste sur le visage comme un vague souvenir. Que sera-ce si la même affection se renouvelle fréquemment dans le cœur, et si la même corde organique est constamment ébranlée? La physionomie contracte des habitudes dont elle n'est plus maîtresse. Il y a des figures qui rient toujours, d'autres qui pleurent sans cesse. Qu'une affection accidentelle, passagère, se présente, qui réclame d'une organisation ainsi inféodée à tel ou tel sentiment privilégié, sa manifestation spéciale, qu'arrivera-t-il? Une lutte s'engage entre le présent et le passé; deux émotions contradictoires se disputent et se partagent le théâtre qu'elles devraient alternativement occuper. Il y aura simultanément, dans les muscles de la face, du sévère et du plaisant, du riant et du sombre. De là ces expressions grotesques, grimaçantes, qui disent tout autre chose que ce qu'elles s'efforcent de faire entendre, et qui ensuite s'étonnent de n'obtenir de nous qu'un sourire et une raillerie, quand elles nous demandaient de la sympathie et des pleurs [127].

Que faire pour neutraliser, autant qu'il est en nous, ces fâcheuses influences, pour prévenir ou pour corriger ces défauts? — Nous avons, dans un autre traité, longuement décrit la formation de nos habitudes, leur action sur la vie, les procédés à l'aide desquels on s'en peut rendre maître; nous y renvoyons nos lecteurs [128]. — Nous ne répéterons pas non plus ici ce que nous avons dit quelque part de l'erreur, et des causes qui l'engendrent, et des moyens que l'art lui oppose [129]. — Mais en admettant que

nos habitudes expressives nous fussent complètement soumises, et qu'il ne dépendît que de nous de reproduire, dans toute sa vérité, le symbole naturellement attaché à telle ou telle pensée, aurions-nous atteint notre but? Oui, si nous nous parlions à nous-mêmes, ou si nos interlocuteurs entendaient nécessairement et voyaient les choses comme nous. Or, cette identité est plus rare qu'on ne pense; loin d'être une loi absolue, universelle, elle est sujette au contraire à de nombreuses exceptions. — Êtes-vous de ces hommes qui semblent nés pour entraîner la foule dans la route qu'ils se sont ouverte? Chargé de cette pénible, mais glorieuse mission, vous avez reçu du ciel, qui vous l'a confiée, les facultés qu'elle suppose. Vous dépassez sur tous les points les proportions vulgaires; vous êtes grand entre les grands, fort entre les forts. Que la société à laquelle vous appartenez comprenne ses intérêts et les vôtres, qu'elle vous élève au poste qui vous était visiblement destiné, il y aura profit et bonheur pour vous comme pour elle. C'était de ces hauteurs que votre voix devait descendre. Puissamment articulé, énergiquement accentué, votre jeu a trouvé son théâtre. Abandonnez-vous en toute sécurité à votre enthousiasme; vivez de votre vie; ce milieu vous permet, bien plus, il vous demande votre plein et entier développement. Mais qu'on vous relègue, vous né pour les sommités, et qu'on vous oublie, ce qui n'arrive, hélas! que trop souvent, dans les régions inférieures, il vous faudra bien abaisser à des intérêts étroits, plier à des scènes sans importance, un génie dont la vigueur réclamait une tâche plus sérieuse et plus digne. Tant que vous n'aurez pas dompté, soumis, réduit

vos généreux instincts, vos sublimes tendances, vous étonnerez, vous blesserez, vous scandaliserez de vos éclats la médiocrité qui vous entoure. Il y a trop d'énergie dans ce geste, trop de feu dans ce regard! Contenez, modérez ces explosions. Vous ne serez selon la nature commune, et, comme on dit, dans la mesure, qu'autant que vous dépouillerez votre nature exceptionnelle, hyperbolique, outrée; votre naïveté est de l'affectation, votre pompe de l'emphase. Pour paraître vraies à ceux auxquels elles s'adressent, que vos démonstrations ne craignent pas de mentir au modèle qu'elles ont à rendre[130]! — Non, vous ne prendrez pas avec cette femme le ton qui vous siéra en face de cet homme. Ce qu'un Spartiate peut comprendre, un Sybarite ne l'entendra point. La langue du midi n'est pas celle du nord[131]. — Il y a deux natures; que ceux qui parlent ne l'oublient jamais: l'une est pure, droite, normale: c'est celle que Dieu a faite et que nous savons si rarement garder; l'autre, celle que notre éducation, nos préjugés, nos habitudes substituent fréquemment à la première, est corrompue, artificielle, toute de convention. Il arrive journellement que cette nature de seconde main, lorsque la vraie nature se produit devant elle, la condamne, la repousse comme une imitation maladroite, comme une grossière contrefaçon. On connaît ce bouffon qui, au jugement du peuple romain, produisait le cri de tel ou tel animal plus naturellement que l'animal lui-même[132]. N'est-ce pas ce peuple romain qui partout nous entend et nous juge[133]? Nous n'entrons pour lui dans la nature, qu'au moment même où nous commençons à en sortir.

§. II. — *Marche progressive du langage artificiel.*

Voilà pour le langage naturel. Passons au langage artificiel. Nous avons ici deux ordres de faits à contrôler et à diriger dans leurs développements progressifs ; d'une part, l'expression analytique, le signe isolé ; d'une autre part, l'expression synthétique, les signes combinés ; commençons par l'analyse, c'est-à-dire par la nomenclature ; la synthèse, c'est-à-dire la syntaxe, aura ensuite son tour.

A. — L'élément intellectuel du langage analytique, l'idée ne reconnaît qu'une règle, n'a qu'une condition à remplir. Qu'elle soit pure, simple, indécomposable ; elle aura pleinement satisfait à sa loi.

L'idée de rapport ne représente-t-elle à l'esprit que le rapport, l'idée de qualité que la qualité, l'idée de substance que la substance? elle est parfaite. Le tort de la pensée actuelle, c'est de confondre encore, à chaque instant, dans les images subjectives qu'elle s'en forme, les trois éléments qu'elle distingue dans la réalité objective ; c'est de réunir, alors même qu'elle tient le plus à les isoler, la substance à la qualité, la qualité à la substance, le rapport enfin à la substance ou à la qualité. Avec un peu plus d'attention et de fermeté, nous en viendrons à concevoir nettement l'existence sans les attributs, les attributs sans l'existence, la relation sans les termes entre lesquels elle s'établit.

Nous ne réduirons plus deux ou plusieurs existences à

une seule; le temps se séparera des choses dont il mesure la durée; l'espace, des phénomènes qu'il contient[134].

Ainsi en sera-t-il des deux mondes dont l'ensemble universel se compose; de jour en jour nous creusons plus profondément la ligne de démarcation tirée entre le corps et l'âme, entre la matière et l'esprit.

L'individu ne prendra plus la place du genre, ni le genre celle de l'individu; l'abstrait restera l'abstrait, le concret restera le concret.

Cependant nous atteindrons les objets directement, immédiatement; et toutes ces perceptions médiates, indirectes, qui défigurent plus ou moins une idée en la teignant des couleurs d'une autre, s'effaceront et se retireront[135].

Cette unité toutefois, dont nous faisons pour nos idées la condition *sine qua non* de leur perfection, elle s'étend nécessairement ou se resserre comme le phénomène intellectuel auquel elle s'impose. — L'idée abstraite sera une dans toute la rigueur du mot; elle ne représentera qu'une qualité, une qualité simple, irréductible, ou supposée telle: *un, deux, trois; vert, bleu, rouge;* provisoire seulement dans le second cas, définitive dans le premier. — L'idée générale formera un faisceau étroitement lié des différentes qualités qui constituent le genre; qu'elle enferme dans son contenu les caractères véritablement essentiels au groupe de faits dont elle est l'image, mais qu'elle n'y admette rien de plus; les idées de l'*humanité*, de la *société*, par exemple, seront accomplies, le jour où elles reproduiront sous les yeux de l'esprit, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, les principes,

avec lesquels l'humanité, la société ne peuvent pas ne pas être, en dehors desquels au contraire, n'en manquât-il qu'un seul, il n'y a plus ni société, ni humanité. — L'idée générale réunit en elle plusieurs idées abstraites; la généralité présuppose les abstractions élémentaires qu'elle combine. L'idée individuelle, à son tour (l'idée individuelle, telle qu'elle doit être au terme, non telle qu'elle est au début) présuppose l'idée générale sur laquelle elle s'appuie. Pour l'intelligence réfléchie, *Socrate* est un homme d'abord; comme tel, il se détache du vaste système des êtres, et va prendre sa place dans le genre auquel il appartient. Mais il ne nous suffit pas d'avoir humanisé l'objet de notre pensée; il nous faut individualiser l'homme que nous venons de former; nous le voulons voir, non-seulement dans les attributions communes que la généralisation lui donne ou plutôt lui laisse, mais en outre dans celles qui lui sont propres, dans celles que la nature n'a départies qu'à lui. A l'idée générale sous laquelle l'humanité nous est offerte, ajoutons quelqu'idée particulière qui la singularise, et l'individu apparait. L'individu d'ailleurs, comme le genre, comme la qualité abstraite elle-même, recevra de la pensée qui le conçoit une détermination plus ou moins précise, selon le degré de culture auquel nous serons parvenus. Ici comme partout, l'artiste brisera, pendant de longs siècles, ses grossières ébauches, avant que d'enfanter le chef-d'œuvre auquel il s'arrêtera.

Remarquons bien encore que si nous repoussons ces analogies trompeuses qui feignent des ressemblances là où il ne faut voir que des différences, nous ne songeons pas

à éconduire, nous voudrions au contraire constater et marquer de leur caractère propre ces analogies véritables qui unissent entre elles tant d'idées entre lesquelles nous ne saisissons aucun rapport, et que nous laissons dans l'entendement éparses et solitaires. Que d'espèces sont séparées du genre qui seul peut, en les éclairant de sa lumière, les mettre dans tout leur jour! Combien de faits ne sont compris de nous qu'à demi, parce que nous n'en rapprochons point ceux dont le contraste achève de les déterminer et de les circonscrire! Que le vice, par exemple, soit pour nous une maladie, une infirmité de l'âme; n'en pénétrerons-nous pas plus profondément la nature et l'essence? Qu'est-ce que la laideur, la lâcheté, l'astuce, indépendamment de la franchise, du courage, de la beauté [136]?

L'élément physique de notre langage artificiel, c'est le son articulé. L'esprit ne pouvait, pour traduire l'idée, nous l'avons suffisamment démontré [137], choisir un ordre de symboles mieux approprié à cette destination. L'alliance de la pensée et de la voix est maintenant indissoluble. Il ne s'agit plus pour nous de rêver quelque instrument meilleur [138]; perfectionner celui que nous nous sommes si laborieusement donné, telle est désormais notre tâche!

Les sept voyelles que nous avons précédemment reconnues, nous paraissent suffire à toutes les combinaisons dont une langue doit s'enrichir; avec elles, nos dialectes nous offriront, dans une juste mesure, la variété de sons que l'oreille demande. Je ne sais trop, d'ailleurs, s'il serait en notre pouvoir d'en former une huitième; peut-être une décomposition plus déliée de la voix primitive

exigerait-elle de nos organes vocaux une force d'analyse supérieure à celle dont ils ont été doués. Mais aussi nous n'en voudrions pas supprimer une seule; pourquoi s'appauvrir de gaité de cœur, et se condamner, comme la Grèce moderne[139], au retour perpétuel des mêmes consonnances, à une fatigante uniformité?

Si j'avais droit de vie et de mort sur les éléments dont nos langues se composent, j'en exterminerais les diphthongues. La diphthongue est un mensonge, une contradiction. Comprenez-vous deux sons prononcés, comme nous disons, d'une seule émission de voix, deux sons qui n'en forment qu'un? Lorsque deux voyelles se suivent, — ou nous les prononçons l'une et l'autre; il y a là deux unités qui se distinguent, quelque rapprochées qu'elles soient; — ou bien nous n'émettons réellement qu'un son; nous n'avons qu'une voyelle; c'est par erreur que nous en comptons deux. Il y a deux sons suffisamment marqués dans les diphthongues *ui* (*lui*, c'est-à-dire *lu-i*); *oi* (*moi*, c'est-à-dire *mo-ai*); que ces deux voix soient brèves, à la bonne heure; elles n'en sont pas moins deux pour cela. Pourquoi faire une diphthongue des voyelles *ié* dans les mots *amitié*, *pied*, *miette*, et laisser au contraire ces voyelles distinctes dans les mots *lié*, *oublié*, *piété?* caprice ou intérêt de poète; rien de plus. Au treizième siècle *Di-eu*, *Dieu* au dix-huitième; chez l'un *hi-er*, *hier* chez l'autre; la science veut *hi-er*, *Di-eu*, chez tous et toujours[140]. Prendrons-nous sérieusement *ai* pour une diphthongue? prononçons alors *ma-i-re?* Si nous prononçons *mè-re*, la diphthongue disparaît. La première syllabe dans *auberge* est une diphthongue; la dernière, dans *manteau*,

sera une triphthongue sans doute ; écrivons, avec quelques grammairiens, *manto*, *oberge*; que deviennent les deux, les trois sons que nous présentait cette émission de voix? Est-ce donc à une orthographe bizarre, vicieuse, que l'analyse philosophique ira demander ses documents et sa règle [141]?

Toutes les voyelles que l'expression phonétique peut désirer, nos alphabets les possèdent; de ce côté, nous sommes riches. En est-il ainsi des autres éléments que ce même mode d'expression exige? Que de bruits naturels, dont nos signes se feraient utilement les échos, nous sont inaccessibles, parce que telle ou telle articulation nous manque! Avec le temps, nous nous compléterons. Mais il y aurait déjà un notable progrès à réunir, dans une langue compréhensive, les articulations diverses que nos dialectes exclusifs connaissent et se partagent [142].

Quelquefois la voyelle apparaît seule; elle forme un son sans le concours d'aucune articulation. Le plus souvent elle s'articule; c'est alors et à proprement parler une syllabe. La syllabe, c'est-à-dire la voyelle articulée, comprend donc une voyelle et une consonne; — rien de moins; une voyelle seule peut faire un pied, un mot; elle ne fait pas une syllabe; — mais aussi rien de plus; lorsque deux consonnes s'unissent à une voyelle, deux syllabes, qu'on ne s'y trompe pas, sont par là constituées; l'une que la prononciation efface, autant qu'il est en elle, et que nous ne comptons point; l'autre que nous mettons en évidence et qui seule est comptée. *Si je pouvais obliger ceux qui ont voulu me nuire*, je le ferais *sans hésiter*. *Reposons-nous sous ces* frais *ombrages*. *Ferais* et *frais*

diffèrent en apparence ; au fond, c'est une seule et même combinaison. Nous trouvons, et avec raison, trois syllabes dans *cerise ;* dans *fraise*, nous n'en reconnaissons que deux. Écrivons *srise* et *feraise*, la prononciation ne sera pas changée ; et cependant nous ne verrons plus que deux syllabes dans le mot qui nous en présentait trois tout-à-l'heure, tandis que nous en verrons trois maintenant dans celui qui ne nous en présentait que deux [143]. Dans l'un comme dans l'autre il en faut noter trois. Toute consonne, qui sonne réellement, c'est-à-dire qui se prononce, ne peut sonner, ne peut se prononcer qu'en s'adjoignant une voyelle ; toute consonne prononcée est donc une syllabe, quoiqu'en disent et cette cacographie que nous appelons orthographe, et cette versification bâtarde qui songe beaucoup moins à ce qu'entendront les oreilles qu'à ce que les yeux liront [144].

Les deux éléments dont se compose la syllabe ne se disposent pas arbitrairement dans le système qu'ils sont appelés à former ; c'est nécessairement la consonne qui ouvre la marche. Si la voyelle se montre la première, elle reste inarticulée ; la consonne qui vient ensuite se lie à une voyelle que l'écriture marque ou supprime arbitrairement. *Da* est une syllabe pure ; *Ad* égale *A-de ;* j'y vois là syllabe *de* dont l'articulation seule est représentée dans la langue écrite ; et la voyelle *a* qui, se suffisant à elle-même, ne s'articule point. En quoi diffèrent au fond, dans les mots *Joad* et *malade*, les sons qui les terminent, et dont nous formons, dupes que nous sommes de nos procédés et de nos habitudes graphiques, une syllabe chez l'un, une syllabe et demie chez l'autre [145] ?

Comme la voyelle, la syllabe peut faire et fait souvent un mot : ce sont même là les mots les plus simples. Il n'en faudrait pas conclure, avec quelques grammairiens, que les langues à l'origine sont monosyllabiques ; tout nous prouve au contraire que c'est par des polysyllabes qu'elles débutent. Prenons au hasard quelques-uns des termes que nous offre le vocabulaire de l'enfance : ces termes ne sont-ils pas des disyllabes [146] pour la plupart, *papa*, *maman*, *dada*, *coco*, *titi*, *lolo*, *bibi* ou *bobo* [147], et des disyllabes, comme on voit, qui se plaisent à répéter la même articulation et la même voyelle? La physiologie en sait ou doit en savoir la raison. Avant que nous ne menions nos organes, nos organes nous mènent. Or, une corde sonore ne s'arrête pas aisément, après une vibration d'un certain ordre, pour passer brusquement à une vibration d'un ordre différent ; c'est un tour de force qui nous suppose complètement maîtres de nos instruments, et dont un laborieux exercice nous rend seuls capables : pendant longtemps la voix, que nous ne savons pas encore contenir, dépasse les limites que nous lui assignons ; elle redit en vertu de sa loi propre, ce qu'elle avait dit pour nous obéir ; comme tous les bruits naturels, elle traîne son écho à sa suite ; et si à la rigueur le monosyllabe est dans l'intention, le polysyllabe n'en est pas moins dans le fait [148].

Quoi qu'il en soit, nos langues ne restent pas stationnaires, et bientôt le monosyllabe et le polysyllabe s'y rencontreront. Mais lorsque ces mots d'égale ou d'inégale grandeur se rapprocheront dans le tissu que le discours en forme, ne courent-ils pas risque de s'ajouter, de s'atta-

cher l'un à l'autre, et de perdre ainsi leur individualité? Cette confusion, cette agglutination se remarque en effet dans tous les dialectes primitifs : leur polysynthétisme, comme on dit[149], associe fréquemment, pour en faire un composé plus ou moins bizarre, deux ou plusieurs termes qui habituellement se suivent. La langue sacrée de l'Inde antique exprime d'un mot, ici, *le père et la mère ;* là, *le ciel et la terre ;* ailleurs encore, *le bruit des éléphants, des chevaux et des chars*[150]. En hébreu, deux mots, soutenant entre eux le rapport que traduit, chez les Latins, le génitif du second, chez nous, la particule *de* qui les unit à la fois et les sépare, s'aggrègent et s'accouplent; on dit le *livre-Pierre*, la *rose-jardin*, comme nous disons encore l'*Hôtel-Dieu*, l'*Église-Saint-Pierre ;* seulement dans cette alliance des deux termes, le premier s'altère, se mutile, et se rend parfois méconnaissable[151]. L'accent tonique pose une barrière entre les mots qui tendent à s'écouler et à se fondre les uns dans les autres. Mais si nous voulons que cette fonction soit convenablement remplie, deux conditions sont indispensables. Avant tout, il faut que l'accent se soumette à une règle fixe, et que nous le retrouvions toujours sur une syllabe dont le numéro d'ordre soit invariablement déterminé; par là seulement il nous indiquera le point où les mots commencent et celui où ils s'achèvent. Si, par exemple, il pèse constamment sur la première syllabe, chaque syllabe accentuée me donnera le commencement du mot, que je continuerai avec les syllabes non accentuées qui suivent, et que je terminerai immédiatement avant celle qui, frappée de nouveau par l'accent, m'annoncera un nouveau système.

Il serait bon encore, pour éviter une insipide monotonie, que tous les mots dont une langue se compose fussent distribués au moins en trois catégories, et que, pour chacune d'elles, la place de l'accent fût différente. Le français remplit à peu près ces deux conditions, l'accent s'y établissant sur l'avant-dernière dans les mots terminés par un E muet, sur la dernière dans les autres. Mais si cette méthode suffit à la distinction qu'elle a surtout en vue, elle est loin de répondre à ce besoin de variété dont nous lui demandons en outre la satisfaction. Nous aimerions, pour notre part, à voir accentuées chez nous, comme elles l'étaient chez les Grecs, non-seulement les deux dernières, mais encore l'antépénultième. Peut-être notre classification scientifique des mots nous fournirait-elle un moyen utile pour déterminer avec quelque rigueur cette triple position de l'accent, et ne serait-il pas convenable que la voix marquât d'un signe identique tous les termes du même ordre, s'appuyant invariablement sur la dernière, la pénultième, l'antépénultième, selon qu'elle aurait à produire un substantif, un relatif ou un qualificatif?

Mais il faudrait préalablement que ces trois éléments de nos langues fussent parfaitement distincts; il faudrait qu'il n'y eût plus rien du relatif dans les mots destinés à exprimer la substance et la qualité, rien du qualificatif dans ceux que nous chargeons de traduire le rapport et la substance, rien enfin du substantif dans ceux qui peignent la qualité et le rapport. Plus de voix, de temps, ni de modes, pour nos verbes; plus de cas, de genres, ni de nombres, pour nos adjectifs, nos articles, nos noms et nos pronoms! Que la conjugaison et la décli-

naison se retirent! Ayons, comme la Chine[152], des signes spéciaux pour des idées spéciales! Déjà, les cas s'en vont (*liber Petri*, le livre *de* Pierre), et la préposition les remplace. Les degrés de comparaison se détachent du qualificatif auquel ils adhéraient; σοφώτερος, σοφώτατος, *plus sage*, *le plus sage*. Le verbe est en pleine dissolution; il nous faut maintenant deux, trois, quatre et même cinq mots pour rendre les idées que les Latins et les Grecs exprimaient par un seul terme; là où ils disaient : *Cadebat*, *Periisses*, Ἐτετιμήμεθα, Λύσωμαι, nous disons, nous: *Il tombait*, *Tu aurais péri*, *Nous avons été honorés*, *Que je me sois délié!*

Nos langues, je parle de celles qui marchent[153], se rapprochent donc en vieillissant de cette perfection analytique vers laquelle elles tendent; nous décomposons sur une foule de points, avec plus d'exactitude et de précision que ne le faisaient nos pères, les notions par lesquelles l'intelligence débute. Mais que nous sommes loin du terme auquel nous devons arriver! Que d'années s'écouleront avant que l'idée de la durée, par exemple, rompe définitivement avec celles de l'existence ou de l'action, auxquelles elle reste encore si souvent attachée! Ne désespérons pas cependant de voir un jour ou un autre ce divorce accompli. Pour être lent, ici comme partout, le progrès n'en est pas moins sûr, et nos idiomes ne nous offrent-ils pas déjà certaines locutions dans lesquelles cette séparation est comme entrevue et annoncée? *Je fus heureux*, s'écrit quelquefois plus analytiquement : *Un temps fut où j'étais heureux.*

Dès aujourd'hui, nous sommes tenus de ne plus en-

tasser sous un seul mot deux ou plusieurs idées que la pensée distingue nettement :

Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur *livre*,
Dont les vers en paquet se vendent à la *livre*[154] !

Notre législation est venue fort à propos réduire ce terme équivoque à l'une de ses significations. Attendrons-nous quelque bonne fortune du même genre, pour retirer au monosyllabe, ou plutôt au disyllabe que nous prononçons *vère*, quatre ou cinq des idées qu'il exprime[155] ? L'ambiguité des mots est une des plaies que nous ne pouvons trop, partout où la chose est possible, nous hâter de fermer. N'employons un signe à double ou triple entente que dans l'un de ses sens ; et que la désuétude fasse justice du reste !

Le trope, sous ses différentes formes, pèche partout et toujours, ici pour une raison, là pour une autre, contre cette loi de l'unité et de la simplicité à laquelle le langage se doit. — La catachrèse donne à l'idée qui n'a pas encore obtenu son signe spécial, un symbole d'emprunt ; fréquent dans les langues naissantes et pauvres, cet abus, à mesure que nos dialectes croissent et s'enrichissent, s'efface et disparaît. N'est-ce pas évidemment parce que les mots nous manquent, que nous disons un *bras* de mer, une *feuille* de papier, un cheval *ferré* d'argent[156] ? — La métaphore aussi appartient à l'enfance des nations et s'en va avec l'âge. C'est un miroir où il nous est permis, tant que nous ne saisissons pas l'objet lui-même, d'en contempler l'image ; mais aussitôt que la réalité se montre, son phantôme s'évanouit. La métaphore n'est au fond qu'une catachrèse

déguisée. Que l'expression exacte parvienne à peindre la pensée dans toute sa vérité; irons-nous demander à ces masques qu'on appelle si improprement des *figures* les traits plus ou moins fidèles sous lesquels nous la représentons? Ces tours et ces détours ne conviennent qu'à l'impuissance qui n'a pas su encore, arrêtée par mille et mille obstacles, se frayer sa route en ligne droite. Aussi remarquons-nous que les langues, en se fortifiant, tendent de plus en plus vers l'expression propre. Déjà Euripide redoute cette pompe que cherchait Eschyle [157]; et sous ce rapport notre poésie occidentale pâlit devant la prose de l'Orient [158].

N'allons pas pour cela nous imaginer qu'une langue est tenue de nommer toutes les idées, quelles qu'elles soient, qui traversent l'intelligence. Nos dialectes doivent leurs signes aux pensées qui demeurent, à celles qu'il nous importe de produire et d'échanger; quant à celles qu'un même instant verra naître ou mourir, ou dont notre commerce social ne pourrait rien tirer d'utile, qu'elles passent silencieuses, muettes; la voix chez elles ne serait qu'un vain bruit, qu'un insipide murmure. Ainsi le plus souvent les nuances fugitives dont l'individualité se décore, traversent la scène, sans y laisser leur trace; et le passé, réduit à ces proportions, n'enseigne pas l'avenir. Les généralités seules vivent et se répètent : à ce point de vue, ce qui fut, est encore et sera ; il est bon que les générations qui se retirent transmettent aux générations qui arrivent les fruits de leur expérience; la langue ici s'ébranle, pour noter la pensée et la répandre. Il n'y a même de véritablement intelligible pour tous les membres

d'une société que ce qui se rencontre dans chacun d'eux, et les sentiments véritablement personnels n'ont de sens que pour celui qui les éprouve. Voilà pourquoi nos langues ne connaissent guère que les espèces et les genres. Ce n'est point *mon* amour, ce n'est point *ta* haine qu'elles figurent, mais l'amour de tout ce qui aime, la haine de tout ce qui hait [159]. Les généralités elles-mêmes ne méritent un signe spécial qu'autant que ce signe aura pour nous quelque valeur, nous rendra quelque service. Il est une foule de phénomènes que nous négligeons, et avec raison, de généraliser; il en est d'autres que nous généralisons vaguement, et que nous négligeons de nommer. Quelquefois le mot qui rend l'idée générique ou spécifique nous suffit, et nous désignons par le premier les espèces qu'enferme le genre, par le second les variétés que l'espèce contient. Non, il n'est pas nécessaire, comme le croyait Voltaire, que le cri de chaque animal ait un terme qui le distingue. Que si réellement il nous importe de peindre, par une expression spéciale, le cri de l'enfant au berceau, le *vagitus* des Latins deviendra bientôt, sur la proposition du grammairien philosophe, notre *vagissement* [160].

Ce n'est pas assez d'entasser deux ou plusieurs idées sous un seul et même nom; il faut encore que nous surchargions de deux ou de plusieurs noms différents une seule et même idée. Pourquoi *potable* et *buvable*, *horloge* et *pendule*, *tombe* et *tombeau* [161]? N'avons-nous pas, dans notre phraséologie philosophique, plus de vingt termes destinés à représenter le phénomène intellectuel que généralement on appelle une idée [162]? Supprimons ce vain

luxe, cette fausse richesse; proscrivons la synonymie comme nous avons proscrit l'ambiguité des mots. N'est-ce pas là d'ailleurs ce que prépare et amène graduellement le cours naturel des choses? A mesure que nos dialectes se développent, les termes qu'ils portent se précisent; les synonymes par cela même deviennent de plus en plus rares; et nous nous expliquons facilement aujourd'hui comment on en a pu contester l'existence[163].

Qu'il y ait entre les bruits divers que la voix humaine est habile à produire, et les phénomènes matériels que ces bruits essaieraient de nommer, une relation naturelle qui attache plus particulièrement tel ou tel nom à tel ou tel objet, c'est ce qui nous paraît éminemment vraisemblable[164]. Nous croyons, dans tous les cas, que nos langues, en se perfectionnant, accorderont beaucoup plus qu'elles ne l'ont fait jusqu'ici à l'onomatopée et en général à l'imitation de la nature. Une distance infinie sépare-t-elle, au contraire, la matière de l'esprit? Que nos termes, par une apparence trompeuse, ne cherchent pas à la combler. Il n'y a pas de ressemblance possible entre un phénomène spirituel et le signe physique qui en porte l'idée à l'oreille. Ce ne sera donc qu'en vertu de notre pouvoir discrétionnaire que nous pourrons, lorsque ces deux mondes nous apparaîtront sous leur véritable aspect, associer, comme son expression, un phénomène emprunté au monde des sens à un phénomène appartenant au monde de la raison ou de la conscience; encore une fois, la lueur métaphorique n'est qu'une sorte de crépuscule qui se place à titre de transition entre la nuit profonde des premiers temps et le grand jour du dernier âge; et tout symbole qui alors

11

prétendra nous donner, en frappant nos organes, quelque idée de Dieu ou de l'âme, sera nécessairement arbitraire et conventionnel [165].

Mais s'il y a un abîme entre ce que nous savons de la matière et ce que nous savons de l'esprit, les différentes notions que nous nous formons de l'esprit, d'une part; d'une autre part, celles que nous nous formons de la matière, soutiennent entre elles, dans leurs sphères respectives, de continuels rapports. Ici c'est l'analogie, là c'est l'opposition qui les associe et les enchaîne. Ces rapports tendront à passer de plus en plus des idées dans les mots. Adoptons-nous tel signe pour indiquer l'opposition, tel autre pour indiquer l'analogie? Que chacun d'eux apparaisse dans les mots partout où dans les idées se produira le caractère correspondant. *Chanter*, je *chante*, il *chantera*; *Trouver*, je *trouve*, il *trouvera*: *Honorable*, *honorer*; *Condamner*, *condamnable*: voilà des formes dont la symétrie représente parfaitement pour l'œil et pour l'oreille ce que le fond qu'elles rappellent présente de symétrique à l'esprit. En voici d'autres qui nous laissent clairement apercevoir sous l'antithèse verbale l'antithèse intellectuelle: *Juste*, *injuste*; *Stable*, *instable*: *Faire*, *défaire*; *Mériter*, *démériter*. Mais quel rapport veulent peindre les mots *Couper* et *coupable*, *Secte* et *insecte*, *Fendre* et *défendre?* En quoi, grammaticalement parlant, la *Bonté* s'oppose-t-elle à la *malice*, la *Petitesse* à la *grandeur?* Et comment l'infinitif *Être* engendre-t-il le présent, je *suis*, et le futur, il *sera* [166]?

Les innombrables applications des principes que nous venons d'établir se révèleront d'elles-mêmes. Il en est

quelques-unes cependant sur lesquelles nous nous permettrons d'appeler directement l'attention de nos lecteurs. — L'élément et la combinaison se distinguent nettement dans la pensée qui les conçoit ; pourquoi ne se distingueraient-ils pas dans le langage qui les nomme ? Le nom de l'élément ne rappellera que lui ; le nom de la combinaison sera tenu de rappeler les divers éléments, ou du moins les éléments principaux dont elle se compose. *Or*, *fer*, *chlore*, sont des mots qui ne représentent à l'esprit que des unités indécomposables, ou, ce qui revient au même pour le moment, indécomposées : mais ces combinaisons que l'ignorance antique prenait pour des corps simples, et dans lesquelles la science moderne découvre, ici, un mélange d'hydrogène et d'oxigène, là, un mélange d'oxigène et de kalium, ce n'est plus l'eau, c'est H-O, ce n'est plus la potasse, c'est K-O qu'elles s'appelleront[167]. — Ainsi en devrait-il être, autant que la chose en soi serait possible, pour les termes qui figurent les espèces et les genres : une bonne nomenclature scientifique attacherait par des liens visibles les généralités inférieures aux généralités supérieures dont elles procèdent, comme les noms patronymiques (Πηλείδης, *Anchisiades*, *Canutson*, *Sergéitch*) nous montrent le père dans le fils. Ce serait là un polysynthétisme bien entendu, où il y aurait, non plus confusion, mais harmonie, et qui au lieu d'être, comme par le passé, un embarras et un obstacle, deviendrait, ce qu'enfin toute force doit devenir, un moyen et un secours. — On conçoit clairement, et par cela même, que l'idée générale, quel que soit d'ailleurs son degré de généralité, se distinguerait par un signe

spécial et de l'idée individuelle et de l'idée abstraite qui auraient également l'une et l'autre leur expression caractéristique. — A plus forte raison nos symboles matériels laisseraient-ils immédiatement apercevoir, par trois formes nettement tranchées qui les distribueraient en trois grandes classes, les trois groupes d'idées que l'analyse compte dans l'intelligence humaine; et le regard le plus distrait ne pourrait pas ne pas reconnaître ici le substantif, là le relatif, ailleurs le qualificatif [168].

B. C'en est assez sur les mots isolés, sur la nomenclature; arrivons à la syntaxe; parlons des mots combinés.

Nos combinaisons intellectuelles sont, on ne l'a pas oublié, 1° la conception pure qui n'assemble que des idées et dans laquelle la foi n'apparaît point; 2° le jugement, c'est-à-dire la conception accompagnée d'une croyance qui la pénètre; 3° la description qui comprend deux de nos jugements et leur rapport; 4° le raisonnement qui organise trois de nos descriptions. Les combinaisons verbales qui correspondent à ces combinaisons intellectuelles sont: 1° cette *locution* que je n'ai pas nommée encore et que j'appellerais volontiers *infinitive: Dieu avec être*, *Dieu être*, *Deum esse* [169]; 2° la proposition, *Dieu est;* 3° la phrase descriptive, *Dieu est juste;* 4° la phrase rationelle ou le syllogisme, *Tout homme est mortel; Pierre est un homme; donc Pierre est mortel.*

J'ai plus haut [170] indiqué l'ordre dans lequel doivent logiquement et scientifiquement se ranger les éléments divers dont ces quatre combinaisons sont formées; cet

ordre qui m'a semblé être celui-là même selon lequel notre langue française tend à les disposer n'est pas, on le sait, pour tous les cas du moins, celui que leur imposaient les langues grecque et latine. La proposition, par exemple, telle que je l'entends, ne plaçait pas toujours, dans ces deux dialectes, le qualificatif avant le substantif, c'est-à-dire, pour parler comme la grammaire du passé, le nom avant le verbe ; on disait plus volontiers *Est Deus*, Ἔστι Θεός, que Θεός ἐστι, *Deus est ;* nous disons habituellement, *Dieu est*. Il en était de même pour ma phrase descriptive, pour la proposition des grammairiens ; le sujet chez nous ouvre habituellement cette combinaison que ferme l'attribut : *L'homme est faible ;* les langues anciennes avaient une tendance opposée ; elles commençaient plutôt par l'attribut pour finir par le sujet : Ἄριστόν ἐστιν ὕδωρ ; *Optima est aqua.*

Les langues ont donc marché dans leur syntaxe comme dans leur nomenclature. Si, considérés isolément et en eux mêmes, les signes aujourd'hui analysent la pensée avec plus de précision qu'ils ne l'avaient fait encore, considérés dans les rapports qu'ils soutiennent entre eux, ils ordonnent nos idées avec plus de bonheur. Il y a un progrès marqué des langues *transpositives* de l'antiquité à nos langues *analogues* [171]. Mais, en fait de syntaxe aussi bien que de nomenclature, que nous sommes loin du but qu'il s'agit de toucher ! Nous ne pouvons plus, il est vrai, construire nos phrases à la manière de Cicéron ou d'Horace : *Diuturni silentii finem hodiernus dies attulit* (D'un long silence la fin le d'hier jour apporta) : *Me tabula sacer Votiva paries indicat uvida Suspendisse potenti*

Vestimenta maris Deo (Moi par un tableau la sacrée votif muraille indique les humides avoir suspendu au puissant vêtements de la mer Dieu)[172]. Nous n'en sommes pas cependant à écrire cette phrase déjà si logiquement ordonnée quand nous la comparons à celles que nous venons de citer : *Par ce moyen, vous vous mettrez en état d'attendre que le ciel vous soit favorable, et qu'il dissipe le nuage de mauvaise fortune qui traverse le bonheur de votre vie et vous oblige à cacher votre naissance*, comme l'exigerait l'ordre véritablement rationel : *Vous mettrez vous, par ce moyen, en état d'attendre que le ciel soit favorable à vous, et qu'il dissipe le nuage de fortune mauvaise, qui traverse le bonheur de la vie de vous, et qui oblige vous à cacher la naissance de vous*[173].

Qu'elles soient d'ailleurs, à un degré plus ou moins prononcé, transpositives ou analogues, nos langues chercheront, elles cherchent, par la force seule des choses et en vertu de la loi qui préside à leur développement, à rendre de mieux en mieux la pensée qu'elles sont chargées de peindre. Plus elles avancent, plus elles s'étudient, dans leur syntaxe comme dans leur nomenclature, à écarter les ambages, à prévenir les incertitudes. Si elles s'efforcent de ne mettre qu'une idée sous un mot, elles s'évertueront par la même raison à n'attacher qu'une pensée à une formule. L'amphibologie est, dans certaines circonstances, un vice inhérent à la structure et au génie des langues anciennes ; *Aio te, Æacida, Romanos vincere posse*. L'équivoque née de ce tour, chez nous, n'est plus possible : pour traduire les deux pensées qui pouvaient autrefois se produire et se produisaient fréquemment sous cette forme unique,

nous avons deux tours qui les distinguent l'une de l'autre: *Je dis, Pyrrhus, que tu vaincras les Romains*, et, *Je dis que les Romains te vaincront* [174]. — Ni deux pensées pour une formule, ni deux formules pour une pensée. Les enfants, qui semblent souvent ne comprendre une chose qu'en l'opposant à une autre, disent volontiers, comme la langue grecque: *Ce n'est pas toi, c'est moi; Ils étaient en grand nombre et non en petit nombre* [175]. Ces tautologies stériles, si nous les supposons claires en elles-mêmes, auraient encore le grave inconvénient d'appesantir, par une inutile surcharge, la marche de l'intelligence; mais souvent un mal plus sérieux en résulte: là où nous voyons deux locutions distinctes, nous voulons voir, nous voyons deux pensées différentes: *La terre est en repos parce-qu'elle est immobile; C'est parce qu'il a une vertu dormitive que l'opium nous fait dormir;* nous nous figurons que nous avons ainsi noté un effet et sa cause, quand nous ne nous sommes représenté que le même phénomène sous deux symboles divers, et le paralogisme si connu sous le nom *de pétition de principe* n'a pas d'autre origine [176].

Mais d'où sort et où tend au fond ce perfectionnement progressif? La loi du monde organisé, cette loi que nous retrouvons sur toutes les routes dans lesquelles notre investigation s'engage, nous le dit clairement. L'humanité en toute chose part de l'unité et y retourne. La variété n'est qu'un passage de l'un de ces extrêmes à l'autre. Comme il n'y a déjà plus qu'une géométrie pour toutes les nations de la terre, quelque jour aussi il n'y aura plus pour

elles qu'une politique, qu'une philosophie, qu'une religion [177].

Si cela est vrai, nécessairement vrai, de l'humanité qui agit et qui pense, qu'en faut-il conclure pour l'humanité qui parle? Au début la pensée uniforme est rendue par un langage uniforme comme elle; notre espèce n'est alors qu'une pauvre tribu. Plus tard, la pensée se diversifie; les dialectes se distinguent; mille peuplades qui ne s'entendent plus se séparent devant cette Babel qu'elles abandonnent inachevée. Le temps a marché; les cités peu à peu se sont ajoutées aux cités, les nations aux nations; formé de tous ces membres, auparavant épars, le grand corps humain n'a plus qu'un cœur, qu'une tête, et par conséquent qu'une voix!

Pourquoi ces innombrables patois qui s'élevaient comme autant de barrières entre ces villages, entre ces provinces, se perdent-ils peu à peu dans la langue commune que parlera bientôt ce vaste empire, cette immense contrée? Pourquoi pendant tant de siècles le latin a-t-il été la langue de l'Europe? Les ruisseaux gagnent les fleuves, et les fleuves la mer.

Dès à présent, nous écrivons des grammaires générales qui ne craignent pas d'imposer une syntaxe identique à tous les dialectes du monde; cette unité de syntaxe n'annonce-t-elle pas l'unité de nomenclature que nous croyons entrevoir?

Mais la variété des intelligences ne saurait se prêter à cette unité du langage [178]! — N'oublions pas que la variété, c'est l'individualité, c'est-à-dire ce que les langues ignorent ou connaissent à peine; les généralités, c'est-à-

dire ce qu'il y a de commun à tous les esprits, ce qui seul peut s'échanger entre eux, en obtiennent presque exclusivement les signes qui les traduisent.

Une langue universelle, s'écrie-t-on, c'est un rêve, une chimère ; c'est, dans le monde de l'idéologie grammaticale et de la linguistique, ce que sont dans le domaine des mathématiques et de la mécanique la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel [179]! Nous avouons naïvement que le rapport qui unit entre elles ces prétendues impossibilités nous échappe. Ici d'ailleurs, ainsi qu'en tant d'autres rencontres, comparaison n'est pas raison.

Ce n'est pas que nous songions, pour notre part, et que nous engagions ceux qui nous liront à tenter l'entreprise. L'écueil ne nous est-il pas assez hautement signalé par le naufrage des Kircher, des Becher, des Dalgarno, des Wilkins, et — nous n'ajoutons pas sans quelque regret — des Descartes et des Leibnitz [180]? Au temps seul il appartient d'amener avec ce perfectionnement suprême de la pensée qui la coulera partout et chez tous dans le même moule, ce perfectionnement corrélatif de l'expression qui substituera peu à peu et de plus en plus à nos dialectes partiels et mobiles un langage immobile et universel. Il s'agit ici d'une œuvre à laquelle travaille et travaillera longtemps encore, éternellement peut-être, le sachant ou à son insu, l'humanité tout entière : ce que peut l'individu, ce qu'il doit en pareille rencontre, c'est de pousser à la roue et de servir, selon ses forces, le mouvement divin dans lequel il est emporté!

CHAPITRE XI ET DERNIER.

ACTION ET RÉACTION DE LA PENSÉE SUR LE LANGAGE ET DU LANGAGE SUR LA PENSÉE.

Abordons, en terminant, directement et pour elle-même, une question que déjà, dans le cours de cet ouvrage, nous avons, à propos des problèmes qui s'y rattachent, plus d'une fois effleurée; disons ce que le langage doit à la pensée, ce que la pensée doit au langage.

I. Envisagée sous son premier point de vue, et du haut des principes précédemment établis, la question se résoud d'un mot. Qu'est-ce que le langage doit à la pensée? Il lui doit ce que l'effet doit à sa cause; il lui doit tout ce qu'il est: c'est la pensée qui l'engendre; c'est la pensée qui, après l'avoir lancé dans la carrière, l'y maintient et l'y soutient: le signe est à la chose signifiée ce que l'ombre est au corps; que la pensée s'élève ou s'abaisse, s'étende ou se resserre, le langage, avec elle et après elle, s'élèvera ou s'abaissera, s'étendra ou se resserrera!

Les qualités et les défauts de nos langues tiennent aux qualités et aux défauts de nos intelligences; autant vaut

la pensée, autant vaut l'expression qu'elle se donne. Ce n'est donc point par le perfectionnement préalable du langage que se prépare le perfectionnement correspondant de la pensée; c'est au contraire et nécessairement par le perfectionnement préalable de la pensée que s'obtient le perfectionnement correspondant du langage; pour marcher sûrement et infailliblement, sous ce rapport, dans la voie du progrès, ce n'est pas de la grammaire à la logique, mais de la logique à la grammaire qu'il nous faudra procéder [181].

La langue ne valant que ce que vaut la pensée, la langue de l'homme éclairé, du savant, vaudra évidemment mieux, en fait de précision du moins, de clarté et de justesse, que celle de la foule. La langue de la science ne peut donc, tant que l'on supposera dans les intelligences d'élite vouées à la recherche et au culte de la vérité, plus de lumières que dans les esprits grossiers, absorbés par d'autres soins, être la langue commune, et la prétention de l'école écossaise n'a pas de fondement [182]. — L'histoire d'ailleurs n'est-elle pas là qui établit visiblement entre ces deux sortes de langage leurs véritables rapports? La langue du savant et celle du vulgaire au fond sont identiques, à cette simple différence près, que la langue parlée par le vulgaire à une époque déterminée est toujours celle que parlait le savant à une époque antérieure, et que la première n'a d'autre avantage sur la seconde que d'être constamment avec elle de quelques siècles en retard; ainsi le français de nos villages est aujourd'hui, sur beaucoup de points, le français qui se parlait il y a trois ou quatre cents ans, à la cour même

de nos rois; et ce n'est pas demain que la chimie populaire substituera à la nomenclature arriérée d'Aristote celle des Guyton de Morveau, des Lavoisier, des Dumas [183]!

II. S'il est assez facile, comme on voit, de déterminer ce que l'instrument doit à l'ouvrier qui l'invente et le façonne, il n'est pas aussi aisé de reconnaître précisément ce que l'ouvrier doit à l'instrument dont il s'est armé.

Voici d'abord, selon nous et quoiqu'on en ait dit et écrit, ce qu'il ne lui doit pas.

Le langage, nous l'avons démontré, présuppose la pensée; la pensée peut donc être, elle est nécessairement sans lui. Elle peut être, elle est sans lui et avant lui, non pas sous telle ou telle de ses formes, dans telle ou telle de ses applications, mais dans toutes ses applications et sous toutes ses formes. Syncrétique, elle précède, puisqu'elle l'engendre, le langage naturel; analytique et synthétique, elle précède, puisqu'elle les met au monde, le mot et la proposition. Est-ce que nous aurions jamais des termes individuels, abstraits, généraux, si nous n'avions préalablement des idées individuelles, abstraites et générales? Nous ne voyons pas non plus pourquoi l'intelligence qui a maintenant par elle-même et sans le concours d'un langage quelconque, conscience de son état actuel, n'aurait pas dans un instant, en l'absence de tout langage, souvenance de cet état? Et ne nous arrive-t-il pas tous les jours de nous représenter par la pensée tel tableau, telle conception, avant d'avoir à notre dis-

position toutes les couleurs, toutes les expressions à l'aide desquelles nous allons essayer de les rendre? Oui, l'homme peut, puisqu'enfin il le fait, indépendamment de toute espèce de signes, exèrcer, sans en excepter une seule, ses forces intellectuelles; il peut percevoir et concevoir, se souvenir et déduire; aucune de nos facultés n'a nécessairement besoin de symboles ni pour être, ni pour sortir de son sommeil.

L'intelligence existe et se produit tout entière, lors même que la parole lui manque; c'est une vérité dont témoignent à la fois le raisonnement et l'observation; mais à quel degré et dans quelle mesure ses différentes puissances se développeraient-elles si elles étaient réduites à elles-mêmes? Là est la difficulté. Pour la lever à coup sûr, il faudrait, à ce qu'il semble, que deux intelligences fussent soumises à notre expérimentation, égales sous tous les rapports, placées dans des circonstances absolument identiques, et dont l'une serait entièrement privée de signes tandis que l'autre en serait abondamment pourvue. Dans l'état actuel des choses, habitués que nous sommes à parler perpétuellement notre pensée, nous concevons difficilement comment nous penserions si nous ne parlions point; encore moins sommes-nous en état de juger à quel degré d'énergie ou de faiblesse s'élèverait, ou descendrait une intelligence libre de cette entrave ou privée de ce levier [184].

Il nous semble toutefois qu'il est plus d'une circonstance où le signe allège considérablement le fardeau que porte l'intelligence, et abrège singulièrement la route qu'elle est tenue de fournir. Un mot suffit fréquemment

pour nous représenter le résultat auquel nous ont conduits de longues et pénibles opérations ; c'est un total que nous a donné une fatigante série d'additions partielles; retirez-nous ce mot, c'est-à-dire cette somme; vous nous condamnez, chaque fois que ce résultat sera une des conditions de notre marche, à repasser par les mêmes voies, à recommencer le même travail. Il en est ainsi de toutes nos idées générales, de toutes nos idées abstraites; réduites à leur propre essence, elles s'évanouiraient, elles se disperseraient aussitôt que l'esprit les perdrait de vue, et il nous faudrait sans cesse les refaire. La langue, en les incarnant, les fixe et les solidifie; grâce à elle, l'abstraction, la généralité, pures conceptions, prennent un corps, se substantifient, et vivent par là d'une existence indépendante, qui, toute factice qu'elle est, ne nous en permet pas moins de les tenir en réserve et de les retrouver au besoin. Tel est le véritable service, que sous le rapport où nous la considérons actuellement, l'expression rend à la pensée. Nous n'appellerons donc point, continuant l'erreur de Condillac et de Destutt de Tracy, nous n'appellerons point nos langues, d'après le premier, des *méthodes analytiques* et synthétiques; d'après le second, des *instruments* de synthèse et *d'analyse;* la méthode et l'instrument qu'elle emploie, tout cela est de l'esprit et dans l'esprit ; le signe ici c'est une formule, rien de moins, rien de plus [185]. — On comprend aisément, du reste, que ces formules seront d'autant plus utiles qu'elles seront plus nettes, plus exactes, et que l'analogie des idées représentées par elles s'y reflètera plus fidèlement [186].

Mais ce n'est pas seulement aux progrès de l'individu qu'une langue, une langue bien faite surtout, contribue puissamment, c'est encore et principalement aux progrès de l'espèce. D'où provient, sinon du langage, le commerce des esprits à travers l'espace et le temps, commerce, qui sans parler des mille et mille avantages dont nous lui sommes redevables, exhausse et élargit de siècle en siècle la base sur laquelle la science s'appuie? Que serait, le langage nous faisant défaut, et que deviendrait le plus bel attribut de l'homme, celui qui distingue avec le plus d'éclat notre race des races inférieures, la perfectibilité? —Jugeons de ce point de vue la réduction de toutes nos langues à une seule. Que ne gagnerait pas, à cette simplification, le commerce social? Plus de ces travestissements qu'on nomme des traductions, et qui ne font qu'épaissir le nuage amassé entre votre intelligence et la mienne[187]! Et désormais les V. Cousin, les Thémistocle, qui auront, par le passé, perdu tant d'heures précieuses à se préparer pour quelque royale entrevue, pénètrent immédiatement dans le palais d'Artaxerce, dans la pensée de Kant[188]!

Ainsi aplanie, amendée, la route ne sera pourtant pas sans péril. Avec quelle attention n'aurons-nous pas à veiller sur nous-mêmes pour ne pas confondre entre eux, quant à leur contenu, deux signes qu'une simple convention, et non deux natures profondément diverses, distinguent et séparent? Combien ne serons-nous pas toujours exposés à entendre une chose, lorsqu'on voudra nous en faire entendre une autre; à comprendre plus ou moins, lorsqu'on voudra nous faire comprendre moins ou plus[189]?

Et le trajet qui nous conduit à ce terme tel quel où il nous est permis d'atteindre, que de mauvais pas il nous présente ! Signalons un de ces obstacles d'autant plus difficile à surmonter qu'il nous éblouit par la splendeur dont il s'environne, et qu'il cache le piége sous la gloire!

La pensée, telle est sa loi, se développe sans cesse. Le langage sert ce développement, et, sous ce rapport, il est pour elle un instrument utile. Mais si, d'un côté, il active, en s'y prêtant, la marche de l'intelligence, de l'autre, il tend, parvenu à une certaine hauteur, à l'enchaîner au faîte où il l'a élevée; après avoir suivi et servi son mouvement, il travaille à la rendre immobile. Qu'est-ce en effet qu'un système de signes dont une époque hérite et qu'elle subit? un cadre dans lequel sa pensée ne peut tenir qu'à la condition de ne croître pas, de rester stationnaire. Or il est précisément dans la nature de toute forme, du langage par conséquent comme du reste, de prétendre à la durée, d'obéir, de sacrifier à l'instinct de la conservation; plus même une forme est arrêtée, plus une langue est parfaite, et plus aussi elle oppose de résistance, lorsqu'elle n'en triomphe pas entièrement, au génie du progrès qu'elle empêche et entrave. Peut-être est-ce là une des causes, sinon la seule, de ce phénomène historique si souvent remarqué, mais non encore expliqué, que je sache. On a vu constamment jusqu'ici à un grand siècle littéraire succéder des âges qui s'en vont dégénérant de plus en plus. Il semble que l'esprit humain, comme une terre féconde, après s'être épuisé par quelques années d'abondance, soit condamné pendant un temps plus ou moins long à réparer ses forces et à se refaire par la stéri-

lité. Ne serait-ce pas que la langue, consacrée par d'illustres travaux, est devenue, grâce à la splendeur dont ils l'ont entourée, un monument en quelque sorte divin et sur lequel les novateurs craignent de porter une main sacrilége? Ne louons-nous pas tous les jours les Pascal, les Racine, les Boileau d'avoir fixé la langue française, c'est-à-dire enchaîné, autant qu'il était en eux, la pensée de la France, et fait faire, chez nous et par nous, une pause à l'esprit humain?

Mais quoi! si nos langues, jusqu'à ce qu'elles aient enfin réalisé cet idéal qui leur est proposé, progressent constamment, ou, ce qui revient au même, subissent de perpétuelles métamorphoses, il nous faudra donc renoncer pour nos chefs-d'œuvre littéraires, pour ceux du moins qu'auront mis au monde ces époques, si loin encore d'être épuisées, de renouvellement et de transformation, à cette immortalité qui nous est si chère, et dont le généreux espoir nous soutient dans nos laborieux enfantements! Résignez-vous, ombres d'Homère et de Virgile! Un jour viendra où les magnifiques langues dont votre pensée a taillé et revêtu la pourpre, s'enseveliront tout entières dans la tombe qui déjà s'est ouverte pour elles. Résignez-vous, pompeux Bossuet, harmonieux Racine! Un peu plus tôt, un peu plus tard, l'oraison funèbre du prince de Condé, Phèdre et Athalie s'endormiront, comme l'Iliade et l'Enéide, de l'éternel sommeil. Vous vous devez à la mort et vous et vos ouvrages. Pouvez-vous échapper à la loi commune, universelle? Quand les Lycurgue pleureront sur leurs législations éteintes, les Mahomet sur leurs religions effacées, vous vou-

driez que vos chants, se dérobant, par une inexplicable exception, aux causes de destruction sous lesquelles tout succombe, eussent seuls le privilége de traverser les âges, portés d'échos en échos jusqu'à la fin des temps? Mais il n'est point de noble douleur qui n'entraîne sa consolation avec elle. Dites-vous, répétez-vous sans cesse, princes de la littérature et des arts, que vous êtes nés, pour aider, autant qu'il est en vous, à l'éducation de vos frères, et que vous y avez dignement travaillé; n'est-ce pas à toi, Raphaël, que l'humanité devra ce trait dont sa physionomie se décore; à toi, Fénélon, cette vertu dont elle va s'embellir? Qu'importe, si le résultat demeure, que l'effort par lequel il a été obtenu, ne laisse plus de trace? Le bien est accompli, et c'était là ce que demandait avant tout la volonté suprême. Rien d'ailleurs ne périt de ce qui doit survivre; la terre oublie sans doute; mais le ciel se souvient!

NOTES

SUR

LA SECONDE ÉDITION.

NOTES.

1, p. 1. — Je n'ai jamais pensé, ni parlé autrement. C'est donc par erreur que la *Revue de l'Instruction publique* (n° 3, 15 juin 1842, p. 44), dans un article consacré à mon *Essai sur la philosophie orientale*, écrivait ces lignes : « Avant la vie de famille, M. Charma pose une vie individuelle où chaque homme est d'abord resté isolé de tous les autres ; c'est une hypothèse démentie par les faits et par la raison. » Je suis complètement de cet avis, et je m'étonne qu'on m'ait prêté une opinion qui répugne à toutes mes tendances philosophiques. Quand j'ai dit, dans la préface du livre que cet article concerne (p. VIII et IX) : « La vie, lorsqu'elle arrive aux conditions qui la font humaine, affecte cinq formes différentes qui se superposent l'une à l'autre : d'abord, elle s'enferme et se circonscrit dans l'*individu* ; puis s'étendant par degrés, elle constitue, avec des individus, la *famille* ; avec des familles, la *nation* ; avec des nations, ce que j'appelle, faute d'un meilleur terme, la *société* ; avec des sociétés enfin, l'*humanité* », je n'avais, dans cette partie de ma phrase d'où on a fait sortir l'hypothèse justement condamnée qu'on m'impute, d'autre but que de constater la préexistence nécessaire des individualités qui doivent constituer la famille ; mais si je veux que, pour former un couple, deux unités distinctes soient préalablement données, je ne prétends pas pour cela que ces deux unités vivent plus ou moins longtemps isolées ; ma doctrine au contraire se hâte de les rapprocher et de les unir. Comme Aristote, je définis

l'homme un *animal social*, πολιτικὸν ζῶον (*Politique*, liv. I, ch. 2), et je crois avec Ballanche (*Essai sur les institutions sociales*, ch. IX), « que l'homme, s'il était seul, serait un être incomplet, sans but, sans facultés, sans avenir. »

2, p. 5. — « Schon viele geistreichen männer haben es vor mir gefühlt, dass die wissenschaft, welche wir grammatik nennen, sich noch in dem zustande einer chaotischen verwirrung befindet, und sind bemüht gewesen, ordnung und licht in diese durch einander geworfenen massen zu bringen. Déjà beaucoup d'hommes d'esprit ont senti, avant moi, que la science, que nous appelons grammaire, se trouve encore dans un état de confusion qui tient du chaos, et ils se sont efforcés de porter l'ordre et la lumière dans ces éléments entassés pêle-mêle. SCHMITTHENNER, *Science de l'origine du langage* (*Ursprachlehre*), Francfort-sur-le-Mein, 1826, préface, p. III. » — Et le fragment de Th. Jouffroy *Sur les signes* (Voy. *Nouveaux mélanges*, édit. Damiron) ne suppose-t-il pas aussi que cette science dont il essaie de jeter les fondements est encore à naître? Nous nous contentons de penser qu'ici, comme sur tant d'autres points, il nous reste beaucoup à faire.

3, p. 6. — C'est ce que la philosophie savait déjà ou du moins entrevoyait, il y a deux mille ans: « Hé quoi! ne vois-tu pas quelle triste figure fait une opinion qui ne repose pas sur la science? La meilleure de cette sorte n'est-elle pas sans lumière? Ceux qui, dans leurs opinions, rencontrent le vrai sans le comprendre, ne ressemblent-ils pas à des aveugles qui marchent dans le droit chemin? PLATON, *République*, liv. VI, traduct. Cousin, t. X, p. 50. »

4, p. 6. — Ce Nicétas est fort peu connu. Tout ce que j'ai recueilli sur son compte se borne aux passages qui suivent: « Hicetas (*en note*, *comme variante* Nicetas) Syracusius, ut ait Theophrastus, cœlum, solem, lunam, stellas, supera denique omnia stare censet; neque præter terram, rem ullam in mundo moveri: quæ quum circum axem se summa celeritate convertat et torqueat, eadem effici omnia quasi stante terra cœlum moveretur. CICÉRON, *Académiques I*, liv. II, ch. 39, édit. V. Leclerc. ». — « Le premier qui fit tourner la terre en cercle fut, dit-on, Phi-

lolaüs, ou, selon d'autres, Icétas de Syracuse. DIOGÈNE DE LAERTE, *Sur la vie, les doctrines et les mœurs des philosophes*, liv. VIII, ch. 85. » — « Philolaüs de Crotone... faisait tourner la terre autour du soleil comme Vénus et Mercure. Il soutint plus ouvertement cette idée qu'il devait peut-être à Pythagore. Nicétas de Syracuse embrassa ce système. DELAMBRE, *Histoire de l'astronomie ancienne*, t. I, p. 16. » — Nicétas est considéré par ceux qui en ont parlé comme pythagoricien. Voy. BOECKH, *Philolaos*, p. 115. — Nous avons ailleurs (Voy. le *Journal des savants de Normandie*, 8e livraison, p. 608) relevé l'erreur dans laquelle tombe ici Delambre, en confondant le feu central de l'astronomie pythagoricienne avec le soleil ; le soleil, pour cette école tournait, comme la terre, autour du centre enflammé qu'on appelait la demeure et le poste d'observation de Jupiter. — Ce fut, on le sait, le célèbre passage des Académiques, cité au commencement de cette note et un passage analogue de Plutarque (*Sur les opinions des philosophes*, liv. III, ch. 13) qui amenèrent Copernic à penser que le système de Ptolemée n'était pas le dernier mot de la science : « Inde igitur (dit-il lui-même dans son livre *De revolutionibus orbium cœlestium*, préface, p. 4, après avoir rappelé le passage de Cicéron et cité celui de Plutarque) occasionem nactus, cœpi et ego de terræ mobilitate cogitare.... »

5, p. 8. — Dacier, dans sa traduction de la *République*, au liv. VII, et M. Cousin, après lui (Voy. son *Platon*, t. X, p. 107), font dire à Glaucon : *C'est à la pensée à éclairer les termes.* Induit en erreur par la forme que nos deux traducteurs prêtent ici à l'idée du philosophe grec, j'allais donner cette ligne pour épigraphe à mon livre, lorsque je m'avisai de recourir au texte (anc. édit., p. 534-*A* ; édit. Leipsick, t. V, p. 272-273), où je lus ce qui suit : *Mais*, dit Socrate, *il ne convient pas, ce me semble, de nous arrêter sur les noms*, *quand nous avons de si graves questions à débattre* : — *Non certes*, répond son interlocuteur ; οὐ γὰρ οὖν, ἔφη. Ce sont ces mots, οὐ γὰρ οὖν, ou plutôt la paraphrase obscure dont Ficin, dans sa traduction, a cru devoir les soutenir, — Non certe, *nam solam exigunt ad rerum habitum interni conceptus expressionem*, — qui ont été rendus de ma-

nière à laisser croire que Platon aurait déjà soupçonné la relation nécessaire qui lie l'étude des signes à celle des idées. Il n'en est rien cependant. Cette conception est toute moderne, et c'est à Port-Royal, si je ne me trompe, que l'honneur en revient (Voy. la *Grammaire générale et raisonnée*, édit. Petitot, p. 277 et suiv.). Depuis, la science a fait presque constamment marcher de front cette double étude, et on a remarqué avec raison (Voy. THUROT, *Discours préliminaire*, en tête de sa traduction de l'*Hermès* d'Harris, p. CIII, note-*a*) que nos meilleurs grammairiens, Dumarsais, Condillac (ajoutons-y Destutt de Tracy) ont été aussi, comme Arnauld, d'excellents logiciens.— Quant à la nature même des rapports qui unissent la logique ou l'idéologie à la grammaire, on peut consulter deux livres dont la traduction, celle du premier surtout, serait un véritable service rendu aux sciences grammaticales, le *Organism der sprache* de Karl-Ferdinand BECKER, 2ᵉ édit. Francfort-sur-le-Mein, 1841, §. 10, et le *Logische untersuchungen* de TRENDELENBURG, §. 314 et suiv. — Ceux qui les premiers chez les anciens et chez les modernes se sont occupés de la philosophie du langage, ont, en général, comme Platon (*Cratyle*, traduct. Cousin, t. XI, p. 24, 79, 108, 109, etc., etc.) et Scaliger (*De causis linguæ latinæ*, lib. III, cap. 72), donné, plus ou moins expressément, pour base à leur analyse, la nature, telle qu'ils la comprenaient, des choses représentées par les idées, et non les idées elles-mêmes. Cette méthode avait un grave inconvénient. Puisque l'esprit humain, en se représentant les objets, mêle à cette représentation certains caractères qui lui sont propres et que nos langues reproduisent, ce n'est pas à l'objet, qui n'est là que pour sa part, mais à l'intelligence qui recueille le phénomène entier, qu'il faut en demander tous les éléments. L'objet donne, tout au plus, la matière de la pensée, il n'en donne pas la forme. Dans l'idée au contraire se retrouvent à la fois et la chose conçue et la manière dont nous la concevons.

6, p. 10. — Toute organisation de quelque étendue n'est pour nous qu'un vaste assemblage d'organisations plus étroites, mais semblables à celle qu'en s'unissant elles constituent, et par conséquent semblables entre elles. Cette identité des systèmes partiels

avec le système total qui en résulte, nous la trouvons dans toutes les sphères, parmi les phénomènes de l'ordre intellectuel comme parmi ceux de l'ordre matériel. Voy. nos *Leçons de philosophie sociale*, 2e leçon, p. 21 et 22 ; et 10e leçon, p. 116 avec la note 3 ; nos *Leçons de logique*, 12e Leçon, p. 338 et suiv.; et notre *Essai sur la philosophie orientale*, préface, p. XI. — A cette loi se rapporte l'opinion qui fait de l'homme un monde en abrégé, un *microcosme* (Cf. COUSIN, *Cours de l'histoire de la philosophie*, Introduction, 5e leçon). — On sait comment Platon (*République*, liv. VIII, traduct. Cousin, t. X, p. 125 et suiv.) trouve dans l'homme individuel l'image ou plutôt le type de toutes les formes de gouvernement que son analyse reconnaît. — C'est encore une des applications de cette loi qui est constatée dans les lignes suivantes : « M. de Bougainville dit fort bien que la Grèce est en petit l'univers, et que l'histoire grecque est un excellent précis de l'histoire universelle. On trouve en effet dans ce coin de terre l'exemple de toutes les formes de gouvernement. Ne dirait-on pas que toutes les combinaisons sociales y ont été épuisées pour l'instruction des hommes? BALLANCHE, *Essai sur les institutions sociales*, ch. II.)

7, p. 11. — Nous ne nous lassons pas de constater dans ses innombrables applications cette loi de la vie. Déjà nous l'avions indiquée dans un article sur l'*Objet de la science*, publié par la *Revue littéraire du Calvados*, en 1834, p. 208, et que nous avons reproduit à la suite de nos *Leçons de philosophie sociale*, p. 271. Plus tard, notre pensée a reçu tout le développement qu'elle comportait dans notre *Essai sur la philosophie orientale*, et ailleurs encore. La voilà qui revient ici ! Nous avons besoin, pour ne pas trop nous reprocher ces redites continuelles, de nous rappeler que cette sorte de monomanie s'attache partout, dans les grandes comme dans les petites choses, aux fortes convictions, et que Socrate aussi était accusé de se répéter sans cesse.

8, p. 14. — Cette prédominance à certains âges de la vie d'un élément donné sur les autres, a été constatée et, autant qu'il était en nous, expliquée dans nos *Leçons de philosophie sociale*, 15e leçon, p. 164, et *passim*.

9, p. 14. — On voit bien clairement par ces lignes que je rapporte à Dieu la direction de la vie à l'âge où l'homme n'en

peut pas encore prendre les rênes. Déjà plus d'une fois, je m'étais clairement prononcé sur ce point : « Notre éducation (ai-je dit dans mes *Réponses aux questions de philosophie*, 2e et 3e édit., quest. xxxvi, année 1841, et dans mon *Essai sur la philosophie orientale*, p. 18, février 1842) marche lentement pour arriver sûrement. Mais nous ne pouvons douter du succès, *puisque Dieu lui-même nous conduit.* » — *L'Union catholique* qui était tenue de me connaître puisqu'elle voulait me juger, ne devait donc pas, dans l'article qu'elle m'a consacré le 13 juin 1842, m'accuser, entre autres choses, de livrer l'homme naissant à lui-même et de lui refuser l'assistance divine. Voilà comme on nous met en cause ! Mais le jugement de l'*Union catholique* n'est pas, il est vrai, sans appel !

10, p. 19. — C'est Laromiguière qui fait sortir l'*idée* du *sentiment*, et comme il reconnaît quatre classes d'idées, les idées sensibles, les idées morales, les idées de rapports et les idées des facultés de l'âme, il admet quatre espèces de sentiments, qu'il appelle le sentiment-sensation, le sentiment moral, le sentiment des rapports et le sentiment des facultés de l'âme. Voy. les *Leçons de philosophie*, t. II, 5e et 6e leçons. — C'est M. Cousin qui distingue ces deux sortes de faits sous les dénominations de *conscience spontanée* et de *conscience réfléchie*, de *spontanéité* et de *réflexion*. Voy. dans les *Fragments philosophiques* la préface de 1826, et l'article portant pour titre : *Du premier et du dernier fait de conscience.*

11, p. 21. — Ces expressions, sons *articulés* et *inarticulés*, nous ont paru appeler, comme leur correspondant pleinement, celles que nous hasardons ici geste *décomposé* et *indécomposé*. Ce que Cicéron et tous nos grammairiens après lui ont dit de la voix (« Eademque (mens) quum accepisset homines inconditis vocibus inchoatum quiddam et confusum sonantes, incidit has et distinxit in partes, et ut signa quædam sic verba rebus impressit, *République*, liv. III, ch. 1. »), il le fallait dire, et nous sommes les premiers, à ce qu'il nous semble du moins, qui l'ayons dit du geste. Le geste décomposé, si on le réduit aux mouvements de la main, comme on le fait souvent, ne serait pas mal nommé *parole manuelle*, comme l'a appelé l'abbé Jamet (Voy. ses deux

Mémoires sur l'instruction des sourds-muets, 1[er] *Mém.*, 2[e] édit., p. 15; 2[e] *Mém.*, 1[re] édit., p. 13), ou, si on le considère d'un autre point de vue, *langage de la danse*, comme le nomme Condillac (Voy. son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 2[e] part., 1[re] sect., ch. 1[er], §. 11).

12, p. 22. — « Omnis enim motus animi suum quemdam à natura habet vultum, et sonum, et gestum : totumque corpus hominis, et ejus omnis vultus, omnesque voces, ut nervi in fidibus, ita sonant, ut a motu animi quoque sunt pulsæ. CICÉRON, *De l'orateur*, liv. III, 216. »

13, p. 23. — Th. Jouffroy, dans son article *Sur les signes* (Voy. *Nouveaux mélanges*), rencontre aussi, après beaucoup d'autres, mais avec sa méthode propre, et reconnaît un langage *naturel* et un langage *artificiel*. — Les phrénologues, qui admettent également ces deux sortes de langages, vont quelquefois jusqu'à assigner à l'un et à l'autre des organes spéciaux. Cf. AD. GARNIER, *La psychologie et la phrénologie comparées*, p. 152 et suiv.

14, p. 23. — J'ai surpris à leur naissance, au moment même de leur formation, quelques-uns de ces signes. Nous hochons la tête à plusieurs reprises, en avant et verticalement pour dire *oui*, horizontalement et de droite à gauche pour dire *non*. Voyez l'enfant se jetant avec avidité sur un aliment qui lui plaît; il porte en avant la bouche pour saisir l'objet qu'il convoite; mais sa faible tête, vivement agitée et ne pouvant soutenir la secousse qu'elle se donne, tombe pour se relever aussitôt, se relève pour retomber encore; elle oscille, tendant toujours vers l'objet, et par conséquent de haut en bas et de bas en haut : voilà, comme diraient les phrénologues, la mimique de la volonté, de l'appétit; ce signe dit : Je veux; ce signe dit : *oui*. Qu'un aliment, au contraire, qui déplaît à l'enfant, soit parce que cet aliment n'est pas de son goût, soit parce qu'il est rassasié, lui soit présenté, qu'arrive-t-il? Il écarte sa bouche autant qu'il est en lui, tournant la tête de droite à gauche ou de gauche à droite; si vous insistez, si vous le poursuivez du mets que vous désirez lui voir prendre, ce manége continuera avec plus ou moins de rapidité; voilà le *non* dans son prin-

cipe et à son origine. Avec le temps, ce double signe de l'affirmation et de la négation se généralise, et s'applique à toutes nos sympathies, à toutes nos antipathies; après avoir été le *oui* et le *non* de l'enfant, ce sera le *oui* et le *non* de l'homme. Le doute, qui n'est ni la négation, ni l'affirmation, mais qui se rapproche plus de la négation que de l'affirmation, est bien figuré matériellement par ce mouvement de la tête qui la porte de gauche à droite, en l'inclinant légèrement sur l'épaule; il y a là une négation qui se commence, mais qui s'arrête avant de s'achever.

15, p. 24. — Cf. *supra*, note 11. Voyez aussi COURT DE GEBELIN, *Monde primitif*, t. III, p. 102 et suiv.

16, p. 28. — C'est ce que Talma avait déjà dit dans ses *Mémoires de Lekain*, publiés en 1825, et faisant partie de la collection des *Mémoires dramatiques* : « Il est aussi des situations où un être vivement ému sent avec trop d'énergie pour attendre la lente combinaison des mots; le sentiment dont il est oppressé, avant que sa voix ait pu s'exprimer, s'échappe soudainement par l'action muette. Le geste, l'attitude, le regard, doivent donc alors précéder les paroles, comme l'éclair précède la foudre. Ce moyen ajoute singulièrement à l'expression, en ce qu'il décèle une âme si profondément pénétrée, qu'impatiente de se manifester, elle a choisi les signes les plus rapides. » — Rousseau, dans son *Essai sur l'origine des langues* (ch. 1er), semble dire tout le contraire: « La seule pantomime sans discours vous laissera presque tranquille; le discours sans geste vous arrachera des pleurs. » Mais il comprend ici par discours, outre les paroles que le discours combine, l'accentuation dont la passion les frappe: « Les passions ont leurs gestes, mais elles ont aussi leurs accents, et ces accents qui nous font tressaillir, ces accents auxquels on ne peut dérober son organe, pénètrent par lui jusqu'au fond du cœur, y portent malgré nous les mouvements qui les arrachent et nous font sentir ce que nous entendons. » Rousseau ne veut, dans ce passage, que comparer, au point de vue de leur action relative sur notre sensibilité, les deux classes de signes naturels que nous employons pour rendre les sentiments qui nous animent, ceux qui s'adressent aux yeux, et ceux qui

affectent l'oreille; et il conclut avec raison que si le geste rend l'imitation plus exacte, *l'intérêt s'excite mieux par les sons.*

17, p. 28. — Je n'ai certes pas inventé cette anecdote. Je dois avouer cependant que je l'ai en vain cherchée dans les livres qui nous entretiennent du grand acteur, ou plutôt dans les passages que j'ai autrefois extraits de ces livres, et il m'est impossible aujourd'hui de renvoyer mes lecteurs aux sources où je l'ai puisée. Je ne retrouve que quelques lignes dans Mme de Staël (Voy. l'*Allemagne*, 2e part., ch. 27) qui expriment, mais sous des formes abstraites, à peu près la même idée : « Le son de sa voix ébranle dès qu'il parle, avant que le sens même des paroles qu'il prononce ait excité l'émotion...... Il y a dans la voix de cet homme je ne sais quelle magie qui, dès les premiers accents, réveille toute la sympathie du cœur. » — Elle dit pourtant de lui un peu plus bas : « J'ai vu Talma déclamer dans la chambre la dernière scène d'*Othello* avec sa femme, dont la voix et la figure conviennent si bien à Dédesmone ; il lui suffisait de passer sa main sur ses cheveux et de froncer le sourcil pour être le Maure de Venise, et la terreur saisissait à deux pas de lui, comme si toutes les illusions du théâtre l'avaient environné. »

18, p. 30. — Ce mot est, je crois, de M. de Bonald. Malheureusement je n'ai pas ses œuvres à ma disposition (les bibliothèques de nos départements sont si pauvres!), et ce qui, dans ma pensée, devait faire la matière d'une note, se trouve réduit par là à cette vague indication.

19, p. 30. — Les philosophes se sont souvent prononcés, au moins en passant, sur les caractères qui distinguent l'homme de la brute. Voici les principales opinions que cette question a fait éclore : — 1° Il y a dans l'homme une âme qui sent, pense et veut; la bête n'est qu'un automate, une pure machine. Descartes, *Discours de la méthode*, 5e part., édit. Cousin, t. I, p. 184-190. — 2° L'organisation matérielle de la bête est de beaucoup inférieure à la nôtre. Helvétius, *De l'esprit*, Discours I, ch. I, note *a*. — 3° L'usage du feu accordé à l'homme et refusé aux animaux met seul entre eux et lui une distance infinie. Bernardin de Saint-Pierre, *Harmonies de la nature*, liv. I, au paragraphe intitulé : *Harmonies végétales de l'homme*. — 4° L'homme

compte, l'animal ne compte pas. PLATON, *Epinomis*, traduct. Cousin, t. XIII, p. 8. — 5° L'animal crie et se meut; l'homme seul danse et chante. PLATON, *Les lois*, liv. II, traduct. Cousin, t. VII, p. 75. — 6° L'homme est un animal raisonnable; la bête un animal réduit à l'instinct. Voy. CONDILLAC, *Traité des animaux*, 2e part., ch. V. — 7° L'animal ne progresse pas; l'homme est perfectible. BUFFON, *Introduction à l'histoire de l'homme* (Nous renvoyons à ce passage, qui suffit après tout, faute d'en avoir maintenant un meilleur sous la main). — 8° Seul entre tous les animaux l'homme a le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste. ARISTOTE, *Politique*, liv. I, ch. 2. — 9° La faculté d'abstraire a été refusée à la bête. BALLANCHE, *Palingénésie sociale*, 2e part., §. 3, p. 175. — 10° « Les animaux ne jugent pas proprement; ils ne généralisent point leurs idées; ils n'ont que des notions particulières, parce qu'ils ne sont point doués de la parole, et c'est là ce qui paraît les distinguer essentiellement de l'homme. BONNET, *Principes philosophiques*, part. V, ch. 2. » — 11° Les animaux ne diffèrent de l'homme que du plus au moins. CONDILLAC, *Traité des animaux*, 2e part., ch. IV.

20, p. 32. — « C'est une belle conception que celle qui tend à trouver la ressemblance des lois de l'entendement humain avec celles de la nature, et considère le monde physique comme le relief du monde moral..... Ce n'est point un vain jeu de l'imagination que ces métaphores continuelles qui servent à comparer nos sentiments avec les phénomènes extérieurs, la tristesse avec le ciel couvert de nuages, le calme avec les rayons argentés de la lune, la colère avec les flots agités par les vents; c'est la même pensée du créateur qui se traduit dans deux langages différents, et l'un peut servir d'interprète à l'autre. Presque tous les axiomes de physique correspondent à des maximes de morale. Cette espèce de marche parallèle que l'on aperçoit entre le monde et l'intelligence est l'indice d'un grand mystère..... Mme DE STAEL, *De l'Allemagne*, 3e part., ch. X. » — Bien longtemps avant Schelling, dont Mme de Staël se fait ici l'interprète, quelques hommes supérieurs avaient pressenti ce que le philosophe allemand a pour ainsi dire démontré. « J'appelle l'attention sur la phrase suivante, trop peu remarquée, qui étonnerait même

dans Leibnitz, et qui n'est bien intelligible que depuis la *Philosophie de la nature : Il y a une analogie intime entre les mouvements des phénomènes physiques et ceux des phénomènes intellectuels, et les mêmes procédés par lesquels se développe en nous l'intelligence se retrouvent dans la marche du monde.* Cousin, *Traduction de Platon*, t. VIII, p. 474, notes sur le X[e] livre des *Lois*. »

21, p. 32. — « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre, et la terre était sans forme et vide, et les ténèbres étaient sur la surface de l'abîme;... et Dieu sépara la lumière des ténèbres... Dieu fit l'étendue, et il sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec celles qui sont au-dessus de l'étendue, et Dieu nomma l'étendue *cieux*... Puis Dieu dit : Que les eaux qui sont au-dessous des cieux soient rassemblées en un lieu et que le sec paraisse, et il fut ainsi. Et Dieu nomma le sec *terre*, et il nomma l'amas des eaux *mers ;* et Dieu vit que cela était bon. *Genèse*, traduct. D. Martin, ch. I, v. 1-10. » — « Qu'est-ce que ce qui existe de tout temps sans avoir pris naissance, et qu'est-ce que ce qui naît et renaît sans cesse sans exister jamais? L'un, qui est toujours le même, est compris par la pensée et produit une connaissance raisonnable; l'autre, qui naît et périt, sans exister jamais réellement, tombe sous la prise des sens et non de l'intelligence..... Avec la substance indivisible et toujours la même, et avec la substance divisible et corporelle, il composa une troisième espèce de substance, intermédiaire entre la nature de ce qui est le même et celle de ce qui est divers, et il l'établit au milieu du divisible et de l'indivisible. **Platon**, *Timée*, traduct. Cousin, t. XII, p. 116, 125 et *passim*. » — Cf. **Aristote**, *Physique*, liv. I, ch. 2.

22, p. 33. — Homère appelle indistinctement εἴδωλον, *fantôme*, et *âme*, ψυχή, cette apparence humaine qu'il fait survivre au corps :

> Εἴδωλον δ'ἑτέρωθεν ἑταίρου πολλ'ἀγόρευεν.
> Ἦλθε δ'ἔπι ψυχὴ μητρὸς κατατεθνηυίης.
> De l'autre côté le *fantôme* de mon compagnon exhalait sa plainte en longs discours ;
> Cependant survint l'*âme* de ma mère morte.
>
> *Odyssée*, XI, 83.

L'âme, ainsi conçue, peut être atteinte par le glaive ; Ulysse, l'épée à la main, écarte les ombres qui se précipitent, pour le boire, sur le sang des victimes qu'il vient d'immoler. (*Odyssée*, xi, 48.) Pour Virgile, l'âme semble formée d'une matière plus subtile ; le fer d'Enée ne peut rien sur elle :

Corripit hic subita trepidus formidine ferrum
Æneas, strictamque aciem venientibus offert.
Et ni docta comes tenues sine corpore vitas
Admoneat volitare cava sub imagine formæ,
Irruat et *frustra* ferro diverberet umbras
Enéide, vi, 289.

ce qui d'ailleurs s'accorde mieux avec l'impossibilité où sont les mortels, selon nos deux poëtes, d'embrasser, d'étreindre ces vaines images : « Trois fois, dit Ulysse (*Odyssée*, xi, 203), je m'élançai pour saisir cette âme chérie ; trois fois, échappant à mes mains, elle s'envola, semblable à une ombre ou à un songe, σκιῇ ἴκελον ἢ καὶ ὀνείρῳ. » Enée n'est pas plus heureux avec l'âme d'Anchise :

Ter conatus ibi collo dare brachia circum ;
Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis volucrique simillima somno.
Enéide, vi, 699.

Quant à la voix que l'*Odyssée* et l'*Enéide* prêtent à ces simulacres, elle est immense, θεσπεσίη, dans l'épopée grecque (xi, 43) ; plus conséquente encore, l'épopée latine la fait petite et impuissante :

Pars tollere vocem
Exiguam ; inceptus clamor frustratur hiantes.
Enéide, vi, 491.

— Nos artistes, au moyen-âge, matérialisent aussi l'âme ; il faut voir dans le beau livre de M. Didron (*Histoire de Dieu*, p. 216, 2ᵉ tirage) ce gracieux tableau, qui nous montre la main divine à demi fermée et contenant, comme de jeunes oiseaux dans leur nid, de petites âmes agenouillées qu'elle prend sur la terre et qu'elle emporte aux cieux. La poésie parle comme la peinture et

la sculpture. Dans la curieuse *Vision de Fulbert* (Voy. **Edélestand du Méril**, *Poésies populaires latines antérieures au douzième siècle*, p. 217-228), l'âme d'un grand pécheur vient reprocher au corps qu'elle a quitté les séductions auxquelles il l'a exposée...

Juxta corpus spiritus stetit et ploravit;
In his verbis acriter corpus increpavit.

Puis, quand elle a longuement donné cours à ses plaintes,

Postquam tales anima prompserat mœrores,

deux démons, *pice nigriores*, la saisissent avec leurs fourches,

Isti cum furcinulis *animam* carpserunt,

elle, l'âme, non le corps, dont il n'est pas question, et l'emportent en enfer. Là,

Quidam (maligni spiritus) cum corrigiis *ipsam* perstrinxerunt;
quidam uncis ferreis *ipsam* disruperunt;
quidam plumbum fervidum in *ipsam* fuderunt;

Quidam fœtidum stercus in os projecerunt,
et quidam in faciem ejus comminxerunt;
quidam suis dentibus *ipsam* corroserunt
Et tandem a corpore pellem extraxerunt.

— On retrouve encore quelque chose d'analogue à ces conceptions de la Grèce antique et du moyen-âge dans les *Fervers* de Zoroastre. Voy. notre *Essai sur la philosophie orientale*, p. 440-442.

23, p. 33. — Voyez, pour le casque de Minerve, *Iliade*, v, 743; pour le cri que pousse Mars, *Ibid.*, 859 (Neptune jette un cri semblable, *Ibid.*, xiv, 147). La marche du dieu des mers est décrite au livre xiii du même poëme, vers 17 et suivants.

24, p. 34. — Les sensualistes, Condillac entre autres (*Traité des sensations*, dans l'*Extrait raisonné* qui ouvre ce livre, p. i, et *passim*), font voir comment « toutes nos connaissances... viennent des sens »; les idéalistes, au contraire, par exemple Malebranche (*De la recherche de la vérité*, 3e part., ch. vii, §. 3), démontrent comment l'idée même de la matière nous vient d'une

source supérieure qui n'a rien de commun avec nos organes. Ainsi, chez les anciens, Anaxagore et son ami Métrodore, et plus tard les stoïciens, expliquaient la théologie par la physique; les alexandrins, au contraire, au lieu d'expliquer la mythologie par la nature, expliquent la mythologie et la nature elle-même par la métaphysique (Cf. Cousin, *Traduct. de Platon*, t. vi, p. 351, dans les *Notes* sur le *Phèdre*). — Harris admet et concilie, à sa manière, ces deux opinions : « Dans la nature, dit-il (*Hermès*, liv. III, ch. iv, traduct. Thurot), aussi bien que dans les ouvrages de l'art, il y a des formes intellectuelles qui ne viennent qu'à la suite des impressions faites par les objets sensibles. Nous voyons par là la vérité de ce fameux axiome de l'école : *Nihil est in intellectu quod non prius fuit in sensu*;... vérité si incontestable qu'elle embrasse jusqu'aux idées de la pure contemplation..... Mais (pour ce qui concerne le suprême architecte) nous avons (dans son intelligence) une multitude de formes intellectuelles qui sont véritablement antérieures à toutes les formes sensibles... Si cela est ainsi, il faut maintenant que nous changions les termes de l'axiome, et que nous disions : *Nihil est in sensu, quod non prius fuit in intellectu*... Qu'est-ce que la conversation entre un homme et un autre? C'est un commerce mutuel et réciproque de discours et d'attention. Pour celui qui parle, c'est enseigner, et pour celui qui écoute, c'est apprendre; pour celui qui parle, c'est descendre des idées aux mots; pour celui qui écoute, c'est s'élever des mots aux idées. »

25, p. 34. — Port-Royal (*Grammaire générale et raisonnée*, 2e part., ch. i), et Court de Gebelin (*Monde primitif*, t. ii, p. 10, ou *Grammaire universelle*, liv. i, ch. v), distinguent aussi ces deux classes de conceptions, mais sans en rien tirer pour l'éclaircissement de la question grammaticale.

26, p. 36. — Nous pouvons envisager la réalité de deux points de vue différents : 1° du point de vue du concret; nous la prenons alors telle que la nature nous la donne; nous distribuons en genres et en classes les individualités qu'elle nous présente : de ce point de vue, par exemple, je reconnais dans l'univers trois classes d'êtres, Dieu, l'âme et le corps : 2° du point de vue de l'abstrait; nous la brisons alors et la désorganisons, pour

compter les éléments divers dont elle se compose. C'est de ce dernier point de vue qu'ici nous avions à la considérer. Quels sont donc les aspects véritablement, essentiellement distincts sous lesquels l'analyse saisit l'objet, quel qu'il soit, auquel elle s'applique? Telle était la question. — Aristote y avait répondu, sans se l'être posée aussi nettement que nous venons de le faire, par ses dix catégories : « Les mots, dit-il, quand ils sont pris isolément, expriment chacun l'une des choses suivantes : ou *substance*, ou *quantité*, ou *qualité*, ou *relation*, ou *lieu*, ou *temps*, ou *situation*, ou *état*, ou *action*, ou enfin *passion*. La substance, c'est, par exemple, afin de parler par image : *homme*, *cheval;* la quantité, c'est : *de deux coudées*, *de trois coudées;* la qualité, c'est : *blanc*, *grammatical;* la relation, c'est : *double*, *demi*, *plus grand;* le lieu, c'est : *dans la place publique*, *dans le lycée;* le temps, c'est : *hier*, *l'an passé ;* la situation, c'est : *être couché*, *être assis;* l'état, c'est : *être chaussé*, *être armé;* l'action, c'est : *couper*, *brûler;* la souffrance (*sic.* Lisez : la passion), c'est : *être coupé*, *être brûlé*. Aristote, *Logique*, traduct. Barthélemy Saint-Hilaire, t. I, p. 58. » — Cette liste était évidemment surabondante; elle établissait comme opposés plusieurs membres qui, rentrant les uns dans les autres, devaient être ramenés à un seul; ainsi, l'action et la passion réprésentent au même titre ce qu'on pourrait appeler une *modification accidentelle* de la substance; la quantité, le lieu, le temps, la situation, l'état, n'expriment pas d'autre idée que celle dont la relation est le signe; de telle sorte qu'à un premier aperçu on semblait fondé à réduire les dix catégories péripatéticiennes aux quatre suivantes : substance, qualité essentielle, modification accidentelle, relation. C'est ce que firent les stoïciens (Voy. Ritter, *Histoire de la philosophie*, traduct. Tissot, t. III, p. 463 et suiv.). — Après eux, la science reste stationnaire, ou plutôt elle rétrograde. Plotin surcharge leur liste d'un cinquième principe, le *mouvement*, qui se ramène facilement soit à la qualité, si on le considère dans la cause; soit à l'accident, si, dans l'effet; soit à la relation, si, en lui-même (Voy. Plotin, *Ennéade* VI, liv. III, ch. 3). — Les scholastiques ne connaissent que la liste d'Aristote, à laquelle ils s'en tiennent pour la plupart; les travaux du portique et de l'école d'Alexandrie n'existent pas pour

eux (Voy. entre autres ALBERT LE GRAND, *Liber de prædicamentis*, tract. I, c. 7, t. I, p. 103 et suiv.). — Comme les docteurs du moyen-âge, Kant, qui le premier parmi les modernes reprit la question directement et en la posant sous sa forme propre, ne connaît que la liste dressée par Aristote, ou plutôt celle que lui présentent les commentateurs plus ou moins intelligents de l'*Organum* (Voy. ALBERT LE GRAND, l. c., et plus bas le Tractatus VII, *De postprædicamentis*). Mais malgré son admiration constante pour le fondateur du Lycée, il ne l'accepte pas telle qu'elle lui est offerte. Il la bouleverse au contraire, et la refait complètement. Son point de vue d'ailleurs n'est plus précisément celui où nous nous plaçons. Ce ne sont pas les éléments de la réalité démembrée par l'analyse, mais les lois qui président au jeu de nos facultés intellectuelles que la *Critique de la raison pure* prétend compter et systématiser (Voy. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, *La logique d'Aristote*, t. I, p. LXXI-LXXXIX). Nous ne mentionnerons donc que pour mémoire, et sans nous y arrêter, les quinze catégories du philosophe de Königsberg, le *temps* et l'*espace*, formes de la sensibilité, de la perception sensible; la *quantité*, qui se décompose en *unité*, *pluralité* et *totalité*; la *qualité*, c'est-à-dire la *réalité*, la *négation* et la *limitation*; la *relation*, qui comprend la *substance*, la *causalité* et la *réciprocité*; la *modalité*, c'est-à-dire la *possibilité*, l'*existence* et la *nécessité*, formes de l'entendement, de la faculté de juger; et enfin l'*universalité* ou l'*inconditionnalité*, forme de la faculté qui saisit l'absolu, ou de la raison (Voy., pour plus de détails, KANT, *Critique de la raison pure*, traduct. Tissot, t. I, et mes *Réponses aux questions de philosophie*, Question XLIX, sect. VII). — Quoi qu'il en soit de ces lois de l'intelligence, lorsque chez nous V. Cousin aborda la question des catégories, c'est de cette liste dressée par Kant qu'il partit. Pour lui aussi, comme pour l'auteur de la *Critique de la raison pure*, les catégories sont *les idées qui président au développement de la raison humaine* (Voy. le *Cours de l'histoire de la philosophie*, Introduction, 4e leçon). Cependant, tout en cherchant les lois de la pensée, l'illustre philosophe ne perdait pas de vue la réalité, qu'il identifiait en quelque sorte avec l'intelligence elle-même, et voilà comment, sans s'écarter de la *Critique de la raison pure*,

il se retrouve dans la route ouverte par Aristote et les stoïciens. Après avoir, dans un premier essai (Voy. le *Cours de philosophie professé à la Faculté des lettres pendant l'année* 1818, publié par M. Adolphe Garnier en 1836, 4e leçon), ramené les catégories germaniques aux deux principes qui représentent, le premier, l'*être*, le *nécessaire*, l'*infini*, l'*unité*; le second, le *phénomène*, le *contingent*, le *fini*, la *variété*, c'est-à-dire à la *substance* et à la *cause*, il revint plus tard sur sa pensée, et en 1828 (*Cours de l'histoire de la philosophie*, Introduction, 4e leçon) il ajouta un élément nouveau à ceux qu'il avait antérieurement reconnus; l'*infini*, le *fini* et leur *rapport*, telles sont les trois idées auxquelles s'arrêta son analyse. « Le résultat de tout ceci, dit-il (l. c. 5e leçon), est que ces deux termes, ainsi que le rapport de génération qui tire le second du premier, et qui par conséquent l'y rapporte sans cesse, sont les trois éléments intégrants de la raison. Il n'est pas au pouvoir de cette raison, dans ses abstractions les plus hardies, de séparer aucun de ces trois termes l'un de l'autre. Essayez, par exemple, d'ôter l'unité, et la variété seule n'est plus additionnable, elle n'est plus compréhensible; d'un autre côté, essayez de retrancher la variété, et vous avez une unité immobile, une unité qui ne se manifeste point et qui à elle seule n'est pas une pensée, toute pensée étant représentable par une proposition, et un seul terme ne suffisant à aucune proposition; enfin, ôtez le rapport qui lie intimement la variété à l'unité, et vous détruisez encore le lien nécessaire des deux termes de toute proposition. » — On aperçoit là assez nettement les trois éléments que, quelques années plus tard (Voy. mon *Essai sur le langage*, Caen, 1831, p. 51-65), je reconnaissais à mon tour, en les déterminant avec plus de rigueur, et que je nommais la *substance*, la *qualité*, le *rapport*. La liste des stoïciens, dont l'unique tort était de laisser deux places à la qualité qui n'en voulait qu'une, s'épurait ainsi, et le problème avait reçu sa solution définitive. De ce que je viens d'exposer, on peut naturellement conclure que ma classification des idées m'aura été en partie suggérée, sans que j'en aie eu clairement conscience, par celle de M. Cousin; mais ce qui m'appartient bien exclusivement, c'est l'application que je fis de cette théorie à la

décomposition du langage. Je pouvais donc, je crois, en toute vérité, dire à mon illustre maître, lorsque j'écrivais ma thèse, résumant en deux mots la pensée déposée dans mon *Essai*: « C'est la grammaire de votre métaphysique que j'espère bientôt vous donner. »

27, p. 37. — Nos voisins d'outre-Rhin, loin de placer la perfection du signe élémentaire de l'idée dans cette pureté, dans cette simplicité que nous lui proposons comme son suprême idéal, la placent, au contraire, là où nous ne voyons qu'un reste de la confusion primitive, dans l'organisation à laquelle il s'élève des deux principes dont, selon eux, il se compose nécessairement, du radical, qui représente l'élément immobile, identique, substantiel de l'idée, et de la terminaison qui en représente l'élément mobile, variable, formel. Voilà pourquoi les langues à flexions, les langues indo-germaniques, par exemple, leur paraissent infiniment supérieures aux langues qui emploient les affixes, à la langue chinoise entre autres. Voy. Becker, *Organism der sprache*, 1re sect., §. 9, 24, 32, 37, 45.

28, p. 41. — C'est une vérité que démontre jusqu'à l'évidence l'histoire de toutes les langues primitives, de tous les dialectes parlés par des peuplades sauvages. « Les plus anciens caractères chinois étaient des dessins grossiers d'objets matériels, tels que ceux-ci : *soleil*, *lune*, *montagne*, *arbre*, *chien*, *poisson*. Ces premiers caractères, dont le nombre a toujours été très-restreint (ce nombre était de deux cents, suivant les recherches que j'ai faites à ce sujet), se nomment *siang-hing*, c'est-à-dire *images*. Abel-Rémusat, *Elèments de la grammaire chinoise*, p. 1. »

29, p. 41. — En grec ancien, tous les aliments apprêtés par l'homme, à l'exception du pain, s'appelaient d'un terme commun ὄψον, *chose cuite*, du verbe ἕψω, *je fais cuire*. Comme les habitants de la Grèce, résidant pour la plupart sur les côtes de la mer, vivaient le plus ordinairement de poisson, le mot ὄψον prit bientôt (Voy. Athénée, *Les deipnosophistes*, liv. VII, édit. Casaubon, t. I, p. 276) la signification exclusive du mets le plus habituel. Depuis, le ψάρι des modernes, formé du diminutif ὀψάριον, a remplacé entièrement le ἰχθύς des anciens. Tout mets était poisson pour les Hellènes. — Les Romains, dont les habi-

tudes sont guerrières, tirent volontiers des scènes que la guerre leur rend familières les images sous lesquelles ils peignent leurs idées : « Varro dicit *intervalla* esse spatia quæ sint inter capita vallorum, id est stipitum, quibus vallum fit, unde cætera quoque spatia dicunt. CASSIODORE, *De orthographia*, cap. I. » — Et pourquoi maintenant chez nous, dans un certain monde (ceci s'écrit au commencement de juin de l'an de grâce 1846), ne connaît-on, pour exprimer quoi que ce soit, que le vocabulaire des *sports-men* et du *jockey-klub ?*

30, p. 42. — J'emprunte, comme specimen propre à rendre ma pensée, à Condillac (*Traité des sensations*, 1re part., ch. II, §. 15), et à M. Gatien-Arnoult (*Programme d'un cours de philosophie*, 2e édit., *Psychologie*, 1re part., 7e sect., ch. II) cette double définition du jugement et de la mémoire, sans en garantir la solidité. On peut voir comment je comprends ces facultés intellectuelles dans mes *Leçons de logique*, p. 34 et 59.

31, p. 43. — *Deliberare*, délibérer, vient évidemment de *libra*, balance (Voy. le président DE BROSSES, *Traité de la formation méchanique des langues*, ch. XII, §. 3). — Les lignes enfermées entre guillemets appartiennent à peu près textuellement à la belle traduction que M. Eugène Burnouf a donnée au monde savant du *Bhagavata-purana*, liv. I, ch. XVII, 24-25.

32, p. 43. — Le passage du livre sacré de l'Inde dont cette ligne est tirée a été cité par Voltaire, dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, ch. III. — Ce que d'ailleurs j'ai dit de la volonté qui crée, il faut le dire de la pensée créatrice dont les mêmes livres nous entretiennent constamment. Concret, comme tout le reste, à l'époque à laquelle ces monuments nous reportent, le mot *penser*, dans cette acception, renferme les trois idées qu'aujourd'hui nous exprimerions par les trois termes véritablement abstraits : *concevoir*, *vouloir* et *faire*. On trouve, en effet, la création rapportée par le *Bhagavata-purana*, ici, à la *méditation* dans laquelle Bhagavat est plongé (liv. I, ch. III, 2) ; là, à sa *volonté indépendante* (liv. II, ch. V, 21) ; dans un autre passage (liv. III, ch. XII, 21), à son *énergie*. Cela est assez significatif.

33, p. 43. — Je ne sais pas si réellement Achille a jamais été

désigné par les poëtes sous le nom que je lui donne ici, et je m'en inquiète assez peu. Mes lecteurs comprendront facilement l'idée que cette forme prétend figurer; et *la mer Égée*, pour la mer en général, *le vaisseau fabriqué avec les pins du Pont*, pour le vaisseau tout simplement, sont des expressions tellement familières aux esprits cultivés que je me crois dispensé, pour le moment, de cette exactitude et de cette précision dont je me fais d'ordinaire un impérieux devoir.

34, p. 43. — La définition du beau ici mentionnée est une de celles que Socrate réfute dans l'*Hippias major*. Voy. PLATON, traduct. Cousin, t. IV, p. 117.

35, p. 44. — C'est ce premier procédé que je décris dans mes *Réponses aux questions de philosophie*, Quest. XIX. Je n'envisage en cet endroit le problème que sous un de ses points de vue; je cherche à m'y expliquer comment l'intelligence qui ne sait rien encore acquiert les idées générales auxquelles elle doit s'élever, et j'affirme avec raison, je pense, que toute généralisation présuppose les notions particulières sur lesquelles elle opère et dont elle exprime le contenu, qu'elle nous livre ensuite sous la forme qui lui est propre.

36, p. 44. — Les deux forces opposées auxquelles la physique rapporte les changements qui se produisent dans le monde matériel sont appelées, — par Héraclite (Voy. ARISTOTE, *Ethique*, liv. VIII, ch. 2), ὁμολογία, la concorde, et ἔρις, la querelle; — par Empédocle (Voy. RITTER, *Histoire de la philosophie*, traduct. Tissot, t. I, p. 436 et suiv.), l'amour et la haine, φιλία et νεῖκος ou ἔχθος.

37, p. 44. — Lorsque l'intelligence est entrée dans les voies de la science, lorsqu'elle en a contracté les habitudes, elle ne monte plus, comme au début, de l'individu à l'espèce, et de l'espèce au genre; elle descend au contraire du genre à l'espèce, et de l'espèce à l'individu. Sans la lumière préalable de la généralité supérieure, la généralité inférieure ou l'individualité resteraient, pour l'esprit ainsi disposé, d'une obscurité impénétrable : une fleur est là sous mes yeux; botaniste, je ne suis satisfait qu'autant que je me représente le genre auquel elle se rattache; c'est le *Pigamon des Alpes* de Decandolle, le *Thalictrum*

alpinum de Linné ! — Ce procédé a été minutieusement décrit, pour la première fois sans doute, dans mes *Leçons de logique*, p. 347 et suiv. — Après avoir éclairci, d'une part, le procédé qui va du particulier au général, et d'une autre part, celui qui va du général au particulier, il me restait à rattacher ces deux branches au même tronc, à en former un système ; ce que je viens de faire dans cette portion du texte auquel les notes 35 et 37 correspondent. — Rien à dire ici sur les *Idées* de Platon ; la matière, dans ce qu'elle a du moins d'utile et de durable, me paraît épuisée. Voy. dans le *Bulletin de l'instruction publique*, 2e année, t. I, p. 46 et suiv., mon rapport sur le livre de M. Th. Henri Martin, et ce livre lui-même.

38, p. 46. — Les passages cités dans cet alinéa sont : — le 1er, de CORNEILLE, *Le Cid*, acte III, scène 4 ; — le 2e, de VIRGILE, *Eglogues*, II, 25 ; — le 3e, de VOLTAIRE, *Brutus*, acte V, scène 5 ; mais Voltaire a écrit : « Au moment où je parle, etc. » ; — le 4e, de CORNEILLE, *Le Cid*, acte I, scène 4 ; — le 5e, de VIRGILE, *Eglogues*, I, 6 ; — le 6e, de LEMIERRE, *Le commerce* ; — le 7e, de LAMARTINE, *Le dernier chant du pèlerinage d'Harold*, XLII ; — le 8e, de RAYNOUARD, *Les Templiers*, acte V, scène 8.

39, p. 47. — C'est un des arguments favoris de Socrate. — Il a été reproduit avec un grand éclat au chapitre 6 d'un petit traité *Sur le monde*, qui entre communément dans la collection des œuvres d'Aristote. Puisque je tiens ce traité, qu'on me permette de dire un mot en passant sur la question d'authenticité soulevée à son propos. Le livre Περὶ κόσμου n'est pas écrit dans le style habituel de notre philosophe. A la concision, je dirais presque à la sécheresse qui lui est propre, se substituent ici l'abondance des formes, la richesse de l'expression, le développement oratoire en un mot. On y trouve tout l'appareil des procédés utiles à la démonstration par le probable : la tradition, le mythe, des comparaisons perpétuelles. C'est bien là le langage que l'enseignement philosophique pouvait alors et devait prendre en s'adressant à la foule. Or, nous savons qu'Aristote avait composé pour elle des écrits dont Cicéron lui-même admirait l'éloquence. Ne serait-ce pas là un échantillon de ces livres, qu'on croit entièrement perdus, et dans lesquels le fondateur du Lycée avait dé-

posé ses doctrines exotériques? — Tout le monde connaît l'imitation que Bourdaloue a faite de cet argument dans son sermon *Sur la providence*, 1re partie.

40, p. 47. — Cf. Virey, article *Mémoire*, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, t. xxxii, p. 301-302.

41, p. 50. — J.-J. Rousseau cite ce fait dans son *Essai sur l'origine des langues*, ch. i. Le voici, tel que Chardin le raconte (Voy. ses *Voyages en Perse et autres lieux*, édit. de Rouen, m. dcc. xxiii, t. iv, p. 267, dans la description de la Perse, ch. 19) : « C'est quelque chose de curieux de voir comment ils (les marchands orientaux) font les marchez. Après avoir bien raisonné et discouru en présence du vendeur, et d'ordinaire dans sa maison, ils font le prix avec les doigts. Ils se tiennent par la main droite, couverte de leur manteau, ou de leur mouchoir, et s'entreparlent de cette façon. Le doigt étendu vaut dix ; le doigt plié, cinq ; le bout du doigt, un ; la main entière, cent ; la main pliée, mille. Ils marquent ainsi livres, sols, et deniers, en se maniant la main. Pendant qu'ils traitent, ils ont le visage rassis et immobile à un point, qu'il est impossible d'y connoître aucunement ni ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils disent. »

42, p. 52. — Voy. Becker, *Organism der sprache*, 2e édit., §. 1. Deux systèmes ici : l'un qui donne, c'est celui qui articule, *sprechorgane;* l'autre qui reçoit, c'est celui qui entend, *hörorgane*. Là où l'un de ces appareils manque, la parole est impossible ; und beide in ihrer organischen verbindung machen eigentlich die *sprachorgane* aus; tous deux dans leur enchaînement organique constituent proprement le *sprachorgane*, l'organe de la parole.

43, p. 55. — Court de Gebelin compte, comme nous, sept voyelles : ce sont pour lui, dans l'ordre où je les rappelle, A, Ê, É, I, O, U, OU. La raison qu'il donne de ce nombre auquel il s'arrête mérite d'être signalée : « Comme l'ouverture de la bouche est susceptible d'un très-grand nombre de gradations, il existera nécessairement un très-grand nombre de sons. On peut cependant les réduire à un petit nombre de sons fondamentaux, qui formeront entre eux une octave, prise dans la nature, puisque l'instrument vocal est, relativement à la voix

simple, une vraie flûte, et que toute espèce d'harmonie est renfermée dans l'octave. *Monde primitif*, t. III, p. 111. »

44, p. 55. — C'est bien notre E muet qui retentit, pour rendre le sifflement de la corde d'où la flèche vient de partir, dans le Βάλλ' de l'*Iliade* (I, 52); mais il reste confondu ici comme partout, pour la Grèce antique et moderne, avec l'articulation à laquelle il est attaché. On sait que dans les langues sémitiques toutes les voyelles sont à peu près traitées de même; elles se perdent en quelque sorte dans la consonne à laquelle on les réunit, et le plus souvent aucun signe particulier ne les manifeste. « An die consonanten, diesen körper der sprache, knüpft sich die bedeutung; die vocale deuten nur die modificationen derselben an. Auch der heutige morgenländer wendet wenig sorgfalt auf die aussprache der vocale, und pronunziirt sie in der regel sehr unbestimmt. W. Gesenius, *Hebraische grammatik*, Halle, 1834, XIe édit., §. 7, n° 2. »

45, p. 55. — Un des hommes qui ont, en France, rendu le plus de services à l'enseignement de la langue grecque, M. Mablini (Il signait habituellement *Mablin*), m'écrivait de Paris, sous la date du 2 juin 1831, une lettre de laquelle j'extrais ce qui suit :

« De l'indiscrétion quand il s'agit de diphthongues? L'adjectif δίφθογγος, donné à un signe écrit, indique-t-il bien qu'en prononçant ce signe on fait entendre deux sons? — Oui certainement, dit-on. — Mais personne n'oserait prétendre qu'on fait entendre deux sons en prononçant la diphthongue ου. — Mais il est infiniment probable qu'à l'époque où le mot δίφθογγος fut employé pour la première fois, les diphthongues se prononçaient déjà comme aujourd'hui. — Mais comment se fait-il que l'absurdité de cette dénomination n'ait été remarquée par aucun Grec, depuis que leurs diphthongues ont cessé d'être δίφθογγοι?

» Le mot δίφθογγος ne peut-il pas également indiquer que le signe, la combinaison de lettres qui porte ce nom, est susceptible de deux (sons) prononciations différentes, peut se prononcer de deux manières?

» Galien dit que la lettre ε est δίφθογγος, parce qu'elle se pro-

nonçait tantôt comme *é*, tantôt comme *i*. Appliquons à une combinaison de lettres ce que Galien dit d'une lettre seule. ιώ, ἴα, etc., ne sont point δίφθογγα; cette combinaison de lettres n'est susceptible que d'une prononciation. Mais la combinaison αι, ευ, ου, etc., est susceptible de deux prononciations différentès; αι, ευ, ου, sont donc δίφθογγα, sont donc des δίφθογγοι. En effet, je puis, et je dois prononcer selon les cas, αι, ευ, ου, *é*, *ef*, *ou*; ou bien αΐ, εϋ, οϋ, *aï*, *éü*, *oï* (προϋπάρχειν). Ce que je dis de ces trois diphthongues, on peut l'appliquer à toutes les autres. Cela expliquerait encore la dénomination d'*impropres* donnée aux diphthongues ᾳ, ῃ, ῳ, ηυ, ωυ, υι. Elles sont δίφθογγοι καταχρηστικῶς, parce que les trois premières ne peuvent se prononcer que d'une manière; que ηϋ ne se trouve dans aucun mot de la langue commune, non plus que ωϋ; qu'υι, presque toujours suivi d'une voyelle, ne se décompose presque jamais, n'est jamais susceptible de διαιρέσεως. Jai honte de ce fatras, mon savant ami. »

Cette manière originale d'entendre les diphthongues m'a paru digne de voir le jour. J'ai cru d'ailleurs devoir saisir cette occasion pour payer publiquement à la mémoire d'un maître que j'ai sincèrement aimé, et dont j'ai gardé un bien cher souvenir, le tribut de ma reconnaissance. Qu'on me permette encore de relever en passant une erreur dans laquelle sont tombés à son sujet MM. Alby et De Grégory (Voy. la notice qu'ils lui ont consacrée, *Biographie universelle*, supplément, t. 72). M. Mablini, disent-ils, *ne laisse que des manuscrits*. M. Mablini a publié, en 1826, une *Lettre à l'Académie royale des sciences de Lisbonne sur le texte des Lusiades*, et, je ne saurais trop dire maintenant à quelle date, un *Mémoire sur la nécessité de la rime pour la poésie française*. Ces deux brochures, extrêmement remarquables l'une et l'autre, sont à peine connues. Je trouve cependant la dernière citée dans l'*Essai philosophique sur les principes et les formes de la versification* (p. 133, note 4) de mon savant ami M. Edélestand Du Méril. M. C. Landresse a consacré à la première, dans le *Bulletin des sciences historiques*, de M. De Férussac, n° 8, août 1826, p. 115, un article qui se termine par ces lignes : « Cette

brochure, qui annonce une connaissance profonde de la langue et de la littérature portugaise, est rédigée avec beaucoup de précision et de clarté, et il est impossible d'apporter dans la discussion plus d'urbanité, de bonne foi et de modestie que ne l'a fait M. Mablin. »

46, p. 55. — Schmitthenner (*Ursprachlehre*, §. 26) reconnait les triphthongues, *dreilaute*; toutefois, il fait remarquer que « sie in volkommen gegliederten sprachen, wie die älteren, fast gar nicht vorkommen können. Haufiger sind dreilaute in amerikanischen sprachen und unter den europäischen in der italiänischen, z. b. suôi, guiôco ». D'autres les repoussent formellement (PORT-ROYAL, *Grammaire générale et raisonnée*, 1re part., ch. 3, Remarques). Legonidec (*Grammaire celto-bretonne*, p. 9) n'en trouve pas une seule dans le breton, et il croit qu'elles sont fort rares dans les autres langues. La plupart des grammairiens n'en savent pas même le nom. — Ce nom d'ailleurs avait une origine assez peu sérieuse, si ma mémoire ne me trompe pas sur le sens d'une anecdote que M. Hase nous racontait à son cours en 1824. Un patriarche de Constantinople, d'une ignorance extrême, lisant en tête de l'Evangile le nom de saint Matthieu, Ματθαῖον, prononçait *Matthayon*, au lieu de *Matthéon*: on lui en fit la remarque, en lui expliquant la règle de la prononciation relative à cette diphthongue. Le patriarche, que cette observation avait piqué, répondit : Τὰς διφθόγγους καὶ τριφθόγγους μισεῖ ἡ ψυχή μου. M. Hase, pour plus d'éclaircissements, nous renvoyait à l'un des historiens de la collection byzantine, à Michel Glycas, auquel à mon tour j'adresse mes lecteurs.

47, p. 60. — A la rigueur, on pourrait échelonner dans l'espace des voix chargées de transporter la parole d'un bout du monde à l'autre, comme chez quelques peuples de l'antiquité la prière passait de bouche en bouche, sans jamais s'interrompre, la nuit comme le jour; c'était, sous une autre forme, le feu sacré qui brûlait éternellement sur l'autel. Mais à quelle dépense d'hommes et de forces, s'il nous fallait recourir à de pareils moyens, ne serions-nous pas condamnés pour obtenir, fort imparfaitement encore, ce qu'à l'aide de nos signes écrits, nous obtenons avec tant de facilité et de perfection?

48, p. 62. — Platon, dans un passage du *Phèdre* (Traduct. Cousin, t. VI, p. 130. Cf. la *Lettre VII*, traduct. Cousin, t. XIII, p. 100), émet la même idée : « Les meilleurs discours écrits ne sont, dit-il, qu'un moyen de réminiscence pour les hommes qui savent déjà. » Il ajoute que si on interroge la parole écrite, elle ne répond point ; qu'elle ne sait pas se défendre si on l'attaque, etc., etc. Nos théologiens pensent comme Platon, et l'Evangile lui-même ne leur paraît pas se suffire. « Faites revenir Jésus-Christ enseignant, prêchant, faisant des miracles, je n'ai plus besoin de l'Eglise ; mais aussi ôtez-moi l'Eglise, il me faut Jésus-Christ en personne, parlant, prêchant, décidant avec des miracles et une autorité infaillible. Mais vous avez sa parole ! Oui sans doute, nous avons une parole sainte et adorable, mais qui se laisse expliquer et manier comme on veut, et qui ne réplique rien à ceux qui l'entendent mal. Bossuet, *Conférence avec M. Claude sur la matière de l'Eglise.* »

49, p. 63. — Quid faciat Philomela ? fugam custodia claudit ;
Structa rigent solido stabulorum mœnia saxo ;
Os mutum facti caret indice. Grande doloris
Ingenium est, miserisque venit solertia rebus !
Stamina barbarica suspendit candida tela,
Purpureasque notas filis intexuit albis,
Indicium sceleris.....

Ovide, *Métamorphoses*, liv. VI, §. 12, v. 38.

50, p. 63. — « Les officiers de Motézuma avaient amené avec eux (au camp de Cortez) des peintres mexicains qui travaillaient... avec une diligence admirable à représenter les vaisseaux, les soldats, les chevaux, l'artillerie, et généralement tout ce qui était dans le camp : pour cet effet, ils avaient apporté des toiles de coton préparées et imprimées, où ils traçaient des figures, des paysages et d'autres sujets, d'un dessin et d'un coloris qui pouvaient mériter quelque approbation des connaisseurs. Ces peintures se faisaient par l'ordre de Teutilé, qui voulait donner à Motézuma une connaissance entière de tout ce qui regardait les Espagnols. Les peintres y ajoutaient, en certains endroits, quelques caractères, à dessein, comme il semblait, d'expliquer ce qui pouvait manquer aux figures. C'était leur manière d'écrire ; car ils n'a-

vaient point encore l'usage des lettres, ni cet art qui, par des signes ou des éléments que les autres nations ont inventés, peint la voix et rend visibles les sons. ANTOINE DE SOLIS, *Histoire de la conquête du Mexique*, traduct. Citri De La Guette, Paris, 1691, in-4°, liv. II, ch. 1. » Cf. ROBERTSON, *Histoire de l'Amérique*, liv. V. — Nous avons écrit ici *le navire dont ils étaient descendus*. Cette locution, nous le savons parfaitement et depuis longtemps, n'est pas du goût de nos grammairiens. Il faut dire, d'après eux, *les aïeux* dont *je descends*, et *la montagne* d'où *je descends*. C'est une subtilité qu'à mon tour je ne goûte pas. Lorsqu'un mot passe de son sens propre à un sens figuré, il emporte avec lui tout le cortége de conditions grammaticales et autres dont il s'entourait sous sa signification première; on dit et on doit dire sans variante ; *ce pain* que *j'ai pesé ; ces raisons* que *j'ai pesées*. Si nous avons un progrès à faire en pareil cas, ce progrès ne consiste pas à indiquer par des signes spéciaux, là surtout où la chose est suffisamment claire par elle-même, que telle expression est prise dans son sens propre, ou dans son sens figuré; il consisterait à n'avoir que des termes constamment et exclusivement employés dans leur signification propre. Nous voulons, en un mot, que la langue n'ait qu'une forme là où la pensée n'a qu'un mouvement; et il ne s'agirait ici pour nous que de choisir, une fois pour toutes, entre ces deux locutions. Or, la locution, *dont je suis descendu*, me paraît avoir un avantage sur la locution rivale, *d'où je suis descendu ;* elle va mieux à mon oreille dans une foule de cas, et avec elle nos poëtes évitent l'hiatus. Je reste donc de l'avis de ceux qui ont écrit :

Sur ce trône glissant *dont* cent rois descendirent...
VOLTAIRE, *Henriade*, ch. I.

L'esprit retourne au ciel *dont* il est descendu...
RACINE le fils, *La religion*, ch. II.

Il suit de l'œil ce char *dont* il est descendu...
LAMARTINE, *Méditations poëtiques*, *La solitude*.

51, p. 65. — Voyez mon *Essai sur les bases et les développements de la moralité*, 1re part., sect. I, ch. III, §. 2 et 3.

52, p. 65. — Voyez mes *Leçons de philosophie sociale*, 6e Leçon, p. 63 et suiv.

53, p. 66. — « Le nom est un mot qui *par convention* signifie quelque chose..... ARISTOTE, *Hermeneia ou Traité de la proposition*, ch. II, §. 1, traduct. Barthélemy Saint-Hilaire (Cf. la *Poëtique* du même philosophe, ch. XX). » — « On a dit plus haut (ajoute Aristote au §. 2 du même chapitre) par convention : attendu que les mots n'existent point dans la nature, et qu'ils ne sont quelque chose qu'en devenant signes..... »

54, p. 66. — « Cela posé, si l'on compare le langage au murmure d'un ruisseau ou au fracas d'une cataracte, on trouvera qu'il y a du bruit dans toutes ces choses : mais le caractère distinctif et essentiel du langage est d'avoir une signification, d'exprimer des idées ; or, c'est cette propriété que n'ont ni le murmure d'un ruisseau, ni le fracas d'une cataracte. Comparez encore le langage à la voix des animaux qui n'ont pas de raison : ces deux sortes de voix ont une signification, voilà ce qu'elles ont de commun ; mais ce qui les distingue essentiellement, c'est que ces sons dans les animaux sont le produit immédiat de leur organisation naturelle, et dans les hommes ils sont le résultat de leur volonté et de certaines conventions. HARRIS, *Hermès*, traduct. Thurot, liv. III, ch. 1. »

55, p. 66. — « Pour moi, dit Hermogène à Socrate, après en avoir souvent raisonné avec Cratyle et avec beaucoup d'autres, je ne saurais me persuader que la propriété du nom réside ailleurs que dans la convention et le consentement des hommes. PLATON, *Cratyle*, traduct. Cousin, t. XI, p. 4. » — « La signification des mots est parfaitement arbitraire. LOCKE, *Essai sur l'entendement humain*, liv. III, ch. I, §. 8. » — « Les paroles ne sont que des sons dont on fait arbitrairement les figures de nos pensées. FÉNÉLON, *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, §. 3. »

56, p. 66. — Voyez une curieuse brochure de 75 pages in-8°, imprimée à Vire, chez Barbot fils (sans date, mais on sait qu'elle est de 1836), et portant pour titre : *Détail et explication de l'évènement arrivé le 3 juin à Aunay, village de la Fauctrie, écrit par Pierre Rivière, auteur de cette action, et sur son manus-*

crit, p. 54 et 55. Cette brochure commence par ces mots : « Moi Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère, et voulant faire connaître quels sont les motifs qui m'ont porté à cette action, etc., etc. »

57, p. 66. — « On rapporte qu'un prince fort spirituel du dix-huitième siècle a inventé le nom de *falbala*, que les femmes donnent peut-être encore à une de leurs parures. Il visitait une boutique de modes si bien assortie qu'on ne pensait pas qu'il y manquât rien de tous les ornements d'une toilette élégante. Décidé à pousser à bout l'imperturbable assurance de la marchande, qui était probablement jolie, il forgea dans sa tête le mot le plus bizarre qu'il lui fut possible de trouver, et demanda des *falbalas*. Elle se hâta de lui présenter cette garniture de robe qui a pris depuis le nom de volant à cause de sa légèreté, et qui se divisait alors par le bas en pointes légères et flottantes. Charles Nodier, *Notions élémentaires de linguistique*, ch. xi, note J. » — Croirait-on qu'après avoir ainsi raconté le fait, le spirituel écrivain, qui en général n'admet rien de conventionel dans la formation du langage (Voy. entre autres un article inséré dans le journal *Le Temps*, le 18 décembre 1835), ajoute aussitôt pour l'expliquer? « Il est évident que cette femme avait l'instinct de la dénomination, si cela est arrivé ainsi; car *falbala* vient du pluriel latin *flabella*, qui est fait lui-même de *flammula*, comme *flambeau* et *flamboyer* sont faits de *flamme*. Elle entendait merveilleusement le principe générateur du langage, et j'admettrai volontiers qu'elle n'y pensait guère. » — Il y a même des mots qui, quoique sortis d'une autre source et ayant une signification toute naturelle, prennent, dans certaines circonstances, un sens purement conventionel. Est-il une famille qui n'ait pas quelques termes que ses membres seuls comprennent dans le sens particulier qu'ils sont, tacitement ou expressément, convenus d'y attacher? Ainsi en est-il des partis, des sectes, des minorités qui ont un intérêt quelconque à voiler leur pensée. Le mot *machine*, par exemple, est employé par Port-Royal dans un sens que M. Cousin a vainement tenté de pénétrer (Voy. le *Journal des savants*, novembre 1842, p. 689).

58, p. 70. — Court de Gebelin, *Monde primitif*, t. III, liv.

IV, ch. 1, 3, 4, 5, 7, 9, 11, etc..... Le président De Brosses semble partager cet avis lorsqu'il écrit (*Traité de la formation méchanique des langues*, t. I, Disc. prél., p. XII) « que le système de la première fabrique du langage humain et de l'imposition des noms aux choses n'est donc pas arbitrairement conventionel, comme on a coutume de se le figurer, mais un vrai système de nécessité déterminée par deux causes. L'une est la construction des organes vocaux qui ne peuvent rendre que certains sons analogues à leur structure. L'autre est la nature et la propriété des choses réelles qu'on veut nommer; elle oblige d'employer à leur nom des sons qui les dépeignent, en établissant entre la chose et le mot un rapport par lequel le mot puisse exciter une idée de la chose. » Mais un peu plus bas (*Ibid.*, p. XVIII) il accorde sagement que *l'usage, la convention reçue, l'arbitraire ont travaillé sur le premier fond physiquement et nécessairement donné par la nature.* Cf. *Ibid.*, t. I, p. 230, 231, 250, 252, 273, etc., etc. — Cette concession faite à l'arbitraire, quelque large qu'elle soit, ne nous suffirait point. Ce n'est pas seulement dans les formes dérivées que nous apercevons son action; nous la voyons, quoique moins saillante, dans les formes primitives elles-mêmes. Là où l'homme se met, au début de la vie comme dans le reste de son cours, il s'y met tout entier : le caprice n'appartient-il pas à l'enfant autant au moins qu'à l'homme? — Quant à cette autre raison, que De Brosses, pour soutenir sa thèse, tire de la conformation de nos organes vocaux, nous n'avons rien à en dire : que nous usions de ces organes comme de tous les autres dans les limites du possible et selon le vœu de notre nature, c'est ce qui est par trop évident!

59, p. 70. — On connaît le fameux vers :

> At tuba terribili sonitu *taratantara* dixit.

Voy. ROBERT ESTIENNE, *Fragmenta poetarum veterum latinorum*, p. 96. — C'est Dubartas qui a essayé de reproduire le chant de l'alouette dans le poëme intitulé : *La Sepmaine*, Jour V. Il avait d'abord écrit (édit. de Paris, M D LXXIX, p. 149) :

> La gentile aloüete avec son tire-lire
> Tire l'ire aus fachés; et d'une tire tire

Vers le Pole brillant ; puis d'un plumage las,
Changeant un peu de son se laisse choir en bas.

Plus tard (édit. de Paris, M DC XI, p. 239), à cette forme sous laquelle sa pensée s'était originairement produite, il avait substitué celle-ci :

La gentile alouette avec son tire lire,
Tire l'ire aux fachez, et tire-lirant tire
Vers la route du ciel : puis son vol vers ce lieu
Vire, et desire dire à dieu Dieu, à dieu Dieu.

Enfin, l'édition de Genève, M DC XV, p. 124, remplaçait, dans le 2ᵉ vers, les mots, *aux fachez*, par ceux-ci, *à l'iré*, et, dans le 3ᵉ, elle substituait *voute* à *route*, qui peut-être n'était qu'une faute d'impression. Malheureusement ce n'est pas dans le poëme lui-même que j'avais primitivement fait connaissance avec ce passage ; je l'avais trouvé dans une note sur le livre III de *L'homme des champs*, par Delille (édit. de Paris, an XIII-1805, p. 176), note, il faut le dire, qui n'est pas de Delille, mais de son éditeur anonyme ; cette note m'avait donné ces vers tels que je les transcris :

La gentile alouette crie son tire lire,
Tire lire a liré, et tire tiran lire
Vers la voute du ciel ; puis son vol vers ce lieu
Vire, et desire dire, adieu Dieu, adieu Dieu.

C'est de là que le *tire tiran lire* est passé dans mon texte. Mes lecteurs sont priés de substituer à cette locution, qui n'est très-vraisemblablement qu'une faute grossière de l'éditeur ou de l'imprimeur, le *tire-lire* qui appartient bien à Dubartas,

60, p. 71. — De Brosses pense aussi « que puisque le système fondamental du langage humain et de la première fabrique des mots n'est nullement arbitraire, mais d'une nécessité déterminée par la nature même,.... il existe une langue primitive, organique, physique et nécessaire, commune à tout le genre humain, qu'aucun peuple au monde ne connaît ni ne pratique dans sa première simplicité ; que tous les hommes parlent néanmoins, et qui fait le premier fond du langage de tous les pays ; fond que l'appareil immense des accessoires dont il est chargé

laisse à peine apercevoir..... *Traité de la formation méchanique des langues*, Disc. prél., p. 14-16. » — Nous ne contestons pas l'identité de la nature humaine au physique et au moral ; nous admettons avec le monde entier que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Mais, outre que l'homme est libre, et que dans des circonstances parfaitement identiques il peut faire aujourd'hui ce qu'il n'a pas fait hier, ce qu'il ne fera pas demain, n'est-il pas infiniment probable que les points de vue divers sous lesquels un même objet s'offre à l'observation, points de vue dont l'un appelle plus particulièrement l'attention de celui-ci, l'autre de celui-là, ont dû provoquer des noms différents pour des objets dont, malgré leur identité, on se formait des notions différentes. Les Allemands auront vu dans un dé à coudre le chapeau du doigt, et ils l'appelleront *fingerhut ;* d'autres pourraient y voir le point d'appui des aiguilles, et tirer de là le nom qu'ils lui imposeraient. Un esclave, en grec, est un homme enchaîné, δοῦλος (δεόλος), de δέω, j'enchaîne ; en latin, c'est un homme qui obéit, qui sert, *servus*, d'où *servio*. Ces exemples, que je prends au hasard entre ceux qui maintenant me viennent à l'esprit, me paraissent suffire ; il me serait facile, on le conçoit, de les multiplier indéfiniment. — Nodier a donc eu parfaitement raison de dire, dans ses *Notions élémentaires de linguistique*, ch. II : « Il ne faudrait pas conclure de ceci que la première langue aurait dû devenir universelle, et que toutes les langues qui lui ont succédé devraient être identiques, parce qu'elles ont été jetées dans le même moule, et qu'elles ont obéi au même mode de formation. Si on admettait cette hypothèse, l'arbitre intellectuel de l'homme (Nous ne nous chargeons pas d'accorder Nodier avec lui-même ; voy. *supra*, note 57) ne serait plus pour rien dans la dénomination des choses..... Seulement on remarquera d'autant plus de conformité entre les radicaux que les différentes langues auront appliqués à la dénomination du même être, qu'il sera plus simple dans son caractère sensible, et qu'il offrira des aspects moins variés à la pensée. Les animaux qui n'ont qu'un cri n'ont pour ainsi dire qu'un nom sur toute la terre..... On ne sera pas étonné que le rossignol, au contraire, ait reçu dix noms qui diffèrent dans leurs racines,

puisque le patient ornithophile Bechstein, le Dupont de Nemours de l'Allemagne, a pris la peine de figurer jusqu'à vingt articulations qui lui étaient propres. » — Cf. De Brosses, *Traité de la formation méchanique des langues*, ch. IX, §. 19.

61, p. 71. — Comment s'y prendront pour peindre vos objets *bruyants, qui vont par sauts, par secousses* (Voy. p. 70 du texte), les Chinois, pour lesquels l'articulation R n'existe pas (Cf. Abel-Rémusat, *Eléments de la grammaire chinoise*, p. 24-33)? — « FL, caractère liquide, est affecté au fluide, soit igné, soit aquatique, soit aérien : *flamma*, *fluo*, *flatus*,.... *flot*, *souffle*, *flambeau*..... De Brosses, l. c., ch. VI, §. 19. » Ainsi, vous condamnerez les indigènes de l'Amérique du Nord, qui ne connaissent pas le F (Voy. Fr. Schlégel, *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, traduct. Mazure, p. 62) à ne nommer ni le souffle, ni la flamme! Socrate a raison. Après avoir reconnu, à la première vue, que la lettre ρ exprime le mouvement (Platon, *Cratyle*, traduct. Cousin, t. XI, p. 118) à cause de sa mobilité et parce qu'elle oblige la langue à se mouvoir et à vibrer rapidement (p. 119); que la lettre ι convient à tout ce qui est fin, subtil, et capable de pénétrer les autres choses (*ibid.*); que c'est par les sifflantes φ, ψ, σ et ζ que se traduit tout ce qui présente l'idée du souffle (*ibid.*); que le λ articulé par la langue lorsqu'elle glisse, entre naturellement dans la composition des mots ὀλισθαίνειν, *glisser*, λεῖον, *lisse* (p. 120), etc., etc.; revient bientôt sur cette théorie, pour la modifier dans ce qu'elle a de trop tranchant; il reconnaît que souvent les mots expriment des idées contraires à celles que lui semblaient représenter les lettres dont ces mots se composent, σκληρότης, par exemple, la *rudesse*, admettant dans sa composition le λ, qui est l'indice de la douceur (p. 141); il ne veut pas qu'on fasse trop de violence aux termes pour les ramener aux règles qu'il a posées, et il déclare formellement que dans certains cas il faut, pour en expliquer et en justifier le sens, en appeler tout simplement à la convention (p. 143)! — Mais on a été, dans cette voie périlleuse, bien plus loin encore que De Brosses et Court de Gebelin. « La voyelle (écrit une de nos célébrités contempo-

raincs) la plus simple et la plus profonde, qui est la racine de toutes les autres, c'est l'A. A est l'expression la plus spontanée, la moins réfléchie, l'expression du premier mouvement central dans l'être ; de là le sens de cette parole : Je suis l'alpha et l'oméga..... L'O, dans son émission, est le vouloir déterminé, le son et le ton harmonisés... L'O est l'A pleinement objectivé, comme la sagesse divine est la manifestation de Dieu, comme l'univers est la manifestation de la sagesse, comme l'entendement est la forme spirituelle de l'âme humaine, comme la terre est le déploiement de son centre, comme chaque monde est la réalisation de son idée, comme une forme organisée est l'exposition de son principe vital, comme une conclusion est la conséquence de son principe, comme le discours est l'expression de la pensée. BAUTAIN, *Psychologie expérimentale*, t. II, p. 270 et suiv. » Je laisse à mes lecteurs à juger ce mysticisme grammatical ! — Il y a plus de vérité dans cette remarque de Châteaubriand « que la vocale A s'était particulièrement adaptée à la famille des idées rurales, aux mots qui représentent les scènes de la campagne, de la vie pastorale et du labourage, aux bruits qu'on entend dans les pâturages et dans les ramées. CHARLES NODIER, *Notions élémentaires de linguistique*, ch. VI, §. 1. » ; et nos lecteurs, en lisant ces lignes, se rappelleront involontairement le vers de la 2e éclogue de Virgile :

Mollia luteola pingit vaccinia caltha.

62, p. 71. — Voy. le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. I, p. 402 ; et *supra* la note 52.

63, p. 72. — « Il n'est point invraisemblable que la division des catégories fut aussi appliquée (par les stoïciens) aux formes du langage, par la raison qu'en général la logique des anciens se rattachait à leur grammaire. Cependant les raisons qui paraissent conduire à cette induction sont trompeuses ; car quoiqu'il y ait accord entre le nombre des quatre catégories et celui des quatre parties du discours admises par les plus anciens stoïciens, l'article, le nom, le verbe et la conjonction, dont l'ordre semble de plus correspondre aux catégories (Voy. plus haut la note 26), déjà cependant Chrysippe, qui pourtant, à ce

qu'il paraît, contribua le plus aux développements de la théorie des catégories, ajouta à ces quatre parties du discours une cinquième, en divisant les noms substantifs en noms propres et noms communs, et ceux qui vinrent après lui contribuèrent de même à multiplier les parties du discours, ce qui dut nécessairement rendre désormais impossible la comparaison des formes de la pensée avec celles du langage, supposé qu'une semblable comparaison eût jamais eu lieu. RITTER, *Histoire de la philosophie*, traduct. Tissot, t. III, p. 465. »

64, p. 72. — « ..... From this time the number of parts of speech has been variously reckoned : you will find different grammarians contending for *more than thirty*. HORNE-TOOKE, Ἔπεα πτερόεντα, Introduction. »

65, p. 72. — « Nous avons deux espèces de signes pour représenter ce qui est au moyen de la voix..... ce qu'on appelle les *noms* et ce qu'on appelle les *verbes*..... Nous appelons *verbe* le signe représentatif des actions..... et *nom* le signe vocal qu'on applique à ceux qui font ces actions..... Par exemple, *marche*, *court*, *dort*, et tous les autres mots qui signifient des actions..... *lion*, *cerf*, *cheval*, et tous les noms qu'on a donnés à ceux qui font des actions. ... PLATON, *Le sophiste*, traduct. Cousin, t. XI, p. 302-304. » — Beauzée distingue aussi, d'un autre point de vue, deux espèces de mots : les mots *déclinables*, c'est-à-dire ceux qui admettent des nombres, des cas, des genres, des personnes, des temps, et dont il compte quatre espèces, les *noms*, les *pronoms*, les *adjectifs* et les *verbes* ; et les mots *indéclinables*, ceux qui n'admettent aucune flexion, aucune modification dans leur forme, et qu'il distribue en trois espèces, savoir : les *prépositions*, les *adverbes* et les *conjonctions*. Voy. l'*Encyclopédie méthodique*, grammaire et littérature, article sur le MOT, t. II, p. 570. Etc., etc., etc. — « En anglais et dans toutes les langues, il y a seulement deux sortes de mots qui sont nécessaires pour la communication de nos pensées..... le *nom* et le *verbe*..... Le nom est le signe de nos impressions, de nos idées..... le verbe en est la communication elle même..... le verbe est QUOD *loquimur*, le nom DE QUO. HORNE-TOOKE, Ἔπεα πτερόεντα, ch. III. » Horne-Tooke renvoie à ce passage de Quintilien, *Institutiones*

oratoriæ, lib. I, c. 4 : Alterum est quod loquimur, alterum de quo loquimur.

66, p. 73. — Voy. son *Traité complet sur la proposition grammaticale.* — Comment Domergue, qui ne reconnaît que deux mots, peut-il trouver dans la proposition les trois termes qu'il appelle le *judicande* ou le sujet, le *judicateur* ou la copule, et le *judicat* ou l'attribut ?

67, p. 73. — J'ai rencontré cette théorie dans une brochure in-8° de 45 pages, intitulée *Philosophie de la langue française*, par M. B. J., Paris, Sédillot, libraire-éditeur, 1830, à la page 7. L'auteur distingue trois espèces de noms, selon qu'ils représentent l'objet — par l'idée de sa nature, comme *Dieu*, *table, vérité*, ce sont les *substantifs ;* — par l'idée d'une qualité, comme *rouge*, *dur*, *capable*, ce sont les *adjectifs ;* — par le rôle qu'il doit jouer dans le discours, savoir, s'il est à la première, à la deuxième ou à la troisième personne, ce sont les *pronoms* (*Ibid.*). L'adjectif, d'ailleurs, qui ici représente l'être comme le substantif, mais sous un aspect différent (p. 8), n'exprime plus, à la page 14, que la modification, et « parce que la qualité ne peut exister sans la substance à laquelle elle appartient, l'adjectif, en tant qu'adjectif, ne peut être conçu sans un mot qu'il détermine.... » Que tout cela est vague ! — On ne trouvera pas plus de précision, on en trouvera moins encore, s'il est possible, dans la théorie suivante : « Il n'y a dans la nature que des êtres, les modifications qui sont dans les êtres, et l'acte de l'esprit qui juge. Donc il n'y a que trois mots véritablement élémentaires, le *substantif*, l'*adjectif*, le *conjonctif.* LEMARE, *Cours de langue française*, t. I, 1re part., 2e édit. ». Le conjonctif est, d'après Lemare, « un mot qui joint l'adjectif au substantif, ou, ce qui est la même chose, un mot qui marque l'affirmation. » C'est la copule de l'école, c'est-à-dire le verbe *être*. Sans parler de la confusion que fait ici notre grammairien des éléments qui appartiennent au jeu même de la pensée avec les éléments de la réalité à laquelle la pensée s'applique, on voit, d'une part, qu'il refuse au verbe *être* la propriété réservée par lui au nom d'exprimer l'idée de la substance, de l'existence, c'est-à-dire de l'*être ;* et d'une autre part, qu'il ne distingue pas les faits divers que les mots

est, *était*, *fut*, *sera*, entassent dans leur signification complexe, à savoir, l'existence, le temps auquel l'existence est rapportée, et le caractère de la croyance qui en accompagne la conception, ce dernier phénomène frappant seul son regard et représentant à ses yeux le spectacle tout entier. — M. Galien-Arnoult, malgré sa finesse et sa perspicacité habituelles, n'a pas été plus heureux : « Les termes ou mots, dit-il, étant les signes des notions, doivent se diviser comme elles. Or, parmi les différentes manières de diviser les notions, les plus générales consistent à les distinguer, 1° en notions de *substances*, de *phénomènes* et de *rapports*; 2° etc., etc.... De même, 1° les termes se divisent en *substantifs*, signes de notions de substances; *adjectifs*, signes de notions de phénomènes; et *verbes*, *prépositions*, *conjonctions*, signes de notions de rapports, etc., etc. *Programme d'un cours de philosophie*, Psychologie, 1re part., section complémentaire, ch. III, art. 1. »

68, p. 76. — Dans la langue oquichua, l'un des dialectes américains, l'adjectif manque absolument; il est remplacé par le génitif du substantif; le mot *runap*, qui vient de *runa*, l'homme, signifie en même temps *de l'homme* et *humain*, Fr. Schlegel, *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, traduct. Mazure, p. 64. — Dans le tchouvache (les Tchouvaches appartiennent à la grande race des Tchoudes ou Finnois), comme en turc, en persan, etc., le pronom possessif n'est que le génitif du pronom personnel. Voy. dans le *Bulletin de M. De Férussac*, section des sciences historiques, n° 4, avril 1826, à la page 271, un article de C. Landresse sur la *Grammaire abrégée de la langue des Tchouvaches*, par feu Lévesque. — Becker a constaté, dans son *Organism der sprache*, §. 31, cette identité de l'adjectif, et du substantif correspondant pris au génitif : *ein fürstliches haus* et *ein haus eines fürsten*, *pedes anserini* et *pedes anseris* sont des expressions parfaitement équivalentes. Cependant il fait remarquer que l'adjectif exprime constamment une idée d'espèce, tandis que le génitif s'applique parfois à l'individu; on peut même, selon lui, opposer, dans certains cas, ces deux formes l'une à l'autre, par exemple : « Das wort des königes ist nicht immer ein königliches wort, la parole du roi n'est pas toujours une parole royale ». Mais

ces distinctions sont tout extérieures et n'ont par conséquent rien de sérieux; on peut même, au point de vue expérimental, en contester la solidité : les latins disaient *evandrius ensis*, *l'épée évandrienne* (Virgile, Enéide x, 394), aussi bien que *ensis Evandri*, *l'épée d'Evandre*, et nous remplaçons sans difficulté *une parole royale* par *une parole de roi*. (Cf. Dumarsais, *Principes de grammaire*, Des noms adjectifs). Ce qui ne signifie pas du tout, comme Dugald-Stewart (*Essais philosophiques sur les systèmes de Locke, Berkeley, Priestley, Horne-Tooke*, etc., traduct. Ch. Huret, p. 289) le reproche à Horne-Tooke qui soutient (Ἔπεα πτερόεντα, ch. vi) l'opinion que nous soutenons ici nous-même, que nous ne faisons *aucune différence entre les doigts et une fourchette, parce que les sauvages, au lieu de fourchette, font usage de leurs doigts*.

69, p. 78. — La première de ces citations est de Voltaire, dans *Le temple du goût* : c'est La Motte qui parle. Voltaire trouve moyen de tourner à la fois en ridicule dans un seul vers et La Motte et son ami Fontenelle, qui, dans sa *Réponse à l'Evêque de Luçon, lorsqu'il fut reçu à l'Académie française, le* 6 *mars* 1732, avait défini son ami *un poëte si peu frivole, si fort de choses !* — Tout le monde sait à quel livre la seconde est empruntée. — La troisième est un vers remarquable de notre poëte caennais, M. Alphonse Leflaguais; Voyez, dans *Les Neustriennes*, Le château de Falaise, édit. de 1846, p. 107. — Le vers qu'on lit au bas de la page 78 appartient à l'*OEdipe* de Voltaire, act. i, sc. 1.

70, p. 84. — Voy., pour ce caractère de l'Isis antique, mon *Essai sur la philosophie orientale*, p. 335. — Je me suis déjà servi de cette métaphore (*Leçons de logique*, p. 142, note 4) en parlant de la pensée et des facultés spéciales que l'analyse vulgaire et philosophique a trouvées dans la faculté générale de connaître. — Les définitions qu'on a données du verbe sont innombrables. La *Société grammaticale* fondée par Domergue en a seule produit, et cela sans être parvenue à se satisfaire, plus de deux cent soixante. (Voy. le *Journal de la langue française*, fondé en septembre 1784). N'oublions pas, au reste, pour nous expliquer cette infinie variété, la remarque faite plus haut (note 60, p. 212), à savoir qu'un objet a pu recevoir autant de dénominations différentes qu'il présente d'aspects divers. Ce que nous disions alors des

noms, s'applique avec une égale vérité aux définitions. Autant il y aura pour un objet quelconque, pour le verbe, par exemple, de points de vue sous lesquels son essence pourra être conçue, autant nous en pourrons avoir de définitions distinctes. Or, on sait à combien de combinaisons différentes se prête un ensemble dans lequel à tort ou à raison on reconnaît (comme on le fait généralement pour le verbe qui exprime à la fois le temps, le nombre, le mode, la personne, la qualité, l'existence, l'affirmation, etc.) jusqu'à huit ou dix éléments : pour huit éléments, c'est 40320 ; pour dix, 3628600 (Voy. LEIBNITZ, *Dissertatio de arte combinatoria*, probl. IV, édit. Dutens, t. II, 1re part., p. 383) !

71, p. 84. — Le verbe s'appelle en allemand le *mot du temps*, *zeitwort ;* en chinois, le *mot vivant*, *ho-tseu* (Cf. SILVESTRE DE SACY, *Principes de grammaire générale*, 1re part., ch. I). Selon Port-Royal, son principal usage est de signifier l'affirmation (*Grammaire générale et raisonnée*, 2e part., ch. XIII). Court de Gebelin (*Monde primitif*, Grammaire universelle, liv. II, 2e part., ch. V, §. 4) le définit « un mot qui unit les qualités avec leurs objets, et qui fait voir que les objets dont on parle existent avec telles ou telles qualités qu'on leur attribue. » « Les mots, dit l'abbé Girard (Voy. *Les vrais principes de la langue française*, 1er discours), destinés à marquer l'action et les événements que le mouvement perpétuel de toutes les parties de l'univers fait produire ou souffrir soit dans la Morale comme dans la Physique... se nomment *verbes*. » — Quelques grammairiens distinguent, avant de les définir, le verbe abstrait du verbe concret : et ils donnent de chacun d'eux une définition particulière : « Le *verbe abstrait* est l'expression de l'être dans sa plus haute généralité... Lorsqu'avec l'être de la chose sa manière d'être est enfermée dans un même mot, on a le *verbe concret*. SCHMITTHENNER, *Ursprachlehre*, §. 50, II. » Etc., etc.

72, p. 84. — Le mot *esse*, disons-nous, n'indique plus que l'être, aujourd'hui et pour nous. A l'origine, ce mot ou n'existe pas, on le remplace alors par les mots *existere*, *inveniri* (Cf. BECKER, *Organism der sprache*, §. 58) ; ou sa signification est concrète et grossièrement matérielle ; *esse*, c'est manger. « Tel

fut probablement, dit Vico (*Principes de la philosophie de l'histoire*, traduct. Michelet, p. 221, liv. II, ch. 7), le premier sens du mot est *sum*... Aujourd'hui même nous entendons nos paysans dire d'un malade, *Il mange encore*, pour, *Il vit encore*. » Quant à notre mot *être* (autrefois *estre*, *ester*), il dérive évidemment du *stare* des Latins. M. Cousin oubliait ces détails, lorsqu'il écrivait : « Prenez le mot *je* ou *moi*. Ce mot, au moins dans toutes les langues qui me sont connues, est irréductible, indécomposable, primitif; et il n'exprime aucune idée sensible ; il ne représente rien que le sens que l'intelligence y attache ; c'est un pur, un véritable signe, sans nul rapport à aucune idée sensible. Le mot *être* est exactement dans le même cas ; il est primitif et tout intellectuel. Je ne sache aucune langue où le mot français *être* soit exprimé par un mot correspondant qui représente une idée sensible..... *Cours de l'histoire de la philosophie*, 20e leçon. »

73, p. 80. — « Outre ces trois sortes, il y a le verbe nommé *substantif*, qui est *estre* : qui ne signifie ne action ne passion ; mais seulement il dénote l'estre et existence ou subsistance d'une chascune chose qui est signifiée par le nom joinct avec lui, comme *je suis*, *tu es*, *il est*. Robert Estienne, *Traité de la grammaire française*, Paris, 1569, p. 37. » — « Le verbe *être*, qui n'exprime que l'idée de l'existence avec relation à un attribut indéterminé, se nomme verbe *substantif* ou *abstrait*. Silvestre de Sacy, *Principes de grammaire générale*, 1re part., ch. I. » — « Deux ordres de verbes : le verbe *substantif* et le verbe *adjectif*..... Verbe *substantif*, qui marque l'existence, sans idée d'aucune qualité. Delarivière, *Grammaire française classique*, p. 88. » — Cette division est descendue jusque dans l'enseignement toujours un peu arriéré des colléges ; voy. Burnouf, *Méthode pour étudier la langue grecque*, 1re part., liv. II, ch. 2; Noel et Chapsal, *Grammaire française sur un plan très-méthodique*, 1re part., ch. V (mais il ne fallait pas dire qu'on appelle le verbe *être* le verbe *substantif*, parce que sous cette forme le verbe subsiste par lui-même) ; etc., etc., etc. — Cette dénomination toutefois ne nous satisfait pas complètement ; on voit bien qu'elle n'est pas pure, et qu'elle représente l'existence dans un de ses rapports,

l'existence comme soutien de quelque chose, l'existence sous la qualité.

74, p. 87. — « Les mots chinois, pris séparément, sont tous invariables dans leur forme ; ils n'admettent aucune inflexion, aucun changement, ni dans la prononciation, ni dans l'écriture. Les rapports des noms, les modifications de temps et de personnes des verbes, les relations de temps et de lieux, la nature des propositions positives, optatives, conditionnelles, ou bien se déduisent de la position des mots, ou se marquent par des mots séparés, qui s'écrivent avec des caractères distincts avant ou après le thème du nom ou du verbe. Abel-Rémusat, *Eléments de la grammaire chinoise*, §. 60 et 61. »

75, p. 88. — C'est ainsi que dans toutes les carrières où il se porte, l'esprit humain, parti de la confusion et du syncrétisme, marche graduellement, par une analyse de plus en plus puissante, à des distinctions de plus en plus subtiles. L'idéologie fait pour les combinaisons intellectuelles ce que fait la chimie pour les combinaisons matérielles; tel composé donne d'abord à l'expérimentation un certain nombre de parties qu'on pouvait regarder comme indécomposables, mais dans lesquelles bientôt on verra d'autres parties qui elles-mêmes encore seront loin d'être les éléments auxquels la science s'arrêtera.

76, p. 88. — Tout ce qui affaiblit la puissance vitale d'une nation détend les innombrables ressorts que cette puissance met en jeu. La corruption produite par l'aisance, l'esclavage qui suit la conquête, ou encore, quand une colonie s'établit sur un sol contre lequel il faut longtemps lutter avant qu'il ne soit soumis, les difficultés que rencontre la vie matérielle, sont autant de causes qui font reculer une civilisation, et qui, chez les peuplades, bien entendu, dont la langue n'est pas fixée par un système graphique quelconque, peuvent amener cette confusion d'éléments qu'une analyse placée dans des circonstances plus favorables avait antérieurement distingués.

77, p. 89. — Les pronoms personnels pourraient bien à la rigueur avoir été réunis aux verbes dans la langue sanscrite et plus tard dans la langue grecque qui en est sortie : *osmi*, ἐσμί, je suis ; *osi*, ἐσσί, tu es ; *osti*, ἐστί, il est, laissent voir assez

clairement, après le radical qui exprime l'idée d'existence, les pronons *mi*, *si*, *ti*, qui indiquent la personne à laquelle cette existence est attachée par celui qui parle, et ces langues appartiendraient, par ces signes composés et leurs analogues, à la seconde de nos catégories; mais il est difficile de rapporter à une combinaison ultérieure du radical et d'une particule exprimant soit le temps, soit un autre rapport, les formes du présent, du passé et du futur, et les chutes diverses des noms. *Koromi*, je fais; *korishyami*, je ferai; *bhovami*, je suis; *obhovon*, j'étais; φιλέω, j'aime; φιλήσω, j'aimerai; λύω, je délie; ἔλυον, je déliais; *ohon*, ἐγω, moi; *moya*, μοί, à moi, sont des locutions probablement primitives et qui ne rappellent ni en grec, ni dans la langue sacrée de l'Inde, aucun signe préalablement chargé de rendre l'idée de la durée particulière que les premières expriment ou celle du nominatif et du datif exprimée par les dernières. Mais dans les langues de l'Amérique, les éléments que la plupart des mots juxtaposent se distinguent facilement les uns des autres et chacun d'eux présente une signification qui lui est propre (Voy. Fr. Schlegel, *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, liv. I, chap. 2, 3 et 4; traduct. Mazure, p. 17, 28-29, 42 et 55). En mexicain ce mot ou plutôt ce titre de vingt-sept lettres, *Notlazomahiuzteopixcatatzin*, dont on salue les prêtres, se décompose aisément en plusieurs termes qui signifient: *prêtre vénérable que je chéris comme mon père* (Voy. Alexandre De Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la nouvelle Espagne*, liv. II, ch. 6., 2e édit., t. I, p. 353, note **). La langue des Delawares abonde en mots du même genre: *Kuligatschis*, quelle jolie jambe vous avez, « est une expression composée de la manière suivante: *k* est le pronom inséparable de la seconde personne, et peut être rendu par *toi* ou *ton*, suivant le sens; *ouli* est une portion du mot *woulit*, beau, joli; *gat* est la seconde syllabe du mot *wichgat* qui signifie patte ou jambe, et *schis* est la terminaison diminutive. Abel-Rémusat, sur un livre intitulé: *Grammar of the language of the lenni-lenape of Delaware Indians, by D. Zeisberger, translated from the german manuscript of the author by P. S. Duponceau, with a preface and notes by the translator*, article inséré dans le *Journal des Savants*, septembre 1828,

p. 527-528. ». « Il nous semble, dit Adrien Balbi (*Introduction à l'atlas ethnographique du globe*, ch. I, p. 30), qu'on pourrait former un règne de toutes ces langues de l'Amérique, qui offrent ce caractère particulier dans leurs formes grammaticales, caractère que le célèbre baron Alex. De Humboldt a très-bien indiqué en les appelant *langues par agglutination* ». M. Rémusat, qui acceptait dans l'article cité ci-dessus (p. 527) cette *agglutination*, que M. Duponceau appelle *polysynthétisme*, est revenu sur cette opinion dans un autre article consacré au même ouvrage (Voy. le *Journal des savants*, octobre 1829), et il montre comment on pourrait ne reconnaître en pareil cas que « le mode ordinaire d'agrégation, commun à toutes les langues du monde (p. 592). » — Quant à la langue basque, que j'ai, d'après quelques savants, Fr. Schlegel entre autres (Voy. l. c.), assimilée, sous le point de vue qui m'occupe ici, aux dialectes américains, je ne sais trop, maintenant que j'ai fait une plus ample connaissance avec elle, ce qu'il faut en penser. On peut consulter du reste, pour plus de sûreté, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE, dans le *Dictionnaire de la conversation*, v° BASQUES; DEPPING, *Histoire d'Espagne*, liv. II, t. I, p. 168 et suiv.; et BALBI, *Atlas ethnographique du globe*, tableau XI.

78, p. 90. — « Que dans une langue de ce genre les particules se joignent par derrière au mot radical, comme dans le basque et dans les déclinaisons des langues américaines; ou bien qu'elles se joignent au contraire par devant, comme dans la langue cophte; ou bien encore que ces deux méthodes s'emploient tour à tour, comme on en voit l'exemple dans le mexicain, le péruvien et d'autres dialectes de l'Amérique; enfin, que les particules soient entrelacées dans le mot lui-même, comme les exemples n'en seraient pas rares dans d'autres langues américaines... etc., etc. F. SCHLEGEL, l. c., ch. 4, traduct. M., p. 53. » — Schlegel cite plus bas (ch. VI; de la traduction, p. 87) le mot cophte *pos*, le maître, qui devient successivement *paos*, mon maître; *pefos*, ton maître; *pesos*, son maître; etc. — Rapprochez de ces formes la tmèse grecque et latine, où le mot composé se brise et s'ouvre, pour admettre entre ses deux parties un ou plusieurs termes qui toutefois lui restent étrangers : κατὰ δάκρυ χέουσα, κατὰ πίονα

μηρί' ἔκηα, *in* que *cruentatus*, *quo* te *cumque* ferent fata, etc., etc.; et encore le *cere* comminuit *brum* d'Ennius, et les imitations qu'on en a faites :

O *Jo* qui terras de cœlo despicis *hannes*, etc.

79, p. 90. — Il me semble que la langue grecque avait instinctivement distingué le radical de la terminaison, comme il serait, je crois, à désirer qu'ils le fussent : la désinence n'y est qu'accidentellement accentuée, et c'est sur le radical que sans doute, à l'origine, l'accent dut être le plus ordinairement placé; mais tant d'autres lois sont venues à la traverse, que la tendance dont je parle en est perpétuellement obscurcie, et ma conjecture m'apparaît presque à moi-même comme une sorte de divination.

80, p. 92. — Voy. Possart, *Grammatik der persischen sprache*, §. 31. *Hestem*, je suis; *hestim*, nous sommes; *nistem*, je ne suis pas; *nistim*, nous ne sommes pas.

81, p. 93. — Nous aurions pu subdiviser encore le qualificatif abstrait et le qualificatif général; distinguer, par exemple, deux classes de signes, représentant, les uns, l'*état*, comme le *sommeil*, le *repos*; les autres, l'*action*, comme la *marche*, la *poursuite*; nous aurions pu ensuite compter les circonstances diverses dans lequelles l'action se produit, et former deux groupes de mots qui contiendraient, le premier, ceux qui figurent l'action *extérieure : danse*, *course*; le second, ceux qui figurent l'action *intérieure : réflexion*, *raisonnement*; et ainsi de suite; mais nous sortirions des principes pour nous jeter dans les applications; ce ne serait plus de la philosophie que nous ferions, ce serait de la grammaire. — Qu'on nous permette cependant de signaler en passant la division remarquable que Becker propose (*Organism der sprache*, §. 25) pour les verbes chargés primitivement d'exprimer le mouvement perçu par les sens : selon lui, ces verbes se rangent sous les douze types qui suivent : 1° *gehen*, aller; mouvement de l'être vivant dans le lieu : 2° *wachsen*, croître; mouvement intérieur de l'être organisé : 3° *leuchten*, luire ; mouvement de la lumière : 4° *lauten*, résonner ; mouvement du son : 5° *wehen*, souffler; mouvement de l'air : 6° *fliessen*, couler; mouvement de l'eau : 7° *geben*, donner : 8° *nehmen*, prendre : 9° *bin-*

den, lier : 10° *scheiden*, séparer : 11° *verletzen*, blesser : 12° *decken*, couvrir. Les 462 verbes racines comptés par Grimm dans les langues germaniques sont ramenés par Becker à ces 12 idées cardinales (kardinal begriffen).

82, p. 93. — On connaît le *flatus vocis* de Roscelin et de tout le nominalisme. Cf. COUSIN, *Cours de l'histoire de la philosophie*, 20° leçon ; et *Ouvrages inédits d'Abélard*, Introduction, p. CL et suiv. — Nous avons d'ailleurs quelque peine à nous persuader qu'il y ait jamais eu des nominalistes, dans la rigueur du terme; ceux qui ont nié la réalité extérieure du genre et de l'espèce n'en pouvaient nier la *conception*, et le *conceptualisme* était au fond de leur pensée. A vrai dire, c'est le nominalisme qui n'est qu'un mot.

83, p. 93. — Voici les deux passages auxquels notre texte fait allusion : « It is impossible we should ever thoroughly understand the nature of the *signs*, unless we first properly consider and arrange the *things signified*. Ἔπεα πτερόεντα, Introduction. » « I think he (Locke) would not have talked of the *composition of ideas*; but would have seen that it was merely a contrivance of language; and that the only composition was in the *terms*; and consequently that it was as improper to speak of a *complex idea*, as it would be to call a constellation a complex star : and that they are not ideas, but merely *terms*, which are *general* and *abstract*. *Ibid.*, part. I, ch. 2. »

84, p. 94. — « PATELIN, *pathelin*, homme mielleux, souple, artificieux, flatteur, insinuant pour tromper, pour arriver à ses fins. Ce mot a été fait du nom du principal personnage de la jolie farce de *Pathelin*, composée vers la fin du XV° siècle par Pierre Blanchet, et remise au théâtre, sous le titre de *L'avocat Pathelin*, par Bruéis et Palaprat. Selon Le Duchat, ce mot serait une corruption de *paterin*, hérétique vaudois qui séduit ses auditeurs par son beau langage. Le mot *paterini* ou *patareni*, dans Ducange, désigne les *paterins* ou *patelins*, les Vaudois d'Italie. On dit aussi *Mathelin* pour *Mathurin*. ROQUEFORT, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, V° PATELIN. » — « TARTUFE, *tartuffe*, hypocrite, faux dévot ; personnage d'une comédie de Molière, et qui est pris de l'italien *tartufo*, *tartufolo*, qui signi-

fient *truffe*, *truffle*, ruse, tromperie; *truffer*, *truffler*, mentir, calomnier, duper. Molière a donné le nom de *Tartufe* à un homme trompeur et aussi difficile à pénétrer que les *truffes*, qu'on ne trouve et qu'on ne découvre qu'avec beaucoup de difficultés. Nos pères disaient aussi *tartuffe* pour *truffe* ou *truffle*..... Le traducteur français de Platine, *De honesta voluptate*, Paris, 1505, liv. VII, p. 62 et suiv., parle de la *truffe* sous le nom de *tartuffe*, truffe noire, *ater-tuber*, et l'un des chapitres du liv. IX, p. 84, est intitulé : *Des truffles et tartuffles*. ID., *Ibid.*, v° TRUFFE. » — Cf. ETIENNE, *Notice* placée en tête de l'édition de *Tartufe*, in-8°, Panckoucke, 1824.

85, p. 94. — « La détermination des noms propres pour désigner chaque objet en particulier, c'est-à-dire le choix des noms substantifs, serait probablement l'un des premiers pas vers la formation d'un langage, s'il n'en existait aucun. Deux sauvages qui, nourris loin de la société des autres hommes, n'auraient jamais appris à parler, commenceraient naturellement à former une langue, à l'aide de laquelle ils pussent se faire connaître mutuellement leurs besoins, en prononçant certains sons, quand ils voudraient désigner certains objets. Ils assigneraient d'abord un nom particulier aux objets qui leur seraient le plus familiers, et dont ils auraient plus souvent besoin de parler; cette caverne qui leur a servi d'abri contre la rigueur des saisons, cet arbre dont le fruit a satisfait leur faim, cette fontaine dont l'eau a soulagé leur soif, seraient d'abord nommés par eux *caverne*, *arbre*, *fontaine*..... Quand ces deux sauvages auraient été conduits par l'expérience à observer davantage, et qu'ils auraient été forcés de parler d'autres cavernes, d'autres arbres, d'autres fontaines, ils leur donneraient naturellement les mêmes noms par lesquels ils se seraient accoutumés à désigner les objets semblables qu'ils auraient d'abord connus..... Ainsi chacun de ces mots qui originairement était le nom propre d'un objet individuel, deviendrait insensiblement le nom commun d'une multitude d'objets semblables..... ADAM SMITH, *Considérations sur l'origine et la formation des langues*, traduct. S. Grouchy v^e Condorcet, t. II, p. 302. » Cf. DUGALD STEWART, *Philosophie de l'esprit humain*, traduct. P. Prévost, t. I, p. 234, ch. IV, sect. I. — Condillac pense

comme Adam Smith; Voy. *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 2e part., sect. I, ch. 10; et *Grammaire*, 1re part., ch. v.

86, p. 95. — « Dans toutes les langues, ce n'est qu'en vertu d'un usage postérieur que les noms propres acquièrent une signification individuelle, et l'on peut regarder comme un principe général qu'ils descendent tous de quelque racine qui a un sens général et appellatif .... Tout le monde sait, par rapport à l'hébreu, que tous les noms propres de l'ancien Testament sont dans ce cas; on peut en voir la preuve dans une table qui se trouve à la fin de toutes les éditions de la Bible Vulgate..... C'était la même chose en grec..... Les noms propres des Latins étaient dans le même cas..... Chez nos voisins (les Allemands) c'est la même chose..... Il n'y a guère de noms propres dans notre langue auxquels on ne puisse assigner une signification appellative..... Beauzée, *Grammaire générale*, liv. II, ch. I, t. I, p. 243 et suiv. ». Voilà pourquoi, disons-le en passant, dans les listes alphabétiques de noms propres français, dans nos listes électorales, par exemple, la lettre L est si bien fournie comparativement aux autres, l'article *Le* qui se place chez nous devant le nom commun entrant tout naturellement, par suite de la loi ici constatée, dans la composition des noms propres. — C'est aussi l'opinion de De Brosses (*Form. méch.*, etc., ch. XIII), de Becker (*Org. der spr.*, §. 30), de Rosmini (*Nouvel essai sur l'origine des idées*, traduct. C. M. André, 1re part., sect. III, ch. IV, art. 8), etc., etc. Le principe métaphysique de cette théorie est en germe dans Malebranche, qui donne *l'idée vague et générale de l'être* pour base à toutes nos conceptions particulières et déterminées (Voy. *De la recherche de la vérité*, liv. III, 2e part., ch. 8; *Entretiens sur la métaphysique*, 2e Entretien, et *passim*). Ce principe est constamment appliqué par Becker.

87, p. 96. — Aristote avait déjà, pour montrer que l'esprit procède de la confusion à la distinction, noté cette disposition des enfants à « nommer tous les hommes leurs pères et toutes les femmes leurs mères. *Physique*, liv. I, ch. 1. » — Condillac (*Grammaire*, 1re part., ch. v), et Ad. Smith (*Considérations sur l'origine et la formation des langues*, traduct. S. Grouchy ve Condorcet,

t. II, p. 3), ont appliqué plus précisément à la question qui nous occupe ici cette même observation, que chacun d'eux sans doute avait faite de son côté, comme nous l'avions faite du nôtre. — Il n'y a d'abord pour l'enfant qu'un homme dans l'humanité, comme en général pour tout autre que pour le berger il n'y a qu'un mouton dans le troupeau. — Une de mes petites filles qui voyait tomber de la neige pour la première fois, s'écria : *Papa, sucre !* — Quel grand *lièvre !* tel fut le nom dont les Ecossais saluèrent le premier âne qui parut dans leurs montagnes.

88, p. 98. — « Tous les mots de la langue grecque sont dérivés de trois cents mots primitifs, ce qui prouve évidemment que les Grecs formèrent leur langage presque entièrement eux-mêmes, et que quand ils créèrent un mot nouveau, ils n'étaient pas accoutumés comme nous le sommes à l'emprunter de quelque langue étrangère, mais à le former soit par la composition, soit par la dérivation de quelque autre mot, ou de plusieurs autres mots de leur langue même. AD. SMITH, *Considérations sur l'origine et la formation des langues*, traduct. S. Grouchy vᵉ Condorcet, t. II, p. 345. »

89, p. 99. — « Souvent l'emploi du style figuré donne, contre l'intention du narrateur, une couleur surnaturelle à des faits qu'il n'a voulu que peindre. Un parasol est porté au centre de l'Afrique ; les indigènes l'appellent le *nuage*. De combien de récits merveilleux cette désignation pittoresque ne peut-elle pas devenir la source ? DELÉCLUSE (?), dans *Le Globe*, n° du 26 février 1830. »

90, p. 100. — Voy. HÉRODOTE, liv. IV, 131-132, traduct. Larcher, t. III, p. 214. — Je n'avais pas, en écrivant ces lignes, le texte sous les yeux, et j'ai pu altérer quelques circonstances, insignifiantes d'ailleurs, du fait raconté par Hérodote : mais le fond, mais ce qui importait pour l'éclaircissement de mon idée, est fidèlement reproduit. — Ces formes allégoriques se retrouvent chez tous les peuples au début de leur histoire. Que mes lecteurs se rappellent — le vase de terre que Jérémie, par l'ordre de Jéhovah, brise à la face de tout le peuple, pour figurer le sort qui menaçait Jérusalem (JÉRÉMIE, ch. XIX, v. 10) ; — les têtes de pavot, que Tarquin abat devant le messager de Sextus, pour

faire comprendre au prince qu'il lui faut mettre à mort les principaux citoyens de Gabies (TITE-LIVE, *Histoire romaine*, l. I, ch. 54); — la baguette blanche, que nos pères brisaient devant l'accusé, pour lui signifier la fatale sentence (je ne saurais dire maintenant où j'ai pris ce détail); etc., etc., etc. — Cf. CREUZER, *Religions de l'antiquité*..... traduct. Guigniaut, t. I, Introduction.

91, p. 100. — RACINE, *Athalie*, act. I, sc. 1; — BOILEAU, *Satyre* IX; — CICÉRON, *In Pisonem*, n° 24.

92, p. 100. — « Verborum translatio instituta est inopiæ causa. CICÉRON, *De oratore*, lib. III, n° 39. » Cf. DE BROSSES, *Form. méch.*, etc., ch. XI, §. 13.

93, p. 101. — Cf. mon *Essai sur les bases et les développements de la moralité*, p. 122-123.

94, p. 102. — *Vultus, voltus*; ancien participe de *volo*. « Vultus quot animi motus sunt, tot significationes et commutationes potest efficere. CICÉRON, *De oratore*, lib. III, n° 219. » « Jure erat (Socrati) semper idem vultus, quum mentis, a qua is fingitur nulla fieret mutatio. ID., *Tusculanarum disputationum* lib. III, n° 15. »

95, p. 103. — Cf. COUSIN, *Cours de l'histoire de la philosophie*, t. II, p. 300-302; et DUGALD-STEWART, *Essais philosophiques*..... traduct. Huret, p. 273-289, Essai V, ch. 2.

96, p. 108. — Les dénominations manquent nécessairement à toutes les conceptions nouvelles. Si nous déterminons avec plus de netteté qu'on ne l'avait fait encore tel ou tel élément détaché d'un ensemble quelconque, le nom ancien qui représentait cet élément lorsqu'il était encore confondu avec le phénomène voisin dont l'analyse ne l'avait pas complètement séparé, ne peut plus lui convenir. Or, presque tous les termes de la langue vulgaire pèchent par ce défaut de précision. Bacon a dit vrai : « Verba plerumque ex captu vulgi induntur, atque per lineas, vulgari intellectui maxime conspicuas, res secant. Quum autem intellectus acutior, aut observatio diligentior eas lineas transferre velit, ut illæ sint magis secundum naturam, verba obstrepunt. *Novum organum*, lib. I, aph. 59. »

97, p. 109. — J'ai déjà indiqué cette distinction de l'intelli-

gence qui ne connaît que l'idée, et de la foi qui au-delà de l'idée reconnaît la réalité dont l'idée n'est que l'image, dans mes *Leçons de logique*, p. 51.

98, p. 109. — Cette croyance, si la réflexion s'y applique, devient, comme tous les faits dont nous prenons connaissance, la matière (*Moi croire*) d'un de ces jugements (*Je crois*) que j'appelle *abstraits, ultérieurs* (Voy. mes *Leçons de logique*, p. 59); mais ici encore une croyance nouvelle se forme *que nous abandonnons à l'observation naturelle*, et qui reste enfouie dans un de ces jugements que j'appelle *concrets, primitifs*. Que si vous analysez et transformez, en le soumettant aux mêmes conditions, ce nouveau jugement (*Je crois que je crois*), vous verrez immédiatement s'établir, à ce propos même, un autre jugement primitif qui renfermera la croyance à son état sylleptique, et dont la réflexion, si elle le marquait de son empreinte, ferait cette proposition : *Je crois que je crois que je crois*. Ainsi de suite à l'infini. Vous aurez beau creuser; vous trouverez toujours, au-dessous du point où l'art sera descendu, une base donnée par la nature.

99, p. 112. — Ces deux vers, comme on sait, sont de M. De Lamartine (*Méditations poëtiques*, L'homme); le premier cependant n'est pas entièrement de lui; je m'aperçois que j'ai substitué au mot *borné*, qu'il a écrit, le mot *fini*, qui peut-être le remplacerait avec avantage. C'est une variante que je soumets en toute humilité à l'immortel poëte!

100, p. 113. — Le syllogisme est bien évidemment l'élément qui se redouble dans le prosyllogisme, et se multiplie indéfiniment dans le sorite. Comme, en général, nous débutons par le concret, par le complexe, pour aller graduellement au simple, à l'abstrait, il est probable que l'argumentation naturelle a commencé par le prosyllogisme et le sorite, et que le syllogisme, dans toute sa netteté, n'a été connu que beaucoup plus tard. Le sorite, j'ai eu occasion de le remarquer ailleurs (*Essai sur la philosophie orientale*, p. 201), se rencontre fréquemment dans les livres de Koung-tseu et de Meng-tseu; et le syllogisme, lorsqu'il fait son apparition dans la philosophie de l'Inde (*Ibid.*, p. 75), se compose de cinq propositions. Destutt de Tracy n'est

cependant point pour cela fondé à soutenir (*Principes logiques*, ch. IX), « que nos raisonnements sont toujours ce que dans l'école on appelait des sorites. »

101, p. 114. — Je m'explique. Le nom par lequel nous désignons un objet représente cet objet d'une manière indéterminée et sans distinction des attributs divers dont nous le supposons vaguement pourvu. Tout attribut particulier que nous ajoutons à son nom le tire de ce vague, le détermine, et par conséquent le *définit*. C'est en ce sens que toute proposition *attributive*, toute description, comme je l'entends, est une *définition*. On pourrait cependant, afin de se tenir plus près des divisions reçues, reconnaître ici un genre et trois espèces. En tant que genre, la description déterminerait, de quelque manière que ce soit, un indéterminé quelconque. En tant qu'espèce, elle marquerait de tel ou tel caractère particulier cette détermination. Trois modes de détermination habituellement admis : ici, une simple qualification est ajoutée au nom ; *Dieu est juste ;* nous avons ce que les grammairiens appellent communément une *proposition ;* là, tous les détails ou du moins les détails principaux d'une existence donnée sont énumérés avec soin ; ainsi Buffon nous entretient de *la nature brute* et de *la nature cultivée ;* nous avons ce que les rhéteurs appellent un *tableau ;* ailleurs, enfin, l'objet qu'il s'agit d'éclairer nous est, en quelques mots, révélé dans ses caractères fondamentaux, dans son essence ; *L'homme est un animal raisonnable;* nous avons ce que les logiciens appellent une *définition.*

102, p. 117. — « Les stoïciens, dans leurs écrits sur la grammaire, ont pris l'infinitif en telle considération, qu'il est le seul (mode) qu'ils aient regardé comme le verbe naturel, refusant ce nom à tous les autres. Ils fondaient cette opinion sur ce que le véritable caractère du verbe existe simplement et sans mélange dans l'infinitif seulement ; ainsi les infinitifs περιπατεῖν, *ambulare*, *marcher*, expriment cette action et rien de plus, au lieu que les autres modes y ajoutent certaines affections relatives aux personnes et aux circonstances ; *ambulo* et *ambula* n'expriment pas simplement l'action de marcher, mais l'un signifie, *je marche*, et l'autre, *marche*..... HARRIS, *Hermès*, traduct. Thurot, liv. I, p. 148. » — Ce qu'il y a de singulièrement remarquable dans l'his-

toire de la langue grecque, c'est qu'elle en soit venue à perdre précisément le mode, que ses grammairiens regardaient, et avec raison, comme la forme la plus pure du verbe ; le grec moderne n'a pas d'infinitif; on le remplace habituellement par le subjonctif précédé de la conjonction νὰ (l'ancien ἵνα) *que*; *Je veux aller* se dit : *Je veux que j'aille*, θούλομαι νὰ πάγω, et ainsi du reste. Voy. Grégoire Zalicoglos, de Thessalonique, *Dictionnaire français-grec-moderne*, Paris, 1823, Προδιάθεσις, p. κθ; Georges Theocharopoulos, de Patras, *Grammaire grecque universelle*, Paris, 1830, 1re part., p. 210; etc., etc. — Cependant des hommes influents, M. Coray à leur tête, ont essayé de rendre au verbe grec cette forme perdue, et de ramener sur ce point comme sur une foule d'autres la langue actuelle à ce qu'elle était au temps de Périclès et de Démosthènes. Ces efforts n'ont pas été stériles, et déjà les actes du gouvernement s'écrivent en grec à peu près hellénique. Serait-ce pour cette raison que Georges Kutuffa, d'Athènes, dans son *Compendio di grammatica della lingua greca moderna*, 2e édit., Livourne, 1834, p. 48, reconnaît, sans explication aucune, l'infinitif, ἀπαρέμφατος, parmi les modes du verbe? Mais alors il aurait dû ne pas citer exclusivement, ainsi qu'il l'a fait, dans les deux chapitres intitulés, le premier : *Di alcune maniere di dire le piu' ovvie nel comune discorso*; le second : *Dei racconti storici*, des locutions et des historiettes d'où l'infinitif est constamment exclu.

103, p. 118. — Silvestre de Sacy, *Principes de grammaire générale*, 1re part., ch. 1.

104, p. 125. — Il y a des langues où les verbes n'ont pas de modes. Dans les langues qui admettent cet accident grammatical, le nombre en est très-variable. Ceux dont l'usage est le plus répandu sont l'*indicatif* d'abord, et ensuite l'*impératif* et le *subjonctif* (Silvestre de Sacy, *Principes de grammaire générale*, 2e part., ch. 8). — L'Académie française (Voy. son *Dictionnaire*, 6e édit., 1835) en reconnaît cinq dans chaque verbe régulier : l'*indicatif*, l'*impératif*, le *conditionnel*, le *subjonctif* et l'*infinitif*. — Laveaux (*Dictionnaire des difficultés de la langue française*; au mot verbe) et beaucoup d'autres y ajoutent le *participe*. — On y joint même quelquefois (Harris, par exemple, dans son *Hermès*, traduct.

Thurot, liv. I, ch. 8, p. 133-154) un mode *interrogatif;* et on admet en outre, à côté de l'*impératif* qui commande, un *déprécatif* qui prie, et un *optatif* qui exprime le désir. Ces trois modes, les deux premiers surtout, ont été et sont encore confondus dans la plupart des langues sous la dénomination commune d'*impératif*: de là le mot de Protagoras qui accuse Homère de donner des ordres à la Muse (Μῆνιν ἄειδε, θεά), lorsqu'il croit l'invoquer : εὔχεσθαι οἰόμενος ἐπιτάττει. Il aurait tout aussi légitimement pu accuser le même poëte de mettre fort à contre-temps dans la bouche d'Agamemnon s'emportant contre Achille (Φεῦγε μάλα) une prière au lieu d'un ordre ! Le sanskrit, plus complet que le grec, s'est donné deux formes distinctes, l'une pour commander, l'autre pour prier (Bopp, *Kritische grammatik der sanskrita-sprache*, Berlin, 1834, §. 269); et l'arménien (Voy. Possart, *Grammatik der persischen sprache*, Leipsick, 1831, §. 69) qui, comme le sanskrit, possède ces deux formes, en reconnaît même une troisième, dont on se sert pour défendre, et qui s'emploie dans les cas où nous dirions : *Ne faites pas, ne sortez pas*, etc.

105, p. 125. — Les accents ont en hébreu une double destination. L'accent de chaque mot désigne en partie la syllabe accentuée (*die tonsylbe*) de ce mot, et en partie le rapport de ce mot à toute la phrase (*satze*). — En tant que signes de la ponctuation, ils y sont non-seulement des moyens de séparation (*unterscheidungszeichen*) comme notre point et notre virgule (*wie unser punct, kolon und komma*), mais encore des moyens de liaison (*verbindungszeichen*). De là les deux espèces d'accents reconnus dans cette langue par les grammairiens, les uns *distinctivi* ou *domini*, les autres *conjunctivi* ou *servi*. Les *domini* se divisent, d'après le degré de force avec lequel ils opèrent la distinction qui est leur but, en *imperatores*, *reges*, *duces* et *comites*. Voy. Gesenius, *Hebraïsche grammatik*, Halle, 1834, 11ᵉ édit., §. 15. — L'accent musical varie d'ailleurs, comme on sait, de pays à pays, de province à province. « Ce qu'on appelle l'accent des provinces consiste, en partie, dans la quantité prosodique; le Normand prolonge la syllabe que le Gascon abrège. Il consiste encore plus dans les inflexions attachées, non pas aux syllabes des mots, mais aux mouvements du langage; par exemple, dans

l'accent du Gascon, du Picard, du Normand, l'inflexion de la surprise, de la plainte, de la prière, de l'ironie, n'est pas la même. Un Gascon vous demande : *Comment vous portez-vous?* d'un ton gai, vif et animé, qui se relève sur la fin de la phrase; le Normand dit la même chose d'un son de voix languissant, qui s'élève sur la pénultième et retombe sur la dernière, à peu près du même ton que le Gascon se plaindrait. MARMONTEL, *Eléments de littérature*, v° ACCENT. »

106, p. 126. — « Nulle langue n'a pu être inventée ni par un homme qui n'aurait pu se faire obéir, ni par plusieurs qui n'auraient pu s'entendre. Ce qu'on peut dire de mieux sur la parole, c'est ce qui a été dit de celui qui s'appelle PAROLE. *Il s'est élancé avant tous les temps du sein de son principe ; il est aussi ancien que l'éternité ;... qui pourra raconter son origine?* JOSEPH DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 2e entretien. » — « Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, et convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les langues aient pu naître et s'établir par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre la discussion de ce difficile problème, lequel a été le plus nécessaire de la société déjà liée à l'institution des langues, ou des langues déjà inventées à l'établissement de la société. J. J. ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1re part. » Cf. BEAUZÉE, dans l'*Encyclopédie méthodique*, v° LANGUE, p. 405; DE BONALD, *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, ch. 2; etc., etc.

107, p. 126. — « Deus animal nos voluit esse sociale..... Sed alii (philosophi) eos homines qui sint ex terra primitus nati, quum per sylvas et campos erraticam degerent vitam, nec ullo inter se sermonis aut juris vinculo cohærerent...... commemorant..... deinde sermonis initia tentasse, ac singulis quibusque rebus nomina imponendo, paulatim loquendi perfecisse rationem..... O ingenia hominibus indigna, quæ has ineptias protulerunt!.... Nulla igitur in principio facta est ejus modi congregatio, nec unquam fuisse homines in terra, qui propter infantiam non loquerentur, intelliget cui ratio non deest. LACTANCE, *Institutionum divinarum* lib. VI, c. 10. » — « Comment ceux qui ad-

mettent un Être suprême, et même la création de l'homme, peuvent-ils supposer que cet Être, essentiellement puissant et bon, ait mis l'homme sur la terre pour y vivre en société, sans reconnaître en même temps qu'il a dû lui donner ou lui inspirer, dès le premier moment de son existence, les connaissances nécessaires à sa vie individuelle et sociale, physique et morale?.... Ce qui est nécessaire, rigoureusement nécessaire à la formation et à la conservation de la société, a dû commencer aussitôt que la société; comme ce qui est nécessaire à la vie de l'homme a dû commencer aussitôt que l'homme. Or, le mouvement, par exemple, n'est pas plus nécessaire à la vie de l'homme, que la parole à la formation et à la conservation de la société... Le langage est nécessaire, dans ce sens que la société humaine n'a pu exister sans le langage, pas plus que l'homme hors de la société; nouvelle preuve que l'homme n'est pas l'inventeur du langage. De Bonald, *Recherches philosophiques*, etc., ch. 2. » — « Que l'homme soit né pour vivre en société, c'est ce qu'établissent à la fois et les croyances du genre humain et le fait permanent de son existence même. Le fait social de la parole, que l'homme n'a pas inventée, établit invinciblement que l'état de sociabilité est l'état normal et nécessaire de l'existence, de la conservation et du développement de la race humaine; car le monde a commencé par une première langue, comme par une première famille. L'abbé Combalot, *Eléments de philosophie catholique*, 4e part., ch. 9. »

108, p. 127. — « Comment supposer que l'art de la parole, le plus merveilleux et le plus compliqué de tous les arts, ait été inventé sans nécessité, et encore au sein des plus profondes ténèbres de l'esprit, si toutefois l'esprit peut exister avant la parole qui lui révèle sa propre pensée?.... Tous les jours elle (la parole) tire l'esprit de l'homme du néant, comme aux premiers jours du monde une parole féconde tira l'univers du chaos; elle est le plus profond mystère de notre être; et loin d'avoir pu l'inventer, l'homme ne peut pas même la comprendre..... De Bonald, *Rech. phil.*, etc., c. 2. » — Cf. J. J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1re part.

109, p. 127. — « La parole paraît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole. J. J. Rousseau, l. c. » Cf. De

CARDAILLAC, *Etudes élémentaires de philosophie*, t. II, §. 320. - « Ce qui est extraordinaire et hors de toute nature, c'est..... la société entre des êtres sans parole, sans pensée (M. de Bonald ne sépare point la pensée de la parole), sans lien par conséquent, et qui, sans s'entendre, conviennent de se réunir, et sans parler, conviennent d'un langage commun. DE BONALD, *Rech. phil.*, etc., ch. 2. »

110, p. 127.—« Tout nous ramène à une langue primitive dont les autres ne sont que les filles.... Une recherche scrupuleuse nous conduit à une langue primitive, et par conséquent à une race humaine primitive...... H. F. LINK, *Le monde primitif et l'antiquité expliqués par l'histoire naturelle*, Berlin, 1821, 2 vol. in-8° (allemand), t. I, p. 144-145. » Ce passage est cité dans une *Seconde lettre adressée à la société asiatique de Paris*, par M. LOUIS DE L'OR, ancien officier de cavalerie, Paris, 1823, p. 31. M. Klaproth, qui se cache sous ce pseudonyme, adopte pleinement sur ce point les conclusions de M. Link. — Voyez la note qui suit.

111, p. 127.—La question de savoir s'il y a eu ou non une langue primitive d'où les autres seraient sorties, a singulièrement préoccupé les esprits depuis un siècle; et il n'est pas d'idéologues et de grammairiens qui n'aient dit leur mot à ce sujet. Nous voudrions ramener ces immenses débats à quelques vues générales qui, tout en les résumant, en donneraient pourtant une idée suffisante.

I. Peut-on arriver à savoir s'il y a eu ou non une langue primitive d'où les autres seraient sorties? — A. Non, selon les uns: « On demande s'il a existé une langue universelle et primitive de laquelle les autres dérivent? Cette question n'est évidemment susceptible que d'une réponse conjecturale. P. PREVOST, *Essais de philosophie*, 1re part., sect. III, chap. I, art. 1. » Cf. DE CARDAILLAC, *Etudes élémentaires de philosophie*, t. II, §. 321. » — B. Oui, selon les autres, c'est-à-dire selon les grammairiens qui se mettent à la recherche de cette langue première. Voy. COURT DE GEBELIN, *Monde primitif*, Origine du langage et de l'écriture, liv. IV, ch. 1; SHARON TURNER, *Mémoires sur l'origine des affinités et des discordances des langues*, en anglais, Londres, 1824.

II. Le problème accepté et posé, comment le résoud-on? Deux solutions diamétralement opposées sont en présence. — A. Déjà, d'après Epicure, Lucrèce avait dit (*De natura rerum*, lib. v, v. 1040 :

Proinde putare aliquem tum nomina distribuisse
Rebus, et inde homines didicisse vocabula prima,
Desipere est; nam cur hic posset cuncta notare
Vocibus, et varios sonitus emittere linguæ,
Tempore eodem alii facere id non quisse putentur?

Plus tard, un écrivain qui n'avait pas absolument rompu avec les traditions épicuriennes, s'expliquait plus nettement sur notre question. « Philosophiquement parlant et abstraction respectueuse faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres sacrés dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'est-elle pas une plaisante chimère? Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, et comment il est arrivé que dans une multitude de siècles les moutons se sont mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à siffler?... Il n'y a pas eu plus de langue primitive et d'alphabet primitif que de chênes primitifs et que d'herbe primitive. VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, v° ABC OU ALPHABET. ». « Innumeræ linguæ dissimillimæ inter se, ita ut nullis machinis ad communem originem retrahi possint. FR. SCHLÉGEL, *Bibliothèque indienne*, t. I, p. 281 ». « L'examen des langues américaines peut être d'une grande utilité pour démontrer à ceux qui espèrent toujours de pouvoir ramener toutes les langues à une tige commune.... combien cela est impossible. ID., *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, traduct. Mazure, liv. I, chap. 4, p. 59 ». Plus près de nous encore, en 1819, une dissertation intitulée : *De rationibus linguarum affinitatem explorandi*, était couronnée par l'Académie royale des belles-lettres, histoire et antiquités de Suède, et publiée dans ses Mémoires, t. XI, p. 145. Son auteur, J. CH. G. BETHE, pasteur à Bodenfeld, y énonce « l'opinion qu'il n'y a pas eu plus de langue primitive que d'homme primitif; il pense que dès l'origine il y a eu plusieurs races d'hommes et par conséquent plusieurs lan-

gues. M. Bethe fait bien voir que des analogies de mots, de sons, et même de constructions dans deux langues ne prouvent point que l'une est dérivée de l'autre. Pour établir la filiation des langues, il faut, selon lui, quinze choses ; savoir : égalité (c'est-à-dire identité, sans doute) des racines, des sons, des accents, de la signification des mots, des flexions, des formations, du génie des langues, etc. DEPPING, dans le *Bulletin des sciences historiques*, de M. DE FÉRUSSAC, n° 6, juin 1826, p. 433. » En effet « le vague des voyelles et la permutation des consonnes qui se fait d'après des lois organiques produisent, sans compter les mots à son imitatif (onomatopées) dans des milliers de langues et de dialectes, des ressemblances fortuites, dont le nombre pourrait être soumis au calcul des probabilités. Si l'on compare une seule langue, non à celles d'un seul rameau, par exemple au rameau sémitique, indogermanique ou gale (kelte), mais à toute la masse des idiomes connus, la chance des analogies accidentelles devient la plus grande possible, et, d'après cette apparence, la prodigieuse variété des langues qu'offrent les deux hémisphères paraît liée *nexu retiformi*.... AL. DE HUMBOLDT, *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales*, t. III. ». Et d'ailleurs que de langues éteintes ! « Les Grecs et les Romains ont fait disparaître les nombreux idiomes qu'on parlait dans l'Europe méridionale et dans une partie de l'Europe moyenne, pour y rendre leur langue dominante..... Les Arabes ont effacé d'une grande partie de l'Asie occidentale, de l'Afrique septentrionale et orientale, les idiomes des indigènes, qu'ils ont remplacés par leur langue maternelle..... Les Espagnols et les Portugais ont donné leur langue à une foule de nations américaines, qui, par ce changement, ont cessé d'exister..... On a vu, dans la seconde moitié du dernier siècle, des dragons hanovriens forcer les restes des Vendes du Lunebourg d'abandonner leur langue pour adopter celle des Allemands..... L'histoire nous montre les Visigoths et les Alains perdant leur nom et leur langue en Espagne ; les Ostrogoths et les Hérules ayant le même sort en Italie, tandis que les Francs, les Bourguignons, les Lombards et les Normands changent d'idiome en France et en Bourgogne, dans la Lombardie et en Normandie, contrées qu'ils soumettent en leur impo-

sant leur nom ; etc., etc., etc. Adr. Balbi, *Introduction à l'atlas ethnographique du globe*, Discours préliminaire, p. lxxv-lxxix. » — B. Ces obstacles n'arrêtent pas les grammairiens que nous comptons dans le camp opposé. « En vain les siècles se sont entassés et nous ont éloignés de l'origine de la parole ; en vain les langues se sont multipliées..... L'analyse nous conduira à l'origine de la parole ; elle nous fera retrouver ses éléments cachés sous les débris de tant de langues ; elle suppléera à la perte de tant de monuments..... L'analyse s'appuie sur deux bases inébranlables : sur l'instrument vocal, le même aujourd'hui que dès les premiers instants, et sur la masse des mots employés dans toutes les langues, pour exprimer les idées communes à tous les hommes..... Le penchant invincible qu'on a eu dans tous les temps pour les étymologies n'était-il pas une preuve sensible qu'on ne pouvait réfléchir sur les langues, sans y reconnaître une origine commune ? — Cette facilité qu'on a à apprendre plusieurs langues, lorsqu'on en sait quelques-unes, et qui provient surtout des mots qui leur sont communs, ne démontre-t-elle pas que les langues changent et diffèrent moins qu'on ne pense ? — N'en est-il pas de même de cette peine extrême qu'ont les savants d'inventer un mot nouveau ; des qualités que doit avoir ce mot pour justifier son introduction dans le langage ; du rapport qu'il doit offrir avec des mots déjà connus, ou avec le génie de la langue dans laquelle on l'admet ? Court de Gebelin, *Monde primitif*, Origine du langage et de l'écriture, liv. iv, ch. 2 et 3. » — Ce n'est pas tout. Les langues diverses, ajoute-t-on, qui se parlent sur le globe, « se comprennent les unes les autres et peuvent se traduire les unes par les autres..... — Le langage est identique et invariable dans ses lois générales, qui forment proprement sa construction et son essence..... Les idiomes diffèrent entre eux par le vocabulaire et par quelques variétés de syntaxe, et sont les mêmes en tout le reste. — Mais la différence des mots pour exprimer un même objet, quelque marquée qu'elle puisse être, n'est pas un motif suffisant pour rejeter l'opinion d'une langue qui n'est peut-être plus connue, mais qui aura été la mère et la souche de toutes les langues dérivées. En effet, outre qu'une connaissance approfondie des radicaux des diverses lan-

gues ramène à une origine commune beaucoup de mots différents ou plutôt diversement altérés, il est vrai de dire que des mots réellement différents expriment des choses différentes, c'est-à-dire nomment d'un nom particulier diverses modifications d'un même objet, que les divers peuples ont considéré sous des rapports différents, selon l'usage auquel ils l'employaient, ou l'impression qu'ils en avaient reçue. — Si le langage avait été inventé à force de temps et d'essais, les langues devraient être plus imparfaites, ou moins capables, si l'on veut, d'exprimer l'homme, à mesure qu'elles se rapprocheraient davantage des premiers temps. Or, il en est autrement, puisque les langues les plus anciennes, dont les monuments écrits nous soient parvenus, réunissent toutes les qualités qui peuvent constituer une langue finie (c'est-à-dire parfaite, accomplie). De Bonald, *Rech. phil.*, etc., ch. 2. » — Quant à cette perfection du langage primitif, la partie adverse, — ou la nie : « Si dans l'état où est le monde, quelque philosophe s'écriait : *Quand et comment l'homme a-t-il commencé ces maisons, ces palais et ces vaisseaux?* on lui répondrait fort bien, que l'homme n'a pas commencé par des maisons, des palais et des vaisseaux.. Le sauvage qui courba des branches pour se faire un appui, ne fut point un architecte, et celui qui flotta le premier sur un tronc d'arbre, ne créa pas la navigation..... Ceci s'applique au langage..... On demande toujours comment l'homme a pu créer une langue, et on fait cette question au sein de vingt peuples civilisés..... On abuse de l'état de facilité où nous sommes parvenus, pour nous mieux embarrasser, et de la perfection du langage, pour en fortifier le problème. Rivarol, *De la nature du langage*, dans les *OEuvres complètes*, Paris, 1808, t. I, p. 1. » — ou, si elle l'admet, elle la rapporte à la sagacité des premiers hommes. Ainsi pensait autrefois Pythagore (Voy. Cicéron, *Tusculanarum quæstionum*, lib. 1, c. 25). Ainsi pense aujourd'hui l'Allemagne savante. Il est une hypothèse qu'il faut bien faire, dit Schlegel (*Essai sur la langue*, etc., traduct. M., liv. I, c. 3), « pour expliquer d'une manière claire et solide l'origine des langues ; nous supposerons que les inventeurs ont été doués d'un sentiment exquis, à l'aide duquel ils ont discerné l'impression propre et distinctive des idées, la signification naturelle et primitive, si j'ose

m'exprimer ainsi, des lettres, des sons radicaux et des syllabes. Aujourd'hui que l'empreinte des mots est effacée par un long usage, et que, par une multitude confuse d'impressions de toute espèce, l'oreille a perdu la justesse de ses perceptions, à peine est-il possible de retrouver ce sentiment dans toute son énergie et son activité..... »

III. Quoi qu'il en soit, ceux qui croient à une langue primitive me paraissent se partager tout naturellement en trois classes, d'après le sentiment qui les inspire. — A. Pour les uns, c'est une affaire de patriotisme, d'orgueil national. Dans l'antiquité, l'Égypte, qui se regardait comme la plus ancienne nation de l'univers, avait la prétention de parler la langue qu'avait dû parler l'homme des premiers âges. On connaît l'expérience qui lui enleva cet honneur pour le donner à la Phrygie (Hérodote, liv. II, ch. 2). — Dans nos temps modernes, « les Rabbins soutiennent avec opiniâtreté que le langage de la première famille était l'hébreu, c'est-à-dire, le samaritain ou phénicien du pays de Chanaan. Ils jugent la gloire de la nation juive intéressée à le prétendre ainsi..... Les Rabbins appuient beaucoup sur certains jeux de mots fréquents dans la Bible, lesquels, selon eux, se rapportent mieux à la langue hébraïque qu'à nulle autre..... Mais ces jeux de mots qu'on allègue en preuve sont souvent forcés et sans justesse..... D'autres se déduisent aussi bien d'une autre langue que de l'hébreu..... Ainsi, le nom d'*Eve* (*vie*)..... sera aussi heureusement tiré du chaldéen *Hhavah* (*vivens*) que de l'hébreu *Hhaï* (*vivens*)..... On ne peut donc pas dire que l'hébreu soit la langue primitive..... De Brosses, *Form. méch.*, ch. VI, §. 3. » — Le flamand, c'est à-dire, le celtique avec lequel on identifié le patois de Bruges et de Louvain, a rencontré aussi ses avocats. Ecoutons Jean Becan, plus connu sous le nom de Goropius Becanus, né en 1518 dans je ne sais quelle bourgade du Brabant : « Postquam modo satis multis exemplis docui, primas linguæ nostræ voces significationis suæ caussas ex ipsa elementorum ducere natura, et inde reliquas derivari, necessaria collectione efficitur, nullam linguam nostra posse dici priorem, nisi primis aliquid prius esse fingatur. *Hermathena*, liv. IX, édit. d'Anvers, p. 204. » Ce qu'il prouve encore par une foule d'au-

tres raisons qui lui paraissent à lui et son éditeur, Lævinus Torrentius (Voy. la *Préface* qui ouvre le volume cité) au-dessus de toute contestation. Cette langue d'ailleurs, la plus parfaite de toutes, aurait été créée par un architecte d'autant plus habile, qu'il puisait directement sa science aux sources divines d'où toute science jaillit : *Tanto posterioribus melior* (lingua prima), *quanto rerum omnium peritiorem habuit architectum; illum, inquam, qui ab ipso Deo, nullis mediis canalibus, totum humanæ scientiæ fontem hausit* (*Hermathena*, liv. I, p. 24). Mais ce premier architecte, savez-vous quel il fut? Ce fut et ce devait être celui qui *dispose,* qui *gouverne l'oreille,* en flamand *Hor fuecht* (*aurem disponere, moderari*), c'est-à-dire par un très-léger changement *Orpheus, Orphée* (*Ibid.*, liv. V, p. 102) ; lequel (ne vous hâtez pas de suspecter l'orthodoxie de Goropius), lequel n'est rien moins après tout que notre premier père Adam, si nous remontons avant le déluge, et, si nous nous arrêtons en deçà, Noë d'abord et ensuite le Christ : « Quamvis, si quisquam primus sit inter mortales quærendus Orpheus, is ante diluvium Adam fuerit, et post diluvium Nochus;.... et post hos, Christus ipse verissimus Orpheus, et is solus, ad quem omnia Orphica referuntur (*Ibid.*, p. 104). » Cf. PEZRON, *Antiquité de la nation et de la langue celtique*, Paris, 1704. — Le basque, si l'on en croit entre autres le colonel Perrocheguy (le P. Manuel de Larramendi, né vers la fin du XVII[e] siècle dans le Guipuscoa, se contente, dans l'Epitre dédicatoire de son *Arte de la lengua bascongada,* de nous donner le dialecte de son pays pour l'une des 72 langues-mères que Dieu forma lui-même lorsque les hommes devant Babel cessèrent de s'entendre), peut aussi établir et démontrer son droit d'aînesse; et on trouverait, en cherchant bien, plus d'un Russe plaidant pour le slave, et plus d'un savant né à l'embouchure de la Loire pour le bas-breton. — B. A côté de ces philologues patriotes, plaçons les philologues catholiques. Ce n'est plus pour leurs foyers que ceux-ci combattent, c'est pour leurs autels. Ils n'hésitent pas, en général, à traiter comme la plus ancienne des langues celle dans laquelle nos livres sacrés sont écrits. « Maintenant, depuis que par la grace de Dieu sa parole nous a esté revelée en langue hebraïque, tous ont reconnu facilement que ceste langue precedoit toutes les autres en anti-

quité ; et comme par elle nous avons sceu que tous les hommes estaient venus d'un, et que d'un toutes les sciences avoient esté derivées jusques à nous par instruction et tradition de pere en fils, on a aussi facilement conclu qu'Adam aiant communiqué toutes les sciences à sa postérité par le moien de sa langue qui estait l'hebraïque, il s'ensuivoit nécessairement qu'icelle fust la premiere de toutes. ESTIENNE GUICHARD, *L'harmonie étymologique des langues*, Préface, p. 4. » Cf. CLAUDE DURET, *Thresor de l'histoire des langues de cest univers*, ch. II. — Ce n'est pas d'ailleurs sur la tradition exclusivement que cette opinion s'appuie; ceux qui la soutiennent ajoutent à l'autorité du témoignage différentes preuves puisées à une source toute scientifique, c'est-à-dire dans la nature même de la langue hébraïque qu'ils font parler à nos premiers parents. Les uns y découvrent les racines de tous les mots, les origines de toutes les locutions, les principes de toutes les habitudes que nous présentent les innombrables dialectes répandus sur le globe ; il faut voir comment M. l'abbé Delatouche et ses disciples établissent cette identité : *nous* en hébreu a la même valeur que *nous* en français; les adverbes, dans la langue de Moïse, se terminent par la syllabe *me ;* de là le *mente* des Italiens, le *ment* de notre langue française ; la préposition *de* marque le génitif en hébreu ; notre *de* en dérive, etc. Cf. THOMASSIN, *La méthode d'étudier et d'enseigner chrestiennement et utilement la grammaire*, liv. I, ch. 1 et 4 ; et avant lui BIBLIANDER, *De ratione communi omnium linguarum et literarum*, p. 36. D'autres trouvaient un indice frappant de sa priorité dans le caractère de simplicité qu'ils y croyaient apercevoir : « Je di que c'est la raison que la langue composée soit derivée de la simple... Or je tien que la langue hébraïque est la plus simple de toutes... E. GUICHARD, *L'harmonie étymologique des langues*, Préface, p. 9. » Malheureusement un homme dont la parole est toute-puissante en pareille matière, Sylvestre de Sacy, est venu détruire cette illusion ; il a positivement reconnu (*Journal des savants*, 1829, p. 104, *Sur les grammaires hébraïques de Ewald, de Lee et de Sarchi*, 3e et dernier article) que bien loin d'être d'une grande simplicité, comme on l'avait si longtemps prétendu, *la grammaire hébraïque est extrêmement compliquée*. Il a fallu se tourner ailleurs. On est

alors parti, pour arriver à la même conclusion, d'un principe entièrement opposé; le titre de l'hébreu à la priorité, ce ne sera plus sa simplicité et sa pauvreté; ce sera sa perfection et sa richesse : « Qu'on explique, dit M. De Bonald (*Rech. phil.*, ch. II, p. 166), dans l'hypothèse du langage lentement et successivement inventé par la société, une langue si avancée dans une société si récente, et chez un peuple si charnel et si grossier des pensées aussi hautes et aussi graves, revêtues d'une expression aussi vive et aussi vraie! » Ce n'est pas ainsi toutefois que *cette fidèle expression de l'homme*, comme M. De Bonald appelle la langue hébraïque (*Ibid.*, p. 143, note 1), est jugée par quelques hébraïsants; Gesenius, par exemple (*Hebraische grammatik*, §. 4), la place bien au-dessous des langues indo-germaniques, et sous le rapport lexicographique et sous le rapport grammatical. — C. Au milieu de ces tentatives plus ou moins intéressées, faisons la part du désintéressement. C'était probablement la vérité seule que cherchait cet Ortelius (Abraham Ortell), né à Anvers en 1527 (Cf. les *Annales des voyages* de Maltebrun, t. II, p. 184-192), qui voulait que le hongrois datât des premiers jours du monde, et qui, par ménagement peut-être, admettait la langue hébraïque, comme sœur de son idiome favori, au partage de cette haute antiquité. — L'opinion qui domine parmi les philosophes que nous rangeons dans notre troisième catégorie, c'est qu'en vertu de la constitution physique et morale de l'homme, qui, sous tous les climats, reste toujours la même, une langue commune à tous les temps et à tous les lieux fait le fond de tous les dialectes qui se parlent, se sont parlés et se parleront sur la terre. C'est en cela que consiste, pour eux, *la langue primitive qu'on rencontre partout quoiqu'on ne la parle nulle part.* Un Suédois, né en 1557 à Nykœping, Skyttius, est, je crois, le premier qui ait émis et formulé cette opinion. Après avoir rassemblé les radicaux de toutes les langues connues, il en était venu (c'est de Leibnitz que je tiens ce détail) à conclure, « ex omnibus fieri per abstractionem posse linguam universalem matricem, radicalem, *quam nemo loquatur, sed quæ sit omnium radix* (*Leibnitiana*, XXVIII, dans les Œuvres de Leibnitz, édit. Dutens, t. VI, 1re part., p. 298). » Ainsi pensent De Brosses (*Form. méch.*, etc., ch. VI); Court de Gebelin (*Monde*

primitif, Origine du langage et de l'écriture, liv. IV, ch. 2 et suiv.); Klaproth (*Seconde lettre adressée à la Société asiatique de Paris* par M. Louis De L'Or, p. 25); et une foule d'autres grammairiens philosophes de l'Allemagne.

112, p. 130. — L'intelligence humaine est une plante qui, comme toutes les autres, porte ses fruits propres, en vertu de sa constitution intime; les idées toutefois n'y croissent sur leur tige qu'à certaines conditions. Que la volonté, par exemple, abandonne la faculté de connaître à elle-même, jamais une notion n'y apparaîtra. La notion ne se montre, elle ne se forme qu'au moment où nous sommes attentifs. Il se peut sans doute que notre attention soit fatalement provoquée, fatalement déterminée par une circonstance quelconque; mais pour n'être pas libre, l'attention n'en est pas moins l'attention. Or, la notion présupposant toujours l'attention, l'attention libre ou esclave, on voit bien que l'esprit ne connaît qu'après avoir voulu, et que l'idée ne saurait être innée. Ce qui est vrai de l'idée ne l'est-il pas plus évidemment encore du signe qui sera chargé de l'exprimer?

113, p. 130. — « Entia non sunt multiplicanda præter necessitatem. Frustra fit per plura quod fieri potest per pauciora. Guillaume D'Occam. » — Le fait est qu'en mettant des miracles partout, on n'a de science nulle part.

114, p. 130. — L'opinion de l'antiquité payenne sur l'origine humaine du langage est parfaitement résumée dans les vers qui suivent :

> Quum prorepserunt primis animalia terris,
> Mutum et turpe pecus, glandem atque cubilia propter,
> Unguibus et pugnis, dein fustibus, atque ita porro.
> Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus ;
> Donec verba, quibus voces sensusque notarent
> Nominaque invenere.....
>
> Horace, *Satyres*, liv. I, sat. 3, v. 99.

— On ne trouve rien de plus dans le passage si fréquemment cité de Diodore de Sicile (Voy. sa *Bibliothèque historique*, liv. I, ch. 1). — Le morceau de Vitruve, relatif à la même question, présente quelques détails originaux, nous ne disons pas ingé-

nieux ; et comme il est peu connu, nous le reproduirons ici tout entier : « Homines veteri more, ut feræ, in sylvis et speluncis et nemoribus nascebantur, ciboque agresti vescendo vitam exigebant. Interea quodam in loco ob tempus latebris et ventis densæ crebritatibus arbores agitatæ, et inter se terentes ramos, ignem excitaverunt, et flamma vehementi perterriti qui circa eum locum fuerunt, sunt fugati, postea re quieta propius accedentes, quum animadvertissent commoditatem esse magnam corporibus ad ignis teporem, ligna adjicientes et eum conservantes, alios adducebant, et *nutu* monstrantes ostendebant quas haberent ex eo utilitates. In eo hominum congressu, *quum profundebantur aliter e spiritu voces*, quotidiana consuetudine *vocabula*, ut obtigerant, *constituerunt ;* donec *significando res sæpius in usu*, ex eventu *fari fortuito cœperunt*, et ita *sermones inter se procreaverunt*..... Vitruve, *Architectura*, lib. ii, c. 1. »

Les Pères de l'Eglise et les théologiens catholiques, en général, croient lire dans la Genèse l'opinion qui rapporte à Dieu l'institution du langage, et ils soutiennent, comme ils le doivent, cette opinion avec chaleur. Cependant les passages de la Bible qu'ils invoquent à l'appui de cette assertion ne sont pas tellement formels qu'on ne puisse les interpréter d'une manière toute différente, et même les invoquer à l'appui de la doctrine opposée. — Dieu, dit-on, après avoir créé l'homme et la femme, les bénit et leur parle en ces termes : « Croissez, et multipliez, et remplissez la terre. » Plus tard, lorsqu'il les a mis en possession du paradis terrestre, il élève de nouveau la voix : « Vous mangerez librement des fruits de tous ces arbres; quant au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, vous n'y toucherez point. » Ne voit-on pas ici, ajoute-t-on, naître la première langue, cette langue que Dieu parle, à l'origine des temps, devant Adam et Eve, qui dès l'abord la comprennent, et dont eux-mêmes, par imitation ou autrement, ils sauront bientôt faire usage? — Ce n'est pas ainsi que pour notre part nous expliquerions ce texte; rien, selon nous, dans les lignes que nous venons de citer, n'implique, n'établit, comme on le prétend, le fait d'une langue proprement dite. L'intention, la pensée de Dieu se communique à nos premiers parents; voilà ce que la Genèse veut nous ap-

prendre, et ce qu'elle nous apprend sans nous laisser sur ce point la plus légère incertitude; mais quel a été le moyen dont cette intention, dont cette pensée s'est servie pour se révéler? Le doute, ici, nous semble permis. Moïse, il est vrai, prête à l'Eternel, dans les textes dont il est question, la langue que parlait de son temps le peuple auquel ses récits s'adressaient; s'ensuit-il que ces paroles soient sorties, telles que l'historien les rapporte, de la bouche divine? Nullement, à notre avis; nous ne voyons là qu'une interprétation, qu'une traduction en hébreu de l'idée qui, dans ce moment solennel, passa, nous ne savons par quelle voie, de l'intelligence de Dieu à l'intelligence de l'homme. Ce qui nous prouve qu'il ne faut pas prendre à la lettre le texte de la Genèse, c'est que Dieu, après avoir créé les grandes baleines, les animaux aquatiques, et tout oiseau ayant des ailes, leur adresse aussi ces paroles : « Croissez, multipliez, peuplez la terre et les mers »; il est bien visible que dans ce passage Moïse interprète et traduit en sons articulés ce que l'Eternel a pensé, ce qu'il a voulu, mais ce qu'il n'a pas dû dire. — Ces lignes ne prouvent donc rien pour l'institution divine de la première langue; les lignes suivantes semblent au contraire établir formellement son origine humaine : « L'Eternel avait formé de la terre toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux des cieux; puis il les avait fait venir vers Adam, afin qu'il (Adam) vît comment il (Adam) les nommerait, et afin que le nom qu'*Adam donnerait à tout animal* fût son nom, et *Adam donna des noms* à tout le bétail et aux oiseaux des cieux et à toutes les bêtes des champs. » Rien donc d'étonnant, à notre avis, si quelques écrivains, attachés par état et par conviction, pour la plupart du moins, à la cause chrétienne, assignent sans hésiter au langage l'origine que nous lui assignons nous-même. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'en pensait un saint Evêque dans les premiers siècles de notre ère : « Τὸ δὲ τοῖς οὖσι σημαντικὰς φωνὰς ἐφευρίσκειν καὶ προσηγορίας, τῶν ἀνθρώπων εἶναι τῶν τὴν λογικὴν δυνάμιν θεόθεν ἐν ἑαυτοῖς κεκτημένων, τῶν ἀεὶ κατὰ τὸ ἀρέσκον αὐτοῖς πρὸς τὴν τῶν δηλουμένων σαφήνειαν λέξεις τινὰς τῶν πραγμάτων ἐμφαντικὰς ἐφευρισκόντων. Trouver pour les êtres des noms et des appellations qui les désignent, c'est le propre des hommes qui

ont reçu de Dieu la faculté de penser, mais qui inventent toujours comme il leur plaît, pour faire connaître leur pensée, des expressions qui la manifestent. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Contre Eunome*, liv. XII, édit. Paris, M DC XXXVIII, t. II, p. 848. » — Saint Augustin lui-même se prononce assez nettement pour cette solution : « Nec homini homo firmissime sociari posset, nisi colloquerentur, atque ita sibi mentes suas cogitationesque quasi refunderent, vidit (ratio) esse imponenda rebus vocabula, id est significantes quosdam sonos ; ut quoniam sentire animos suos non poterant, ad eos sibi copulandos, sensu quasi interprete uterentur. Sed audiri absentium verba non poterant ; ergo illa ratio peperit litteras, notatis omnibus oris ac linguæ sonis atque discretis. *De ordine*, lib. II, c. 12. » Cf. RICHARD SIMON, de l'Oratoire, *Histoire critique du vieux Testament*, I, 14-15 et III, 21. — Plus près de nous Warburton, dans son *Essai sur les hiéroglyphes*, ch. I, écrivait : « A juger seulement par la nature des choses, et indépendamment de la révélation, qui est un guide plus sûr, l'on serait porté à admettre l'opinion de Diodore de Sicile et de Vitruve » ; et tout le monde connaît l'hypothèse que fait l'abbé Condillac, pour proposer son explication toute naturelle de la formation des langues. Mon excellent maître, M. De Cardaillac, qui était aussi dans les ordres, ne pouvait *comme philosophe, encore moins comme chrétien, attacher de l'importance à cette question, de pure curiosité*, selon lui, et qui, *malgré toute la sagacité et la bonne foi de ceux qui la traitent*, n'a conduit et ne devait jamais conduire, dans son estime, qu'à de stériles conjectures (*Etudes élémentaires de philosophie*, §. 321).

En dehors du clergé et de ses influences, la philosophie moderne est à peu près unanime sur ce point. Nous pensons tous comme Horne Tooke : « God having furnished man with senses and with organs of articulation, as he has also with water, lime and sand, it should seem no more necessary to form the words for man, than to temper the mortar. Ἔπεα πτερόεντα, Some consideration of M^r. Locke's essay, edit. Londres, 1829, t. I, p. 35, en note. »

115, p. 131. — « Die verrichtung des sprechens ist eine organische verrichtung, d. h. eine von denjenigen verrichtungen

lebender wesen, welche aus dem leben des dinges selbst mit einer inneren nothwendigkeit hervorgehen, und zugleich das leben des dinges selbst zum zwecke haben, indem nur durch diese verrichtungen das ding in der ihm eignem art sein und bestehen kann..... Denn der mensch spricht, weil er denkt..... Die sprache ist nichts anderes als der in die erscheinung tretende gedanke, und beide sind innerlich nur eins und dasselbe..... Das denken erst in dem sprechen seine vollendung erreicht.... L'idée sans le mot est gestaltlos und eigentlich kein begriff..... De même que la fonction de voir se localise dans l'œil, ainsi la fonction de parler se met dans la parole comme dans son propre organe..... Wie der mensch eine einheit von geist und leib, so ist das wort die einheit von begriff und laut. Becker, *Organism der sprache*, §. 1, 2, 4. » — « L'homme ne peut être ce que Dieu a voulu qu'il fût sans la parole;..... sans elle, il ne penserait pas, comme sans ses yeux il ne pourrait pas voir, comme sans ses mains il ne pourrait pas toucher, comme sans ses oreilles il ne pourrait pas entendre. Ballanche, *Essai sur les institutions sociales*, 1re part., ch. ix. » Remarquons cependant qu'au chapitre vii du même ouvrage, M. Ballanche reconnaît deux classes d'hommes : les uns qui ne pensent que par la parole; cette classe, qui existait seule aux premiers jours du monde, va sans cesse décroissant : les autres chez lesquels la faculté de penser est indépendante de la parole; cette seconde classe, qui ne tient pas aux traditions, qui brise le joug de l'autorité, est, sans aucune contestation, devenue la plus nombreuse.

116, p. 131. — Si la pensée n'est pas sans le son qui la représente, si l'âme n'est ce qu'elle est, c'est-à-dire capable de sentir, de penser et de vouloir, qu'à la condition d'être attachée au corps, il s'ensuit nécessairement que l'esprit et la matière, se complétant l'un l'autre, entrent, éléments indispensables, dans la constitution de tout être déterminé, de Dieu par conséquent comme du reste. Dieu est donc âme et corps, étendue et pensée, ainsi que le veut Spinosa. Mais si Dieu est infini, s'il est parfait, il est infini, il est parfait dans son corps comme dans son âme. Il sera donc nécessairement, par son corps, partout où il y a quelque corps; ou plutôt tout corps fera nécessairement

partie du sien. Or, s'il est l'étendue de tout ce qui est étendu, pourquoi ne serait-il pas la pensée de tout ce qui pense? — Nous ne voudrions pas cependant attribuer trop légèrement à notre grammairien philosophe une doctrine qu'il n'avouerait pas expressément. Nous savons par plus d'une expérience combien il est difficile, dans certaines questions, de donner à la pensée une forme qui ne l'altère pas; et nous jugeons un écrivain, non d'après quelques passages obscurs de ses livres, mais d'après leur ensemble et sur ce qui s'y trouve nettement articulé. Aussi ne sommes-nous pas de ceux auxquels il suffit de quelques lignes douteuses, de quelques expressions équivoques, pour prêter à Plotin parmi les anciens, à M. Cousin chez nous, des doctrines panthéistiques que leurs tendances générales repoussent; et M. Bouillier, de Lyon, dans un de ses excellents Discours d'ouverture, a bien montré qu'en appliquant aux monuments chrétiens le mode d'interprétation dont on a abusé avec l'auteur des *Ennéades* et le traducteur de Platon, on aurait bientôt introduit le panthéisme au sein même du dogmatisme qui lui est le plus constamment et le plus diamétralement opposé.

117, p. 132. — « Die sprache ist auch nicht eingentliche eine verrichtung des individuums, sondern, wie die sexual function, eine verrichtung der gattung. BECKER, *Organism der sprache*, §. 1. »

118, p. 132. — « Quand on ne fait que penser, on a des paroles dans l'esprit, comme on peut dire de celui qui parle, qu'il a des pensées sur les lèvres. DE BONALD, *Rech. phil.*, etc., p. 125. » — « L'univers entier est dans ce sentiment, puisque dans toutes les langues, expression fidèle des pensées universelles, on dit *s'entretenir avec soi-même, s'entendre avec soi-même*..... ID., *Ibid.*, p. 381. »

119, p. 132. — « La question tout entière du langage réel (l. révélé) ou inventé peut être réduite à la démonstration de l'impossibilité de son invention; et cette démonstration se trouve dans cette proposition sérieusement méditée : que *l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée*, ou autrement, que *l'homme ne peut parler sa pensée, sans penser sa parole*. DE BONALD, *Rech. phil.*, etc., p. 124-125. »

120, p. 133. — Ce que M. De Bonald prend pour une nécessité inhérente à la nature des choses n'est que le résultat d'une association dont une longue habitude nous rend à peu près les esclaves. Que de gens, dans nos villages plus particulièrement, ne peuvent lire qu'à haute voix ! Ne rencontrons-nous pas fréquemment des personnes qui sont, il est vrai, parvenues à lire tout bas, mais qui, si elles contiennent l'éclat de leur voix, ne peuvent cependant contenir le mouvement de leurs lèvres ! Les lettrés, en général, ne lisent que des yeux. Avec quelque persévérance, nous triomphons des habitudes contractées lors de nos premières études, et l'homme retrouve le libre arbitre que l'enfant avait pour ainsi dire perdu. — Lorsque je m'étonnais, en écrivant les lignes qui précèdent celles auxquelles cette note se rapporte, qu'on n'eût pas contesté à l'homme l'invention de l'écriture, j'avais complètement oublié le chapitre que M. De Bonald, dans ses *Rech. phil.*, a consacré à cette question ; il y établit à sa manière, que « Dieu lui-même constitue la première société en promulguant et fixant par l'écriture la loi positive, comme il avait constitué la première famille en lui enseignant avec la parole les devoirs naturels. — (Et au bas de la page, en note) Les rabbins attribuaient à Adam l'invention des lettres et de l'écriture, et lui donnaient pour maître et pour précepteur l'ange Raziel. Ch. III, p. 278. » Nous ne suivrons pas l'auteur dans l'énumération des raisons (il n'en compte pas moins de 7) d'où résulte pour lui *l'impossibilité physique et morale que l'homme ait inventé l'art d'écrire.* M. De Cardaillac a fait justice de cette hypothèse insoutenable, dans ses *Etudes élémentaires de philosophie*, §. 385. Déjà Platon avait dit poëtiquement, dans le *Philèbe* (traduct. Cousin, t. II, p. 304), que celui qui a inventé l'écriture était sans doute un Dieu ou un homme divin. — L'origine de nos caractères graphiques a d'ailleurs soulevé des questions analogues à celles qu'avait provoquées l'origine de la parole elle-même ; on a, par exemple, longuement et savamment recherché s'il y avait eu ou non un alphabet primitif, quel pouvait être cet alphabet, quels étaient les objets naturels que les premiers caractères graphiques avaient eu la prétention de reproduire, etc., etc. Sans entrer sur ces différents points dans d'inutiles et fasti-

dieux détails, nous croyons cependant faire quelque plaisir à nos lecteurs en leur rappelant, quant à ce qui regarde la dernière de ces questions, comment l'a résolue un homme qui s'est pendant vingt ans occupé de ces matières. « La plupart des écrivains, nous dit-il, qui ont fait des recherches sur l'origine des lettres ont supposé que les divers alphabets répandus chez les différents peuples dérivaient tous d'un premier alphabet, dont ils ne sont que des copies plus ou moins altérées. Ainsi, au lieu de se perfectionner de siècle en siècle avec les connaissances humaines, l'alphabet, selon eux, en passant de l'Egypte chez les Phéniciens, des Phéniciens chez les Grecs, des Grecs chez les Latins, n'a fait que dégénérer, en s'éloignant de plus en plus de son modèle primitif. Fondés sur un principe aussi peu naturel, ils ont donc prétendu que c'était dans la forme des lettres les plus anciennes qu'il fallait chercher ce que représentait celle de nos lettres actuelles. » Après avoir réfuté ceux qui croient que les types des premiers caractères graphiques étaient des animaux (l'ibis ou le bœuf pour l'A, la brebis pour le B, etc., etc.), il ajoute : « Ces signes, dans les premiers temps et pendant plusieurs siècles, ne furent donc, à ce qu'il paraît, et comme le prouve d'ailleurs la prodigieuse variété des anciens alphabets, que des signes arbitraires et conventionnels....... » Mais peu à peu, de perfectionnement en perfectionnement, on en est venu à comprendre que ces caractères, représentant les sons de la voix dont se forme la parole, devaient rappeler, autant que possible, les phénomènes qu'ils avaient pour but de reproduire. On figura donc en eux et par eux, soit l'organe même dans la forme qu'il affecte lorsqu'il émet telle ou telle voix, soit quelque symbole indiquant la nature de la voix émise..... « On ne peut disconvenir que le son A ne soit le premier et le plus naturel de tous les sons..... Aussi ne faut-il qu'ouvrir la bouche pour le former. L'ouverture de la bouche en était donc le vrai signe..... C'est aussi ce que dépeint le caractère A, qui n'est que l'esquisse même de la bouche ouverte, comme on peut le voir encore mieux en le présentant ainsi ⊳. Cette figure, un peu informe à la vérité, acquiert une énergie surprenante, pour peu qu'on la perfectionne. Cette perfection se remarque surtout dans

l'A de l'écriture cursive ainsi configuré, A..... Il représente la bouche si parfaitement, qu'on peut le faire entrer dans un portrait de profil, sans y rien changer, en le disposant seulement ainsi ᗣ. Sous cet aspect ne découvre-t-on pas du premier coup d'œil les deux lèvres avec leurs rebords? La ligne horizontale qui en réunit les deux branches sera ici la représentation des dents » (J'y verrais plutôt celle de la langue). Quant à l'E, « le son qu'il indique est le signe de l'existence; c'est le souffle de la vie, c'est le son même de la respiration..... Est-il rien de plus propre à peindre le souffle de la respiration que l'image même de l'organe par lequel nous respirons? C'est aussi ce que représente la forme de l'E..... il nous retrace le dessous du nez dans toutes ses parties. Les trois lignes parallèles dont il est composé sont une ébauche complète des deux narines et du diaphragme qui les sépare..... Il suffit de comparer un instant les sons de nos différentes voyelles, pour se convaincre que celui de l'I est le plus aigu et le plus perçant de tous..... La ligne droite qui le représente, sous la forme d'une flèche ou d'un trait, est donc la figure la plus convenable qu'on pût choisir pour le dépeindre..... L'explication de la figure de l'I paraîtrait sans doute incomplète, si nous ne disions rien du point que l'on est dans l'usage de placer au-dessus..... Ce caractère étant l'image du trait, on pourrait dire que le point qui s'élève au-dessus désigne le but qu'il doit frapper. » Notre auteur n'ignore pas que ce point est une invention moderne; qu'il n'était qu'un moyen de distinguer, dans notre écriture barbare, soit de la lettre *n*, soit de la lettre *u*, avec lesquels on les aurait perpétuellement confondus, les deux *i* qui parfois se trouvaient à la suite l'un de l'autre, et qu'ensuite l'usage l'a maintenu sur l'*i*, même lorsque l'*i* était seul; mais l'idée ingénieuse qui en fait le but vers lequel le trait s'élance, ne lui en sourit pas moins, et il l'accepterait volontiers à ce titre comme une utile amélioration. Etc., etc., etc. L'abbé Moussaud, *L'alphabet raisonné*, t. I, p. 5-66. — Cf. Bilderdijk, *Van het letterschrift*, Rotterdam, 1820. Bilderdijk pense d'une manière absolue que *les caractères d'écriture offrent tous la figure des organes de la voix*. En partant de ce point, il adhère à l'opinion de ceux qui croient que les anciens alphabets ne con-

tenaient que des consonnes, divisées en labiales, gutturales, linguales. Il n'admet qu'un alphabet, dont tous les autres ne sont que des corruptions, etc., etc.

121, p. 132. — C'est un fait que nous constatons tous les jours, et qui s'exprime dans notre langue par cette locution vulgaire : *J'ai le mot sur le bout de la langue.* — L'improvisation surtout s'aperçoit bien de ce défaut, et souvent la substitution de plusieurs mots équivalents au terme qui nous manque, c'est-à-dire la périphrase, n'a pas d'autre origine.

122, p. 134. — De là ces formules si fréquemment employées par les écrivains de tous les âges :

Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images.
VOLTAIRE, *La Henriade*, II.

123, p. 134. — Ce qui n'empêche pas que le mot et l'idée, pour être distincts, ne soient et ne restent étroitement unis, dans le cours de la vie, par suite d'une association d'autant plus puissante qu'elle a été plus affermie par l'exercice et l'habitude; et j'ai pu dire ailleurs (*Polémique sur la traduction entre M. Maillet-Lacoste*, etc., p. 32-33), sans qu'il y ait la plus légère contradiction entre mon opinion d'alors et celle d'aujourd'hui, que « dans le travail de la composition originale les mots ne marchaient pas d'un côté, les pensées de l'autre, mais qu'au contraire mots et pensées arrivaient en même temps, s'organisaient du même coup, etc. » — Nous pouvons, au reste, nous appuyer ici du témoignage de nos adversaires eux-mêmes : « L'idée est innée, son expression est acquise. Si l'idée ne précédait pas dans l'esprit l'expression, jamais on ne pourrait nous faire comprendre le sens des mots, et nous n'entendrions pas plus les mots *ordre* et *justice*, que nous n'entendons des mots forgés à plaisir..... *Donc l'idée existe avant le mot qui la rend présente.* DE BONALD, *Rech. phil.*, etc., p. 393-394. »

124, p. 135. — Je n'ai pas entre les mains le livre de Becker; et j'incline à croire qu'on y trouvera plus ou moins expressément ce qu'ici je lui fais dire. Toutefois, je crains d'avoir forcé un peu sa pensée. Mes notes du moins ne me donnent sur ce point que

cette phrase qui n'a rien de choquant : « Diese verrichtung ist dem menschen ausschliesslich eigen, weil nur in dem menschen ein geistiges leben sich zu einem gemeinsamen leben der gattung erweitert. §. 1. » — Mais ce que Becker n'aura peut-être pas dit d'une manière aussi tranchée, d'autres nous le diront nettement à sa place : « L'homme rend par un signe extérieur ce qui se passe au dedans de lui ; il communique sa pensée par la parole..... Aucun des animaux n'a ce signe de la pensée ; ce n'est pas, comme on le croit communément, faute d'organes. La langue du singe a paru aux anatomistes aussi parfaite que celle de l'homme ; le singe parlerait donc s'il pensait..... Les animaux n'ont pas la pensée, même au plus petit degré..... Ce ne sont pas les puissances mécaniques ou les organes matériels, mais c'est la puissance intellectuelle, c'est la pensée qui leur manque. BUFFON, *Introduction à l'histoire de l'homme*, vers la fin. » — « L'orang-outang ne parle point, il ne pense donc point ; car pour penser, il faut parler. CH. BONNET, *Contemplation de la nature*, 12e part., ch. XLVII. » Toutefois, il ne faut pas oublier que dans la même partie de son livre, Buffon accorde aux animaux le sentiment et la conscience de leur existence actuelle, et que Bonnet, dans son *Essai de psychologie*, ch. XIX, reconnaît aux animaux une intelligence qu'il fait seulement plus limitée que la nôtre.

125, p. 136. — Voy. THOMAS REID, traduct. Jouffroy, t. II, p. 89-109, et t. V, p. 118-123. Cf. AD. GARNIER, *La psychologie et la phrénologie comparées*, p. 142-152.

126, p. 141. — J'avais, dans mes *Leçons de logique*, p. 322 et suiv., parlé des *imperfections* de la pensée naturelle qu'ici je regarde comme *parfaite*. La contradiction n'est qu'apparente. Le mot *naturel* est malheureusement un de ces termes qui signifient tant de choses, que j'ai bien pu, sans le vouloir, représenter par le même signe, dans les deux passages que maintenant je rapproche, deux idées essentiellement différentes. Dans ma Logique, j'entends par *pensée naturelle* la pensée disposant déjà d'une langue plus ou moins riche, et se préoccupant de sa culture littéraire, mais abandonnée, comme nous disons, à ses instincts propres et ne s'étant pas donné encore ces règles, cette méthode,

cet art qui la préservent des écarts auxquels, ainsi comprise, elle est nécessairement sujette. Ici, la pensée naturelle, c'est pour moi la pensée primitive, celle qui résulte immédiatement de notre commerce avec les réalités dont nous prenons connaissance, celle qui se forme en nous non-seulement avant que nous songions à la conduire à l'aide de l'expérience, mais qui est antérieure à toute expérience, qui échappe à toute direction, qui ne s'exprime enfin que par ce langage concret et pur de toute convention, que nous appelons avec raison le langage de la nature. Voy. dans mes *Leçons de logique*, p. 59 et p. 238-244, ce que j'entends par pensée primitive, jugement primitif.

127, p. 144. — Ainsi, dans une affaire des plus graves, un malheureux, accusé et convaincu d'avoir tué un banquier de Pontoise, lorsque déjà l'arrêt de mort était suspendu sur sa tête, s'écriait, en style burlesque, devant la Cour d'assises de la Seine : « *On peut bien se tromper dans une position aussi désagréable que celle que j'éprouve* », et soulevait dans l'assemblée, que pourtant son repentir aurait pu émouvoir, un rire universel. Voy. *La Gazette des Tribunaux*, Cour d'assises de la Seine, audience du 30 juin 1844.

128, p. 144. — Voy. mes *Leçons de logique*, p. 151-162, 307-309 et 395-396.

129, p. 144. — Voy. mes *Leçons de logique*, p. 230-244 et 354-362.

130, p. 146. — Il ne s'agit pas de fausser une nature donnée; il s'agit seulement de la réduire aux proportions qui la feront comprendre et accepter de ceux avec lesquels elle se met en rapport. C'est cette sorte d'équilibre que, dans un autre but, la théorie morale d'Adam Smith nous propose. Le fait est que toute supériorité qui voudra élever peu à peu jusqu'à soi les infériorités qui l'entourent, s'inclinera d'abord et descendra jusqu'à elles.

131, p. 146. — C'est la règle des rhéteurs :

Ne faites point parler vos acteurs au hasard..... etc.

132, p. 146. — Voy. PHÈDRE, *Fables*, liv. v, fab. 5. — Voici d'ailleurs comment Perrault, dans son *Parallèle des anciens et*

des modernes (t. III, p. 216), explique, à l'avantage de ceux qui se trompent, cette illusion : « Quand le comédien qui contrefaisait le cochon à Athènes plut davantage au peuple que le cochon véritable qu'un autre comédien cachait dans son manteau, on crut que le peuple avait tort, et le peuple avait raison, parce que le comédien qui représentait cet animal en avait étudié tous les tons les plus marqués et les plus caractérisés, et les ramassant ensemble, remplissait davantage l'idée que tout le monde en a. »

133, p. 146. — Aristote déjà voyait avec douleur l'orateur condamné par l'infériorité morale de son auditoire, διὰ τὴν τοῦ ἀκροατοῦ μοχθηρίαν, à caresser la passion, lorsqu'il ne devrait avoir que la raison à éclairer (*Rhétorique*, liv. I, ch. 1, et liv. III, ch. 1) ; il déplorait (*Poëtique*, ch. 10, ch. 9 des anciennes éditions ; Cf. H. MARTIN, *Analyse critique de la poëtique d'Aristote*, p. 31 et 98) le sort des poëtes tragiques que le mauvais goût de leurs juges, διὰ τοὺς κριτὰς (et non ὑποκριτὰς, comme portent les anciennes éditions), contraignait à allonger leurs pièces par d'interminables épisodes, et à entraver ainsi la marche de l'action. — « J'eus bien de la peine, écrivait Voltaire au P. Porée à propos de son *OEdipe*,..... à faire recevoir une tragédie sans amour. Les comédiennes (Ici les ὑποκριταί sont en même temps les κριταί) se moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'amoureuse..... Je gâtai ma pièce, pour leur plaire, en affadissant par des sentiments de tendresse un sujet qui les comporte si peu..... »

134, p. 148. — Il y a quatre points de vue sous lesquels on peut considérer ce que nous appelons l'espace et le temps. Pour quelques philosophes (HOBBES, *Philosophia prima*, c. 1 ; LOCKE, *Essai sur l'entendement humain*, liv. II, ch. XIII, §. 10), le temps et l'espace ne sont que des accidents physiques détachés par l'abstraction du concret corporel auquel ils appartiennent ; pour d'autres (KANT, *Critique de la raison pure*, traduct. Tissot, t. II, p. 70-107), ce sont les formes de la perception sensible, de la sensibilité, comme parle le philosophe allemand, formes qui s'impriment sur les phénomènes matériels, et par suite se mêlent à la notion que nous nous en formons, lorsque notre faculté de

percevoir les saisit; d'autres encore n'y voient (Clarke, *De l'existence de Dieu*, ch. v et vi) que deux attributs divins, l'immensité et l'éternité, envisagés par l'intelligence humaine tantôt en eux-mêmes, tantôt dans leurs rapports avec les êtres finis et périssables; on pourrait enfin en faire deux réalités indépendantes et du corps et de l'âme et de Dieu. De ces quatre doctrines, — la première a été radicalement détruite par M. Cousin dans sa belle réfutation de Locke (*Cours de l'histoire de la philosophie*, 17e et 18e leçons); — la seconde, quelqu'ingénieuse qu'elle soit, ne soutient pas l'examen; si la distinction établie par l'humanité tout entière entre le moi d'une part, le temps et l'espace de l'autre, n'est qu'une illusion, qui me prouvera que la distinction faite par nous entre l'âme et la matière ou Dieu n'est pas illusoire au même titre? Nous sommes donc, dès à présent (et c'est tout ce que nous voulions donner à entendre), fondés à séparer nettement les idées du temps et de l'espace des idées relatives soit au corps, soit à l'âme. — Quant à ce qui est des deux dernières hypothèses entre lesquelles il faudra nécessairement opter, nous demanderons à nos lecteurs, tout en leur avouant notre prédilection pour la troisième, à les méditer encore avant de nous prononcer.

135, p. 148. — Cette faiblesse de l'intelligence qui ne comprend un phénomène nouveau qu'à l'aide d'un phénomène avec lequel elle s'est déjà familiarisée, qui ne voit l'inconnu qu'à travers le connu, se remarque surtout dans l'enfance des individus et des peuples. Voilà pourquoi sans doute les premières langues nous présentent un si petit nombre de radicaux, et un si grand nombre de termes qui en sont dérivés. — On a déjà remarqué (Voy. entre autres Edélestand du Méril, *Poésies populaires latines*, p. 43, note 3) *la répugnance instinctive que l'on éprouve pour les mots entièrement nouveaux*. La vraie cause de cette répugnance se trouve dans la faiblesse intellectuelle que nous venons de constater; on ne peut pas songer à chercher une expression neuve pour une idée qu'on ne saisit que par le rapport réel ou imaginaire qui la rattache à une idée antérieurement acquise et nommée. — D'où vient encore, sinon de ce même principe, l'effort que nous faisons, lorsque nous avons étudié plus

particulièrement telle ou telle classe de phénomènes, pour y ramener ceux qui s'en distinguent le plus profondément? Le physiologiste qui consacre sa vie à la science du corps incline vers le matérialisme; ce Gilbert, dont Bacon nous parle, retrouve partout les lois de l'aimant dont il s'est exclusivement occupé; et les *Idola specus* du *Novum organum* (liv. I, aph. 58) n'ont pas d'autre origine.

136, p. 150. — J'ai cherché à déterminer avec plus de précision qu'on ne l'avait fait avant moi le principe de cette loi de l'esprit connue sous le nom d'*association des idées*. Il m'a semblé que le besoin de l'unité ou plutôt de la totalité en constituait exclusivement l'essence. Voy. mes *Leçons de logique*, 5e Leçon, p. 162-166.

137, p. 150. — Voy. *supra*, p. 50-52.

138, p. 150. — C'est Isaac Vossius qui a dit dans son Traité *De poematum cantu et viribus rhythmi*, Oxonii, M DC LXXIII, p. 65-66 : « Si vel solam spectemus manum, ecquis negare possit, eam motus habere magis conspicuos et apertos quam ulla habeat lingua, quum nullis coerceatur claustris, et in omnes formas et figuras sit explicabilis? Literas quidem illa et articulata vocabula depromere nequit, sed profecto si tantumdem laboris, ac fit in perdiscendo aliquo sermone, arti impendamus pantomimicæ, haud minus forsan clare animi nostri sensus aperire liceret, ac nunc linguæ facimus beneficio. Nec quidquam felicitatis humani generis decederet, si pulsa tot linguarum peste et confusione, unam artem callerent mortales, et signis, motibus, gestibusque licitum foret quidvis explicare. Nunc vero ita comparatum est, ut animalium quæ vulgo bruta creduntur, melior longe quam nostra hac in parte videatur conditio, ut pote quæ promptius et forsan felicius sensus et cogitationes suas sine interprete significent, quam ulli queant mortales, præsertim si peregrino utantur sermone. » Mais laissons Vossius et Rousseau qui le cite avec bonheur dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, not. 83, murmurer au nom même de la nature contre une des institutions les plus naturelles que nos sociétés aient pu se donner.

139, p. 151. — Le grec moderne prononce, comme nous pro-

nonçons notre *i*, non-seulement l'iota (ι), mais encore l'êta (η), l'upsilon (υ), et la diphthongue $o\iota$; c'est ce qu'en terme de grammaire on appelle l'*iotasis*. — Notre langue française a failli aussi, à une certaine époque, sacrifier la plupart de ses voyelles à la diphthongue *oi* (*oye*), qui s'était introduite dans un si grand nombre de mots, qu'elle était, en quelque sorte, le principal caractère et comme le fond de la langue d'*oïl* à laquelle elle appartenait (Voy. *Journal des savants*, septembre 1829, p. 543).

140, p. 151. — Jusqu'à Corneille inclusivement, notre adverbe *hier* est un monosyllabe; il devient un disyllabe dans Racine et dans les poëtes qui l'ont suivi. De nos jours, chez le même écrivain, chez V. Hugo, par exemple, il compte tantôt pour une syllabe, tantôt pour deux. — Quant au mot *Dieu*, que je donne comme ayant été un disyllabe dans notre ancienne langue, je crains de m'être un peu avancé; ce que j'ai relu ces jours-ci de nos vieux poëtes établirait plutôt le contraire. Mais ce qu'on ne devrait peut-être pas dire de ce terme, on peut le dire de beaucoup d'autres: Guillaume de Lorris écrit, dans le *Roman de la rose*, aider, *aïder* (v. 1893); traître, *traïstre* (v. 5843); haine, *haïne* (v. 5871); etc., etc. Wace fait deux syllabes des participes *eu* (ëu), *vu* (vëu), etc., etc. (Voy. *L'établissement de la fête de la Conception Notre-Dame*, édit. G. Mancel et G. S. Trebutien, p. 13 et *passim*, et F. Génin, *Les variations du langage français depuis le* XIIe *siècle*, p. 143); et Malherbe (*Ode au roi Louis XIII*, 1627; *Ode à M. De La Garde*, 1628) traite de même l'infinitif *fuïr*. — « Il n'y a guère, dit Régnier Desmarais (*Traité de la grammaire française*, p. 71), que les mots de *Dieu*, *lieu*, *pieu*, *cieux*, *mieux*, *vieux* et *plusieurs* où elle (la diphthongue *ieu*) soit en usage; car dans la plupart des adjectifs qui s'écrivent de même, comme dans *pieux*, *odieux*, *glorieux*, *victorieux*, l'*eu* se prononce tellement détaché de l'*i*, qu'il fait une syllabe à part. » — A quel signe distinguerons-nous donc le cas où ces assemblages de lettres sont des diphthongues de celui où elles n'en sont pas? La chose ne paraît pas facile. Les poëtes se mettent ici fort à leur aise. En italien, par exemple, les combinaisons *io*, *au*, *ui*, *ei*, *oi*, etc., deviennent entre leurs mains « tantôt une syllabe, tantôt deux, selon le besoin qu'ils ont d'ajuster leurs vers. Ant. Scoppa,

Les vrais principes de la versification, §. 525. » Dumarsais, dans ses *Principes de grammaire*, au chapitre Des diphthongues, fait, relativement à quelques-unes de celles que nos grammairiens reconnaissent, une observation analogue. Mais si la versification sépare ce que la prose réunit, les diérèses qu'on se permet en pareille circonstance, ne prouvent-elles pas qu'il y a réellement dans ces assemblages de lettres deux syllabes distinctes, et qu'il suffit, pour qu'elles soient parfaitement sensibles l'une et l'autre, de n'en pas trop précipiter la double émission ?

141, p. 152. — On apprend tous les jours quelque chose. Un M. De Launay, cité par l'abbé Fromant (Voy. les *Réflexions sur les fondements de l'art de parler*, 1re part., ch. II, p. 100), admet jusqu'à des *tétraphthongues*. L'abbé Fromant ne perd pas son temps, et je l'en remercie pour ma part, à disculer ces monosyllabes composés de quatre sons réunis. Nous imiterons sa réserve. — Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les triphthongues; ce que nous avons écrit à ce sujet, p. 205, note 46, nous paraît plus que suffisant. — Les diphthongues se soutiennent mieux. Remarquons cependant qu'elles perdent de jour en jour, et que déjà le nombre en est singulièrement réduit. « Les diphthongues, selon le président De Brosses (*Form. méch.*, etc., ch. III, §. 15), doivent être soigneusement distinguées. Il ne faut pas donner dans l'erreur ordinaire des grammairiens qui, dès qu'ils voient deux ou plusieurs voyelles écrites de suite, les appellent diphthongues, et qui d'un autre côté, par une maxime contraire, enseignent que ces compositions de trois ou quatre voyelles de suite ne sont qu'une seule syllabe; erreur à la vérité autorisée par notre usage général, tant en vers qu'en prose. » Dumarsais (*Principes de grammaire*, Des diphthongues), et après lui l'abbé Girard (*Les vrais principes de la langue française*, 1er Discours, t. I, p. 14) ont sagement distingué, en attendant mieux, des diphthongues vraies et fausses; les premières *syllabiques*, pour l'oreille, les secondes *orthographiques*, pour les yeux. On a même été jusqu'à n'en pas admettre dans certaines langues. *Græcis nulla est diphthongus*, écrit Th. De Bèze (*De ling. fr. rect. pron.*, p. 41. Cf. F. Génin, *Les variations du langage français depuis le* XIIe *siècle*, p. 129). Nous n'en voyons nulle part.

— Au reste, la question des diphthongues est étroitement liée à celle de la réforme orthographique. Lorsqu'on osera peindre les sons tels qu'ils sortent réellement de nos lèvres, cette analyse graphique éclairera d'une lumière plus vive le phénomène si confus encore pour nous de l'émission des voix et de leur articulation. Il faut donc encourager les tentatives assez malheureuses jusqu'ici, pour ce qui concerne notre langue, des Sylvius, des Meigret, des Pelletier, des Ramus, des Lesclache, des Lartigaut (Voy. leurs systèmes orthographiques exposés par Régnier Desmarais, dans son *Traité de la grammaire française*, p. 99-102), des Duclos (Voy. son édition de la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal), des Abbé De Saint-Pierre (*Projet pour perfectioner l'ortografe des langues d'Europe*), et, plus près de nous, des Domergue, des Wailly (Voy. leurs *Grammaires*), des Marle (Voy. le *Journal grammatical et didactique de la langue française*), etc., etc., etc. Espérons que notre Académie française tentera pour notre idiome ce qu'ont obtenu pour l'espagnol et l'italien les Académies de Madrid et de Florence, et que le *mensonge abécédaire*, comme disait Domergue (Voy. le *Journal grammatical* de M. Marle, t. I, p. 347), fera enfin place à la vérité! Ce serait un service immense rendu à notre éducation première, qui a tant à souffrir de ces ridicules anomalies. Et que de temps gagné par la seule suppression des lettres inutiles! On s'est donné la peine de compter les lettres superflues dont sont surchargés quelques ouvrages de longue haleine; les Œuvres de J. J. Rousseau, par exemple, en contiennent 1,300,300; celles de Voltaire, 4,580,000. « Or, comme on n'écrit guère que 10,000 lettres par jour, les auteurs de ces ouvrages ont perdu environ *deux ans* à tracer les caractères inutiles que renferment leurs manuscrits, et nous, nous avons perdu une multitude innombrable d'idées qui leur ont échappé pendant que leur main formait laborieusement tant de signes parasites. L'attention donnée à l'orthographe, a dit Boiste, est perdue pour la pensée. MARLE, *Journal grammatical*, t. II, p. 160. »

142, p. 152. — Ainsi, nous emprunterions au grec son *chi* (χ) et son *théta* (θ); à l'espagnol son *d* aspiré et son *ñ*; à l'hébreu son ghimel (*gh*), etc., etc. Les Italiens nous emprunteraient

notre *j ;* les Anglais notre *u*, etc., etc., etc. Avec une quarantaine d'articulations environ nous pourrions émettre tous les sons que toutes les langues du monde connaissent (Comparez à cet effet les différents alphabets anciens et modernes publiés par les savants ; — par Georges Hickes, *Antiquæ litteraturæ septentrionalis*, libri ii, Préface générale ; — par Guillaume Postel, *Linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum*, in-4°, Paris, 1538; — dans la grande *Encyclopédie*, t. ii des planches, article fonderie des caractères d'imprimerie ; — par Dom Tassin et Dom Toustain, *Nouveau traité de diplomatique*, 6 vol. in-4°, Paris, Desprez ; 1750-1765, t. i et ii ; — par Court de Gebelin, *Monde primitif*, Origine du langage et de l'écriture, liv. V, sect. ii et iii ; — par Buttener, *Expositio alphabetorum omnium populorum*, ouvrage inséré dans les *Nouveaux commentaires* de la Société de Goettingue ; etc., etc., etc.). Et qu'on ne croie pas qu'il en dût coûter beaucoup aux populations qui, dans l'état actuel des choses, sont absolument incapables d'émettre telle ou telle consonne, pour se l'approprier. C'est là une affaire d'éducation, rien de plus. En s'y exerçant dès l'enfance, après deux ou trois générations, les Anglais prononceraient l'*u* aussi correctement que nos Français, et les Français le *th* aussi purement que les Anglais ; le tout, sans qu'il soit nécessaire de se torturer la mâchoire, pas plus qu'il ne l'a été au fond à saint Jérôme, pour prononcer l'hébreu (Ce petit conte assez ridicule, copié par Peignot, *Dictionnaire raisonné de bibliologie*, v° langue, dans le *Menagiana* de 1694, qui probablement l'avait emprunté aux *Petits traitez en forme de lettres escrites à diverses personnes studieuses*, par La Mothe Le Vayer, Paris, m dc xlviii, let. 34, a été réduit à sa valeur par le *Menagiana* de 1729, Paris, 4 vol. in-12, t. ii, p. 364 et suiv.), de se faire limer les dents !

143, p. [illegible]. — Les mots *cerise* et *fraise*, et ceux qui ont entre eux quelque rapport du même genre, sont tellement identiques dans la bouche d'un enfant de dix-huit mois à deux ans, qu'il nous a toujours été absolument impossible de les distinguer. Cette confusion provient de la difficulté que cet âge éprouve à plier les organes de la voix aux exigences de la langue qui lui est imposée ; il y a un certain nombre d'articulations naturelles ou du

moins extrêmement faciles, qui sont pour lui comme autant de moules dans lesquels il coule toutes les voix dont il fait usage. Le F, le R ne lui sont pas accessibles; et il les remplace, le premier par le S, le second par le L, lorsqu'il ne les supprime pas entièrement. Plus d'une de nos combinaisons, ou pour mieux dire, de nos juxtapositions de voyelles, lui sont également interdites: *oi* pour lui devient *é; ié* suivi d'un L ou d'un R, se change également en *é*, etc. On reconnaît à l'absence de ces mêmes juxtapositions de voyelles ou de consonnes les idiomes des peuples enfants, et ceux des nations qui, quoique fort avancées sous d'autres rapports, ont cependant conservé dans leur langage quelques-unes de leurs habitudes primitives; ainsi, comme nous avons déjà eu occasion de le dire (Voy. p. 213, note 61), quelques peuplades de l'Amérique du nord n'articulent pas le F; le R n'existe pas pour les Chinois (ce qu'au reste on pourrait avec Peignot, *Dictionnaire raisonné de bibliologie*, v° LANGUE, attribuer au caractère efféminé de cette nation); et les mots *soir, roi, miel, pierre*, se prononcent dans notre moyen-âge *ser, ré, mel, père.*

144, p. 153. — C'est ce qu'a entrevu Beauzée, mais sans donner suite à cet aperçu. Voy. sa *Grammaire générale*, liv. I, c. IV, t. I, p. 106-107. Il distingue, dans ce passage, la syllabe *physique*, c'est une voix sensible prononcée naturellement en une seule émission : ex. : *a-mi;* et la syllabe *artificielle*, c'est une voix sensible prononcée artificiellement avec d'autres voix insensibles en une seule émission : ex. : *trom-peur*, qu'on prononcerait, si l'art ne précipitait ici la prononciation et n'effaçait les deux voix insensibles qui s'y trouvent, et que par suite on écrirait *te-rom-peu-re.* — Quelquefois nos vieux poëtes décomposent ainsi et allongent certains termes : l'adjectif féminin *dernière* s'écrira *derreniere* (Cf. EDÉLESTAND DU MÉRIL, *Poésies populaires latines*, p. 78, note 4). Le substantif *livre*, dans ce système, prendrait un *e* après le *v*, *livere;* telle est l'orthographe que lui donne, peut-être par inadvertance, un passage de la Chronique de G. Gaimar (Cf. FR. MICHEL, *Chroniques anglo-normandes*, t. I, p. 62). — Une des raisons pour lesquelles Abel Rémusat refuse de regarder le chinois comme réellement monosyllabique, c'est qu'un

grand nombre de mots dans cette langue commencent par deux consonnes, telles que *tch*, *ts*, et que dans la réalité ces deux consonnes, divisées par un *e* muet en deux parties distinctes, s'articulent séparément, et forment par conséquent deux syllabes. *Mélanges asiatiques*, t. II, p. 48. — Il y a des gens dans la bouche desquelles nos mots *scrutin*, *scrutateur*, deviennent *secrutin*, *secrutateur*. — Les Allemands prononcent les mots français *cidre*, *libre*, comme ils prononcent leurs mots *bruder* (*e*), *lieber* (*e*), et les trois syllabes que réellement ces mots contiennent sont plus distinctement articulées par eux que par nous. Ils n'en font cependant comme nous que des disyllabes; seulement, par une de ces singularités qu'il n'est pas toujours facile d'expliquer, c'est la troisième syllabe que chez eux l'écriture supprime, tandis que chez nous c'est la seconde : réunissons ce que ces deux systèmes se partagent, nous aurons le mot tout entier. — Il y a eu des langues (c'est du moins ce qu'affirme M. Edélestand Du Méril, *Poësies pop. lat.*, p. 46, note 2, et je m'en fie pleinement à sa scrupuleuse érudition) où toutes les syllabes étaient composées d'une seule consonne qui la commençait et d'une seule voyelle qui la terminait. Voilà, ou peu s'en faut, notre idéal!

145, p. 153. — Une syllabe et demie dans nos vers à rime féminine et à la fin de la ligne; mais au milieu du vers deux syllabes entières. — Nous nous étonnons fort d'ailleurs que nos poëtes ne se soient pas permis, à propos de tous les mots du même ordre, ce qu'ils se sont permis à propos de quelques-uns d'entre eux; pourquoi, par exemple, lorsqu'ils écrivent à leur gré *encore* et *encor* (*avec* et *avecques*, *onc* et *oncques*, *illec* et *illecques*, se disaient indifféremment dans notre vieille poësie; mais ces locutions ont vieilli), pourquoi, dis-je, n'écrivent-ils pas *amour* et *amoure*, *honneure* et *honneur*, *concevoir* et *concevoire*, etc., etc. ?

146, p. 154. — Nous écrivons ce mot avec M. Quicherat par un seul *s*, comme l'écrivaient les Latins et les Grecs. Si *monosyllabe*, *trisyllabe*, *polysyllabe* n'ont qu'un *s*, pourquoi *disyllabe* en aurait-il deux? L'un de ces deux *s* ne saurait d'ailleurs appartenir au premier des deux éléments dont notre mot *disyllabe* est composé. On écrit *di-phthongue* et non *dis-phthongue*, *di-lemme* et

non *dis-lemme*, *di-stique* et non *dis-stique*. Le *s* que nous repoussons au nom de l'étymologie et de l'analogie, n'a pas plus de droit ici que n'en avait dans le mot *polygarchie* le *g* qui s'y était glissé.

147, p. 154. — *Bibi* en Normandie; *Bobo* partout ailleurs. Ce n'est aussi qu'en Normandie qu'on dit, comme par esprit de contradiction, *à matin* et *ce midi*, quand on dit *ce matin* et *à midi* dans tout le reste de la France.

148, p. 154. — Il faut sur ces questions obscures entendre toutes les voix : « Les enfants, qui, dès leur naissance, se trouvent environnés de tant de moyens d'apprendre les langues, et dont les organes sont si flexibles, commencent par prononcer des monosyllabes. A plus forte raison doit-on croire qu'il en a été ainsi chez les premiers hommes, dont les organes étaient très-durs, et qui n'avaient encore entendu aucune voix humaine... Les premières paroles humaines furent (après les signes formés par onomatopée) les interjections,... qui dans toutes les langues sont des monosyllabes. Puis vinrent les pronoms,... qui pour la plupart sont des monosyllabes dans presque toutes les langues. On inventa alors les particules, dont les prépositions, également monosyllabiques, sont une espèce nombreuse. Peu à peu se formèrent les noms, presque tous monosyllabiques dans l'origine... Les verbes *sum*, qui indique l'existence, verbe auquel se rapportent toutes les essences, c'est-à-dire tous les objets de la métaphysique; *sto*, *eo*, qui expriment le repos et le mouvement, auxquels se rapportent toutes les choses physiques; *do*, *dico*, *facio*, auxquels se rapportent toutes les choses d'action, relatives soit à la morale, soit aux intérêts de la famille ou de la société, ces verbes, dis-je, sont tous des monosyllabes à l'impératif, *es*, *sta*, *i*, *da*, *dic*, *fac*; et c'est par l'impératif qu'ils ont dû commencer. Vico, *Principes de la philosophie de l'histoire*, traduct. Michelet, p. 152-154. »

149, p. 155. — C'est M. Duponceau, qui, dans sa traduction anglaise de la grammaire allemande de Zeisberger, dont j'ai déjà parlé, p. 222-223, a le premier, si je ne me trompe, prononcé le mot *polysynthétisme*, et appelé sur le phénomène singulier que ce mot représente l'attention des grammairiens.

150, p. 155. — Voy. Bopp, *Kritische grammatik der sanskrita-*

sprache, §. 335, 326, 344. — Quelques vestiges de ce polysynthétisme, que j'appellerais plus volontiers *polysyncrétisme*, se remarquent dans l'ancienne langue de la Grèce : Δύσπαρι, malheureux Pâris, dans Homère (*Iliade*, liv. III, v. 39 ; XIII, 769 ; Ovide a même osé transporter ce mot dans la langue latine) ; Δυσελένη, malheureuse Hélène, dans Euripide (*Oreste*, v. 1391) ; etc., etc.

151, p. 155. — Cf. GESENIUS, *Hebraïsche grammatik*, §. 87. Le premier des deux noms est abrégé en partie dans ses consonnes, en partie dans ses voyelles ; c'est ce qu'on appelle son état de construction, *status constructus*, par opposition à son état absolu, *status absolutus*.

152, p. 157. — « Les mots chinois, pris séparément, sont tous invariables dans leurs formes ; ils n'admettent aucune inflexion, aucun changement ni dans la prononciation ni dans l'écriture. — Les rapports des noms, les modifications de temps et de personnes des verbes, les relations de temps et de lieux, la nature des propositions positives, optatives, conditionnelles, ou bien se déduisent de la position des mots, ou se marquent par des mots séparés qui s'écrivent avec des caractères distincts, avant ou après le thème du nom ou du verbe. — Les Chinois appellent *mots pleins* les mots qui ont une signification propre, comme les noms et les verbes, et *mots vides* ou *termes auxiliaires* les particules qui ne servent qu'à modifier le sens des premiers ou à marquer les rapports qui les lient entre eux. A. RÉMUSAT, *Eléments de la grammaire chinoise*, §. 60, 61, 62. » Tel est bien, sans contestation, le caractère de la langue chinoise. Mais doit-on voir dans ce caractère, comme nous le pensons, un signe de haute perfection? La question, loin d'être ainsi résolue, n'est pas même posée. En général, on s'accorde à regarder les langues que j'appellerais *syncrétiques*, telles que le sanskrit et le grec, comme infiniment supérieures à celles que j'appellerais *analytiques*, et en tête desquelles il faut placer le chinois. — Selon Fr. Schlegel, « les idées accessoires qui servent à déterminer la signification d'un mot peuvent être exprimées de deux manières... 1° par des flexions, c'est-à-dire par des altérations intérieures du son radical ; 2° par l'addition d'un mot propre qui énonçait déjà

auparavant et par lui-même la multitude, le temps passé, une nécessité future, ou telle autre relation du même genre. La distinction de ces deux cas très-simples sert à diviser les langues en deux classes » : les unes organiques, vivantes ; les autres mortes en quelque sorte et inorganiques. A la seconde classe appartient le chinois. La langue de cette nation, d'ailleurs si polie, se trouve ainsi placée au dernier degré de l'échelle (*Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, traduct. Mazure, liv. I, ch. 4).» — M. G. De Humboldt n'est pas beaucoup plus favorable à la langue chinoise. Il y a pour lui quatre classes de langues. La première classe, la plus imparfaite de toutes, comprend les idiomes qui n'expriment les rapports grammaticaux que par la position des mots significatifs ; qui disent, par exemple, *livre-Pierre*, ou *Pierre-livre*, là où les Latins disaient *liber Petri* (c'est ainsi que parlaient fréquemment nos pères : Au sixième *livre Virgile*, *Roman de la rose*, v. 9330 : Quand le doux *fils Dieu* se baigna, *Le testament de Jean de Meung*, v. 210 : Croix fut du *sang Dieu* vernisée, *Ibid.*, v. 637, etc.). Viennent en second lieu les dialectes, où la position des mots est invariable, et où les rapports sont marqués par des noms qui ont perdu peu à peu leur signification primitive et qui ne sont plus que de simples particules ; telle est la langue chinoise. En troisième ligne se rangent les idiomes dans lesquels les signes qui expriment les relations grammaticales des mots s'attachent à ces mots eux-mêmes par une sorte d'aggrégation, d'agglutination qui permet encore de distinguer dans le composé les éléments dont il est formé : ce qui se remarque dans la plupart des dialectes américains. Enfin, et au degré le plus élevé de l'échelle, M. De Humboldt place les langues à flexions, celles dans lesquelles l'accent constitue l'unité du signe ; telle cette belle langue grecque, la plus parfaite de celles que les hommes aient parlées. Voy. le Mémoire du savant philologue *Über das entstehen der grammatischen formen*, etc., Berlin, 1823, in-4°; ou, à son défaut, l'article d'A. Rémusat sur ce livre, dans les *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 257 et suiv. — Mais comment expliquer cette étrange contradiction entre la culture si avancée de l'intelligence en Chine et la prétendue rudesse de son langage ? Il ne faut pas oublier, comme l'a fait re-

marquer A. Rémusat, que cette langue chinoise « a servi à exposer d'une manière aussi lucide que le grec les doctrines platoniciennes et les subtilités de la métaphysique des Brahmanes (*Mélanges asiatiques*, t. I, p. 265). » M. De Humboldt lui-même, dans une *Lettre à M. Abel-Rémusat sur la nature des formes grammaticales en général et sur le génie de la langue chinoise en particulier* (Paris, 1827, in-8° de 122 pages), a bien été obligé de convenir qu'aucune langue ne peut lutter avec le chinois pour l'expression des idées pures, des idées isolées; qu'aucune ne laisse apercevoir d'une manière aussi nette, aussi tranchée, les rapports logiques que les idées soutiennent entre elles! Silvestre de Sacy n'en fait pas, quoique sans le vouloir, un moins solide éloge, en supposant qu'un philosophe sévère qui ne tiendrait à parler qu'à l'intelligence s'en accommoderait parfaitement (Voy. *Journal des savants*, février 1828, p. 77). Pour moi, je crois avec Condillac (*Grammaire*, 1re part., ch. II), que les langues les plus parfaites sont celles qui analysent le mieux la pensée, et s'il est vrai que le chinois possède à un haut degré ce suprême avantage, je n'hésite pas à le placer bien au-dessus des langues indo-germaniques, qui sous ce rapport laissent encore tant à désirer.

153, p. 157. — Dans notre opinion, les langues indo-germaniques, que la plupart des linguistes allemands regardent comme les plus parfaites de celles qui se sont parlées et se parlent encore sur notre globe, en sont, à peu de chose près, au point où en étaient les langues grecque et latine. Or, les langues latine et grecque sont celles de la civilisation antique; et la civilisation moderne ne saurait s'en accommoder. Voilà pourquoi sans doute les peuples qui aujourd'hui marchent en tête de la grande armée humaine, la France et l'Angleterre, ont rompu avec les formes syncrétiques de ces vieux idiomes, tandis que les nations qui les conservent ne suivent que de loin et lentement le mouvement social. — Ce n'est pas d'ailleurs le chinois seulement qui nous prouve que l'idée du temps peut se détacher de l'idée d'existence ou d'affirmation plus spécialement exprimée par le verbe. Au nombre des idiomes américains, il s'en rencontre deux, le *maya* et le *betoi*, chez lesquels le verbe a deux formes bien distinctes :

l'une d'elles joint à l'idée de l'action celle du temps auquel l'action est rapportée; mais l'autre énonce purement et simplement la liaison de l'attribut avec le sujet. Cf. G. De Humboldt, *Lettre à M. Abel-Rémusat sur la nature des formes grammaticales*, etc., ou, sur cette Lettre, un article de Silvestre de Sacy, inséré au *Journal des savants*, février 1828, p. 67-80.

154, p. 158. — « Interest aliquid inter *laborem* et *dolorem*; sunt finitima omnino, sed tamen differunt aliquid....... Hæc duo Græci illi, quorum copiosior est lingua quam nostra, uno nomine appellant..... O verborum inops interdum quibus abundare te semper putas, Græcia! Cicéron, *Tusculanes*, II, 15. ». — « Ingens copia est rerum sine nomine, quas non propriis appellationibus notamus, sed alienis commodatisque. Pedem et nostrum dicimus, et lecti, et veli, et carminis; canem et venaticum, et marinum, et sidus..... Hæc alia sunt natura; sed effecit inopia sermonis ut....... etc. Sénèque, *De beneficiis*, lib. II, c. XXXIV, 2, 4. » — « C'est une stérilité ridicule de n'avoir pas su exprimer autrement un *bras* de mer, un *bras* de balance, un *bras* de fauteuil; il y a de l'indigence d'esprit à dire également la *tête* d'un *clou*, la *tête* d'une armée .... Voltaire, *Dict. phil.*, V° langues, sect. III. » — « Une autre difficulté est..... qu'un mesme nom ait diverses significations et peut estre contraires..... Ceste confusion de noms est mesmes commune entre les Grecs, suivant en cecy les Hebrieux..... Ce qui leur est commun principalement ès noms des animaux, des plantes, et des pierres; comme il a esté toujours reconnu, ainsi que monstre le docte Gesner en son Histoire des bestes à quatre pieds, où il dit: *Non est mirum doctissimos etiam Judæorum hodie nihil certi de rerum nominibus ut animalium, plantarum, metallorum, vestium, instrumentorum docere posse*. La cause certaine de ceste confusion estant en ce, qu'il y a beaucoup plus de choses que de noms.... un seul a esté usurpé pour signifier diverses choses..... Guichard, *L'harmonie étymologique des langues*, préface, p. 13. » — Cette pauvreté du langage a produit une foule d'erreurs plus ou moins grotesques. « Dans le temps que les fragments de Pétrone faisaient grand bruit dans la littérature, Meibomius, grand savant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne:

« Nous avons ici un Pétrone entier; je l'ai vu de mes yeux et avec admiration; *habemus hic Petronium integrum quem vidi meis oculis, non sine admiratione.* » Aussitôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire Capponi, lui demande s'il est vrai qu'on ait à Bologne le Pétrone entier. Capponi lui répond que c'est une chose dès longtemps publique. Puis-je voir ce Pétrone? ayez la bonté de me le montrer. Rien n'est plus aisé, dit Capponi. Il le mène à l'église où repose le corps de saint Pétrone. Meibomius prend la poste et s'enfuit. VOLTAIRE, *Dict. phil.*, v° ABUS DES MOTS. » — Dans la Dissertation 28 (chez d'autres 18, et même 12) de Maxime de Tyr, ayant pour titre : *Que de tous les discours utiles les plus utiles sont les discours philosophiques*, se trouve cette pensée : « L'âme de l'homme est agitée par le désir, la crainte, le chagrin, l'envie..... ce sont là des combats terribles, implacables. » L'auteur ajoute : Τοιοῦτόν μοι διηγοῦ τὸν πόλεμον, τὸν δὲ μηδικὸν ἔα; ταύτην μοι διηγοῦ τὴν νόσον, τὸν δὲ λοιμὸν ἔα. C'est-à-dire : « Raconte-moi cette guerre intérieure et laisse de côté celle des Mèdes; entretiens-moi de cette maladie, et ne me parle pas de la peste. » Cependant Heinsius avait dit en latin très-clair pour quiconque aurait eu le texte grec sous les yeux : *Tale bellum mihi describe, Medicum vero relinque.* Comment croit-on que Formey a rendu ce passage? Trompé par le double sens du mot latin *medicum*, il a écrit : *Racontez-moi cette guerre, et laissez là le médecin!* Cf. MAXIME DE TYR, *Dissertations*, traduct. Combes-Dounous, t. I, p. xxxvij, et t. II, p. 110, note 35. — Locke a fort bien montré (*Essai sur l'entendement humain*, liv. III, ch. 9, §. 16), « que la plus grande partie des disputes roule plutôt sur la signification des mots que sur une différence réelle dans la manière de concevoir les choses ». — Pour tarir cette source intarissable de malentendus, de controverses sans fondement, les logiciens nous recommandent de définir nos termes; nous sommes complètement de leur avis, pourvu qu'ils veuillent bien reconnaître que ce n'est là qu'un palliatif, et qu'on ne coupera le mal dans sa racine qu'en attribuant un signe spécial à chacune de nos idées. — Il est vrai qu'à ce compte nous perdons le calembourg! — Si de la langue parlée nous passons à la langue écrite, nous rencontrons partout le même écueil. Pourquoi

l'articulation que nous pourrions nous contenter de peindre par le caractère *ç* (*maçon*) se peint-elle encore par le *s* simple (*sourd*), par le *s* redoublé (*laisser*), par le *x* (*Bruxelles*), quelquefois même par le *w* (*Law* se prononce Lass)? N'est-il pas souverainement ridicule d'avoir, pour exprimer la voix que représente habituellement le signe *o*, outre ce signe spécial, je ne sais combien de combinaisons plus ou moins bizarres (Ch. Nodier, dans ses *Notions élémentaires de linguistique*, p. 115, n'en compte pas moins de quarante-trois), *os*, *ot*, *ho*, *hos*, *hot*, *au*, *eau*, *eaux*, *aud*, *aut*, *auld*, *ault*, *aulx*, etc., etc.? Souhaitons donc avec Volney (*L'Alfabet européen appliqué aux langues asiatiques*, OEuvres complètes, 2e édit., t. VIII, p. 18) et avec nos Académies (Voy. le Programme d'un prix proposé à ce sujet en 1835 par l'Académie française et l'Académie des sciences réunies) qu'une seule voyelle, une seule consonne ne puisse jamais être figurée que par un seul caractère graphique. — Il serait bien aussi à désirer, pour l'éducation toujours si pénible et si longue de la première enfance, que le signe écrit se rapprochât davantage du signe imprimé, et que le signe imprimé fût toujours semblable à lui-même. On ne saurait croire (ceux-là seuls le savent qui se sont dévoués à cette rude tâche) combien il en coûte à l'enfant pour retrouver dans nos petites lettres les sons figurés par les majuscules! Ce n'est pas une simple différence de dimension qui sépare le *a* du A, le *q* du Q, le *l* du L, le *r* du R, le *h* du H, etc., etc.; c'est une différence à peu près complète de figure; et il faut que le maître fasse singulièrement violence à l'esprit naturellement droit de son élève pour lui apprendre à attacher des idées identiques à des symboles profondément divers.

155, p. 158. — *Vers*, préposition; *vers*, ligne cadencée; *vert*, couleur; *verre*, à boire; *ver*, de terre; *vère* autrefois voulait dire en outre *vrai*, *vraiment*, sens qu'il conserve encore en Basse-Normandie, etc., etc. — Ces mots ambigus sont d'ailleurs en si grand nombre dans notre langue, qu'on a pu en former, sous le nom de *Dictionnaire des homonymes*, un volume in-8° de XXXII-240 pages, publié à Paris l'an VII, par L. P. L. M. (LOUIS PHILIPON DE LA MADELAINE). — Il faut que ce dictionnaire aille de jour en jour s'amoindrissant et se resserrant, jusqu'à ce qu'enfin il s'anéantisse.

156, p. 158. — Aristote pourtant trouve dans l'emploi de la métaphore un avantage qu'il est bon de signaler. « Les mots propres, dit-il (*Rhétorique*, liv. III, ch. 10) n'apprennent rien à qui les entend; mais les noms figurés au contraire éveillent des idées nouvelles. Que quelqu'un appelle la vieillesse καλάμην, *tige desséchée*, il nous fait penser à ce que devient le corps en vieillissant. » — Charles Nodier (*Notions de linguistique*, ch. IV) ne nous assure-t-il pas qu' « une langue parfaitement exacte, c'est-à-dire qui aurait un signe exclusif pour chacune des perceptions des sens et des notions de l'âme, comme la demandent les philosophes, n'aurait plus rien de l'élégance, de la grâce, de l'élévation des langues qu'il nous a été permis de faire? » — Ce qui prouverait tout au plus, en admettant ces assertions comme vraies, que l'homme sait quelquefois, ce que Dieu fait toujours, tirer le bien du mal lui-même. Mais gardons-nous d'en conclure qu'il faille éterniser le mal, ainsi que le voudraient, dans un autre ordre de choses, ceux qui demandent le maintien de la pauvreté pour que l'occasion ne manque pas à l'aumône! — Voy. au reste sur cette question Dumarsais, qui (dans l'*Encyclopédie*, v° ABSTRACTION) proscrit la métaphore, et D'Alembert, qui (dans ses *Mélanges*, t. V, p. 30) la défend contre lui. Voy. encore Dugald-Stewart (*Essais philosophiques*, etc., traduct. Huret, p. 299 et suiv.), qui croit qu'en variant les métaphores que l'on emploierait pour exprimer la même pensée, on les empêcherait de s'établir dans l'esprit à l'exclusion les unes des autres; ce qui obligerait l'intelligence à chercher l'idée elle-même au-delà de ces différentes formes.

Tant que les homonymes n'auront pas entièrement disparu, tant que nous serons obligés, pour exprimer une chose, de recourir à un mot qui déjà en exprime une autre, nous n'aurons pas touché le but. Il faut que toute idée, comme toute consonne et toute voyelle, ait un signe qui lui soit exclusivement affecté. — Mais où prendre, pour remplacer tous les mots équivoques dont nous voulons nous défaire, les termes propres qui nous manquent? Leibnitz propose trois remèdes principaux à cette pauvreté de nos langues : 1° remettre en vogue des mots vieillis, et que par négligence nous avons laissés tomber en désuétude;

2° naturaliser des termes étrangers, s'ils le méritent ; 3° enfin, s'il n'y a pas d'autre moyen, inventer des expressions nouvelles et leur donner cours par l'autorité d'hommes intelligents qui les auront approuvées (*Considérations sur la culture, et la perfection de la langue allemande*, n° 63, dans les *OEuvres complètes*, édit. Dutens, t. VI, 2e part., p. 33). Arrêtons-nous un moment sur chacun de ces expédients que le philosophe allemand nous propose.

I. C'est une chose étrange, mais très-vraie, que cette négligence qui laisse périr des mots utiles sans avoir pris soin de les remplacer. Le conseil qu'en pareil cas nous donne Leibnitz est la raison même. *Multa renascantur quæ jam cecidere.* « Je démontrai aux Français, dit le philosophe allemand (*Considérations sur la culture*, etc., n° 61), que nous avions nombre de mots qu'il leur est impossible de traduire ; de nos jours même ils ne sauraient rendre par un seul mot ce que nous appelons *reiten*, et les Latins *equitare*. » Après avoir lu ce passage, il y a déjà plus de vingt ans, j'écrivais en marge : « Dolendum est quod vetus illud verbum, *chevaucher*, penitus insenuerit, exspiraveritque, nullo relicto hærede qui ejus partes impleret. » On peut faire cette réflexion pour une foule d'autres mots du même genre, que nous avons en quelque sorte congédiés sans savoir pourquoi, et qui ne demandent qu'à nous revenir. « Ceci est la meilleure manière de rajeunir, de vivifier les langues, et je ne connais pas une vieille langue où le talent s'en soit fait faute. C'est un des plus puissants artifices de Plutarque chez les Grecs ; de Cicéron chez les Romains ; d'Alfieri en Italie ; en France, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre et de M. De Chateaubriand. CH. NODIER, *Notions élémentaires de linguistique*, ch. XI. » — Il y a un livre intitulé : *Archéologie française ou Vocabulaire de mots anciens tombés en désuétude et propres à être restitués au langage moderne*, 2 vol. in-8°, Paris, MDCCCXXI ; son auteur, Charles Pougens, y constate (t. I, p. 10) « que le nombre des mots considérés comme surannés et mis pour ainsi dire hors la loi sans motif valable, s'élève à près de deux mille. » (Voy. dans le *Journal des savants*, mars 1822, p. 180-185, et février 1825, p. 117-121, deux articles de M. Daunou sur ce livre).

II. Le premier expédient proposé par Leibnitz est approuvé

de tout le monde ; il n'en est pas tout-à-fait de même quant au second. Les grammairiens allemands de nos jours (Voy. Becker entre autres, *Org. der spr.*, §. 6 et 44) ne veulent pas de ces mots importés du dehors. Ils les regardent comme des intrus, qui ne sauraient se lier organiquement avec les mots domestiques, et qui gênent par cela même le libre développement du discours. A les entendre, ces mots là ne sont bons qu'à obscurcir, à *enténébrer* la pensée (comme dirait Chateaubriand), privés qu'ils sont du cortége de leurs racines et de leurs dérivés, qui seuls en pourraient préciser la signification. L'objection est grave, et nous en sentons toute la portée. Il est bien difficile, en effet, que des signes qui nous arrivent des quatre coins de l'horizon, et qui se rencontrent par hazard, sans être liés entre eux par aucune relation de nature ou d'origine, dans un idiome auquel ils sont complètement étrangers, prennent aussitôt les allures et la physionomie du pays, et se prêtent à ce besoin que nous éprouvons d'établir entre les signes l'analogie que nous apercevons entre les choses signifiées. Mais d'abord rien n'empêche que nous ne rattachions à notre système propre, par quelque modification habilement ménagée (*parce detorta*), le symbole étranger que nous y appelons. C'est même ainsi qu'en pareille occasion nous procédons instinctivement. « Comme la pensée préexiste nécessairement aux mots qui ne sont que les signes physiques de la pensée, les mots à leur tour préexistent à l'explosion de toute langue nouvelle qui les reçoit tout faits et les modifie ensuite à son gré. Le génie de chaque langue se meut comme un animal pour trouver de tout côté ce qui lui convient. Dans la nôtre, par exemple, *maison* est celtique, *palais* est latin, *basilique* est grec, *honnir* est teutonique, *rabot* est esclavon, *almanach* est arabe, et *sopha* est hébreu. J. De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, Entretien II. » Ces modifications d'ailleurs que les vieilles langues, les langues à inflexions, réclament avec tant d'énergie, nos langues modernes s'en inquiètent déjà beaucoup moins, et fréquemment (cela est surtout remarquable en anglais) nous admettons les mots étrangers tels qu'ils nous arrivent. Nous restituons même, autant qu'il nous est possible, plus compréhensifs en cela comme en tout et moins égoïstes que nos pères, à une foule de noms qu'ils

avaient si singulièrement travestis, leur costume original. — Remarquons encore que souvent l'idée n'est pas moins nouvelle pour nous que le nom qui nous l'apporte; et dans ce cas la singularité du signe est un véritable avantage au lieu d'être un inconvénient. — Et puis il est toujours entendu que nous n'aurons recours à autrui que là où nous ne pourrons pas nous suffire à nous-mêmes.

III. Il y a trois manières d'entendre ces mots nouveaux que Leibnitz, comme dernière ressource, nous autorise à créer. Ou bien ce seront des termes étrangers qui, simples dans la langue d'où nous les tirons, se combineront pour entrer dans la nôtre; ex. : *psychologie*, en grec ψυχή, λόγος. Ou bien ce seront des signes que nous formerons avec un radical appartenant à notre idiome, en lui imposant la désinence qui doit en faire le verbe, l'adjectif, le substantif dont nous manquons; ainsi, du verbe *bienfaire* est sorti, dans le siècle dernier, le substantif *bienfaisance;* de nos jours, le substantif *sauvegarde* a engendré le verbe *sauvegarder;* un de mes enfants a nommé *mirabélier* l'arbre qui porte la prune connue sous le nom de *mirabelle*, etc., etc. (Voy. Allou, *Essai sur l'universalité de la langue française*, à la page 418, la note H sur la date précise de certains mots établis aujourd'hui dans notre langue). Ou bien enfin ce seront des dénominations plus ou moins arbitraires, comme par exemple, quand il prend fantaisie à un botaniste de donner à une plante qu'il vient de découvrir le nom de tel ou tel personnage illustre, la *Vaillantie*, la *Senebiéra*, la *Lamarckie*, etc., etc.

Quelle que soit au reste la source à laquelle on puise, il faut, lorsqu'on présente un terme inaccoutumé à une population qui pourtant ne saurait longtemps s'en passer, s'attendre aux plus opiniâtres résistances. « *Bravoure*, venu avec Mazarin, parut d'abord très-bizarre, et mit un grand désordre, dit un auteur du temps (Leven de Templery, *Le génie, la politesse, l'esprit et la délicatesse de la langue française*, Bruxelles, 1701, un vol. in-18), dans la république des lettres. » « *Tranquilliser* parut ridicule à sa naissance, et toute la cour s'en moqua. Allou, *Essai sur l'univers. de la lang. franç.*, p. 427. » « J'ai vu, il y a quarante ans, dit l'abbé de Saint-Pierre (*Projet pour perfectioner l'ortografe des*

langues d'Europe, p. 257), le mot *renversement* frondé par un de cèz suisses du dictionaire (Il appelle ainsi, d'après je ne sais quel écrivain de l'époque, ceux qui faisaient en quelque sorte sentinelle à la porte de nos lexiques pour en interdire l'entrée aux expressions nouvelles); ce mot s'est trouvé comode et dans l'analogie de la langue, et je le vois prezentement avec plaisir tout établi malgré sa malheureuse note de nouveauté. » — Ne désespérons donc pas, si un mot que nous croyons utile et que nous proposons à ce titre, n'est pas immédiatement accepté, de le voir, plus ou moins prochainement, investi de son droit de cité; « Si le mot *Féliciter*, répondait Balzac à quelques puristes qui lui en reprochaient l'usage, n'est pas français cette année, l'année prochaine il le sera ! »

157, p. 159. — ARISTOTE, *Rhétorique*, liv. III, ch. 1 et 2.

158, p. 159. — Il n'est personne sous les yeux de qui les journaux n'aient fait passer quelque lettre écrite par tel ou tel grand personnage turc, arabe ou chinois, et qui n'y ait remarqué un luxe d'images que nos poëtes les plus échevelés n'oseraient se permettre. Qu'on ouvre au hazard la traduction de quelque ouvrage historique, géographique ou scientifique, la *Chrestomathie arabe* de Silvestre de Sacy, par exemple, et on sera parfaitement édifié à ce sujet. On pourrait même, sans ouvrir le volume, s'en rapporter au titre plus ou moins emphatique qui en indique ou plutôt en voile le contenu. Voici la géographie arabe d'un écrivain du XIIIe siècle, de Zeïn-Eddin Omar, c'est *La perle des merveilles* (*Notices des manuscrits*, t. II, p. 19); *Le miroir des langues mongole et mandchou* est tout simplement un dictionnaire de ces deux idiomes (*Journal asiatique*, avril 1823, p. 207, note 1); etc., etc. — Notre moyen-âge aimait assez (en cela peut-être il ne faisait qu'imiter l'Orient) les titres de cette nature : nous avons aussi le *Speculum universale* de Saint Vincent de Beauvais, précepteur des enfants de Saint Louis, le *Champ fleury auquel est contenu l'art et science de la deue et vraye proportion des lettres attiques qu'on dit autrement lettres antiques et vulgairement lettres romaines proportionnées selon le corps et le visage humain*, par MAISTRE GEOFROY TORY, de Bourges, libraire et autheur du dict livre, etc., etc.

159, p. 160. — « Il n'est aucune langue complète, aucune qui puisse exprimer toutes nos idées et toutes nos sensations ; leurs nuances sont trop imperceptibles et trop nombreuses. Personne ne peut faire connaître précisément le degré du sentiment qu'il éprouve. On est obligé, par exemple, de désigner sous le nom général d'*amour* et de *haine*, mille amours et mille haines toutes différentes ; il en est de même de nos douleurs et de nos plaisirs. Ainsi, toutes les langues sont imparfaites comme nous. VOLTAIRE, *Dict. phil.*, v° LANGUES, sect. III. » Voilà le fait, mais il en fallait chercher et préciser la raison. — Les lignes qui suivent ne font encore que constater le phénomène, avec plus de netteté, il est vrai, et dans des circonstances plus importantes, mais sans l'expliquer. « Les mots ne sont les signes ni des objets extérieurs individuels, ni des idées particulières ; il n'est pas de leur essence de représenter autre chose que les idées générales... Le langage de ceux qui vivaient dans les siècles passés, tant qu'il est affecté à l'expression des mêmes idées, est aussi intelligible aujourd'hui qu'il l'était alors. On en peut dire autant du même langage appliqué à des peuples et même à des pays éloignés les uns des autres. HARRIS, *Hermès*, traduct. Thurot, liv. III, ch. 3. »

160, p. 160. — « Il faudrait que le cri de chaque animal eût un terme qui le distinguât. C'est une disette insupportable de manquer d'expression pour le cri d'un oiseau, pour celui d'un enfant, et d'appeler des choses si différentes du même nom. Le mot de *vagissement*, dérivé du latin *vagitus*, aurait exprimé très-bien le cri des enfants au berceau. VOLTAIRE, *Dict. phil.*, v° LANGUES, sect. III. »

161, p. 160. — Que si on prétendait légitimer cette multiplicité de signes affectés à l'expression d'une idée unique par le bon parti qu'en savent tirer les grands écrivains, soit pour l'euphonie, soit pour éviter la fastidieuse répétition du même terme, nous demanderions alors pourquoi chaque mot de la langue n'aurait pas ainsi son double, c'est-à-dire pourquoi il n'y aurait pas au moins deux langues dans une. Nous ne verrions pas d'ailleurs un grand mal à ce que nos écrivains, pour éviter la répétition des mêmes termes, fussent condamnés à éviter la répétition des mêmes

idées, et la pensée marcherait infiniment plus libre et plus rapide, si nous la dégagions de ces perpétuelles redites que nous déguisent trop souvent la menteuse variété des expressions dont elles se couvrent.

162, p. 160. — « Croiriez-vous que, pour exprimer cette chose unique, que nous appellerons *idée*, ils (les philosophes) aient à leur disposition plus de vingt noms différents? *Idée* d'abord; *représentation, image, imagination, forme, espèce, perception, apperception, concept, conception, appréhension, impression, sensation, sentiment, conscience, intuition, souvenir, pensée, notion, connaissance*, etc. Je vous fais grâce du mot barbare *cognition* et de quelques autres encore. LAROMIGUIÈRE, *Leçons de philosophie*, t. II, 1re leçon. » — Avant Guyton-De-Morveau « le même corps recevait deux ou trois et même quatre noms différents. C'est ainsi qu'on appelait le composé formé par l'union de l'oxygène avec le zinc, *fleurs de zinc, pompholix, nihil album, lana philosophica*, etc., noms qui outre l'inconvénient d'être multipliés, avaient encore celui de ne donner aucune idée de la nature de ce composé, au lieu que le mot *oxide de zinc*, dont nous nous servons pour le désigner, est unique, et nous en fait connaître les éléments. THÉNARD, *Traité de chimie*, 6e édit., t. I, p. 25, n° 26. »

163, p. 161. — J'ai, dans mon texte, donné au mot *synonyme* le sens que mon éducation première, celle de nos colléges, m'avait appris à y attacher; c'est le *terminus æquivocus*, l'*équivoque* de la scholastique. Cette signification d'ailleurs est une de celles que lui reconnaît l'Académie. « SYNONYME..... se dit d'un mot *qui a la même signification* qu'un autre mot, ou une signification presque semblable. » Prodicus niait les synonymes, entendus comme je les entends; il prétendait que chaque terme avait sa signification spéciale. Voy. PLATON, *Ménon*, traduct. Cousin, t. VI, p. 153-154. — Quoique je pense avec Socrate qu'une seule et même idée est souvent attachée à deux ou à plusieurs mots différents, je sais cependant que souvent aussi deux ou plusieurs mots qui nomment le même phénomène, nous le présentent sous deux ou plusieurs points de vue tellement distincts, qu'il n'y a plus entre eux ce que j'appelle synonymie. « Les Arabes ont,

dit-on, quatre cents mots pour exprimer le *lion*, tandis que nous n'en avons qu'un; parce que cet animal, étranger à nos climats, ne peut être pour nous qu'un objet de curiosité; au lieu qu'il est, pour l'homme des déserts, un ennemi redoutable, un sujet continuel d'aventures et de récits, et que tenant beaucoup de place dans sa vie, il a dû en prendre davantage dans sa langue. Ainsi les Arabes, le considérant sous le rapport de sa taille, de sa force, de sa couleur, de son port, de ses appétits, de ses inclinations, etc., etc., l'ont nommé d'autant de noms qu'ils ont observé, ou qu'ils lui ont supposé de qualités physiques ou instinctives. De Bonald, *Rech. phil.*, etc., p. 173. » (Voy. *supra*, p. 211, note 60.) Or, ces noms ne peuvent pas, le besoin de la phrase déterminant nécessairement celui d'entre eux qui doit y figurer, se prendre indifféremment les uns pour les autres; ils ne sont donc pas synonymes. Ils ne le seraient qu'autant qu'on imposerait exclusivement au mot *synonyme* la seconde acception que lui reconnaît l'Académie. C'est, au reste, celle que lui donnent tous les écrivains qui, depuis l'abbé Girard, se sont occupés de cette particularité de nos idiomes : les synonymes sont pour eux « des termes dont le sens a de grands rapports et des différences légères, mais réelles. F. Guizot, *Nouveau dictionnaire universel des synonymes de la langue française*, Introduction, p. v. »

164, p. 161. — Cratyle déjà croyait, d'après l'Orient sans doute, que les lettres et les syllabes imitaient l'essence des choses (Platon, *Cratyle*, traduct. Cousin, t. xi, p. 113). Court de Gebelin (Voy. *supra*, p. 68-70 du texte, et p. 209, note 58) accepte et soutient sans restriction la même hypothèse. C'est encore au profit de cette opinion qu'ont été écrites les lignes qui suivent : « L'habitude de nous préoccuper de la signification intellectuelle des mots nous a rendus presque insensibles à leur valeur sensuelle; mais on peut trouver dans le langage des enfants quelques indices sur ce qui se passait dans les premiers temps de la civilisation, et les sobriquets purement musicaux qu'ils donnent souvent aux personnes qui leur inspirent des sentiments prononcés d'amour ou de haine ne laissent aucun doute à cet égard. Edélestand du Méril, *Poésies populaires latines*, etc., p. 43, note 1. » Voy. plus haut (p. 240) un passage dans lequel

Fr. Schlégel fait ressortir la sagacité dont devaient être doués les inventeurs du langage, pour discerner *l'expression propre et distinctive des idées*, etc., etc. — Nous reconnaissons ce rapport entre la pensée et le signe matériel chargé de la rendre, mais seulement dans certaines circonstances. Nous laissons avec De Brosses pour l'imposition des noms une part à l'arbitraire. (Voy. *supra*, p. 210, note 58). Nous allons plus loin ; nous déterminons cette part. Nous n'admettons pas d'ailleurs que ces rapports du son avec l'idée, dans la sphère où nous les renfermons, aient été parfaitement saisis par ceux qui les premiers donnèrent des noms aux choses ; sur ce point, comme sur tous les autres, c'est par des essais grossiers, des ébauches informes, que l'homme a débuté ; et Condillac a dit vrai, selon nous : « Il y a des philosophes qui ont pensé que les noms de la langue primitive exprimaient la nature même des choses... c'était donner gratuitement de grandes connaissances à des hommes grossiers, qui commençaient à peine à prononcer des mots... Lorsque je dis qu'ils représentaient les choses avec des sons articulés, j'entends qu'ils les représentaient d'après des apparences, des opinions, des préjugés, des erreurs..... *Grammaire*, 1re part., ch. 2. »

165, p. 162. — Nous ne prétendons pas cependant nier l'analogie qui existe entre les lois auxquelles obéit le monde physique, et celles que reconnaît le monde intellectuel. Mais ces deux sortes de lois appartiennent l'une et l'autre à la classe des faits spirituels ; et il n'y a rien là, en droit du moins, pour l'onomatopée et la mimologie.

166, p. 162. — Déjà Chrysippe (Voy. Varron, *De lingua latina*, liv. viii, édit. Bipont., t. i, p. 126), Varron (Id., *Ibid.*, liv. vii, p. 115 et suiv.), Voltaire (*Dict. phil.*, v° langues., sect. iii), etc., etc., etc., avaient relevé ces anomalies si fréquentes dans tous nos idiomes, et plus fréquentes encore dans les langues modernes, formées des débris d'une foule d'autres, que dans celles de l'antiquité, dont les origines étaient nécessairement plus simples. — Les anciens avaient en outre contre ces écarts dans lesquels nous nous jetons si facilement, un préservatif que chaque jour le temps nous enlève ; ils étaient plus près de la nature. Que de mal maintenant encore ne nous donnons-nous

pas pour étouffer chez nos enfants ce penchant à l'analogie, dont nous pourrions, dans leur intérêt et dans le nôtre, tirer un si bon parti ? Pour eux, par exemple, notre infinitif *pouvoir* fait tout naturellement au passé, *j'ai pouvu ;* pourquoi leur désapprendre cette forme régulière pour leur apprendre à la place la forme irrégulière : *j'ai pu ?* Pourquoi, quand nous exigeons d'eux qu'ils disent, *la maison, de la maison, à la maison,* ne pas leur laisser dire, *le fauteuil, de le fauteuil, à le fauteuil ?* — Il n'est pas jusqu'à nos abécédaires, où il nous en coûterait si peu d'établir quelque ordre, qui ne semblent prendre à tâche de rompre ce fil de l'analogie, comme pour redoubler à plaisir les difficultés d'un enseignement déjà si pénible. A cette série confuse et désordonnée de syllabes (*Ba, be, bi, bo, bu, Ca, ce, ci, co, cu,* etc.) par l'étude desquelles commence le travail de l'épellation, ne substituerions-nous pas avec avantage quelque série méthodique, rationnelle, autant du moins que la nature actuelle des choses le comporte ? Je me permettrai, à ce sujet, de proposer à nos écoles primaires, comme point de départ de la réforme que j'indique ici, le tableau suivant :

I. — *Syllabes qui n'ont pas d'analogues.*

1° JA, JÉ, JI, JO, JU.
2° LA, LE, LI, LO, LU.
3° MA, ME, MI, MO, MU.
4° NA, NE, NI, NO, NU.
5° RA, RE, RI, RO, RU.

II. — *Syllabes qui présentent la même articulation tantôt forte, tantôt douce, avec ou sans changement de signes.*

§. 1. Avec changement de signes.

1°	Art. douce :	BA, BE, BI, BO, BU.
	— forte :	PA, PE, PI, PO, PU.
2°	Art. douce :	VA, VE, VI, VO, VU.
	— forte :	FA, FE, FI, FO, FU. PHA, PHE, PHI, PHO, PHU.
3°	Art. douce :	DA, DE, DI, DO, DU.
	— forte :	TA, TE, TI, TO, TU.

4° Art. douce : GA, GUE, GUI, GO, GU.

— forte : KA, KE, KI, KO, KU.
QUA, QUE, QUI, QUO, QUU.
CA, — — CO, CU.

5° Art. douce : ZA, ZE, ZI, ZO, ZU.

— forte : ÇA, CE, CI, ÇO, ÇU.

§. 2. Sans changement de signes.

1° Une réduplication du n° 5 du §. 1 de la sect. II :

SA, SE, SI, SO, SU.

2° Une combinaison des articulations n°s 4 et 5 du §. 1 de la sect. II :

XA, XE, XI, XO, XU.

167, p. 163. — Voy. tous les traités de chimie, et en particulier celui du baron THÉNARD, 6e édit., t. I, p. 35-37, n° 34.

168, p. 164. — C'est ce que, dans certaines circonstances, toutes les langues font tant bien que mal pour quelques fonctions des différentes parties du discours. Chez nous, par exemple, on reconnaît, à leur terminaison seule, que les mots en *ion* (*passion*, *impression*) sont des substantifs ; que les mots en *eux* (*heureux*, *généreux*) sont des adjectifs ; qu'en général même les mots en *oir*, *ir* (*recevoir*, *finir*) sont des verbes; mais ces distinctions n'ont été établies que pour certaines classes privilégiées, et encore à combien d'exceptions la règle n'est-elle pas sujette? Nous voudrions que chaque classe portât sa marque distinctive, et que la règle ne souffrît aucune exception. — Par suite de cette disposition, notre orthographe serait considérablement simplifiée, et il ne serait plus nécessaire que nos meilleurs grammairiens perdissent un temps précieux à trouver des règles comme celle-ci : « Il y a 1193 mots dans la langue qui finissent par le son *sion* : 1070 s'écrivent par *tion* ; 105 par *sion*, 13 par *xion*, 5 par *cion*. Or, si l'on savait l'orthographe des 123 derniers mots, on saurait celle des 1070 premiers. Il suffirait donc de copier un certain nombre de fois la liste des 123 mots pour en connaître 1193. Je fais mieux, je présente une règle qui embrasse 1160 mots, et la liste des 123 se trouve ainsi réduite à 33. — *Liste des 33 mots qu'il faut apprendre* : 1° les seuls mots de la langue qui finissent

par *cion* sont : *cion*, *scion*, *suspicion*, *succion*, *exsuccion*; 2° ceux qui finissent par *xion* sont : *annexion*, *complexion*, *connexion*, *flexion* et ses dérivés, *fluxion*, *crucifixion*, *préfixion*; 3° on écrit par *t*: *attention* et ses dérivés, *contention*, *détention*, *intention*, *manutention*, *obtention*, *prétention*, *rétention*, *assertion*, *désertion*, *insertion*, *mention*, *portion*, *réplétion*, *sujétion*, et tous ceux qui finissent par *crétion* et *vention*, comme *discrétion*, *convention*, etc.; on écrit par *ss*: *concussion*, *discussion*, *excussion*, *jussion*, *passion*, *percussion*, *scission*, et tous ceux qui finissent par *mission*, comme *émission*, *commission*, etc. Règle générale : Ecrivez *tion*, toutes les fois que cette syllabe finale est immédiatement précédée de l'une des 6 lettres qui composent le mot COUPAI, et écrivez *sion* dans tous les cas contraires. MARLE aîné, dans le *Journal grammatical et didactique de la langue française*, rédigé par M. Marle, t. I, p. 12-13. »

169, p. 164. — Ces assemblages de mots, *Deum esse*, *Dieu être*, sont restés longtemps sans dénomination spéciale; tout au plus les comprenait-on avec quelques autres sous celle de proposition complétive (Voy. entre autres BURNOUF, *Méthode pour étudier la langue grecque*, §. 278-279). M. De Blignières est le premier, si je ne me trompe, qui en 1825, dans son excellent *Cours théorique et pratique de la langue latine*, p. 152 (Voy. surtout les dernières éditions, Syntaxe générale, §. 85 et 86), hazarda pour eux le nom de *proposition infinitive*; et c'est de là que ce nom est passé sans bruit, comme font toujours les bonnes choses, dans les meilleures grammaires (Voy. BURNOUF, *Méthode pour étudier la langue latine*, §. 217, et DUTREY, *Nouvelle grammaire de la langue latine*, §. 329), où il restera, jusqu'à ce que, nos idées sur la proposition devenant populaires, on lui substitue celui que nous indiquons.

170, p. 164. — Voy. *supra*, p. 109, 114-115, 122-123.

171, p. 165. — L'abbé Girard est le premier qui ait appelé — *transpositives* les langues qui « ne suivent d'autre ordre dans la construction de leurs frases que le feu de l'imagination, faisant précéder tantôt l'objet, tantôt l'action, et tantôt la modification ou la circonstance » ; — et *analogues*, celles qui « suivent ordinairement, dans leur construction, l'ordre naturel et la grada-

tion des idées; le sujet agissant y marche le premier; ensuite l'action accompagnée de ses modifications; après cela ce qui en fait l'objet et le terme ». Il en reconnaît de plus une troisième espèce qui tient des deux autres, et qu'il nomme *mixte* ou *amphilogique*. *Les vrais principes de la langue française,* Discours I. » — On a beaucoup discuté, ces deux ou trois classes de langues étant reconnues, sur la question de savoir laquelle était le plus selon la nature, laquelle se rapprochait le plus de la perfection. On peut voir dans *Le monde primitif*, t. II, liv. IV, art. 2, les opinions diverses des grammairiens à ce sujet. Pour nous, la question est extrêmement simple, elle se résoud par le fait lui-même. Les langues à inversion ouvrent la marche; plus tard des idiomes apparaissent qui tantôt construisent d'après le système primitif, tantôt d'après le système actuel, idiomes qui servent comme de transition entre le monde ancien et le monde moderne; puis arrivent les dialectes qui ne connaissent plus d'autre construction que la nôtre. Nos langues sont en progrès sur les langues anciennes, comme nos mœurs, nos arts, nos sciences, notre civilisation sont en progrès sur leurs mœurs, leurs arts, leurs sciences, leur civilisation. Toutes ces formes d'ailleurs sont naturelles, au même titre, chacune d'elles répondant, en son temps, à un besoin, à une loi de notre nature intellectuelle.

172, p. 166. — Cicéron, *Pro M. Marcello,* n° 1. — Horace, *Odes*, liv. I, ode 5, v. 13. — Fontenelle, à propos de ce passage d'Horace qu'il cite comme exemple d'inversion singulière, fait cette remarque : « J'ai vu des gens d'esprit, mais qui ne savent point le latin, fort étonnés qu'Horace eût parlé ainsi, et d'autres qui avaient fait leurs études, étonnés encore de ce qu'ils ne l'avaient pas été jusque-là. *Discours lu* (à l'Académie française) *dans l'assemblée publique du* 25 *août* 1749. »

173, p. 166. — Silvestre de Sacy, *Principes de grammaire générale*, 3e part., ch. 2. — « Pour ne pas déranger la construction directe des phrases incidentes où l'adjectif-conjonctif est le régime du verbe, je voudrais que dans les adjectifs-conjonctifs cette conjonction *que* ne fût point unie à l'adjectif déterminatif; c'est-à-dire qu'il n'y eût pas proprement d'adjectif-conjonctif, et qu'au lieu de dire : *l'homme qui vous aime*, *l'homme que vous aimez*, on

dit : *l'homme que il aime vous*, *l'homme que vous aimez le*. DESTUTT DE TRACY, *Grammaire*, ch. VI. »

174, p. 167. — Ce vers est rapporté à Ennius. Voy. ROB. ETIENNE, *Fragmenta poetarum veterum*, p. 96. — Il ne faudrait pas s'imaginer pourtant qu'avec une langue dégagée de ces termes ambigus, de ces formules équivoques, le secret, le mystère ne seraient plus possibles; quel que soit l'idiome dont la pensée dispose, elle pourra toujours, quand elle le voudra, s'envelopper de voiles : l'oracle antique, *Crœsus Halym penetrans magnam pervertet opum vim*, sera tout aussi ambigu dans notre langue (*En passant le fleuve Halys, Crésus détruira un grand empire*), que dans celles de Rome ou de la Grèce.

175, p. 167. — Cette phrase « Ils étaient en grand et non en petit nombre » est de Sophocle, dans l'*OEdipe-roi*, v. 122-123. — En lisant avec quelque attention Homère, Hésiode, Hérodote et même les tragiques grecs, on trouvera de nombreux exemples de ces tautologies. — Les enfants semblent n'être bien assurés de leur pensée que lorsqu'ils la redoublent ainsi, en l'opposant à son contraire, ou du moins en l'opposant à quelque chose. Lorsque ma petite fille, à peine âgée de dix-huit mois, commençait à distinguer passablement ses majuscules les unes des autres, il lui arrivait perpétuellement, après m'avoir nommé la lettre que je lui présentais, d'ajouter que ce n'était pas telle ou telle autre lettre : « C'est *esse* (S), ce n'est pas *et cætera* (&); c'est *vé* (V), ce n'est pas *a* (A). » En grandissant, nous supprimons, du moins dans le langage, ces superfluités.

176, p. 167. — Il est plus d'un terme dans notre phraséologie scientifique, dont nous usons journellement sans en bien comprendre tout le sens, parce que nous en ignorons l'origine. De ce nombre est la locution si fréquemment employée de *pétition de principe*. Qu'on nous permette d'emprunter à l'un de nos plus savants hellénistes un passage qui jette toute la clarté désirable sur cette obscure dénomination. « Atque illud ipsum, quod jam in consuetudinem abiisse video apud logicos, *petere principium*, *petitio principii*, quando aut postulamus aut quasi concessum assumimus id quod erat initio controversum, ex Aristotelis his, αἰτεῖν τὸ ἐν ἀρχῇ, λαβεῖν τὸ ἐν ἀρχῇ [sc. ἀμφισβητούμενον], αἴτησις

τοῦ ἐν ἀρχῇ, λῆψις τοῦ ἐν ἀρχῇ [sc. ἀμφισβητουμένου], sæculis tenebricosis ab homine ferreo, neque in disciplina logica neque in litteris græcis admodum erudito, in fingendisque vocabulis ad vim promto, confictum esse arbitror. Ut enim scrutere omnes, qui de quærendi ac disserendi disciplina latine scripta reliquerunt, non reperies (opinor) hanc dictionem ante Vincentium Bellovacensem, circa a. 1244 clarum, qui usurpat *Bibliotheca mundi*, II, 273 E, 274 B, edit. Duac., et alibi sæpe. Inde autem tam late manavit, ut in eorum quoque scripta insinuarit sese, qui artem vera ac falsa dijudicandi venustius atque copiosius tractaverunt..... At latine dici sive (quod habet Bursius, *Dialect*. 310 A) *sumere quod demonstrari debet*, sive *ponere* (si mavis, adde, *pro confesso*) *quod quæritur*, quis est qui non videat? Nam paulo verbosius reddit auctor *Ad Herennium*, lib. II, §. 41, *pro argumento sumere quod in disquisitione positum est* : conf. quoque Aulum Gellium, XVI, cap. 8. C. B. Hase, *Joannis Laurentii Lydi De ostentis quæ supersunt*, p. 307-308. » — Tout semble avoir été dit d'ailleurs, et depuis longtemps, sur le vice de raisonnement qui fait le fond de la pétition de principe : voici cependant sur ce paralogisme une observation qui ne manque ni de finesse, ni d'originalité. Quelquefois, dit Bentham (*Tactique des assemblées législatives, suivie d'un Traité des sophismes politiques*, traduct. Et. Dumont, t. II, 3e part.), la pétition de principe se cache dans un seul mot; et c'est alors surtout qu'elle est à craindre. Il y a trois classes de mots, les uns *approbateurs* (*honneur*, *piété*, *générosité*); les autres *désapprobateurs* (*libertinage*, *avarice*); d'autres enfin *neutres* ou *indéterminés* (*désir*, *caractère*, *motif*). Toutes les fois qu'il s'agit d'estimer si la chose en question mérite blâme ou éloge, l'homme partial cherche à éluder la preuve, et fait passer pour vrai ce qui est faux à l'aide du mot partial substitué au mot neutre : il appellera, par exemple, selon les cas, *innovation*, ou *perfectionnement*, ce qui, avant l'examen, ne peut être considéré que comme une simple *modification* proposée à un ordre de choses quelconque, et il essaiera par ce moyen, en faisant croire la question suffisamment éclaircie, de prévenir et comme nous le disons familièrement, d'escamoter la discussion. . . . .

177, p. 168. — Voy. mes *Leçons de philosophie sociale*, de la 14e à la 22e leçon inclusivement.

178, p. 168. — J'avais, dans mon premier travail (p. 132-133), développé cette objection pour mon compte, ainsi qu'il suit : « La langue d'une époque est, bien plus encore que sa littérature, l'expression de la société qui la parle : si la société avance, la langue s'accroît : si elle recule momentanément, recueillant ses forces pour s'élancer avec plus de vigueur, la langue s'affaisse : si une nation meurt, laissant à une autre le théâtre sur lequel elle a joué son rôle, sa langue s'éteint et disparaît. Or, supposer une langue universelle, savez-vous ce que ce serait admettre? Une expression identique de toutes les sociétés du monde, indiquerait une identité parfaite dans les habitudes physiques, les besoins intellectuels, les développements moraux de toutes ces sociétés. Voulez-vous établir l'universalité du signe? Commencez par établir l'universalité de la chose signifiée. Il vous faut aller de peuple en peuple, taillant, émondant ce qu'ils ont de particulier, d'individuel, pour ne leur laisser que ce qu'ils ont de commun, de général. Avant tout, rendez semblables les influences si profondément inégales du sol, du climat, de la configuration géographique des différentes contrées. Réduisez à l'uniformité de la mort ces variétés nombreuses, qui attestent la vie! Et quand vous aurez fait ainsi rentrer tous les peuples dans l'unité, il vous faudra descendre et vous attaquer à des inégalités bien plus tenaces encore, quoiqu'à peine aperçues. Vous croyez que tous les hommes, qui vivent sous les mêmes lois, dans un même pays, employant des mots renfermés dans un seul dictionnaire, parlent le même langage? Détrompez-vous? Il y a mille langues diverses dans cette langue unique en apparence. Comme il n'y a probablement pas au monde deux intelligences qui se touchent par tous leurs points et coïncident dans toute leur étendue, de même il ne se peut, qu'il y ait deux langues parfaitement semblables. Quand la chose exprimée est diverse, comment l'expression serait-elle la même? Prétendez-vous niveler les langages? Nivelez d'abord les intelligences. » — Ces raisons aujourd'hui ne me touchent plus. Admettons que les besoins physiques et intellectuels des peuples restent éter-

nellement divers par certains côtés, qu'en résultera-t-il? Ceci seulement, à savoir, que la langue commune nous offrira éternellement certains signes qui seront plus spécialement usités chez tel ou tel peuple, comme aujourd'hui toute langue particulière nous offre certaines catégories d'expressions plus spécialement affectées à telle ou telle industrie, et par conséquent presque exclusivement employées par ceux qui s'y livrent. — Mais nous mettons bien rarement la même idée sous le même signe! Sans doute, et cela est fâcheux. Le progrès, sur ce point, consiste précisément à restreindre de plus en plus le cercle où ces divergences se produisent. N'est-il donc pas désirable que la mesure intellectuelle de toute chose arrive à l'uniformité, et par suite à l'universalité à laquelle notre dix-neuvième siècle vient enfin d'élever la mesure matérielle des grandeurs? — L'objection d'ailleurs avait été déjà formulée par Destutt De Tracy : « Quand tous les hommes de la terre s'accorderaient aujourd'hui pour parler la même langue, bientôt, par le seul fait de l'usage, elle s'altérerait et se modifierait de mille manières différentes dans les divers pays, et donnerait naissance à autant d'idiomes distincts, qui iraient toujours s'éloignant les uns des autres. Ainsi, il n'y aurait plus une langue unique, et un langage quelconque ne pourrait pas continuer longtemps à être universel, quand même il aurait pu l'être un moment, comme l'a nécessairement été quelque temps le premier qu'on a inventé, si on n'en a pas inventé plusieurs à la fois. *Grammaire*, ch. VI. »

179, p. 169. — DESTUTT DE TRACY, *Grammaire*, ch. VI.

180, p. 169. — Ce n'est pas une note, c'est un volume que demanderait, pour être suffisamment éclaircie, dans son histoire seulement, la question d'une langue universelle. Nous ne voulons en signaler ici que les détails les plus importants, et ceux que nous avons pu constater par nous-même. Peut-être quelque jour comblerons-nous les lacunes auxquelles se résigne, faute de documents, notre travail actuel.

I. Rappelons d'abord les noms des écrivains et les titres des livres, à nous connus, qui ont touché le problème. — GALIEN, qui florissait, comme on sait, à la fin du second siècle de notre ère et au commencement du troisième, est le premier

nom qui se rencontre sur les listes dressées à ce propos par nos érudits : on lui prête le projet d'un système de signes qui ne pût être sujet à aucune incertitude (Voy. DEGERANDO, *Des signes et de l'art de penser considérés dans leurs rapports mutuels*, t. IV, ch. 11). Je n'ai rien trouvé d'aussi précis dans les livres du savant médecin ; cependant son traité *Sur les différences du pouls* (liv. II, au début) contient quelques lignes qui justifieraient jusqu'à un certain point l'honneur qu'on veut bien lui faire. — Cet honneur me paraît réellement appartenir, jusqu'à plus ample informé, au jésuite HERMANN HUGO, qui s'explique nettement sur ce point dans son excellent petit livre *De prima scribendi origine et universa rei literariæ antiquitate*, imprimé à Anvers en 1617, au ch. IV. — Viennent ensuite FR. BACON, *De dignitate et augmentis scientiarum*, 1623, liv. VI, ch. 1 ; — DESCARTES, *Lettres*, 3 vol. in-4°, 1657-1667, dans le t. I, Lettre adressée au P. Mersenne, portant le n° 111, et datée du 20 novembre 1629 ; — DALGARNO, *Ars signorum* vulgo *Character universalis et lingua philosophica*, Londres, 1661 ; — BECHER, *Character pro notitia linguarum universali*, Francfort, 1661 ; *Methodus didactica*, seu *Clavis et praxis super novum organum philologicum*, 1674 ; — ISAAC VOSSIUS, *De poematum cantu et viribus rhythmi*, Oxford, 1663 ; KIRCHER, *Polygraphia*, seu *Artificium linguarum quo cum omnibus totius mundi populis poterit quis correspondere*, Rome, 1663 ; — WILKINS, *An essay towards a real character and philosophical language*, 1668 ; — BERNARD LAMY, de l'Oratoire, *La rhétorique ou l'art de parler*, Paris, 1670, liv. I, ch. 9 ; — LEIBNITZ, deux *Lettres à M. M. Remond de Montmort*, 10 janvier et 14 mars 1714, et un fragment trouvé dans ses papiers après sa mort ; — FAIGUET, trésorier de France, dans l'*Encyclopédie*, v° LANGUE UNIVERSELLE, au t. IX, Neufchâtel, 1765 ; — DE BROSSES, *Traité de la formation méchanique des langues*, Paris, 1765, ch. IX ; — L'abbé CHANGEUX, *Bibliothèque grammaticale abrégée*, ou *Nouveaux mémoires sur la parole et l'écriture*, in-8°, 1773 ; — RIVAROL, *De l'universalité de la langue française*, Paris et Berlin, 1784 ; — SCHWAB, *Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue française et la durée vraisemblable de son empire*, traduct. Robelot, Paris, 1803 ; une analyse de l'original avait paru dès

1784-1785, dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin ; — Le major DE MAIMIEUX, *La pasigraphie*, Paris, 1797 ; — DEGERANDO, *Des signes et de l'art de penser*, etc., Paris, 1799, t. III, ch. 15, et t. IV, ch. 11 et 15 ; — DESTUTT DE TRACY, *Grammaire*, Paris, 1803, ch. VI ; — L'abbé MOUSSAUD, *L'alphabet raisonné*, Paris, 1803, t. II ; — CAMBRY, *Manuel interprète de correspondance, ou Vocabulaires polyglottes, alphabétiques et numériques en tableaux pour le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'anglais, le hollandais et le celto-breton*, Paris, 1805 ; — DE FIRMAS-PÉRIÈS, *Pasitélégraphie*, Stuttgard, 1811 ; — LAROMIGUIÈRE, *Leçons de philosophie*, Paris, 1818, t. II, 9e leçon ; — ALLOU, *Sur l'universalité de la langue française*, Paris, 1828 ; — GROSSELIN, *Vocabulaire de 1500 racines divisées en 15 colonnes*, Paris, 1836.

II. Quels sont les systèmes principaux proposés par ces différents écrivains, pour atteindre le but désiré ? — Degerando, dans son livre *Des signes et de l'art de penser*, etc., t. IV, ch. 10, les ramène aux quatre suivants :

1er SYSTÈME. Langue fondée sur l'imitation. Les objets sensibles seraient peints, et toutes les idées, morales ou autres, rappelées à des objets sensibles..... La nécessité, par exemple, serait exprimée par une chaîne ; la durée par une horloge ; l'égalité par deux parallèles ; une méthode, par un instrument géométrique ; un genre, une espèce, par des cercles qui se renfermeraient réciproquement..... — 2e SYSTÈME. Fixer, par un petit nombre de conventions arbitraires, les éléments primitifs du langage, et en déduire tous les autres signes en établissant entre eux des rapports qui correspondissent précisément aux relations métaphysiques de nos idées..... Les idées qui nous serviraient ici de point de départ seraient celles que la nature nous fait obtenir les premières, et l'ordre qu'elle nous fait suivre dans la génération de nos idées serait celui que nous observerions dans la formation successive de nos signes. Ainsi, nous donnerions d'abord des noms à nos sensations, et ceux des idées abstraites et composées en seraient ensuite déduits... — 3e SYSTÈME. Dans ce système dont le principe serait le même que pour le précédent, on partirait des idées abstraites les plus générales et les plus simples pour descendre de degrés en degrés aux idées

les plus composées et les plus concrètes. Degerando rapporte à quatre chefs ces abstractions suprêmes : ce sont pour lui les idées de *substance*, d'*existence*, de *modes* et de *relations*..... — 4e SYSTÈME. Il serait fondé sur une division logique des choses et des idées que nous nous en formons. Une première section comprendrait les propriétés générales de la matière ; une seconde, les diverses espèces de corps. Les corps qu'on s'attacherait d'abord à classer seraient ces masses énormes qui gravitent au sein de l'espace : astronomie. Puis on ordonnerait, sur notre globe, les diverses substances dont il se forme : minéralogie, chimie, botanique, zoologie, etc., etc., etc. Ces faits ainsi disposés, on choisirait un certain nombre de signes simples qui serviraient à marquer ces différentes divisions et les sous-divisions qu'on y aurait établies. Pour exprimer une idée quelconque, on n'aurait plus qu'à réunir les signes propres à déterminer le rang que cette idée occuperait, soit parmi les divisions les plus générales, soit parmi les diverses séries des sous-divisions.

A la première de ces catégories reconnues par notre auteur appartiendraient, jusqu'à un certain point, Hermann Hugo, Isaac Vossius, l'abbé Moussaud et Laromiguière. Ecoutons d'abord le R. P. jésuite : « Porro etiamsi portenti instar haberi debet, tam parvo e literarum numero, tantum tam diversorum in omni lingua vocabulorum numerum conflari posse ; illud tamen longe admirabilius est, effici posse, ut omnes omnino totius orbis gentes, etiamsi distinctissimis utantur sermonibus, sese intelligant, non quidem locutione, sed scriptione. Adeoque, si cui tam sagax fuisset ingenium tempore babylonicæ permixtionis, potuisset is omnes homines locutione dissidentes, una literarum societate vincire, et in turris exædificandæ officio continere. Jucunda dignaque hæc res est, quam eruditi expendant ; quemadmodum nempe non obstante sermonum dissimilitudine, solæ literæ sarcire possint dilaceratam tot gentium societatem. Si singulæ literæ impositæ essent non vocibus, sed rebus ipsis significandis, eæque essent hominibus omnibus communes ; omnes omnino homines, etiamsi gentes singulæ res singulas diversis nominibus appellent, singularum gentium scriptionem intelligerent. Apparet ea res in literis

Astronomorum hieroglyphicis.... Atque ita Sinenses et Japones, qui linguis tam sunt dissimiles quam Hebræi et Belgæ, mutuos tamen libros et scriptionem legunt atque intelligunt, quia earumdem rerum significativis literis iisdem utuntur, ut scribit Nicolaus Trigaultius noster in Sinensi expeditione. Est autem hujus arcani hæc, ut puto, ratio, quod res et earum conceptus in omnium hominum animis sint iidem (neque enim Hebræi aliter concipiunt canem aut equum atque Hispani et Galli); unde et signa earumdem rerum significativa, si omnibus fuerint communia, suggerent quoque omnibus eosdem rerum conceptus. At si signa fuerint non rerum, sed vocum significativa, voces quidem illas facile legent omnes ii quibus fuerint ea vocum signa communia; at certe (quia apud singulos fere diversæ sunt ejusdem rei voces.....) non intelligent quid illæ voces significent..... Ergo ut et legere et intelligere quivis posset quælibet scripta, necesse esset omnibus communes esse literas aliquas, non vocum, sed rerum proxime aut conceptuum significativas......... » — Nous avons déjà eu l'occasion de citer le passage d'Isaac Vossius; voy. *supra*, p. 259, note 138. — « Comme la pensée, dit l'abbé Moussaud (t. II, p. 349), peut se dépeindre séparément de la parole,.... on peut exprimer immédiatement les idées, sans aucun rapport à la voix, par les images même des choses ou par des signes équivalents..... C'est l'ancienne écriture symbolique, dont les Chinois font encore usage..... S'il était possible de perfectionner cette ancienne écriture,.... elle serait bien supérieure à l'écriture actuelle. Dépeignant les idées au lieu des sons, il en résulterait un langage commun, un langage universel, intelligible à tous les peuples. Un livre écrit avec de pareils caractères serait français à Paris, anglais à Londres, allemand à Vienne, chinois à Pékin. Quel précieux avantage pour le progrès des connaissances humaines! Il suffirait alors de savoir seulement lire, pour entendre et parler en quelque manière toutes les langues. » — Laromiguière élargit et complète ce beau projet, en reprenant plus particulièrement en sous œuvre la pensée d'Isaac Vossius : « Ni l'écriture alphabétique, ni les gestes alphabétiques ne peuvent être la langue universelle que nous cherchons. Les sons de la voix et la figure des lettres sont des choses

trop variées et trop variables pour atteindre ce but. Il faut, pour établir une langue universelle, employer des caractères et des gestes qui montrent les objets immédiatement. Tous ceux qui se sont occupés du projet d'une langue universelle ont bien senti que ce n'était qu'au moyen de signes de cette dernière espèce qu'ils pourraient l'obtenir. Mais ils n'ont guère pensé au langage d'action, c'est-à-dire au langage des gestes. Leurs efforts se sont dirigés vers une écriture hiéroglyphique, et ils se sont donné beaucoup de peine pour trouver les caractères élémentaires de cette écriture..... Il ne s'agit pas [d'ailleurs] d'inventer [cette] langue universelle..... elle existe..... elle est partout..... tout le monde la comprend, tout le monde la parle..... C'est la langue des gestes, la langue d'action..... Que les grammairiens, les philosophes, les Académies se réunissent pour en favoriser les développements!..... Supposons [cette langue] faite..... Ne vous semble-t-il pas que dans l'espace d'une année tout le monde pourra la parler?... On pourra voyager au Nord, au Midi, et n'être étranger nulle part..... »

On voit où nous conduiraient les philosophes que nous venons de citer. Ils feraient volontiers, Vossius du moins et Laromiguière, de l'espèce humaine une race sourde et muette, sauf à jouer auprès d'elle le noble rôle de l'abbé De L'Epée, de Sicard, et de leurs successeurs ! Nous ne nous opposons point, pour notre part, à ce qu'on développe le langage qui s'adresse à l'œil, pourvu qu'on développe en même temps celui qui s'adresse à l'oreille. Nous consentons encore de grand cœur à faire une part plus large qu'on ne l'a faite jusqu'ici, à la mimique et à l'onomatopée ; mais nous nous obstinons à réclamer pour ce qui ne peut ni se flairer, ni se goûter, ni se toucher, ni se voir, ni s'entendre, des signes arbitraires, n'ayant rien de commun avec le vocabulaire chargé de montrer aux sens les phénomènes sensibles.

D'autres grammairiens (et ici nous abandonnons les catégories de Degerando, qui, empruntées à la logique beaucoup plus qu'à la réalité, ne s'appliquent que difficilement à l'histoire) nous laissent la parole ; mais ils nous demandent, pour l'usage que nous aurons à en faire, le sacrifice immédiat de toutes nos traditions, de toutes nos habitudes linguistiques. Le système de signes qu'ils

nous proposent ne se rattache par aucune analogie à aucun des systèmes connus. — Descartes admet la possibilité d'une langue universelle, qui serait « fort aisée à apprendre, à prononcer et à écrire,.... qui aiderait au jugement,.... par le moyen de laquelle les paysans pourraient mieux juger de la vérité des choses que ne font maintenant les philosophes », mais à la condition que préalablement on aura exactement compté et parfaitement expliqué « les idées simples qui sont en l'imagination des hommes, desquelles se compose tout ce qu'ils pensent » ; en d'autres termes, qu'on aura dressé une table de nos idées élémentaires à chacune desquelles un signe convenu serait attaché. Les combinaisons de signes suivront ensuite sans effort la marche que les idées elles-mêmes suivent en se combinant (Voy. DESCARTES, édit. Cousin, t. VI, p. 61-68). — Leibnitz comprend la question comme Descartes. « J'oserais ajouter, écrit-il à Remond De Montmort, que si j'avais été moins distrait, ou si j'étais plus jeune, ou assisté par de jeunes gens bien disposés, j'espérerais donner une manière de *Spécieuse générale*, où toutes les vérités de raison seraient réduites à une façon de calcul. Ce pourrait être en même temps une manière de langue ou d'écriture universelle, mais infiniment différente de toutes celles qu'on a projetées jusqu'ici ; car les caractères et les paroles mêmes y dirigeraient la raison, et les erreurs, excepté celles de fait, n'y seraient que des erreurs de calcul. Il serait très-difficile de former ou d'inventer cette langue ou caractéristique, mais très-aisé de l'apprendre sans aucuns dictionnaires. Elle servirait aussi à estimer les degrés de vraisemblance, lorsque nous n'avons pas *sufficientia data* pour parvenir à des vérités certaines..... LEIBNITZ, édit. Dutens, t. V, p. 7-8. » — Mais entre Descartes et Leibnitz deux hommes, tous deux anglais, Dalgarno et Wilkins, avaient réalisé à leur manière cette hardie conception. Voici, d'après Degerando (*Des signes et de l'art de penser*, etc., t. IV, ch. 11), une courte analyse du travail de Wilkins. « Wilkins eut le mérite de sentir qu'une langue véritablement philosophique ne pouvait être fondée que sur une bonne classification de nos idées, et ne devait être destinée qu'à représenter cette classification avec une rigoureuse fidélité.... Il rangea toutes les idées.... sous

40 titres principaux qu'il appela des *genres*. Chaque genre fut divisé en un certain nombre de *différences*, ordinairement fixé à 6, et quelquefois porté à 9; chaque différence à son tour donna naissance à des espèces dont le nombre fut fixé par la même limite; ces espèces furent le dernier terme de sa division. A côté de chaque terme d'une espèce, il plaça ou son opposé, ou son contradictoire négatif, ou son analogue le plus prochain, et de la sorte il put assigner à près de dix mille idées une place distinctive dans sa classification méthodique. Il porta ensuite sur la liaison que les idées reçoivent dans la pensée la même analyse qu'il avait déjà exécutée sur leur nature. Il chercha à classer avec précision les diverses formes que les idées reçoivent dans le tableau qu'elles concourent à former. Il distingua fort judicieusement les différents usages qu'on peut faire de certaines particules qu'il appela *transcendentales* pour modifier le sens des termes..... Les choses étant ainsi disposées, Wilkins crée 40 caractères simples,..... consistant tous en une ligne transversale différemment modifiée à son milieu; chacun de ces caractères est affecté à représenter un genre; 9 traits diversement placés à une extrémité de la ligne transversale servent à annoncer les 9 différences. Placés à l'autre extrémité, les mêmes traits servent à marquer les 9 espèces. Un dernier caractère avertit si, au lieu du terme propre de l'espèce, on doit prendre celui de son opposition ou de son affinité. D'autres caractères sont ensuite choisis pour distinguer les diverses espèces des formes grammaticales, et les modifications que le sens du mot peut recevoir par les considérations de l'esprit. Ces caractères accessoires, joints aux premiers, ou placés dans l'intervalle qui les sépare, suffisent pour compléter les idées qu'ils sont destinés à reproduire. Ainsi un seul signe, composé de 5 ou 6 traits liés entre eux, et figurant à peu près comme 2 lettres de notre alphabet, tient lieu d'un mot tout entier. C'est là ce que Wilkins appelle son *caractère réel*. Pour en tirer une langue articulée,..... il attache à chacun des 40 caractères principaux une syllabe qui doit remplir précisément la même fonction. Les caractères des différences sont remplacés par autant d'articulations, et les 9 caractères des espèces par autant d'intonations distinctes; ainsi 2 rapides syl-

labes suffisent pour énoncer le corps du mot tout entier. Les modifications grammaticales s'expriment de même, en substituant des voyelles ou des consonnes aux caractères qui leur avaient d'abord été attachés.» —Le *Vocabulaire* de Grosselin, *dans lequel les mots sont répartis non d'après leur rang alphabétique, mais suivant l'ordre systématique des êtres matériels ou des idées que ces locutions représentent*, n'est qu'une variante des travaux de Dalgarno et de Wilkins; voyez au reste sur ce dernier livre le *Dictionnaire de la conversation*, v° PASIGRAPHIE.

Que penser de ces belles conceptions, de ces ingénieux systèmes? Ce qu'en pensait le philosophe qui paraît avoir le premier envisagé la question sous ce point de vue. Nous croyons avec Descartes qu'une langue de cette nature peut devenir familière à tous les habitants d'une ville, à tout un peuple, à tous les peuples, mais *dans le pays des romans* (DESCARTES, *L. c.*)! Faits comme nous le sommes, nous ne voulons point, en quelque matière que ce soit, de ces réformes radicales, qui nous demandent, comme condition préalable de leur établissement, l'abolition complète du passé; en toute chose, nous voulons le progrès, c'est-à-dire le perfectionnement de ce qui est. Nos langues parlées avec notre écriture alphabétique, tel est le vrai point, le seul point de départ!

Ceux-là sont beaucoup plus près de nous qui acceptent comme matériaux de leur langue parfaite les radicaux d'une langue quelconque, de la nôtre, par exemple, et nous conseillent seulement de donner aux formes grammaticales que ces radicaux subiront plus de régularité et de simplicité. Ainsi, Faiguet nous propose un modèle de déclinaison et de conjugaison (Voy. l'*Encyclopédie*, v° LANGUE UNIVERSELLE) qui en effet remplaceraient avantageusement les modes usités jusqu'ici. Le P. Lamy innove plus discrètement encore. Il trouve toute faite chez un peuple de l'Asie cette grammaire accomplie que nous gagnerions tant à lui emprunter. Ce peuple n'a qu'une conjugaison; ses verbes n'ont que deux temps, le passé et l'avenir, qu'ils distinguent, le premier par la particule *Ba*, le second par la particule *Mou*. La marque de l'infinitif est *Kou*, celle de l'impératif est *B*. Les noms ne subissent d'autre changement que celui qui consiste à

distinguer, par l'addition d'une lettre, le pluriel du singulier, *mouri* le cheval, *mourü* les chevaux..... On a proposé quelquefois, ajoute le savant oratorien, de créer une langue, qui pouvant être apprise en peu de temps, devînt commune à tous les peuples du monde; la grammaire de cette langue est toute faite; prenons celle des Tartares mongols ou mogols!

Que l'exemple nous vienne des Tartares, ou de quelque autre nation dont le nom ne sonnerait pas plus agréablement à nos oreilles, il n'en est pas moins bon à suivre; et, je l'ai suffisamment établi, nous le suivons de gré ou de force, emportés par la loi même de notre développement. Mais ici encore ce n'est pas à une réforme subite à la fois et totale qu'il faut prétendre; c'est à une série graduée d'améliorations partielles qu'il faut se résigner. En toute chose, le bien n'est qu'à ce prix.

Et c'est précisément pour cela que nous approuvons complètement ceux qui, à une époque donnée, prenant de toutes les langues qui se parlent celle qui déjà se parle le plus, réclament pour elle, en vertu des avantages marqués qu'ils lui reconnaissent, le privilége de l'universalité. — Ainsi Galien, dans le passage que j'ai indiqué plus haut, se plaint que de son temps on empruntait sans raison des termes barbares aux langues étrangères, au lieu de s'en tenir à la langue d'Hippocrate, langue pleine de charme et que tout le monde entend. Avant lui, Cicéron proclamait cette universalité de la langue grecque: « Si quis (*Pro Archia poeta*, n° 23) minorem gloriæ fructum putat ex græcis versibus percipi quam ex latinis, vehementer errat, propterea quod Græca leguntur in omnibus gentibus, Latina suis finibus exiguis sane continentur. » — Plus tard, dans notre moyen-âge, la langue latine devint la langue commune de l'Europe, sinon du monde; la science, la loi, la religion n'avaient pas d'autre interprète; c'étaient à la propager, à l'étendre, à l'universaliser que travaillaient avec tant d'ardeur, au XVIe et au XVIIe siécles, les Muret, les Erasme, les Scaliger, et tant d'autres. — Cependant notre langue française grandissait. Dès le XIIIe siècle, les écrivains des différentes nations qui nous entourent l'adoptent, « pour chou que la parleure en est plus délitable et qu'elle cort parmi le monde » (BRUNETTO LATINI, *Li thrésors qui*

parole de la naissance de toutes choses; MARTIN DA CANALE, *Chronique de Venise.* Voy. LEGRAND D'AUSSY, dans les *Notices des manuscrits,* t. v, p. 270, et ALLOU, *Essai sur l'universalité de la langue française,* p. 95 et suiv.). Avec le temps son génie éminemment social se prononçant de plus en plus, elle devient la langue de tout ce qu'il y a de noblesse en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse (Voy. ESTIENNE PASQUIER, *Epîtres,* liv. I, let. 2). Des sociétés se forment dans le but de la *perfectionner* (DE VERNEILH, *Statistique du Mont-Blanc*). Le grand siècle, par son éclat littéraire, vient encore ajouter à l'impulsion précédemment donnée; Leibnitz, dit Rivarol (*De l'univers. de la lang. franç.*, dans les *OEuvres*, t. II, p. 58), « cherchait une langue universelle, et nous l'établissions autour de lui ». Cette prééminence de notre langue, quoi qu'on ait fait en Angleterre et en Allemagne pour l'affaiblir et la détruire (« L'adoption d'une autre langue entraîne avec elle la perte de la liberté et la domination étrangère », disait à ce propos Leibnitz, dans ses *Considérations sur la culture et le perfectionnement de la langue allemande,* §. 20. » — « L'universalité de la langue française amènera l'universalité de la monarchie française », s'écriait le docteur Newton, dans sa *Life of Milton,* placée en tête du *Paradise lost,* Londres, 1778), s'est maintenue partout. Lorsque dans un de nos salons se trouvent réunies des notabilités appartenant aux différents pays de l'Europe, c'est en français que, pour être générale, la conversation s'engage (Voy. DE SALVANDY, *Alonzo,* Préface); et nous concevons l'enthousiasme du poëte qui voit dans notre Paris « la cité-verbe chargée de faire entendre la parole civilisatrice à tous les peuples de la terre (EMILE DESCHAMPS, *Mémoire sur cette question :* Quelle a été l'influence de l'esprit français sur l'Europe depuis deux siècles ?). » — Voyez à ce sujet les livres déjà cités de RIVAROL et de SCHWAB; joignez-y SCOPPA, *Les vrais principes de la versification française,* §. 985 et suiv.; A. V. ARNAULT, *De la langue française parlée ou écrite par les étrangers,* dans ses *OEuvres,* t. VII, p. 434 et suiv.; et surtout l'excellent livre d'ALLOU, avec lequel on peut se passer des autres. J'en excepte le beau travail de M. Deschamps, que rien ne saurait remplacer.

Dans notre opinion donc, une langue unique s'établira quelque

jour sur les débris de tous les idiomes qui se partagent aujourd'hui l'Europe, et le français marche à grands pas vers cette souveraineté; d'autres langues s'empareront également des autres grandes divisions de notre globe; l'Asie, par exemple, revient de droit au chinois, qui a su déjà (succès sans exemple dans l'histoire du langage) se faire parler par plus de trois cents millions d'individus, c'est-à-dire par un tiers du genre humain; puis ces trois ou quatre grands systèmes se traiteront entre eux, comme s'étaient préalablement traités les différents dialectes parlés dans un même royaume, les différents idiomes usités dans une même contrée; une lutte définitive s'engagera entre ces prétendants suprêmes, et la palme restera au plus digne!

En attendant cette désirable universalité, condamnés que nous sommes, pour échanger nos idées, à traduire nos expressions, nous devons accueillir avec reconnaissance tous les expédients qui tendront à rendre cette traduction plus facile. C'est de ce point de vue, mais de ce point de vue seulement, que nous approuvons les *dictionnaires numérotés* de Kircher et de Becher, les *pasipagraphies* et *pasitélégraphies* du major De Maimieux et de Firmas-Périès, et peut-être avant tout le procédé infiniment plus simple de l'abbé Changeux : pour lire ou écrire dans une langue inconnue, il ne demande que ceci : un dictionnaire des deux langues, de la langue inconnue et de celle qu'il parle, et quelques signes de convention propres à déterminer le cas, le genre, le nombre, le temps, le mode, la personne, c'est-à-dire la fonction grammaticale de chaque mot; puis il écrit ou lit le mot étranger tel que son lexique le lui donne, en y ajoutant, ou en interprétant, sans la moindre difficulté, le signe qui en précise l'emploi.

N. B. —Tout ce qui vient d'être dit pour la langue parlée est dit implicitement pour la langue écrite, qui ne s'en sépare point.

181, p. 171. — On sait comment l'Ecole de Condillac, renversant les véritables rapports des choses, prend ici, en général, l'effet pour la cause et la cause pour l'effet : « Un peuple dont la langue est bien faite doit nécessairement à la longue se débarrasser de tous ses préjugés .... Un peuple dont la langue est mal faite ne paraît guère pouvoir franchir certaines bornes dans les sciences et dans les arts..... Ce n'est jamais sans que sa

langue s'améliore considérablement, qu'il fait des progrès réels. Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, t. ii, p. 344-345. » Ce que M. De Bonald (*Rech. phil.*, etc., p. 385) réfute en termes que nous avouons complètement : « Un peuple ne fait pas de progrès parce qu'il améliore sa langue; mais il améliore sa langue parce qu'il fait, ou lorsqu'il fait des progrès; la langue n'est pas la cause de ses progrès, elle en est le résultat et l'indice; il parle avec plus d'exactitude, parce qu'il pense avec plus de justesse. » — Ce reproche, au reste, que nous pouvons en toute conscience adresser à l'Ecole, le maître lui-même ne paraît pas l'avoir mérité. « .... Condillac a bien vu, non pas que la pensée dépend du langage, comme on le dit quelquefois en croyant le répéter, mais que l'art de penser dépend du langage :... deux choses qu'il faut se garder de confondre..... Sans doute la pensée précède la parole et même tout langage d'action..... Mais s'il est manifeste que la pensée précède la parole, il ne l'est pas moins que l'emploi de quelques signes devance l'art de penser. Laromiguière, *Leçons de philosophie*, Discours d'ouverture. » Et Condillac, en effet, répète fréquemment que « l'art de raisonner a suivi toutes les variations du langage (*Logique*, 2e part., ch. iv) » ; et qu'il « se réduit à une langue bien faite (*Ibid.*, ch v). » Notons cependant que Condillac semblait bien ouvrir à ses disciples la voie dans laquelle ils sont entrés, lorsqu'il prétendait : « que nos langues sont autant de méthodes analytiques, que nous n'analysons que par elles, que nous leur devons toutes nos connaissances, etc., etc. (*Ibid.*, ch. ii). »

182, p. 171. — Reid et ses disciples, identifiant la science et le sens commun (Voy. entre autres Reid, *Essais*, traduct. Jouffroy, t. ii, p. 312-313), condamnent par cela même la science à parler la langue commune. Condillac, qui, comme J. J. Rousseau, mais avec la couleur propre à son caractère, met un peu d'affectation dans ses épigrammes contre les philosophes, semble aussi (Voy. sa *Logique*, 2e part., ch. v) élever la langue instinctive de la foule au-dessus de la langue réfléchie des savants. Pour moi, je pense avec Destutt De Tracy (*Idéologie*, ch. 17) « que les connaissances et les langages marchent toujours de front; que le niveau se rétablit à chaque instant entre l'idée et le signe,

et que par conséquent la langue la plus perfectionnée est toujours celle employée par les hommes les plus éclairés ; et que si elle n'est pas plus parfaite, c'est parce que leurs idées ne sont pas plus avancées. »

183, p. 172. — « On voit qu'il était alors (du temps d'Henri Estienne) de bon ton à la cour de dire : *j'avions*, *j'étions* et *j'allions*, et nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples de mots qui, du langage recherché de la bonne compagnie, sont de même successivement tombés dans celui du peuple des provinces. ALLOU, *O. c.*, p. 374. » — Quelquefois un mot de la langue savante ne prend pas aisément chez le peuple, parce que, comme l'ont remarqué Becker et d'autres à propos des noms étrangers, ce mot n'amène pas avec lui tout le cortège des dérivés dont il faut cependant qu'il s'entoure pour remplacer complètement celui qu'il vient détrôner. Ainsi, il est fâcheux que le *mètre*, qui s'est substitué à la *toise*, n'apporte pas avec lui le verbe *métrer* et le substantif *métreur*, pour remplacer le verbe *toiser* et le substantif *toiseur*.

184, p. 173. — Quelques philosophes croient qu'on ne peut penser sans s'aider d'un langage quelconque (Cf. *supra*, p. 250, note 119). En général, on accorde à l'intelligence la faculté de s'exercer indépendamment de toute espèce de signes (DESTUTT DE TRACY, *Idéologie proprement dite*, ch. XVII). La difficulté serait de préciser le point où, réduite à elle-même, notre faculté de penser s'arrêterait. Pour Condillac, qui n'admet d'idées abstraites qu'à la condition de certains symboles matériels, il est évident que l'homme dépourvu de tout langage ne saurait s'élever jusqu'au raisonnement (Voy. sa *Logique*, 2ᵉ part., ch. V). « Sans signes, dit DESTUTT DE TRACY (*L. c.*), *nous ne penserions presque pas.* » Selon nous, Plotin voyait mieux la chose, lorsqu'il affirmait que le raisonnement peut se passer de tout instrument organique : Τὸ δὴ λογιζόμενον τῆς ψυχῆς οὐδενὸς πρὸς τὸ λογίζεσθαι δεόμενον σωματικοῦ ὀργάνου. *Ennéade* V, liv. I, ch. 10.

185, p. 174. — « Toute langue est une *méthode analytique*, et toute méthode analytique est une *langue*. Ces deux vérités, aussi simples que neuves, ont été démontrées, la première dans ma

Grammaire; la seconde dans ma *Logique* CONDILLAC, *La langue des calculs*, p. 1. » — Je ne trouve maintenant dans Destutt De Tracy qu'un passage, où après avoir condamné la dénomination de *méthodes analytiques* donnée à nos langues par Condillac, il se borne à y voir, comme je le fais, « des collections de formules trouvées, qui ensuite facilitent et simplifient merveilleusement les calculs ou analyses qu'on veut faire ultérieurement. *Idéologie proprement dite*, ch. XVI. » — C'est à Degerando que cette rectification appartient. Après avoir écrit, dans son texte, que « nos langues peuvent être regardées en quelque sorte comme des méthodes analytiques, » il ajoute en note : « Je dis *en quelque sorte*, car le mot de *méthode* ne peut être employé ici qu'improprement. Les langues sont des *occasions*, des *moyens d'analyse*, c'est-à-dire qu'elles sont entre nos mains un secours pour mieux suivre la *méthode*; mais elles ne sont point la méthode même. *Des signes et de l'art de penser*, etc., t. I, ch. VI, p. 158. »

186, p. 174. — Pour ces avantages de l'analogie, qui d'ailleurs sont assez évidents, voyez Condillac *passim*, et un article sur ce mot inséré dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 1re livraison. — On comprend bien, au reste, ce que Condillac ne semble pas toujours se rappeler assez ; que « l'analogie, ainsi que l'a dit Quintilien (*Institutiones oratoriæ*, lib. I, c. 6), n'est venue qu'après l'usage » ; il a fallu des termes créés sans elle, pour qu'il y en eût ensuite de créés par elle.

187, p. 175. — « Nun glaub ich zwar nicht, das eine sprache in der welt sey, die ander sprachen worte iedesmahl mit gleichem nachdruck, und auch mit einem worte geben könne. LEIBNITZ, *Considérations sur la culture et le perfectionnement de la langue allemande*, §. 61. » Cf. *Polémique sur la traduction* entre M. Maillet-Lacoste et M. Charma. — Ce qui n'empêche pas que la traduction, dans l'état actuel des choses et précisément à cause des difficultés qu'elle présente, ne soit un excellent exercice pour l'esprit. « L'élève s'aperçoit bientôt, dit à ce propos Mme Necker de Saussure (*Education progressive*, t. II.), que les mots ne se correspondent pas exactement dans les deux langues, qu'ils coupent dans des points différents le tissu continu de la pensée », et on comprend quels avantages doivent résul-

ter, pour nos développements intellectuels, de cette comparaison et de ces rapprochements.

188, p. 175. — « Si una lingua esset in mundo, accederet in effectu generi humano tertia pars vitæ, quippe quæ linguis impenditur. *Leibnitiana*, xx, dans les *OEuvres* de Leibnitz, édit. Dutens, t. vi, 1re part., p. 297. »

189, p. 175. — « Nous n'avons presque jamais la certitude parfaite que cette idée que nous nous sommes faite sous ce signe, par ces moyens, soit exactement et en tout la même que celle qu'attachent à ce même signe celui qui nous l'a appris et les autres hommes qui s'en servent. De là vient souvent que des mots prennent insensiblement des significations différentes, suivant les temps et les lieux, sans que personne se soit aperçu du changement. Ainsi, il est vrai de dire que tout signe est parfait pour celui qui l'invente, mais qu'il a toujours quelque chose de vague et d'incertain pour celui qui le reçoit....... Je viens d'accorder que tout signe est parfait pour celui qui l'invente, mais cela n'est rigoureusement vrai que dans le moment où il l'invente ; car quand il se sert de ce même signe dans un autre temps de sa vie, ou dans une autre disposition de son esprit, il n'est point du tout sûr que lui-même réunisse exactement sous ce signe la même collection d'idées que la première fois ; il est même certain que souvent, sans s'en apercevoir, il y en a ajouté de nouvelles et a perdu quelques-unes des anciennes. Destutt de Tracy, *Idéologie*, ch. xvii. »

ADDITIONS AUX NOTES QUI PRÉCÈDENT.

Note 4, page 183, ligne 9. — Voyez encore, dans la même dissertation de Bœckh, les pages 5 et suivantes. — J'aurais grand tort surtout de ne pas renvoyer à M. Th. Henri Martin, *Etudes sur le Timée de Platon* (Voy. t. II, p. 458, l'Index v° HICETAS).

N. 7, p. 185, l. 31. — Voy. XÉNOPHON, *Dits et faits mémorables de Socrate*, liv. IV, ch. IV, §. 6 et suiv.

N. 39, p. 201, l. 21. — Je ne retrouve point le passage de Xénophon ou de Platon à l'un desquels probablement je dois ce souvenir. On peut d'ailleurs, pour le procédé méthodique appliqué par Socrate dans cet argument, et qui lui était habituel, consulter Aristote (*Rhétorique*, liv. II, ch. 20).

N. 42, p. 202, l. 28. — Maine de Biran avait déjà fait remarquer l'intime correspondance qui existe entre l'organe vocal et l'organe auditif, dans son Mémoire intitulé : *Influence de l'habitude sur la faculté de penser* ; voy. ses *OEuvres philosophiques*, édit. Cousin, t. I, p. 36-40 ; et bien longtemps avant lui, Bayle avait émis la même idée : « Nous ne devons pas omettre que Dieu a construit tellement nos corps qu'il y a une grande liaison entre les organes de l'ouie et ceux de la voix. En effet, du nerf etc. *OEuvres diverses*, in-fol., La Haye, 1731, t. IV, p. 512. »

N. 43, p. 203, l. 2. — J'incline à croire, après y avoir bien réfléchi, que les sons, *an*, *in*, *un*, *on*, sont des voix indécomposables, et je les admettrais, avec Duclos et une foule d'autres grammairiens, au nombre de nos voyelles. — Ma liste des consonnes n'a pas plus que ma liste des voyelles la prétention d'être complète. Cependant, quoique je n'aie voulu y faire entrer que

les articulations dont la simplicité m'était clairement démontrée, je n'aurais, je crois, pas dû hésiter à y joindre celles que nous figurons par *gn*, et par *ch*, dans *Charlemagne*, par exemple.

N. 45, p. 205, l. 5. — Voyez encore sur cette brochure un article de M. Raynouard, *Journal des savants*, 1826, p. 528-532.

N. 57, p. 209, l. 26. — L'origine du mot *Falbala* a beaucoup occupé nos grammairiens. De Brosses (*Form. méch.*, etc., ch. XVI, §. 14), cite, à ce sujet, M. De Cailleres, qui racontait ainsi l'histoire : « M. De Langlée, étant avec une couturière qui lui montrait une jupe au bas de laquelle il y avait de ces bandes plissées, il lui dit, en raillant, que ce *falbala* était admirable, et il lui fit accroire qu'on appelait ainsi à la cour ces sortes de bandes. La couturière apprit ensuite le mot à une de ses compagnes, qui l'apprit à une autre. Ainsi, de main en main, ce mot a passé dans l'usage. » De Brosses trouve le conte puérile; il croit, avant Nodier, que ce mot a pu être formé du latin *flabella*, éventails. Cependant cette étymologie lui paraît devoir être abandonnée, Leibnitz en ayant proposé une meilleure : ce nom vient, d'après le célèbre philosophe, de l'allemand *fald-plat*, jupe plissée, habillement plissé et froncé que portent les femmes de la haute Allemagne. — Comme si la question n'avait pas été épuisée, elle a été reprise dans le *Journal grammatical et didactique de la langue française* de M. Marle, t. II; d'abord, p. 23, par M. Leterrier, qui raconte simplement l'historiette du prince et de la couturière, comme Nodier; ensuite, p. 117, par M. Hoffman, qui tire le mot *falbala* de l'anglais *furbelow*, c'est-à-dire *fourrure en bas*. — Des langues entières sont nées ainsi de l'arbitraire; voy. BALBI, *Introduction à l'atlas ethnographique du globe*, ch. I, p. 40.

N. 77, p. 223, l. 21. — Voyez surtout GUILLAUME DE HUMBOLDT, *Recherches sur les premiers habitants de l'Espagne à l'aide de la langue basque*, in-4°, Berlin, 1821, en allemand, et SILVESTRE DE SACY, deux articles sur ce livre, dans le *Journal des savants*, 1821, p. 587-593 et 643-650. — Une *Grammaire basque* a été publiée par M. LÉCLUSE, en 1826.

N. 82, p. 225, l. 13. — Condillac dit en propres termes, au

chapitre v de sa *Logique :* « Les idées générales font partie de l'idée totale de chacun des individus auxquels elles conviennent, et on les considère par cette raison, comme autant d'idées partielles..... Il n'y a point d'homme en général. Cette idée partielle n'a donc point de réalité hors de nous ; mais elle en a une dans notre esprit, où elle existe séparément des idées totales ou individuelles dont elle fait partie. » — Il est vrai qu'il ajoute quelques lignes plus bas : « Mais qu'est-ce au fond que la réalité qu'une idée générale et abstraite a dans notre esprit ? Ce n'est qu'un nom, ou, si elle est quelque autre chose, elle cesse nécessairement d'être abstraite et générale..... Les idées abstraites ne sont donc que des dénominations. » Condillac s'entendait-il bien lui-même, quand il se contredisait ainsi d'une page à l'autre? Il est fort permis d'en douter. Ce que je crois démêler là-dessous, c'est que Condillac, qui reconnaît la réalité de l'idée générale, reconnaît en même temps l'impossibilité de réaliser cette idée en dehors de l'esprit autrement que par un mot, et c'est ce qu'il exprime d'une manière ambiguë en disant que *les idées générales ne sont que des dénominations.*

N. 87, p. 228, l. 9. — « Quum Romani primum elephantos in Lucania vidissent, non novo nomine ex natura animalis formato eos appellaverunt, sed primum *lucanos boves*, quia aliquo modo bubus gravi incessu et vasto corpore similes videbantur. Sanctius, *Minerva*, lib. iv, De vocibus homonymis, not. 1. »

N. 88, p. 228, l. 19. — Degerando (*Des signes et de l'art de penser*, t. iv, ch. 13) dit en parlant des racines de la langue grecque qu'on en compte 3244 ; mais il ajoute que ce nombre pourrait être réduit.

N. 90, p. 228, l. 32. — Cette allégorie était encore susceptible d'une autre interprétation. Voy. Clément d'Alexandrie, *Stromates*, liv. v, édit. Paris, 1629, p. 567.

N. 111, p. 240, l. 28. — « L'invention des langues est une industrie naturelle, c'est-à-dire commune et en quelque sorte donnée à tous. Quant à son exercice, il ne faut pas s'imaginer qu'il soit si difficile d'inventer quelques mots : les enfants mêmes en sont capables, et le genre humain a partout commencé comme

eux. Or, peu de mots suffiraient à une famille isolée et qui ne connaîtrait que ses besoins et sa demeure..... Imposer des noms n'est pas plus difficile que d'imposer des figures ; les langues des sauvages ne sont donc pas plus merveilleuses que les cartes de leur pays qu'ils tracent sur des peaux de cerfs. Dessiner, c'est parler aux yeux, et parler, c'est peindre à l'oreille. Il y a loin du dessin d'un Huron à un tableau de David, et du premier idiome des Arcades à la langue de Cicéron, comme il y a loin de la pirogue ou du canot creusé, avec le feu, dans un tronc d'arbre, à un navire de haut bord, d'un carbet scythe à la ville de Constantin. JOUBERT, *Pensées, Essais et Maximes*, t. I, p. 142.» Cf. CONDILLAC, *Grammaire*, 1[re] part., ch. 2, à la seconde note de ce chapitre.

N. 111, p. 242, l. 30. — « Au reste, il est plaisant de voir comment chacun veut tout tirer de sa langue ou de celle qu'il affectionne : Goropius Becanus et Rodornus, de l'allemand ; Rudbeckius, du scandinavien ; un certain Otroski, du hongrois ; cet abbé français (qui nous promet les origines des nations), du bas-breton ou cambrien ; Prætorius (auteur de l'*Orbis gothicus*), du polonais ou esclavon ; Thomassin, après plusieurs autres, et Bochart même, de l'hébreu ou phénicien ; Ericus (allemand établi à Venise), du grec. LEIBNITZ, *Lettre à M. le baron De Sparvenfeld*, §. VIII, dans les *Œuvres*, édit. Dutens, t. VI, 2[e] part., p. 223. »

N. 119, p. 250, l. 31. — J'ai, depuis que cette note a été écrite, remarqué plus que je ne l'avais fait auparavant cette locution, *langage réel*, dont depuis Wilkins on s'est assez souvent servi ; et le sens qui lui est donné (langage exprimant la réalité, mais cherché et trouvé par l'homme) convenant assez bien à la phrase de M. De Bonald, je retire ma parenthèse. La conjonction *ou* dans cette phrase n'indique plus alors l'opposition, mais l'analogie des deux termes qu'elle unit.

N. 156, p. 275, l. 8. — Ce mot se trouve dans la précieuse traduction que l'illustre écrivain nous a donnée du *Paradis perdu* (liv. I, v. 343 du texte), avec beaucoup d'autres, tels que *réarmer* (*Ibid.*, II, 173), *inglorieux* (*Ibid.*, I, 625), dont quelques-

uns, pour être d'une grande hardiesse, n'en seraient pas moins d'excellentes restitutions ou d'utiles acquisitions.

N. 166, p. 282. — Puisque j'ai ajouté (voy. *supra*, p. 306, n. 43) à ma liste des consonnes les articulations *gn* et *ch*, que j'avais d'abord omises, je suis amené à grossir mon syllabaire de deux combinaisons nouvelles :

CHA, CHE, CHI, CHO, CHU.
GNA, GNE, GNI, GNO, GNU.

La première de ces combinaisons s'opposerait, comme forte, à la combinaison douce, JA, JE, etc., qui retomberait ainsi au n° II, §. 1, tandis que la seconde prendrait la place devenue vacante en tête du n° I.

N. 172, p. 285, après ces mots : *Pro M. Marcello.* — Diderot, qui cite ce passage comme exemple d'inversion dans sa *Lettre sur les sourds et muets*, fait à ce sujet cette remarque : « En général, dans une période grecque ou latine, quelque longue qu'elle soit, on s'aperçoit, dès le commencement, que l'auteur ayant eu une raison d'employer telle ou telle terminaison, plutôt que toute autre, il n'y avait point dans ses idées l'inversion qui règne dans ses termes. En effet, dans la période précédente, qu'est-ce qui déterminait Cicéron à écrire *Diuturni silentii* au génitif ;... qu'un ordre d'idées préexistant dans son esprit, tout contraire à celui de ses expressions ; ordre auquel il se conformait sans s'en apercevoir, subjugué par la longue habitude de transposer ? »

N. 185, p. 303, l. 16. — Un de mes anciens et chers professeurs de l'Ecole normale, enlevé trop tôt à la science, M. Laruza, dans son excellent cours de grammaire générale, appelait nos langues avec Condillac des *méthodes analytiques*, et voici comment il légitimait cette dénomination. Les langues, disait-il, ne servent pas seulement à décomposer, à l'aide des mots, la pensée complexe qui est dans l'esprit ; elles nous imposent encore pour cette décomposition un certain ordre, qui varie selon les temps et les lieux ; avec telle langue, la décomposition de la pensée se commence par le sujet, et se termine par l'attribut ; avec telle autre, ce sera plutôt par l'attribut qu'elle se commen-

cera et par le sujet qu'elle se terminera. Les langues qui ordonnent ainsi l'analyse de la pensée, sont donc des méthodes analytiques. — Mais notre observation vaut contre ceci, comme elle vaut contre tout ce qui a soutenu ou soutiendra cette insoutenable hypothèse.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS MENTIONNÉS DANS LES NOTES.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

K.

L.

M.

T.

V.

W.

X.

Z.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM.

Page 107, ligne 19 : au lieu de : *est tout ce que*, lisez : *c'est tout ce que*.

P. 240, l. 36 : au lieu de : *l'impression*, l. *l'expression*.

